HISTOIRE

DE

CHARLES XII

PAR VOLTAIRE

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

d'études préliminaires sur son œuvre, des principaux jugements qu'on en a portés
et des pièces qui se rapportent à la publication de cette histoire

ACCOMPAGNÉE

DE NOTES HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES, LITTÉRAIRES
ET GRAMMATICALES

SUIVIE D'UNE TABLE ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE DES ÉVÉNEMENTS

PAR

M. L. GRÉGOIRE

DOCTEUR ÈS LETTRES, PROFESSEUR AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ



PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

BELIN FRÈRES

RUE DE VAUGIRARD, 52

HISTOIRE

DE

CHARLES XII

ROI DE SUÈDE

HISTOIRE
DE
CHARLES XII
ROI DE SUÈDE

PAR VOLTAIRE

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

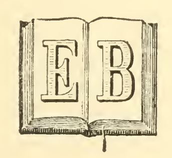
Des études préliminaires sur son œuvre, des principaux jugements qu'on en a portés
et des pièces qui se rapportent à la publication de cette histoire

ACCOMPAGNÉE

DE NOTES HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES, LITTÉRAIRES
ET GRAMMATICALES

Suivie d'une table analytique et chronologique des événement

PAR M. L. GRÉGOIRE
DOCTEUR ÈS LETTRES, PROFESSEUR AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ



PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN
BELIN FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 52

c

Toutes nos éditions sont revêtues de notre griffe.

Belin Frères

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

INTRODUCTION

I. — NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR VOLTAIRE.

François-Marie Arouet, fils d'un ancien notaire, devenu trésorier de la Chambre des comptes, naquit à Paris, le 20 février 1694; plus tard il prit le nom de Voltaire, pour se distinguer de son frère aîné, suivant un usage assez ordinaire dans la riche bourgeoisie. Ce nom doit retentir pendant tout le XVIIIe siècle, objet de la colère ou de l'admiration, mais jamais de l'indifférence.

Voltaire est en effet le représentant le plus vrai, le plus complet de son temps ; il n'est resté fidèle au siècle de Louis XIV que par le goût et la pureté du style, mais par les idées il a contribué plus que tout autre au mouvement général des esprits. Son but n'a jamais été l'idéal, la perfection ; il vise surtout au succès, il veut le triomphe de sa pensée; aussi, doué d'un génie universel, d'un travail facile et infatigable, plein de verve étincelante, il a tout entrepris, poésie sérieuse et légère, histoire, métaphysique, sciences naturelles, pamphlets, etc. ; et presque toujours il a réussi. Après de brillantes études chez les jésuites du collége Louis-le-Grand, le filleul de l'abbé de Châteauneuf fut accueilli et fêté par la société épicurienne du Temple, par les Conti, les Vendôme, les La Fare, les Chaulieu, qui, dans les dernières années de Louis XIV, semblaient déjà les précurseurs de la littérature du XVIIIe siècle. Sous la Régence, Voltaire fut enfermé à la Bastille, pour un pamphlet dont il n'était pas l'auteur ; il en sortit avec son poëme de la *Ligue*, ébauche de la *Henriade*, et sa première tragédie, Œdipe (1718); il ne craignait pas d'imiter Sophocle et de lutter contre Corneille; il réussit, et la France crut déjà reconnaître en lui le troisième de ses grands poëtes tragiques.

La chute d'*Artémire* ne le découragea pas un instant; il se releva par le succès passager de *Mariamne* (1724) ; déjà l'abbé Desfontaines avait fait publier, on ne sait par quelle indiscrétion, le poëme de la Ligue, mais avec des fautes et des vers de sa façon ; Voltaire se préparait à donner une édition moins fautive et plus complète de son ouvrage, qui avait obtenu un grand succès, lorsque, grossièrement insulté par le chevalier de Rohan-Chabot, il demanda, mais en vain, réparation ou vengeance. Il fut même arrêté de nouveau, et ne sortit de la Bastille qu'à la condition de s'expatrier (1726).

Il partit pour l'Angleterre, et passa trois ans dans ce pays, où il devait compléter son éducation ; il y acheva son épopée de la *Henriade*, brillante contrefaçon d'Homère et de Virgile, qui fut ac-

cueillie avec enthousiasme par les Anglais. Il vécut surtout au milieu des libres penseurs ; et lorsque, par l'intervention de M. de Maurepas, il put rentrer en France (1729), il rapportait, outre le riche produit de son poëme, un ample approvisionnement d'érudition antichrétienne, de nouveautés scientifiques et d'inspirations dramatiques ; il revenait admirateur de Locke et de Newton, de Milton et de Shakespeare.

Il essaya de mettre sur la scène française l'esprit de la liberté anglaise, dans *Brutus* (1730) et la *Mort de César* (1733), et il se releva de la chute d'*Eriphyle* par l'éclatant succès de *Zaïre* (1732). C'est dans une retraite de quelques mois, à Rouen, qu'il écrivit ces deux dernières tragédies ; après son élégie célèbre sur la mort de Mlle Lecouvreur, il avait cru devoir quitter momentanément Paris, et il profitait de cette tranquillité forcée, pour achever et publier en secret son *Histoire de Charles XII* (1731).

Il revint avec *Zaïre,* la plus touchante de ses créations, inspirée sans doute par les souvenirs de Shakespeare, mais surtout animée par l'esprit du christianisme et par les sentiments chevaleresques de la Croisade.

Dès lors les œuvres de Voltaire se multiplièrent, et elles sont de tout genre : le *Temple du Goût*, sorte de Ménippée en prose et en vers, est un badinage charmant, où il jugeait avec esprit et indépendance les morts et les contemporains (1733) ; dans ses *Lettres philosophiques sur les Anglais* (1734), il attaquait le pouvoir absolu, le clergé, la religion, et il mérita un arrêt du parlement qui condamna au feu son livre audacieux (1735). *Adélaïde du Guesclin,* d'abord sifflée en 1735, reparut dix-huit ans plus tard sous le nom de *Duc de Foix*, et obtint alors de légitimes applaudissements ; plus tard encore le talent d'un acteur célèbre, Lekain, fera enfin apprécier les beautés réelles de la tragédie, d'abord méconnue.

Voltaire se fixa alors auprès de la marquise du Châtelet, au château de Cirey, sur les frontières de la Lorraine et de la Champagne ; c'était comme un premier asile qu'il s'était prudemment ménagé, pour pouvoir écrire en toute sécurité. Il sembla d'abord tout occupé de sciences ; il avait un cabinet de physique, il adressait des Mémoires à l'Académie ; il concourut même pour les questions qu'elle proposait, mais il fut arrêté dans cette voie par les sages avis du géomètre Clairaut ; il avait du moins publié les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738-41), et popularisé les découvertes et les théories de l'illustre savant. C'est dans cette période de sa vie qu'il composa trois tragédies célèbres à différents titres : *Alzire* (1736), qui rappelle *Zaïre*, *Mahomet ou le Fanatisme* (1741), et *Mérope* (1743), peut-être la plus parfaite et assurément la plus pure de ses œuvres dramatiques. Il préparait alors le *Siècle de Louis XIV* et l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations;* sans parler d'opéras, comme *Tanis et Zélide* (1735) ; de comédies, comme l'*Enfant prodigue* (1736) ; de satires, comme le *Mondain* (1736) ; de poésies phi-

losophiques, comme les *Discours sur l'Homme* (1734-1737); d'*Observations sur Law, Melon et Dutot* (1738) ; et d'un *Essai sur la nature du feu et sa propagation* (1738), etc.

Voltaire avait déjà depuis longtemps osé aspirer à une place dans l'Académie française ; il n'eut pas même l'honneur de balancer les suffrages, et un certain M. de Boze prononça qu'il ne serait jamais un personnage académique. Il est vrai qu'un tout autre homme, Montesquieu, écrivait ces paroles, qui peignent assez bien l'opinion de ses confrères : « Il serait honteux pour l'Académie que Voltaire en fût ; et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été. »

Après la mort du cardinal Fleury, qui avait toujours redouté la hardiesse de l'écrivain, Voltaire fut désigné pour lui succéder, mais Boyer fut encore préféré à Voltaire, qui se consola facilement de son échec, en se moquant du nouvel académicien (1743).

Cependant il était lié depuis 1736 avec le prince royal de Prusse; Frédéric, passionné pour la littérature française, l'avait choisi pour son confident et son guide, et Voltaire corrigeait son *Anti-Machiavel*, réfutation des doctrines perverses de l'auteur du *Prince*, lorsque Frédéric II, devenu roi en 1740, oublia facilement ses théories, en enlevant la Silésie à Marie-Thérèse. Voltaire, qu'il n'avait pas oublié, fut chargé d'une négociation en Prusse, afin d'unir plus étroitement la politique de Frédéric à celle du gouvernement français. Malgré ses services diplomatiques et sa réputation littéraire il aurait encore longtemps vécu dans une demi-disgrâce, si la faveur de madame de Pompadour ne l'avait alors soutenu auprès de Louis XV. Il eut une pension sur la cassette, fut nommé historiographe du roi, gentilhomme de la chambre, enfin il put entrer à l'Académie (1746). Mais la cour l'inspirait médiocrement ; la *Princesse de Navarre*, le *Temple de la Gloire* et même le poëme de *Fontenoy* sont de faibles ouvrages, et lui-même pouvait écrire :

Mon Henri quatre et ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire,
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi ;
J'eus beaucoup d'ennemis avec très-peu de gloire ;
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi,
Pour une farce de la foire.

Mais Louis XV ne l'aimait pas, et madame de Pompadour, capricieuse dans sa faveur, abandonna bientôt Voltaire, pour préconiser outre mesure le vieux Crébillon. Alors Voltaire retourna à Cirey, vécut à Lunéville, à la cour du roi Stanislas, et, après la mort de madame du Châtelet, il alla composer, chez la duchesse du Maine, *Sémiramis*, *Oreste* et *Rome sauvée* qu'il pouvait victorieusement opposer aux trois tragédies de Crébillon, *Sémiramis*, *Électre* et *Catilina*.

Cédant enfin aux instances du roi de Prusse, il partit pour Berlin (1750), reçut le titre de chambellan, la croix de l'ordre du Mérite, et une pension de 20,000 livres ; mais bientôt fatigué des exi-

gences de son royal protecteur, des jalouses intrigues de Maupertuis, il recommença son existence errante, après une rupture assez vive, qui fut l'occasion de diatribes, étincelantes d'esprit et de méchanceté. Il n'avait publié, outre plusieurs romans, que le *Siècle de Louis XIV*, son chef-d'œuvre historique. Enfin, après un assez court séjour en Alsace, il vint s'établir à Ferney, sur les frontières de la Suisse.

Dès lors le patriarche de Ferney, comme on l'appelait, fut une puissance incontestable en Europe, et pour beaucoup une idole. Courtisé par les princes et les rois, il régnait lui-même sur l'opinion publique, redoublant d'activité à mesure qu'il vieillissait, multipliant ses ouvrages, et malheureusement ses pamphlets et ses attaques contre le christianisme. Citons seulement les *Annales de l'Empire* (1754); l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne* (1756); le *Précis du siècle de Louis XV;* l'*Histoire de Russie sous Pierre le Grand* (1759-63); la *Philosophie de l'histoire* (1765); l'*Histoire du Parlement de Paris* (1769), etc., et, parmi ses tragédies, l'*Orphelin de la Chine* (1755); *Tancrède* (1761); les *Guèbres ou la Tolérance* (1769); *Sophonisbe* (1770); *Irène*, *Agathocle* (1778). Ajoutez à cela des romans, des satires, des pamphlets en prose, en vers, des morceaux de critique, de philosophie, de littérature, d'économie politique, réunis sous le titre de *Dictionnaire philosophique* ou placés dans ses *Mélanges*. Sa volumineuse correspondance, pleine de bon sens, d'esprit, parfois même d'éloquence, est assurément l'un des monuments les plus curieux et les plus remarquables du XVIIIe siècle. Elle nous fait connaître l'homme même, avec ses passions, ses injustices, ses impiétés et aussi sa générosité, son courage, son humanité. « Ce même homme qui, dans une satire grossière et impie, profanait la mémoire héroïque et sainte de Jeanne d'Arc, publiait des *Commentaires sur Corneille*, pour doter une petite-nièce du grand homme, qu'il avait adoptée ; par son éloquence, animée de la passion de la justice et de l'humanité, il réhabilitait la malheureuse famille de Calas, protégeait le jeune d'Etallonde, complice de Labarre, dérobait au supplice la veuve de Montbailli, protestait contre l'odieuse condamnation de Lally-Tollendal, et provoquait un édit de Louis XVI pour l'affranchissement des serfs du Jura.

« En possession d'une puissance inouïe sur l'opinion, Voltaire semblait triompher du gouvernement éclipsé, des parlements tombés dans le discrédit. Dans le dernier voyage qu'il fit à Paris (février 1778), il reçut les députations de l'Académie, du théâtre, de la cour. A ces fatigues inaccoutumées s'ajoutèrent les répétitions de sa tragédie d'*Irène*. Il voulut assister à la sixième représentation. Cette soirée fut pour lui un triomphe qui épuisa ses forces; il mourut trois mois après, chez le marquis de Villette (30 mai 1778), dans sa quatre-vingt-cinquième année [1]. »

1. M. Brissaud, *Cours d'histoire de France pendant les temps modernes*.

II. — PUBLICATION DE L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

L'*Histoire de Charles XII* est le premier des ouvrages historiques, écrits et publiés par Voltaire. Très-jeune encore, il avait été vivement impressionné par les aventures singulières, les exploits, les malheurs, la fin tragique de celui qu'on appelait le héros du Nord; il s'était même mêlé, jusqu'à se compromettre, aux projets romanesques et aux intrigues ténébreuses du ministre de Charles, le fameux baron de Gortz. Il y avait là un beau sujet de récits intéressants, et l'imagination de Voltaire s'en empara de bonne heure et à propos : « Il en est des livres comme des pièces de théâtre, écrivait-» il; si vous n'intéressez pas votre monde, vous ne tenez rien. Si » Charles XII n'avait pas été excessivement grand, malheureux et » fou, je me serais bien donné de garde de parler de lui [1]. » Il se proposa donc avant tout de faire une histoire « amusante; » il recueillit de nombreux documents, soit en France, soit en Angleterre, pendant son exil, « en relisant Quinte-Curce, et en faisant causer le » chevalier Dessaleurs, qui avait longtemps suivi le service aven-» tureux de Charles XII; » commença la composition de son ouvrage, vers 1728, et le termina en 1731 : « Je vous renvoie Quinte-» Curce et les diètes de Pologne, écrit-il à son ami Thiriot; je » demande les deux autres tomes de la Géographie. Si vous pouviez » me dénicher quelque bon mémoire touchant la topographie de » l'Ukraine et de la Petite-Tartarie, ce serait une bonne affaire [2]. »

A la fin de 1730, le premier volume de l'*Histoire de Charles XII* était déjà imprimé à Paris, muni d'une approbation au sceau, lorsque les 2,600 exemplaires furent saisis. Cependant, « il n'avait mis » dans son ouvrage que de ces vérités qu'un magistrat et un citoyen » doivent approuver [3]. » Mais le garde des sceaux, M. de Chauvelin, avait retiré l'approbation « par une délicatesse qui sied très-bien à » sa place: il n'avait pas cru convenable qu'il donnât publiquement » un privilége pour un ouvrage plein de vérités, qui peuvent cho-» quer plusieurs princes, vérités déjà connues, déjà imprimées dans » toutes les gazettes et dans plusieurs livres, mais dont il pourrait » être responsable en son nom, si elles paraissaient avec son ap-» probation et le privilége de son maître [4]..... » Quelques jours après, Voltaire, encore plus explicite, écrivait : « Je puis vous donner » ma parole d'honneur que tout ce qui a obligé M. le garde des » sceaux à retirer le privilége a été la crainte de déplaire au roi » Auguste, dont on est obligé de dire des choses un peu fâcheuses. » Cependant ces vérités sont publiques en Europe, et ont été im-» primées dans trente ou quarante histoires modernes, en toutes » langues..... D'ailleurs, dans ce pays, il me semble qu'on doit

1. Lettre à M. de Formont, 13 février 1735.
2. Lettre à M. Thiriot, 7 avril 1729.
3. Lettre à M. de Cideville, 30 janvier 1731.
4. Lettre à M. de Cideville, 3 fév. 1731.

» plus ménager Stanislas qu'Auguste ; aussi je me flatte que sa fille, » Marie, ne me saura pas mauvais gré du bien que j'ai dit de Mon- » sieur son père [1]..... »

Voltaire résolut alors de faire imprimer son histoire à Rouen : « C'est mon ouvrage favori, écrit-il à son ami, M. de Cideville, et » celui pour qui je me sens des entrailles de père..... Peut-être, en » le lisant, le trouverez-vous moins indigne de l'impression, et vous » intéresserez-vous à la destinée de mon pauvre enfant, qu'on a si » maltraité. Si je pouvais, ajoutait-il, trouver un endroit où je de- » meurasse incognito dans Rouen, et un imprimeur qui se chargeât » de l'ouvrage, je partirais dès que j'aurais reçu votre réponse. Il y » a deux manières de s'y prendre pour faire imprimer cette his- » toire. La première, c'est d'en montrer un exemplaire à M. le pre- » mier président (Camus de Pontcarré), qui donnerait une permis- » sion tacite ; la seconde, d'avoir un de ces imprimeurs qui font tout » sans permission [2]. »

Voltaire eut d'abord recours à la première, et, par l'intermédiaire de M. de Cideville, s'efforça de démontrer au premier président que le garde des sceaux n'avait nulle envie de le désobliger, et qu'on ne lui déplairait pas en laissant imprimer à Rouen, avec un profond secret, cet ouvrage, dont il ne serait plus obligé de répondre : « Je » puis vous assurer, répète-t-il, qu'il ne fera aucun scrupule de » laisser paraître l'ouvrage, quand le privilége du roi n'y sera » pas [3]. »

Mais M. le premier président était un homme « bien épineux » ; il refusait de laisser imprimer un ouvrage dont on avait suspendu l'impression à Paris, par ordre du garde des sceaux ; il ne voulait pas se compromettre. Alors on eut recours au second moyen dont parlait Voltaire ; et M. de Cideville lui indiqua l'imprimeur Jore, qui se chargea d'une édition clandestine ; Voltaire pria son ami de lui retenir une place à l'hôtel de Mantes, à Rouen ; il fit croire qu'il était retourné en Angleterre, et se rendit, comme il le disait, dans la « basse-cour du grand Corneille, commencer incognito quelque tra- » gédie, avec l'intercession de ce grand saint, » et surveiller l'impression de son Charles XII [4]. Il passa alors quatre ou cinq mois à Rouen et à Canteleu, et il écrivait à Thiriot, le 30 juin : « J'ai fait » toute la tragédie de César depuis qu'Eriphyle est dans son cadre. » J'ai cru que c'était un sûr moyen pour dépayser les curieux sur Eri- » phyle ; car le moyen de croire que j'ai fait César et Eriphyle, et » achevé Charles XII, en trois mois! Je n'aurais pas fait pareille be- » sogne à Paris en trois ans [5]. »

Cependant l'*Histoire de Charles XII* était imprimée ; « mais il est » bien triste pour la littérature, disait Voltaire, d'être dans ces tran-

1. Lettre à M. de Cideville, 16 février 1731.
2. Lettre à M. de Cideville, 30 janvier 1731.
3. Lettre à M. de Cideville, 16 février 1731.
4. Lettres du 16 fév. et du 2 mars 1731.
5. Lettre à M. Thiriot, 30 juin 1731.

» ses et dans ces extrémités, au sujet de presque tous les livres écrits » avec un peu de liberté [1]. »

Il fallait maintenant répandre dans le public les exemplaires de cet ouvrage ; il s'adressait à Thiriot pour connaître les dispositions, l'esprit des ministres de la librairie ; il intéressait à son œuvre M. de Chauvelin le jeune, maître des requêtes, et, grâce à ses encouragements, il ne résistait plus « à sa belle impatience de faire » paraître Charles XII. » Il fallut encore de nouvelles précautions, pour que les livres pussent être introduits à Paris : on peut en juger par ce fragment de lettre à M. de Formont : « S'il n'en coûte » que 60 livres de plus par terre, je vous supplie de le faire venir » (le ballot) par roulier, à l'adresse de M. le duc de Richelieu à » Versailles; et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je » ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de Richelieu, » qui fera conduire le tout en sûreté. Si les frais de voiture sont trop » forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où » j'enverrai un fourgon [2]. » Il y eut encore de nouvelles entraves et de nouvelles craintes ; une lettre de cachet fut lancée contre Jore, mais pour une autre publication ; on fut néanmoins forcé de garder en cachette les ballots de la *Henriade* et de *Charles XII*, et ce fut après bien des peines et bien des ennuis, que l'histoire du roi de Suède, qui nous paraît à tous égards si inoffensive, put enfin être connue du public, par les éditions furtives de Rouen et de Lyon, grâce aux stratagèmes de Voltaire, et à l'activité des contrefaçons.

III. — EXACTITUDE DE VOLTAIRE. — RÉPONSES A SES CRITIQUES; DE LA MOTRAYE; LETTRE A M. DE SCHULLEMBOURG; LETTRE A M. NORDBERG; CERTIFICAT DU ROI STANISLAS.

L'*Histoire de Charles XII*, malgré les difficultés de la publication, eut le plus grand succès en France et à l'étranger. Tout le monde s'accorda à reconnaître et même à louer la clarté, la vivacité, le charme du style, l'entrain de la narration, l'esprit des détails, mais les critiques ne manquèrent pas à l'historien.

Sans parler des faiseurs d'épigrammes, qui disaient que le *héros paraissait aussi fou que l'écrivain l'était ;* des misérables pamphlétaires, qui répétaient, sans le croire, que le *Charles XII passerait toujours pour l'ouvrage d'un ignorant et d'un étourdi ;* beaucoup pensèrent que Voltaire, si facile, si spirituel, si entraînant, avait écrit légèrement, sans se préoccuper outre mesure de la vérité des faits qu'il racontait. « On accusa cette histoire, dit Condorcet, de n'être qu'un roman, parce qu'elle en avait tout l'intérêt. Si peut-être jamais aucun homme n'excita autant d'enthousiasme, jamais

1. Lettre à M. de Cideville, 30 janvier 1731.

2. Lettre à M. de Formont, 8 septembre 1731.

peut-être personne ne fut traité avec moins d'indulgence que Voltaire [1]. »

Cependant il n'avait écrit que sur des mémoires originaux fournis par les témoins mêmes des événements; il s'était entouré de tous les documents, de tous les renseignements qui pouvaient lui faire connaître la vérité; il s'était adressé avec une infatigable persévérance à tous ceux qui avaient vécu avec Charles XII, ou qui pouvaient l'instruire sur les différents incidents de cette histoire. « Jamais l'histoire, pensait-il, n'eut plus besoin de preuves authentiques que dans nos jours, où l'on trafique si insolemment du mensonge [2]. »

Il n'a pas cité, à la fin de ses pages, les livres, les mémoires, les notes, les documents de toute nature qu'il a consultés; il nous a cependant fait connaître quelques-uns des matériaux qui lui ont servi à la composition de son histoire : « L'histoire, que M. de Voltaire a écrite douze ans après la mort de Charles XII, est faite sur les Mémoires de M. Fabrice, favori de ce roi, sur les rapports de M. de Croissy, ambassadeur de France, sur les lettres de M. de Fierville, envoyé secret de France à Bender, même sur des lettres de M. de Poniatowski, sur celles de M. de Villelongue, qui a passé tant d'années auprès de ce monarque, sans compter plusieurs autres personnes dont on est obligé de taire les noms [3]. On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires et irréprochables. » Il ajoute dans sa préface à l'édition de 1748 : « Je peux assurer que si jamais histoire a mérité la créance du lecteur, c'est celle-ci. Je la composai d'abord, comme on sait, sur les Mémoires de M. Fabrice, de MM. de Villelongue et de Fierville, et sur le rapport de beaucoup de témoins oculaires; mais comme les témoins ne voient pas tout, et qu'ils voient quelquefois mal, je tombai dans plus d'une erreur, non sur les faits essentiels, mais sur quelques anecdotes qui sont assez indifférentes en elles-mêmes, et sur lesquelles les petits critiques triomphent [4]. »

Voltaire, sa vaste correspondance le prouve, cherchait la vérité avec ardeur, consultait les actes officiels, les relations les plus dignes de foi, les notes, etc. Il adressait lui-même à beaucoup de personnes des séries de questions, en les priant de lui répondre avec franchise; et, au milieu de toutes ces pièces, il s'efforçait, avec la sagacité de son esprit, de démêler le vrai : « Je ne suis qu'un peintre, disait-il, qui cherche à représenter d'un pinceau faible, mais vrai, les hommes tels qu'ils ont été. Tout m'est indifférent de Charles XII et de Pierre le Grand, excepté le bien que le dernier a pu faire aux hommes. Je n'ai aucun sujet de les flatter ni d'en médire. Je les

1. Condorcet, *Éloge de Voltaire.*
2. Préface historique et critique de l'*Histoire de Russie sous Pierre le Grand.*
3. Note qui se trouvait à la fin du premier volume des premières éditions, et que Voltaire a plus tard insérée dans le discours qui sert de préface à son livre.
4. Préface de l'édition de 1748.

traiterai, comme Louis XIV, avec le respect qu'on doit aux têtes couronnées qui viennent de mourir, et avec le respect qu'on doit à la vérité qui ne mourra jamais [1]. »

C'est dans cet esprit qu'il s'adressait à M. Jeffreys, ministre d'Angleterre en Turquie, comme à M. de Fériol, ambassadeur de France; à lord Bolingbroke et à la duchesse de Marlborough, comme au baron de Gortz; au médecin portugais Fonseca; au drogman Bru, son parent; au maréchal de Saxe, comme au roi Stanislas lui-même.

Il a consulté des officiers suédois qui assistaient à la bataille d'Helsingbourg; c'est un officier très-expérimenté qui lui a remis le plan de la bataille de Pultava; il déposera dans une bibliothèque publique les lettres de M. de Poniatowski; il avoue que, malgré ses recherches, il n'a pu connaître le nom d'un officier qui fut sur le point de tuer Charles XII, au combat de Rugen, etc. « Une chose me fâche, écrit-il, c'est que le chevalier Folard, que je cite dans cette histoire, vient de devenir fou. Il a des convulsions au tombeau de saint Pâris. Cela infirme un peu son autorité [2]. »

Aussi est-il indigné contre ceux qui l'accusent de mensonge : « La *Henriade* vous déplaît; ne la lisez point. *Zaïre*, *Brutus*, *Alzire*, *Mérope*, *Sémiramis*, *Mahomet*, *Tancrède*, vous ennuient, n'y allez pas. Le *Siècle de Louis XIV* vous paraît écrit d'un style ridicule, à la bonne heure; vous écrivez bien mieux, et j'en suis fort aise. Je vous jure que je ne serai jamais assez sot pour prendre le parti de ma manière d'écrire contre la vôtre. Mais si vous accusez de mauvaise foi et de mensonges imprimés un historien impartial, amateur de la vérité et des hommes... je tiens qu'alors il faut éclaircir les faits. Il est bon que le public soit instruit; il s'agit ici de son intérêt [3]. »

Voltaire ne se contentait pas de recueillir les témoignages, il les pesait scrupuleusement; il ne croyait pas même toujours aux assertions des témoins, d'ailleurs les plus honorables. Sa correspondance avec M. de Villelongue en offre des exemples remarquables; non-seulement Voltaire ne le croit pas, lorsqu'il affirme que Marlborough donna 400,000 écus au comte Piper; mais quand ce même Villelongue soutient que le sultan Achmet vint lui-même déguisé dans sa prison, pour l'interroger, Voltaire lui oppose le témoignage de M. de Fierville, qui nie le fait; et, pour arriver à la connaissance de la vérité, il s'adresse à un troisième correspondant; malgré la réponse qu'il obtient, il conserve encore quelques doutes, il l'avoue; « j'ai trouvé, dit-il, de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un historien, c'est de conter ingénument le fait, sans vouloir pénétrer les motifs, et de se borner à dire précisément ce qu'il sait, au lieu de deviner ce qu'il ne sait pas [4]. »

1. *Conseils à un journaliste.*
2. Lettre à M. de Formont, 10 décembre 1731.
3. *Les honnêtetés littéraires.*
4. *Histoire de Charles XII,* liv. VII.

Malgré ses précautions, Voltaire avait encore laissé un assez grand nombre d'inexactitudes dans son premier travail ; il le reconnut, l'avoua à plusieurs reprises ; et, ce qui vaut mieux encore, il s'efforça continuellement de corriger ses erreurs, même les plus légères. Les éditions nombreuses de son histoire étaient en vérité des éditions revues, corrigées et modifiées ; si l'on compare les premières aux dernières, on est étonné des changements considérables que l'on y trouve dans chaque livre, et, pour ainsi dire, à chaque page ; il ajoute, mais il sait aussi retrancher ; il modifie, il dispose dans un meilleur ordre, il rectifie ; il ne s'agit pas de quelques variantes littéraires, sans grande importance ; c'est un véritable remaniement de l'ouvrage, quoique le fond reste toujours le même. On voit par là quel soin Voltaire prenait de son œuvre, et combien il respectait à la fois le public et la vérité.

On trouve une preuve remarquable de cette exactitude et de cette sincérité de Voltaire dans l'une des pièces qu'on a coutume de joindre à toutes les éditions de *l'Histoire de Charles XII ;* elle est de 1732.

Aux auteurs de la Bibliothèque raisonnée, sur l'incendie de la ville d'Altena[1].

« L'extrême difficulté que nous avons en France de faire venir des livres de Hollande est cause que je n'ai vu que tard le neuvième tome de la *Bibliothèque raisonnée;* et je dirai en passant que, si le reste de ce journal répond à ce que j'en ai parcouru, les gens de lettres sont à plaindre en France de ne le pas connaître.

A la page 469 de ce neuvième tome, seconde partie, j'ai trouvé une lettre contre moi, par laquelle on me reproche d'avoir calomnié la ville de Hambourg dans l'*Histoire de Charles XII.*

Depuis quelques jours, un Hambourgeois, homme de lettres et de mérite, nommé *M. Richey*, m'ayant fait l'honneur de me venir voir, m'a renouvelé ces plaintes au nom de ses compatriotes.

Voici le fait, et voici ce que je suis obligé de déclarer :

Dans le fort de cette guerre malheureuse qui a ravagé le Nord, les comtes de Steinbock et de Welling, généraux du roi de Suède, prirent en 1713, dans la ville de Hambourg même, la résolution de brûler Altena, ville commerçante, appartenant aux Danois, et qui commençait à faire quelque ombrage au commerce de Hambourg.

Cette résolution fut exécutée sans miséricorde la nuit du 9 janvier. Ces généraux couchèrent à Hambourg cette nuit-là même ; ils y couchèrent le 10, le 11, le 12 et le 13, et datèrent de Hambourg les lettres qu'ils écrivirent pour tâcher de justifier cette barbarie.

Il est encore certain, et les Hambourgeois n'en disconviennent pas, qu'on refusa l'entrée de Hambourg à plusieurs Altenais, à des vieillards, à des femmes grosses, qui y vinrent demander un refuge ;

1. Altena. — C'est ainsi que Voltaire écrit toujours le nom de cette ville danoise ; nous croyons devoir adopter l'orthographe ordinaire de ce mot, Altona.

et que quelques-uns de ces misérables expirèrent sous les murs de cette ville, au milieu de la neige et de la glace, consumés de froid et de misère, tandis que leur patrie était en cendres.

J'ai été obligé de rapporter ces faits dans l'*Histoire de Charles XII*. Un de ceux qui m'ont communiqué des mémoires me marque très-positivement, dans une de ses lettres, que les Hambourgeois avaient donné de l'argent au comte de Steinbock, pour l'engager à exterminer Altena, comme la rivale de leur commerce. Je n'ai point adopté une accusation si grave : quelque raison que j'aie d'être convaincu de la méchanceté des hommes, je n'ai jamais cru le crime si aisément; j'ai combattu efficacement plus d'une calomnie; et je suis le seul qui ait osé justifier la mémoire du comte Piper par des raisons, lorsque toute l'Europe la calomniait par des conjectures.

Au lieu donc de suivre le mémoire qu'on m'avait envoyé, je me suis contenté de rapporter *qu'on disait* que les Hambourgeois avaient donné secrètement de l'argent au comte de Steinbock.

Ce bruit a été universel et fondé sur des apparences : un historien peut rapporter les bruits aussi bien que les faits; et quand il ne donne une rumeur publique, une opinion, que pour une opinion, et non pour une vérité, il n'en est ni responsable ni répréhensible.

Mais lorsqu'il apprend que cette opinion populaire est fausse et calomnieuse, alors son devoir est de le déclarer, et de remercier publiquement ceux qui l'ont instruit.

C'est le cas où je me trouve. M. Richey m'a démontré l'innocence de ses compatriotes. La *Bibliothèque raisonnée* a aussi très-solidement repoussé l'accusation intentée contre la ville de Hambourg. L'auteur de la lettre contre moi est seulement répréhensible en ce qu'il m'attribue d'avoir dit positivement que la ville de Hambourg était coupable; il devait distinguer entre l'opinion d'une partie du Nord, que j'ai rapportée comme un bruit vague, et l'affirmation qu'il m'impute. Si j'avais dit en effet : « La ville de Hambourg a acheté la ruine de la ville d'Altena, » je lui en demanderais pardon très-humblement, persuadé qu'il n'y a de honte qu'à ne se point rétracter quand on a tort. Mais j'ai dit la vérité en rapportant un bruit qui a couru; et je dis la vérité en disant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fausseté.

Je dois encore déclarer qu'il régnait des maladies contagieuses à Altena dans le temps de l'incendie; et que, si les Hambourgeois n'avaient point de *lazarets* [1] (comme on me l'a assuré), point d'endroit où l'on pouvait mettre à couvert et séparément les vieillards et les femmes qui périrent à leur vue, ils sont très-excusables de ne les avoir pas recueillis; car la conservation de sa propre ville doit être préférée au salut des étrangers.

1. Les lazarets sont des endroits préparés dans quelques ports et surtout dans ceux de la Méditerranée, pour y recevoir pendant un temps plus ou moins long les personnes ou les marchandises qui viennent de pays où règne une maladie contagieuse. C'est là qu'on a coutume de faire *quarantaine*.

J'aurai très-grand soin que l'on corrige cet endroit de l'*Histoire de Charles XII*, dans la nouvelle édition commencée à Amsterdam, et qu'on le réduise à l'exacte vérité dont je fais profession, et que je préfère à tout. »

Parmi les personnes que Voltaire avait consultées se trouvait un voyageur, Aubry de la Motraye qui avait vécu auprès de Charles XII, et lui avait même rendu plusieurs services. La Motraye avait d'abord répondu à quelques-unes de ses questions; puis, quand le livre fut publié, il jugea plus glorieux ou plus lucratif de vendre ses remarques à un libraire. En effet, sans motif connu, il publia, dès 1732, une longue critique de l'*Histoire de Charles XII* où, tout en reconnaissant que son livre était bien écrit, ce qui *suffirait pour un roman, mais ce qui n'était pas assez pour une histoire où la vérité doit régner absolument*..., il l'accusait sans ménagement de confondre et de changer les temps, les lieux, les personnes, leurs noms, leurs titres, leurs offices, etc. « Il faut s'abaisser, écrit alors Voltaire, à répondre à une misérable critique faite par la Motraye. L'homme ne mérite pas de réponse; mais, toutes les fois qu'il s'agit de la vérité, et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés [1]. » Puis il se vengea, en imprimant lui-même les remarques critiques, si longues, si lourdes de style, si pauvres de faits, remplies de fautes et d'anachronismes; il se contenta de les accompagner de notes courtes et méchantes, où il punissait l'écrivain vaniteux qui avait voulu faire parler de lui, en le montrant puéril et ridicule à la fois.

« Cela n'est ni vraisemblable ni vrai, écrit Voltaire ; de pareils contes déshonoreraient une histoire. »

« On ne fait presque que copier ici l'histoire de M. de Voltaire ; il n'y a de différence que dans le style, et dans des circonstances qu'un écrivain judicieux doit supprimer. »

« M. de Voltaire s'est contenté de dire ce que Charles XII a fait : c'est à M. de la Motraye à dire ce que Charles XII aurait dû faire. »

« Il y a des courriers du cabinet qui approchent des princes, qui portent les secrets de l'État, mais qui ne les savent pas. »

« M. de Poniatowski, M. Fabrice, M. de Fierville, M. de Villelongue peuvent savoir des choses que M. de la Motraye ne sait pas. »

« Ce qu'il y a de certain par tout ce récit, c'est que M. de la Motraye n'en sait rien. »

Tel est le ton de ces notes rapides de Voltaire; une seule fois il s'indigne, lorsque la Motraye lui reproche « de lâcher un trait de satire contre une nation illustre qui lui a donné asile et l'a comblé de ses bienfaits. »

« De quel droit, s'écrie Voltaire, par quelle raison et avec quelle confiance osez-vous dire que M. de Voltaire a encouru la haine des

1. Lettre à M. de Formont, septembre 1732.

nations dont il a parlé ? On sait les obligations qu'il a aux Anglais, on sait aussi son sincère attachement pour cette nation, et il vous sied bien mal de dire qu'une histoire, dont on a fait des traductions anglaises, et qu'on a imprimée plus souvent à Londres qu'à Paris, déplaît au peuple anglais ; M. de Voltaire ose se flatter d'avoir plus de suffrages en Angleterre que dans sa patrie. »

Les critiques de la Motraye furent jugées, comme elles devaient l'être, par les esprits sérieux ; et dans la préface de l'écrivain suédois, Adlerfeld, on put écrire avec vérité : « Quant au sieur de la Motraye, qui s'est ingéré de critiquer M. de Voltaire, la lecture de ces mémoires ne servira qu'à le confondre et à lui faire remarquer ses propres erreurs, qui sont en bien plus grand nombre que celles qu'il attribue à son adversaire. »

Et Voltaire acheva sa vengeance, en mettant ces lignes dans la préface de l'édition de 1748 : « La Motraye, domestique de M. Fabrice, avait aussi imprimé quelques remarques sur cette histoire. Parmi les erreurs et les petitesses dont cette critique de la Motraye est remplie, il ne laisse pas de se trouver quelque chose de vrai et d'utile ; et j'ai eu soin d'en faire usage dans les dernières éditions, et surtout dans celle de 1739 ; car, en fait d'histoire, rien n'est à négliger : et il faut consulter, si l'on peut, les rois et les valets de chambre. »

Immédiatement après la mort d'Auguste, on publia une histoire de ce roi : « L'auteur, dit Voltaire, n'a voulu que vendre un livre ; soit qu'il y ait réussi ou non, il pouvait s'épargner l'insolence scandaleuse, avec laquelle il parle dans sa préface de l'*Histoire de Charles XII* [1]. » Il dédaigna d'ailleurs de pareilles attaques ; il se contenta de défier le prétendu abbé de Parthenay, auteur de cette compilation, de montrer des mémoires pareils à ceux dont il s'était servi ; « Et quand même, ajoutait-il, il aurait pour lui de tels avantages, ce dont il est bien loin, il ne serait pas moins contre la bienséance, de parler comme il fait de l'auteur de l'*Histoire de Charles XII.* »

L'un de ceux que Voltaire avait consultés avec le plus de fruit, et cités avec le plus de complaisance, était le comte Poniatowski, ce compagnon si fidèle de Charles XII, depuis Pultava jusqu'à son départ de Turquie. En 1741, on publia quelques-unes de ses notes, sous le titre de « *Remarques d'un seigneur polonais sur l'Histoire de Charles XII*, par M. de Voltaire. » Voltaire, pour répondre à de malignes accusations dirigées contre lui, crut devoir insérer cette explication dans la préface de l'édition de 1748 : « Ce petit ouvrage est du comte Poniatowski, ce sont des réponses qu'il avait faites à de nouvelles questions de ma part dans son dernier voyage à Paris ; mais son secrétaire en ayant fait une double copie, elle tomba entre les mains d'un libraire qui ne manqua pas de l'imprimer; et un correcteur d'imprimerie de Hollande intitula *Critique* cette instruction de

1. Note à la suite du premier volume de l'édition de 1737.

M. Poniatowski, pour la mieux débiter. C'est un des moindres brigandages qui s'exercent dans la librairie. »

Le travail le plus exact et le plus consciencieux sur les campagnes de Charles XII fut celui de G. Adlerfeld; c'était le journal militaire du roi de Suède, écrit, par l'ordre de ce prince, sur les rapports et les mémoires des officiers qui avaient pris part à ces expéditions. Ce journal allait jusqu'à la bataille de Pultava, et on y joignit une relation exacte de cette bataille et de la retraite du roi à Bender. Le livre d'Adlerfeld ne peut entrer en comparaison avec celui de Voltaire, et il n'a pu nuire à sa réputation méritée ; seulement on peut dire avec l'auteur de la préface d'Adlerfeld : « Quel dommage que M. de Voltaire n'ait pas travaillé sur des mémoires aussi fidèles et aussi exacts que ceux-ci ! Son *Histoire de Charles XII*, qu'on regarde et avec raison comme un chef-d'œuvre, à certains égards, eût alors passé pour un ouvrage achevé. »

Voltaire se servit du journal d'Adlerfeld pour réformer son histoire, rectifier quelques faits et quelques dates.

Dès l'année 1740, dans une lettre remarquable à M. de Schullembourg, qui prouve combien Voltaire avait le désir de connaître la vérité et de corriger ses erreurs, il apprécie longuement et avec impartialité l'ouvrage d'Adlerfeld ; voici cette lettre.

Lettre à M. le maréchal de Schullembourg, général des Vénitiens [1].

A la Haye, le 15 septembre 1740.

MONSIEUR,

J'ai reçu, par un courrier de M. l'ambassadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703 et 1704, dont Votre Excellence a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous comme de César : *eodem animo scripsit quo bellavit*. Vous devez vous attendre, Monsieur, qu'un tel bienfait me rendra très-intéressé, et attirera de nouvelles demandes. Je vous supplie de me communiquer tout ce qui pourra m'instruire sur les autres événements de la Guerre de Charles XII. J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi, digne de vous avoir combattu. Ce journal va jusqu'à la bataille de Pultava inclusivement; il est d'un officier suédois, nommé M. Adlerfeld : l'auteur me paraît très-instruit, et aussi exact qu'on peut l'être. Ce n'est pas une histoire, il s'en faut beaucoup; mais ce sont d'excellents matériaux pour en composer une ; et je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choses sur les mémoires de cet officier.

Je vous avoue d'ailleurs, Monsieur, que j'ai vu avec plaisir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les instructions sur lesquelles j'avais travaillé. Moi, qui doute de tout, et surtout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même sur beaucoup de faits que j'avais avancés. Par exemple, je n'osais plus croire que M. de Guiscard, ambassadeur de France, eût été dans le vaisseau de Charles XII, à l'expédition de Copenhague ; je com-

1. Le maréchal de Schullembourg. — Voir le livre III.

mençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal-primat, qui servit tant à la déposition du roi Auguste, s'opposa en secret à l'élection du roi Stanislas; j'étais presque honteux d'avoir avancé que le duc de Marlborough s'adressa d'abord au baron de Gortz avant de voir le comte Piper, lorsqu'il alla conférer avec le roi Charles XII. Le sieur de la Motraye m'avait repris sur tous ces faits avec une confiance qui me persuadait qu'il avait raison : cependant ils sont tous confirmés par les mémoires de M. Adlerfeld.

J'y trouve aussi que le roi de Suède mangea quelquefois, comme je l'avais dit, avec le roi Auguste, qu'il avait détrôné, et qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le roi Auguste et le roi Stanislas se rencontrèrent à sa cour et se saluèrent sans se parler. La visite extraordinaire que Charles XII rendit à Auguste à Dresde, en quittant ses Etats, n'y est pas omise. Le bon mot même du baron de Stralheim y est cité mot pour mot, comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de M. Adlerfeld.

« Quant au sieur de la Motraye, qui s'est ingéré de critiquer M. de
» Voltaire, la lecture de ces mémoires ne servira qu'à le confondre et
» à lui faire remarquer ses propres erreurs, qui sont en bien plus
» grand nombre que celles qu'il attribue à son adversaire. »

« Il est vrai, Monsieur, que je vois évidemment par ce journal que j'ai été trompé sur les détails de plusieurs événements militaires. J'avais à la vérité accusé juste le nombre des troupes suédoises et moscovites à la célèbre bataille de Narva; mais dans beaucoup d'autres occasions j'ai été dans l'erreur. Le temps, comme vous savez, est le père de la vérité : je ne sais même si on peut jamais espérer de la savoir entièrement. Vous verrez que dans certains points M. Adlerfeld n'est point d'accord avec vous, Monsieur, au sujet de votre admirable passage de l'Oder ; mais j'en croirai plus le général allemand, qui a dû tout savoir, que l'officier suédois, qui n'en a pu savoir qu'une partie.

» Je réformerai mon histoire sur les mémoires de Votre Excellence et sur ceux de cet officier. J'attends encore un extrait de l'histoire suédoise de Charles XII, écrite par M. Nordberg, chapelain de ce monarque.

» J'ai peur, à la vérité, que le chapelain n'ait quelquefois vu les choses avec d'autres yeux que les ministres qui m'ont fourni mes matériaux. J'estimerai son zèle pour son maître : mais moi, qui n'ai été chapelain ni du roi ni du czar ; mais moi qui n'ai songé qu'à dire vrai, j'avouerai toujours que l'opiniâtreté de Charles XII à Bender, son obstination à rester dix mois au lit, et beaucoup de ses démarches après la malheureuse bataille de Pultava, me paraissent des aventures plus extraordinaires qu'héroïques.

» Si l'on peut rendre l'histoire utile, c'est, ce me semble, en faisant remarquer le bien et le mal que les rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que si Charles XII, après avoir vaincu le Dane-

mark, battu les Moscovites, détrôné son ennemi Auguste, affermi le nouveau roi de Pologne, avait accordé la paix au czar, qui la lui demandait; s'il s'était retourné chez lui vainqueur et pacificateur du Nord; s'il était appliqué à faire fleurir les arts et le commerce dans sa patrie, il aurait alors été véritablement un grand homme : au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'estimait pas. Il eût été à souhaiter, pour le bonheur des hommes, que Pierre le Grand eût été quelquefois moins cruel, et Charles XII moins opiniâtre.

» Je préfère infiniment à l'un et à l'autre un prince qui regarde l'humanité comme la première des vertus, qui ne se prépare à la guerre que par nécessité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, et qui veut être en un mot un sage sur le trône; voilà mon héros, Monsieur. Ne croyez pas que ce soit un être de raison : ce héros existe peut-être dans la personne d'un jeune roi, dont la réputation viendra bientôt jusqu'à vous; vous verrez si elle me démentira; il mérite des généraux tels que vous. C'est de tels rois qu'il est agréable d'écrire l'histoire, car alors on écrit celle du bonheur des hommes [1].

» Mais si vous examinez le fond du journal de M. Adlerfeld, qu'y trouverez-vous autre chose, sinon : lundi, 3 avril, il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ; le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, et les femmes furent consumées par les flammes avec les enfants qu'elles tenaient dans leurs bras; le jeudi, on écrasa de mille bombes les maisons d'une ville libre et innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui passait auprès de ses murailles; le vendredi quinze ou seize cents prisonniers périrent de froid et de faim ? Voilà à peu près le sujet de quatre volumes.

» N'avez-vous pas fait réflexion souvent, Monsieur le maréchal, que votre illustre métier est encore plus affreux que nécessaire? Je vois que M. Adlerfeld déguise quelquefois des cruautés qui en effet devraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a assuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenstadt, le maréchal Renschild fit massacrer de sang-froid douze ou quinze cents Moscovites qui demandaient la vie à genoux six heures après la bataille : il prétend qu'il n'y en eut que six cents, encore ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le savoir, Monsieur; vous aviez fait les dispositions admirées des Suédois même, à cette journée malheureuse : ayez donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

» J'attends avec une extrême impatience le reste des instructions dont vous voudrez bien m'honorer; permettez-moi de vous demander

1. Voltaire fait ici allusion à Frédéric II, qui venait de monter sur le trône de Prusse, et qui se disait alors le disciple et l'ami de Voltaire. Frédéric n'a pas complétement justifié les prédictions élogieuses de l'écrivain; il a été grand général et politique habile; mais il n'a pas *aimé la paix parce qu'il aimait les hommes*, il n'a pas *été un sage sur le trône*.

ce que vous pensez de la marche de Charles XII en Ukraine, de sa retraite en Turquie, de la mort de Patkul. Vous pouvez dicter à un secrétaire bien des choses, qui serviront à faire connaître des vérités dont le public vous aura obligation. C'est à vous, Monsieur, à lui donner des instructions, en récompense de l'admiration qu'il a pour vous.

» Je suis avec les sentiments de la plus respectueuse estime, et avec des vœux sincères pour la conservation d'une vie que vous avez si souvent prodiguée,

Monsieur,

de votre excellence

Le très-humble et très-obéissant serviteur, V.

» En finissant ma lettre, j'apprends qu'on imprime à la Haye la traduction française de l'*Histoire de Charles XII*, écrite en suédois, par M. Nordberg ; ce sera pour moi une nouvelle palette, dans laquelle je tremperai le pinceau dont il me faudra repeindre mon tableau. »

La même année, 1740, parut à Stockholm une histoire complète de Charles XII; l'auteur avait eu toutes les facilités nécessaires pour faire une œuvre remarquable; c'était le chapelain Nordberg; aumônier de l'armée suédoise depuis 1703, il avait suivi Charles XII jusqu'à Pultava, et fut pris dans cette journée; rendu à la liberté en 1715, il fut plus tard officiellement chargé d'écrire l'histoire du héros par sa sœur Ulrique-Éléonore ; il eut à sa disposition toutes les pièces authentiques, et son travail fut corrigé et approuvé par une commission royale.

Voltaire en eut immédiatement connaissance, comme on le voit par sa lettre au maréchal de Schullembourg ; il se défiait déjà de l'impartialité du chapelain de Charles XII : « J'ai peur, disait-il, qu'il n'ait quelquefois vu les choses avec d'autres yeux que les ministres qui m'ont fourni mes matériaux. » Cependant, il ajoutait, en finissant sa lettre : « J'apprends qu'on imprime à la Haye la traduction française de l'*Histoire de Charles XII*, écrite en suédois, par M. Nordberg; ce sera pour moi une nouvelle palette, dans laquelle je tremperai le pinceau dont il me faudra repeindre mon tableau. » Il écrivait au traducteur Warmholtz, le 12 mars 1741, pour le prier de noter les endroits où il s'était trompé; il lui adressait encore deux lettres, au mois de mai, et annonçait son intention *de corriger son livre, de se réformer sur ses mémoires*. Cette traduction parut en quatre volumes in-4°, qui portent la date de 1748, mais une partie était déjà imprimée dès 1742, et Voltaire, instruit désormais de l'esprit et de la valeur de cette œuvre, crut pouvoir la juger en toute liberté. N'avait-il pas lu dans l'écrivain suédois ces paroles à son adresse: « La beauté et la vivacité du style méritent des louanges ; cependant un baron de Puffendorf ne traiterait M. de Voltaire que comme le premier traita Varillas, qu'il appela archimenteur. » La critique

était un peu dure, on en conviendra; mais Voltaire n'était pas homme à laisser l'attaque sans réplique, et Nordberg fut aussi maltraité que la Motraye.

Dès l'année 1744, lorsque l'ouvrage n'était pas encore complétement traduit, Voltaire adressa la lettre suivante à l'auteur.

Lettre à M. Nordberg, chapelain du roi de Suède Charles XII, et auteur d'une Histoire de ce monarque.

« Souffrez, Monsieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déjà publié de votre *Histoire de Charles XII*, on vous adresse quelques justes plaintes, et sur la manière dont vous traitez cette histoire, et sur celle dont vous en usez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

» Nous aimons la vérité; mais l'ancien proverbe « Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, » regarde surtout les vérités inutiles. Daignez vous souvenir de ce passage de la préface de l'histoire de M. de Voltaire: « L'histoire d'un prince, dit-il, n'est pas tout ce qu'il a fait, mais seulement ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité. »

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchisme qu'on enseignait à Charles XII, et qui apprendront avec plaisir qu'en 1693 le docteur Pierre Rudbekius donna le bonnet de docteur au maître ès arts Aquinus, à Samuel Virenius, à Ennegius, à Herlandus, à Stukius, et autres personnages très-estimables sans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ses triomphes et à ses défaites.

C'est peut-être une chose importante pour l'Europe qu'on sache que la chapelle du château de Stockholm, qui fut brûlée il y a cinquante ans, était dans la nouvelle aile du côté du nord, et qu'il y avait deux tableaux de l'intendant Klober, qui sont à présent à l'église de Saint-Nicolas; que les siéges étaient couverts de bleu les jours de sermon; qu'ils étaient les uns de chêne et les autres de noyer; et qu'au lieu de lustres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laissaient pas de faire un bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, et que le carreau était blanc et noir.

Nous voulons croire encore qu'il est d'une extrême conséquence d'être instruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui servit au couronnement de Charles XII; de savoir quelle était la largeur du baldaquin; si c'était de drap rouge ou de drap bleu que l'église était tendue, et de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir son mérite pour ceux qui veulent s'instruire des intérêts des princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choses, à quelle heure Charles XII fut couronné; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge prescrit par la loi; pourquoi on ôta la régence à la reine-mère; comment le fameux Piper eut la confiance

du roi; quelles étaient alors les forces de la Suède; quel nombre de citoyens elle avait; quels étaient ses alliés, son gouvernement, ses défauts et ses ressources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de M. Adlerfeld; mais, Monsieur, un journal n'est pas plus une histoire que des matériaux ne sont une maison. Souffrez qu'on vous dise que l'histoire ne consiste point ainsi à détailler de petits faits, à produire des manifestes, des répliques, des dupliques. Ce n'est point ainsi que Quinte-Curce a composé l'histoire d'Alexandre; ce n'est point ainsi que Tite Live et Tacite ont écrit l'histoire romaine. Il y a mille journalistes ; à peine avons-nous deux ou trois historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broient les couleurs les donnassent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que M. de Voltaire avait publié cette déclaration que votre traducteur rapporte :

« J'aime la vérité, et je n'ai d'autre but et d'autre intérêt que de la connaître. Les endroits de mon *Histoire de Charles XII,* où je me serai trompé, seront changés. Il est très-naturel que M. Nordberg, Suédois, et témoin oculaire, ait été mieux instruit que moi étranger. Je me réformerai sur ses mémoires; j'aurai le plaisir de me corriger. »

Voilà, Monsieur, avec quelle politesse M. de Voltaire parlait de vous, et avec quelle déférence il attendait votre ouvrage ; quoiqu'il eût des mémoires sur le sien des mains de beaucoup d'ambassadeurs [1], avec lesquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, et même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monsieur, à cette politesse française d'une manière qui paraît dans un goût un peu gothique [2].

Vous dites, dans votre préface, que l'Histoire donnée par M. de Voltaire ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans presque toutes les langues de l'Europe, et qu'on ait fait à Londres huit éditions de la traduction anglaise. Vous ajoutez ensuite très-poliment qu'un Puffendorf [3] le traiterait, comme Varillas [4], d'archimenteur.

1. Quoiqu'il eût des mémoires sur le sien des mains de... Cette phrase a quelque obscurité; Voltaire a voulu dire que, *pour composer son ouvrage, il a reçu plusieurs mémoires des mains....*

2. *Gothique* se dit familièrement, par une sorte de mépris, de ce qui paraît trop ancien, hors de mode. Ici, Voltaire semble faire allusion à la patrie de Nordberg, la Suède, jadis peuplée par les Goths, et le mot « gothique » est à peu près synonyme de *barbare*, par opposition à la politesse française.

3. Puffendorf (Samuel, baron de), né en 1632, mort en 1694, publiciste et historien allemand, professeur de droit naturel à Heidelberg, fut nommé par le roi de Suède, Charles XI, historiographe et secrétaire d'État; il professait en même temps le droit à l'université de Lund. Parmi ses ouvrages, les principaux sont : *de Jure naturæ et gentium, de Statu imperii germanici; de Rebus gestis Caroli Gustavi; Introduction à l'histoire des États européens.*

4. Varillas, écrivain français (1624-1696), historiographe de Gaston, duc d'Orléans, a écrit avec peu d'exactitude un trop grand nombre d'ouvrages, comme l'*Histoire des rois de France depuis Louis XI jusqu'à Henri IV,* l'*Histoire des révolutions arrivées dans l'Europe en matière de religion,* les *Anecdotes de Florence ou histoire secrète de la maison de Médicis.* Il est, avec raison, peu estimé.

Pour donner ces preuves de cette supposition si flatteuse, vous ne manquez pas de mettre, dans les marges de votre livre, toutes les fautes capitales où il est tombé.

Vous marquez expressément que le major général Stuart ne reçoit point une petite blessure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'auteur français, d'après un auteur allemand, mais, dites-vous, une contusion un peu forte. Vous ne pouvez nier que M. de Voltaire n'ait fidèlement rapporté la bataille de Narva, laquelle produit chez lui au moins une description intéressante ; vous devez savoir qu'il a été le seul écrivain qui ait osé affirmer que Charles XII donna cette bataille de Narva avec huit mille hommes seulement. Tous les autres historiens lui en donnaient vingt mille ; ils disaient ce qui était vraisemblable ; et M. de Voltaire a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appelez archi-menteur, parce qu'il fait porter au général Liewen un habit rouge galonné, au siége de Thorn : et vous relevez cette erreur énorme, en assurant positivement que le galon n'était pas sur un fond rouge.

Mais, Monsieur, vous qui prodiguez sur des choses si graves le beau nom d'archi-menteur, non-seulement à un homme très-amateur de la vérité, mais à tous les autres historiens qui ont écrit l'histoire de Charles XII, quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous rapportez du Grand Seigneur à ce monarque ? Voici le commencement de cette lettre.

« Nous sultan bassa, au roi Charles XII, par la grâce de Dieu, roi de Suède et des Goths, salut, etc. »

Vous qui avez été chez les Turcs, et qui semblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur style ? Quel empereur turc s'est jamais intitulé sultan bassa ? quelle lettre du divan [1] a jamais ainsi commencé ? quel prince a jamais écrit qu'il enverra des ambassadeurs plénipotentiaires à la première occasion, pour s'informer des circonstances d'une bataille ? Quelle lettre du Grand Seigneur a jamais fini par ces expressions : A la garde de Dieu ? Enfin, où avez-vous jamais vu une dépêche de Constantinople datée de l'année de la création, et non pas de l'année de l'hégire [2] ? L'iman [3] de l'auguste sultan, qui écrira l'histoire de ce grand empereur et de ses sublimes vizirs, pourra bien vous dire de grosses injures, si la politesse turque le permet.

Vous sied-il bien, après la production d'une pièce pareille, qui ferait tant de peine à M. le baron de Puffendorf, de crier au mensonge sur un habit rouge ?

Êtes-vous bien d'ailleurs un zélé partisan de la vérité, quand vous supprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations, sous Charles XI ? quand vous feignez d'oublier, en parlant

1. Le divan chez les Turcs, c'est le conseil d'État ; il est l'équivalent de notre mot *cabinet*.

2. Hégire. — C'est l'ère des musulmans, 622 ans après J.-C.

3. Iman. Nom qui signifie docteur.

de Patkul, qu'il avait défendu les droits des Livoniens, qui l'en avaient chargé; de ces mêmes Livoniens qui respirent aujourd'hui sous la douce autorité de l'illustre Sémiramis du Nord [1] ? Ce n'est pas là seulement trahir la vérité, Monsieur; c'est trahir la cause du genre humain; c'est manquer à votre illustre patrie, ennemie de l'oppression.

Cessez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes vandales et hérules à ceux qui doivent écrire l'histoire; cessez de vous autoriser du pédantisme barbare que vous imputez à ce Puffendorf.

Savez-vous que ce Puffendorf est un auteur quelquefois aussi incorrect qu'il est en vogue? Savez-vous qu'il est lu, parce qu'il est le seul de son genre qui fût supportable en son temps? Savez-vous que ceux que vous appelez archi-menteurs auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux instruits de l'histoire du monde que votre Puffendorf? Savez-vous que M. de la Martinière a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de son livre [2] ?

Ouvrons au hasard ce livre si connu. Je tombe sur l'article des papes. Il dit, en parlant de Jules II, « qu'il avait laissé, ainsi qu'Alexandre VI, une réputation honteuse. » Cependant les Italiens révèrent la mémoire de Jules II; ils voient en lui un grand homme, qui, après avoir été à la tête de quatre conclaves et avoir commandé des armées, suivit jusqu'au tombeau le magnifique projet de chasser les Barbares d'Italie. Il aima tous les arts; il jeta le fondement de cette église qui est le plus beau monument de l'univers [3]; il encourageait la peinture, la sculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens méprisent avec raison la manière ridicule dont la plupart des ultramontains [4] écrivent l'histoire des papes. Il faut savoir distinguer le pontife du souverain; il faut savoir estimer beaucoup de papes, quoiqu'on soit né à Stockholm; il faut vous ressouvenir de ce que disait le grand Côme de Médicis, « qu'on ne gouverne point des États avec des patenôtres; » il faut enfin n'être d'aucun pays, et dépouiller tout esprit de parti, quand on écrit l'histoire.

Je trouve, en ouvrant le livre de Puffendorf, à l'article de la reine Marie d'Angleterre, fille de Henri VIII [5], « qu'elle ne put être reconnue pour fille légitime sans l'autorité du pape. » Que de bévues dans ces mots! Elle avait été reconnue par le parlement; et

1. L'illustre Sémiramis du Nord est évidemment l'impératrice Élisabeth, qui régna de 1741 à 1762; ce nom a été plus souvent donné par Voltaire lui-même, mais plus tard, à Catherine II.

2. Bruzen de Lamartinière est surtout connu par son *Dictionnaire géographique, historique et critique;* c'est un géographe et un compilateur, qui a écrit plusieurs livres d'histoire, et a édité ou traduit un assez grand nombre d'ouvrages importants.

3. Saint-Pierre de Rome.

4. Pour les Italiens, les ultramontains sont ceux qui habitent en dehors de l'Italie, au delà des Alpes; en France, le mot *ultramontains* a généralement un autre sens et signifie les Italiens; quand il s'agit de questions religieuses, il est souvent mis en opposition au mot *gallicans*.

5. Fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon; Clément VII ne voulut pas prononcer le divorce; de là le schisme anglican.

comment d'ailleurs aurait-elle eu besoin de Rome pour être légitimée, puisque jamais Rome n'avait ni dû ni voulu casser le mariage de sa mère?

Je lis l'article Charles-Quint : j'y vois que, « dès avant l'an 1516, Charles-Quint avait toujours devant les yeux son NEC PLUS ULTRA : » mais alors il avait quinze ans; et cette devise ne fut faite que longtemps après.

Dirons-nous pour cela que Puffendorf est un archi-menteur ? non ; nous dirons que, dans un ouvrage d'une si grande étendue, il lui est pardonnable d'avoir erré ; et que nous vous prierons, Monsieur, d'être plus exact que lui, mieux instruit que vous n'êtes du style des Turcs, plus poli avec les Français, et enfin plus équitable et plus éclairé dans le choix des pièces que vous rapportez.

C'est un malheur inséparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de pièces scandaleuses, publiées à la honte de l'esprit et des mœurs. Partout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles : ces misérables ouvrages, nés souvent en France, passent dans le Nord, ainsi que nos mauvais vins y sont vendus pour du Bourgogne et du Champagne. On boit les uns, et on lit les autres, souvent avec aussi peu de goût; mais les hommes qui ont une vraie connaissance savent rejeter ce que la France rebute.

Vous citez, Monsieur, des pièces bien indignes d'être connues du chapelain de Charles XII. Votre traducteur, M. Walmoth [1], a eu l'équité d'avertir dans ses notes que ce sont de ces mauvaises et ténébreuses satires qu'il n'est pas permis à un honnête homme de citer.

Un historien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rappeler ici deux qui sont de quelque considération : celui de ne point calomnier, et celui de ne point ennuyer. Je puis vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage sera peu lu; mais je ne puis vous pardonner le second, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je suis d'ailleurs, autant que je peux, votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

Plus tard, dans la préface de son édition de 1748, au moment où la traduction française était achevée à la Haye, Voltaire ajoutait ces jugements critiques sur l'ouvrage de Nordberg :

« J'ai même fait usage de l'histoire écrite par *Nordberg*, chapelain et confesseur de Charles XII. Il est vrai que c'est un ouvrage bien mal digéré et mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à son sujet, et où les grands événements deviennent petits tant ils sont mal rapportés. C'est un tissu de rescrits, de déclarations, de publications, qui se font d'ordinaire au nom des rois quand ils sont en guerre. Elles ne servent jamais à faire connaître le fond des événements; elles sont inutiles au militaire et au politique, et

1. Le traducteur de l'ouvrage s'appelait Warmholtz.

sont ennuyeuses pour le lecteur : un écrivain peut seulement les consulter quelquefois dans le besoin, pour en tirer quelque lumière, ainsi qu'un architecte emploie des décombres dans un édifice.

Parmi les pièces publiques dont Nordberg a surchargé sa malheureuse histoire, il s'en trouve même de fausses et d'absurdes, comme la lettre d'*Achmet, empereur des Turcs,* que cet historien appelle *sultan bassa* par la grâce de Dieu.

Ce même Nordberg fait dire au roi de Suède ce que ce monarque n'a jamais dit ni pu dire au sujet du roi Stanislas. Il prétend que Charles XII, en répondant aux objections du primat, lui dit que Stanislas avait acquis beaucoup d'amis dans son voyage d'Italie. Cependant il est très-certain que jamais Stanislas n'a été en Italie, ainsi que ce monarque me l'a confirmé lui-même. Qu'importe, après tout, qu'un Polonais, dans le dix-huitième siècle, ait voyagé ou non en Italie pour son plaisir ? Que de faits inutiles il faut retrancher de l'histoire ! et que je me sais bon gré d'avoir resserré celle de Charles XII.

Nordberg n'avait ni lumières, ni esprit, ni connaissances des affaires du monde ; et c'est peut-être ce qui détermina Charles XII à le choisir pour son confesseur : je ne sais s'il a fait de ce prince un bon chrétien ; mais assurément il n'en a pas fait un héros ; et Charles XII serait ignoré, s'il n'était connu que par Nordberg. »

Enfin, en 1752, faisant allusion au post-scriptum de sa lettre à Schullembourg, il écrivait cette courte note, qui résumait cette polémique : « La palette n'a pu servir. On sait que l'histoire de Charles XII, par Nordberg, n'est, jusqu'en 1709, qu'un amas indigeste de faits mal rapportés, et, depuis 1709, qu'une copie de l'histoire composée par M. de Voltaire. »

Or, la postérité a confirmé le jugement de Voltaire ; Charles XII serait en effet presque ignoré, assurément moins populaire, s'il n'était connu que par l'ouvrage de l'historien suédois ; et le livre de Nordberg, quoiqu'il renferme quelques détails assez curieux, mérite de dormir dans la poussière des grandes bibliothèques.

Voltaire ne fut pas seulement accusé de légèreté et d'ignorance ; on lui reprocha ses plagiats, à lui qui fut impudemment pillé, même par Nordberg. L'une des plus grossières accusations, accréditées cependant par l'envie et la haine, fut celle qui lui reprochait d'avoir copié le P. Barre, auteur d'une histoire d'Allemagne. Or, ce livre ne parut qu'en 1748, dix-sept ans après la publication de l'*Histoire de Charles XII,* et cependant Voltaire crut devoir publier l'avis suivant, qui pouvait être plus méchant.

« Le P. Barre, de Sainte-Geneviève, auteur d'une *Histoire d'Allemagne*, a mis dans différents endroits de son ouvrage plus de deux cents pages qui se trouvent dans l'*Histoire de Charles XII* par M. de Voltaire. Quelques critiques n'ont pas manqué d'en conclure que M. de Voltaire était un plagiaire. Il est sûr que l'un des deux l'est ; mais les critiques devaient savoir que M. de Voltaire a écrit plus de

quinze ans avant le P. Barre. D'ailleurs la différence du style dans tout ce que le P. Barre n'a pas copié est encore une preuve assez sensible. Les éditeurs ont cru devoir indiquer au moins quelques endroits que le P. Barre a copiés [1]. »

Enfin Voltaire, qui plusieurs fois dans son livre avait invoqué le témoignage de l'ancien roi de Pologne, Stanislas, fut heureux de pouvoir opposer à ses détracteurs l'autorité irrécusable de ce prince. « On se croit obligé, écrit-il dans sa préface historique et critique à l'*Histoire de Russie*, par respect pour le public et pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécusable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'*Histoire de Charles XII*. »

« Il n'y a pas longtemps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, se faisait lire cet ouvrage à Commercy : il fut si frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, et si indigné de la hardiesse avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles et dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier, par le sceau de son témoignage, la croyance que mérite l'historien ; et que, ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ses grands officiers de dresser l'acte suivant. »

Voici cet acte, que Voltaire fit imprimer également au-devant de l'*Histoire de Charles XII*, en supprimant seulement quelques termes trop honorables, qu'il reconnaissait ne devoir qu'à l'indulgence et à la bonté :

« Nous, lieutenant-général des armées du roi, grand maréchal des logis de Sa Majesté polonaise, et commandant en Toulois, les deux Barrois, etc., certifions que Sa Majesté polonaise, après avoir entendu la lecture de l'*Histoire de Charles XII*, écrite par M. de Voltaire (dernière édition de Genève), après avoir loué le style... de cette histoire, et avoir admiré ces traits... qui caractérisent tous les ouvrages de cet illustre auteur, nous a fait l'honneur de nous dire qu'il était prêt à donner un certificat à M. de Voltaire, pour constater l'exacte vérité des faits contenus dans cette histoire. Ce prince a ajouté que M. de Voltaire n'a oublié ni déplacé aucun fait, aucune circonstance intéressante ; que tout est vrai, que tout est en son ordre dans cette histoire ; qu'il a parlé sur la Pologne et sur tous les événements qui y sont arrivés, etc., comme s'il en eût été témoin oculaire. Certifions de plus que ce prince nous a ordonné d'écrire sur-le-champ à M. de Voltaire, pour lui rendre compte de ce que nous venions d'entendre, et l'assurer de son estime et de son amitié.

« Le vif intérêt que nous prenons à la gloire de M. de Voltaire, et celui que tout honnête homme peut avoir pour ce qui constate la vérité des faits dans les histoires contemporaines, nous a pressé de demander au roi de Pologne la permission d'envoyer à M. de

1. Voir aussi à ce sujet : *Honnêtetés littéraires*, XIX[e] honnêteté.

Voltaire un certificat en forme de tout ce que Sa Majesté nous a fait l'honneur de nous dire. Le roi de Pologne, non-seulement y a consenti, mais même nous a ordonné de l'envoyer, avec prière à M. de Voltaire d'en faire usage toutes les fois qu'il le jugera à propos, soit en le communiquant, soit en le faisant imprimer, etc.

« Fait à Commercy, ce 11 juillet 1759.

« *Signé :* Le comte DE TRESSAN. »

Cependant, ce certificat, que Voltaire appelait un témoignage irrécusable, a été récusé, Voltaire a été de nouveau à cette occasion accusé de mensonge et d'imposture [1]; mais il serait trop long d'insister, et nous avons seulement voulu, en réunissant et expliquant ces différentes pièces, annexées à l'histoire de Charles XII, montrer avec quel soin, quelle persévérance Voltaire recherchait la vérité, et combien on a eu tort de croire à sa légèreté et à son inexactitude.

IV. — VALEUR HISTORIQUE DE L'HISTOIRE DE CHARLES XII. — MONTESQUIEU. — NAPOLÉON. — JUGEMENT SUR CHARLES XII.

La valeur historique du livre de Voltaire a rencontré, dit M. Villemain, deux sérieux critiques : l'un est Montesquieu, l'autre Napoléon lui-même. Montesquieu, dans un chapitre de l'*Esprit des lois*, a jugé le héros, et son jugement mérite d'être rappelé :

« Ce prince, qui ne fit usage que de ses seules forces, détermina sa chute en formant des desseins qui ne pouvaient être exécutés que par une longue guerre ; ce que son royaume ne pouvait soutenir.

» Ce n'était pas un État qui fût dans la décadence qu'il entreprit de renverser, mais un empire naissant. Les Moscovites se servirent de la guerre qu'il leur faisait comme d'une école. A chaque défaite, ils s'approchaient de la victoire, et, perdant au dehors, ils apprenaient à se défendre au dedans.

» Charles se croyait le maître du monde dans les déserts de la Pologne, où il errait, et dans lesquels la Suède était comme répandue, pendant que son principal ennemi se fortifiait contre lui, le serrait, s'établissait sur la mer Baltique, détruisait ou prenait la Livonie.

» La Suède ressemblait à un fleuve dont on coupait les eaux dans sa source pendant qu'on les détournait dans son cours.

» Ce ne fut point Pultawa qui perdit Charles : s'il n'avait pas été détruit dans ce lieu, il l'aurait été dans un autre. Les accidents de la fortune se réparent aisément; on ne peut pas parer à des événements qui naissent continuellement de la nature des choses.

» Mais la nature ni la fortune ne furent jamais si fortes contre lui que lui même.

1. Et cependant M. le comte de Tressan, dans une lettre du 29 juillet 1759, confirmait de nouveau, au nom du roi Stanislas, l'attestation de ce prince au sujet de l'exacte vérité de tous les faits contenus dans l'*Histoire de Charles XII;* dans cette lettre se trouve un post-scriptum de Stanislas, à peine lisible : « Je » vous réponds de cœur, au défaut de » vue, pour vous assurer que je conserve toujours les sentiments d'une » parfaite estime et amitié pour vous. »

» Il ne se réglait point sur la disposition actuelle des choses, mais sur un certain modèle qu'il avait pris ; encore le suivait-il très-mal. Il n'était point Alexandre ; mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre [1]. »

Dans ses pensées diverses, Montesquieu parle de Voltaire comme historien : « Charles XII, dit-il, toujours dans le prodige, étonne, et n'est pas grand. Dans cette histoire, il y a un morceau admirable, la retraite de Schullembourg, morceau écrit aussi vivement qu'il y en ait. L'auteur manque quelquefois de sens. » Il est difficile de deviner la pensée de Montesquieu, et il faut voir là, comme le remarque M. Villemain, « une de ces censures outrecuidantes que les génies contemporains ne s'épargnent pas entre eux. »

En effet, Montesquieu se montra plus d'une fois dédaigneux et injuste à l'égard de Voltaire ; n'est-ce pas lui qui a écrit : « Voltaire n'est pas beau, il n'est que joli : il serait honteux pour l'Académie que Voltaire en fût, et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été. »

N'a-t-il pas dit également : « Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme les moines, qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent [2]. »

« L'autre critique, dit M. Villemain, est le grand capitaine qui repassa plus désastreusement sur quelques-unes des traces de Charles XII en Russie. Napoléon, dans sa funeste campagne de 1812, en touchant aux lieux qu'a nommés Voltaire, trouvait son récit inexact et faible, et le jetait pour prendre le journal militaire d'Adlerfeld. On conçoit, en effet, que les descriptions devinées par l'historien, d'après des cartes et des livres, n'aient pas satisfait la rigueur de la géographie militaire, la plus exacte de toutes, par le but décisif qu'elle se propose. Voltaire cependant eut, un des premiers, l'art de mêler l'image des lieux à celle des événements, pour l'intelligence et l'effet du récit ; témoin sa description si bien placée du climat de la Suède, sa vue des plaines de la Pologne et des forêts de l'Ukraine, sa route tracée vers Smolensk. Mais cette géographie de peintre, avec ses brillantes perspectives, ne suffit pas au général qu'une erreur de quelques lieues peut fatalement tromper ; ce n'est pas là cette carte historique qui ressemble à un plan de bataille, cette topographie de conquérant, que Napoléon voulait, et qu'il a jetée lui-même en tête du récit de sa campagne d'Italie, comme le cercle magique où il enfermait sa proie Un autre défaut de l'*Histoire de Charles XII*, lue surtout pendant la campagne de Russie, c'est que le récit, toujours si net et d'un coloris si pur, manque parfois de sérieux, et n'a jamais cette mâle tristesse et cette austérité qui peint et fait sentir les grandes catastrophes, même sans les déplorer [3]. »

1. *Esprit des lois*, l. X, c. XIII.
2. *Pensées diverses des modernes*.
3. M. Villemain, *Tableau de la littérature au* XVIIIe *siècle*, 17e leçon.

Assurément l'*Histoire de Charles XII* ne satisfait pas entièrement aux conditions sévères et nombreuses que notre temps impose désormais à l'historien ; Voltaire a surtout voulu peindre et intéresser par la vivacité de sa narration; ne lui demandons pas autre chose. Mais au moins nous fait-il connaître Charles XII, et n'a-t-il pas sacrifié la vérité du portrait à l'éclat du coloris?

On lui a reproché d'avoir trop loué son héros d'abord, et de l'avoir ensuite beaucoup trop déprécié ; en vieillissant, il se serait enchaîné de plus en plus aux intérêts moscovites, et le roi de Suède, héros dans la première histoire, ne serait plus qu'un fou extraordinaire, dans l'*Histoire de la Russie sous Pierre le Grand*. Cela n'est pas exact; dans ce dernier livre n'écrit-il pas : « Sa valeur personnelle, qui tenait beaucoup plus d'un soldat que d'un roi, l'éclat de ses victoires et même de ses malheurs, frappaient tous les yeux qui voient aisément ces grands événements, et qui ne voient pas les travaux longs et utiles... On juge aujourd'hui que Charles XII méritait d'être le premier soldat de Pierre le Grand... J'osai porter à peu près ce jugement, il y a trente années, lorsque j'écrivis l'histoire de Charles [1]. » Dans le *Siècle de Louis XIV*, il avait déjà porté ce jugement impartial que la postérité a ratifié : « Le czar Pierre, supérieur à son siècle et à sa nation, a été, par son génie et par ses travaux, le réformateur ou plutôt le fondateur de son empire. Charles XII, plus courageux, mais moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats et non à des peuples, a été le premier des héros de son temps, mais il est mort avec la réputation d'un roi imprudent [2]. »

Dans ses lettres, à une époque où il n'avait encore aucune relation avec la Russie, il écrit d'un ton plus léger : « Si Charles XII n'avait pas été excessivement grand, malheureux et *fou*, je me serais bien donné de garde de parler de lui [3]. »

« Il ne s'agit guère, dans le second volume, que des aventures de chevalier errant que ce Suédois, moitié héros et moitié fou, mit à fin en Turquie et en Norwége, deux pays avec lesquels la librairie française a peu d'intérêts à ménager [4]. » Enfin, dans son Histoire même de Charles XII, il y a un grand nombre de passages, qui laissent voir cette opinion de l'historien sur son héros ; il suffit de lire le discours qui lui sert de préface; on y trouve ces mots : « Pierre, beaucoup plus grand homme que son rival. »

Seulement, comme il se proposait surtout d'intéresser, comme il était plutôt peintre brillant que juge austère, sans mentir à la vérité, sans dissimuler les défauts ou les erreurs du roi de Suède, il a su, avec un art admirable, adoucir les reproches qu'il méritait, et, par la vivacité de la narration, le charme des détails, répandre sur son œuvre un intérêt romanesque, qui rejaillit sur son héros, et l'embellit. Aussi faut-il se défier de l'impression produite par la pre-

1. Avant-propos, Ire partie.
2. *Siècle de Louis XIV*, c. XVII.
3. Lettre a M. de Formont, 13 fév. 1735.
4. Lettre à M. de Cideville, 16 fév. 1731.

mière lecture de ce livre ; grâce au talent de l'écrivain, on est séduit, entraîné, et l'on oublie trop aisément les fautes réelles du roi de Suède.

Faut-il croire d'un autre côté que Voltaire ait amoindri le caractère de Charles XII, parce qu'il le représente combattant au hasard, sans but bien déterminé, au gré de ses caprices ? Si ce conquérant malheureux est encore populaire dans la Suède qu'il a ruinée, est-ce parce que les Suédois ont reconnu en lui un génie politique, une ambition patriotique, qui auraient échappé à l'intelligence de Voltaire? Nous ne le croyons pas. Comme on l'a dit avec raison : « L'histoire est un drame qui se joue avec des passions. Ce qui est grand attire le monde, dût-il payer cher pour la mise en scène... L'humanité elle-même récompense ceux qui lui ont donné, au prix de son repos, l'émotion des grandes choses, même si elle n'en doit garder que le souvenir ; à l'ambition et à l'audace même impuissantes elle donne toujours le renom, souvent la gloire. Elle se souvient de Charles XII, elle admire Napoléon. »

Charles XII avait-il deviné l'immense avenir de l'empire russe ; avait-il eu le pressentiment des dangers que cette puissance colossale pouvait bientôt faire courir à l'Europe? Rien dans l'histoire de ce prince ne permet de lui prêter les grandes idées, les vastes conceptions qui ont pu déterminer l'empereur Napoléon à tenter une lutte suprême contre la nouvelle barbarie du Nord. On pourra sans doute ajouter des détails intéressants à l'histoire du roi de Suède, et rectifier des erreurs qui se trouvent encore dans l'œuvre de Voltaire, malgré ses nombreuses corrections; mais on sera, je crois, toujours forcé d'en revenir à ses appréciations équitables Il y avait là un caractère singulier, des aventures romanesques, qui fournissaient à l'écrivain un sujet intéressant et dramatique ; mais il n'y avait pas un homme véritablement grand, et le spectacle d'une généreuse entreprise, trahie par la fortune, à présenter à l'admiration de la postérité. « Si Charles XII, dit Voltaire, après avoir vaincu le Danemark, battu les Moscovites, détrôné son ennemi Auguste, affermi le nouveau roi de Pologne, avait accordé la paix au czar, qui la lui demandait ; s'il était retourné chez lui vainqueur et pacificateur du Nord, s'il était appliqué à faire fleurir les arts et le commerce dans sa patrie, il aurait alors été véritablement un grand homme, au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'estimait pas [1]. »

V. — JUGEMENTS LITTÉRAIRES SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

1. — *Jugement de Condorcet.*

La vie de Charles XII est le premier morceau d'histoire que Voltaire ait publié. Le style, aussi rapide que les exploits du héros, entraîne dans une suite non interrompue d'expéditions brillantes, d'anecdotes singulières, d'événements romanesques qui ne laissent

1. Lettre à M. de Schullembourg, p. XVI.

reposer ni la curiosité ni l'intérêt. Rarement quelques réflexions viennent interrompre le récit ; l'auteur s'est oublié lui-même pour faire agir ses personnages. Il semble qu'il ne fasse que raconter ce qu'il vient d'apprendre sur son héros. Il n'est question que de combats, de projets militaires ; et cependant on y aperçoit partout l'esprit d'un philosophe, et l'âme d'un défenseur de l'humanité.

2. — *Jugement de Frédéric II.*

Il devint le Quinte-Curce de cet Alexandre. Les fleurs qu'il répand sur la matière n'altèrent point le fond de la vérité ; il peint la valeur brillante du héros du Nord avec les plus vives couleurs, sa fermeté dans certaines occasions, son obstination en d'autres, sa prospérité et ses malheurs.

3. — *Jugement de La Harpe.*

On sera surpris peut-être qu'un historien philosophe ait commencé par écrire la vie d'un conquérant ; mais la singularité du sujet pouvait plaire à une imagination poétique, et la renommée décida son choix. L'Europe s'entretenait encore de ce fameux Suédois, plus fait pour être l'étonnement de ses contemporains que l'admiration des âges suivants, qui ne connut ni la mesure des vertus ni celle des prospérités ; fit plus d'un roi, et ne sut pas l'être, se trompa également et sur la gloire qu'il idolâtrait, et sur un ennemi qu'il méprisait ; qui, envahissant tant de pays, ne fit à aucun tant de mal qu'au sien, dont l'héroïsme ne fut qu'un excès, et la fortune une illusion ; enfin qui, après avoir voulu tout forcer, la nature et les événements, alla porter chez les barbares une réputation éclipsée, une existence précaire, une royauté captive et insultée, et fut réduit à n'être plus célèbre que comme un aventurier, et à mourir comme un soldat.

4. — *Jugement de M. de Barante.*

Son premier essai fut heureux et mérite le succès qu'il a obtenu. Il eut le bonheur de choisir, pour son héros, le plus romanesque et le plus aventureux des souverains. La réflexion avait peu de prise sur la vie du roi de Suède ; elle en eût même détruit l'intérêt. Il fallait de la rapidité dans le récit et des couleurs éclatantes. La connaissance profonde et la juste appréciation des hommes étaient peu nécessaires, quand il s'agissait d'un prince qui s'était montré tout en dehors. Il n'y avait pas de grandes conceptions à juger, de motifs secrets à démêler ; Charles XII était tout entier dans les faits. Il n'y avait qu'à peindre, et c'était un des talents de Voltaire.

5. — *Jugement de M. Villemain.*

Sa première entreprise historique, Charles XII, est un chef-d'œuvre de narration ; et le héros, les faits, l'époque ne voulaient pas un autre mérite. Il ne jeta sur Charles XII rien de la pompe un peu factice qu'il donnait à ses Romains de théâtre. L'ouvrage est dans un goût parfait d'élégance rapide et de simplicité. Pour les choses

sérieuses, les descriptions de pays et de mœurs, les marches, les combats, le tour du récit tient de César bien plus que de Quinte-Curce. Nul détail oiseux, nulle déclamation, nulle parure ; tout est net, intelligent, précis, au fait, au but. On voit les hommes agir ; et les événements sont expliqués par le récit. Il y a même un rapport singulier et qui plaît entre l'action soudaine du héros et l'allure svelte de l'historien. Nulle part notre langue n'a plus de prestesse et d'agilité ; nulle part on ne trouve mieux ce vif et clair langage que le vieux Caton attribuait à la nation gauloise, au même degré que le génie de la guerre : *Duas res gens gallica industriosissime persequitur, rem militarem, et argute loqui.*

VI. — APPRÉCIATION DES ŒUVRES HISTORIQUES DE VOLTAIRE.

Nous croyons utile de résumer en quelques lignes ce que le plus éloquent critique de notre époque a dit des œuvres historiques de Voltaire en général.

« Le plus important ouvrage historique du XVIII[e] siècle, celui où sont réunis avec le plus d'éclat les lumières et les préjugés de la nouvelle école qui racontait à son tour le passé, c'est l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.* Voltaire l'a retouché, étendu, enhardi, gâté pendant vingt années ; il l'avait entrepris et presque achevé dans la force de l'âge et dans la vive ferveur de ses études si diverses ; on le sent, presque partout, à la correction précise et à l'élégance animée du style. Il y jeta quelque chose de tout ce qui le préoccupait à la fois, sciences exactes, philosophie sceptique, littérature... Mais s'il est impartial par moments, capable d'admiration, et même de gravité, témoin les beaux portraits du pape Léon IX et de saint Louis, et le chapitre si élégamment ingénieux sur l'époque de Léon X, dans une partie de cet ouvrage, et surtout dans les additions qu'il y faisait, en devenant plus vieux et plus libre, sa vue moqueuse du christianisme altère la vérité de l'histoire, en détruit l'intérêt, et substitue des caricatures au tableau de l'esprit humain.

L'ingénieux, l'éclatant Voltaire n'aime pas le moyen âge... c'est un ennemi dont il lui semble que la société nouvelle n'est pas encore assez débarrassée... et par cela même il se trompe assez souvent, malgré tant de sagacité et même d'exactitude.

Mais l'*Essai sur les mœurs*, en faisant lire ce qui était illisible sous la plume des compilateurs, et ce que le XVIII[e] siècle ne cherchait pas dans les chroniqueurs, créa l'étude de l'histoire moderne.

Le *Siècle de Louis XIV* est, par l'élégance même de la forme, une image du siècle mémorable dont il offre l'histoire. On y voudrait seulement plus de grandeur et d'unité. L'historien, qui prend assez souvent le ton d'un contemporain, ne voit pas cependant, d'un seul coup d'œil, les faits, les caractères, les mœurs se développer devant lui. Il aime mieux diviser son sujet par groupes distincts de faits homogènes, racontant d'abord et de suite toutes les guerres, puis les anecdotes, puis le gouvernement intérieur, puis les finances,

puis les affaires ecclésiastiques, le jansénisme, les querelles religieuses, etc... Ce qui n'empêchera pas que l'ouvrage de Voltaire ne soit un monument durable du siècle qu'il décrit.

La bonne foi ne lui était pas possible dans ce qu'il a nommé le *Précis du règne de Louis XV*; et, dans sa préface de l'*Histoire de Pierre le Grand*, il établit ce singulier principe, que les faiblesses des princes ne doivent pas être toujours divulguées, et que l'histoire doit cacher quelque chose...

Plus tard il a composé une fautive et satirique *Histoire du Parlement de Paris ;* et ses *Annales de l'Empire* prouvent qu'il était capable même d'un travail aride de dates et d'analyse, sans un trai d'esprit ou de hardiesse, sans une épigramme.

Si nous repassons tant d'ouvrages historiques de Voltaire, puis son infatigable controverse pour les défendre, ses critiques de Mézerai, de Daniel, du président Hénault, de la Beaumelle et de tant d'autres, nous trouverons que, s'il a souvent altéré l'histoire, il l'a du moins émancipée ; que, s'il a parfois rapetissé de grands événements, méconnu de grandes vertus, il a fait disparaître beaucoup de fausses traditions et d'erreurs ; que, le premier, sans peindre au vrai le moyen âge, il l'a dégagé de la pompe factice des écrivains modernes, et, en se moquant de ses mœurs barbares, a préparé les esprits à les mieux connaître. Là, comme ailleurs, Voltaire a plus détruit que créé ; mais, par le scepticisme, il a frayé la route à la saine critique, ramené à cette justice uniforme envers le passé, qui sert à le mieux comprendre et à le peindre.

M. Villemain.

VII. — AVERTISSEMENT POUR CETTE ÉDITION.

Dans cette édition nouvelle, nous avons suivi le texte des meilleures éditions, et notamment celle de M. Beuchot. Nous n'avons pas cru nécessaire d'indiquer les variantes très-nombreuses que présentent les éditions données par Voltaire lui-même ; elles sont curieuses assurément ; elles nous montrent le travail incessant de l'écrivain, qui se corrige continuellement, surtout dans l'intérêt de l'exactitude ; mais c'est l'œuvre de Voltaire, telle qu'il l'a achevée, qu'il s'agit de connaître et d'étudier, et non les remaniements successifs de son travail.

Nous avons généralement conservé l'orthographe qu'il avait adoptée, sauf quelques changements, peu importants d'ailleurs ; ainsi nous avons mis Altona pour Altena ; Hanovre pour Hanover, etc. ; mais nous avons laissé Européans pour Européens, Auguste pour Août, etc., parce que Voltaire écrivait ainsi par système. De même nous avons écrit *il faisait*, *faisant*, parce que l'usage et l'Académie n'ont pas formellement sanctionné la substitution, contraire à l'étymologie, de *e* pour *ai*.

Les notes servent à expliquer les termes techniques ou les locutions peu ordinaires qu'on rencontre dans cette prose, d'ailleurs

si nette et si limpide, de Voltaire ; elles donnent surtout les notions de géographie et d'histoire, nécessaires pour bien comprendre le texte. Nous n'avons pas eu la prétention de corriger l'œuvre de Voltaire ; nous avons seulement éclairé ou complété plusieurs passages par des citations empruntées à son *Histoire de Russie sous Pierre le Grand*, qu'il présentait lui-même comme le complément de l'*Histoire de Charles XII;* et, quand il y a eu quelques erreurs à signaler, nous avons eu recours à l'autorité d'écrivains justement estimés, de Hammer (Histoire de l'empire Ottoman), Geyer (Histoire de Suède), etc. Nous avons surtout cherché à être clair, complet et utile.

VIII. — DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII[1].

Il y a bien peu de souverains dont on dût écrire une histoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire se conserve; et ce nombre serait encore plus petit si l'on ne se souvenait que de ceux qui ont été justes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi, tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Louis XII avait pour son peuple; on excusera les grandes fautes de François Ier en faveur des arts et des sciences dont il a été le père; on bénira la mémoire de Henri IV, qui conquit son héritage à force de vaincre et de pardonner; on louera la magnificence de Louis XIV, qui a protégé les arts, que François Ier avait fait naître.

Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais princes, comme on se souvient des inondations, des incendies et des pestes.

Entre les tyrans et les bons rois sont les conquérants, mais plus approchants des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante, on est avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable faiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, et qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes, qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre [2], et qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'empereurs de Rome, d'Allemagne, de Moscovie, de tant de sultans, de califes, de papes, de rois, combien y en a-t-il dont le

1. Ce discours sur l'*Histoire de Charles XII*, qui se trouvait entre le premier et le second volume de la première édition (1731), a été mis en tête de l'ouvrage dès la seconde édition, et a toujours gardé cette place.

2. Ni en paix ni en guerre. — On dit plus habituellement : ni *dans la* paix, ni *dans la* guerre.

nom ne[1] mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques?

Il y a un vulgaire parmi les princes comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire est venue au point, qu'à peine un souverain cesse de vivre, que le public est inondé de volumes sous le nom de mémoires, d'histoire de sa vie, d'anecdotes de sa cour. Par là les livres se multiplient de telle sorte, qu'un homme qui vivrait cent ans, et qui les emploierait à lire, n'aurait pas le temps de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'histoire seule, depuis deux siècles, en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles, et d'arrêter les yeux des siècles à venir sur des événements communs, vient d'une faiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, et qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu comme la plus belle qui ait jamais été : le roi qu'ils ont vu, comme le plus grand monarque; les affaires dont ils se sont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que sa cour soit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ses voisins, et qu'il vende la sienne à un autre ; qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis après quelques victoires et quelques défaites ; ses sujets, échauffés par la vivacité de ces événements présents, pensent être dans l'époque la plus singulière depuis la création. Qu'arrive-t-il ? ce prince meurt ; on prend après lui des mesures toutes différentes ; on oublie, et les intrigues de sa cour, et ses maîtresses, et ses ministres, et ses généraux, et ses guerres, et lui-même.

Depuis le temps que les princes chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres et font des guerres et des alliances, on a signé des milliers de traités et donné autant de batailles; les belles ou infâmes actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événements et de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres : les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres[2].

1. Il faut évidemment supprimer la négation *ne*, pour que l'expression corresponde à la pensée de Voltaire.

2. Voltaire, dans sa préface historique et critique à l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, a exprimé la même idée en termes un peu différents; il est curieux de comparer les deux morceaux : « Il s'est donné, depuis le commencement du dernier siècle, près de deux cents grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle et de Pharsale ; mais très-peu de ces actions ayant eu de grandes suites, elles sont perdues pour la postérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfants en sauraient par cœur toutes les lignes, on compterait toutes les syllabes; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque soldat serait connu. »

On se serait donc bien donné de garde [1] d'ajouter cette histoire particulière de Charles XII, roi de Suède, à la multitude des livres dont le public est accablé, si ce prince et son rival, Pierre Alexiowitz, beaucoup plus grand homme que lui, n'avaient été, du consentement de toute la terre, les personnages les plus singuliers [2] qui eussent paru depuis plus de vingt siècles. Mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires ; on a pensé que cette lecture pourrait être utile à quelques princes, si ce livre leur tombe par hasard entre les mains. Certainement il n'y a point de souverain qui, en lisant la vie de Charles XII, ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car, où est le souverain qui pût dire : J'ai plus de courage et de vertus, une âme plus forte, un corps plus robuste; j'entends mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que Charles XII ? Que si [3], avec tous ces avantages, et après tant de victoires, ce roi a été si malheureux, que devraient espérer [4] les autres princes qui auraient la même ambition, avec moins de talents et de ressources ?

On a composé cette histoire sur des récits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII et de Pierre le Grand, empereur de Moscovie, et qui, s'étant retirées dans un pays libre, longtemps après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiser la vérité. M. Fabrice, qui a vécu sept années dans la familiarité de Charles VII ; M. de Fierville, envoyé de France ; M. de Villelongue, colonel au service de Suède ; M. Poniatowski même, ont fourni les mémoires [5].

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires et irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette histoire fort différente des gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la *Vie de Charles XII* [6]. Si l'on a omis plusieurs petits combats donnés entre les officiers suédois et moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'histoire de ces officiers, mais seulement celle du roi de Suède ; même, parmi les événements de sa vie, on n'a choisi que les plus intéressants. On est persuadé que l'histoire d'un prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

1. On se serait bien donné de garde. — Voltaire se sert plusieurs fois de cette expression dans le sens de *se garder de*.

2. Singuliers. — Nous aurons souvent occasion de remarquer l'emploi très fréquent dans Voltaire de cet adjectif, signifiant *extraordinaire*.

3. *Que si* est une expression imitée de la langue latine, qui donne à la phrase une forme plus oratoire.

4. Espérer. — Ici et dans plusieurs autres endroits, *espérer* a le sens de *s'attendre à ;* ce mot a eu jadis la signification de *attendre*, et il est encore employé dans plusieurs contrées, principalement sur les bords de la mer, avec cette signification : *espérez-moi*, c'est-à-dire attendez-moi.

5. Voltaire avait d'abord mis ces noms dans une note qui se trouvait à la fin du premier volume des premières éditions; plus tard, il inséra cette phrase dans cet endroit, probablement pour répondre plus directement à ses critiques, qui l'accusaient d'avoir écrit un roman.

6. Par exemple, les *Campagnes de Charles XII, roi de Suède*, par Grimaret; l'*Histoire de Suède sous le règne de Charles XII*, par Limiers, etc.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses, qui étaient vraies lorsqu'on écrivit cette histoire en 1728, cessent déjà de l'être aujourd'hui [1]. Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie polonaise est mieux disciplinée, et a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toujours, lorsqu'on lit une histoire, songer au temps où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal de Retz prendrait les Français pour des forcenés qui ne respirent que la guerre civile, la faction et la folie [2]. Celui qui ne lirait que l'histoire des belles années de Louis XIV dirait: Les Français sont nés pour obéir, pour vaincre, et pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de Louis XV ne remarquerait dans notre nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir, et trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de Charles-Quint, et peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne ressemblent pas plus aux fanatiques de Cromwell [3] que les moines et les monsignori dont Rome est peuplée ne ressemblent aux Scipions. Je ne sais si les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes aussi formidables que celles de Charles XII. On dit d'un homme : Il était brave un tel jour; il faudrait dire, en parlant d'une nation : Elle paraissait telle sous un tel gouvernement, et en telle année.

Si quelque prince et quelque ministre trouvaient dans cet ouvrage des vérités désagréables, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions; que c'est à ce prix qu'ils achètent leur grandeur; que l'histoire est un témoin et non un flatteur; et que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire.

1. Plusieurs éditions mettent après aujourd'hui, *en* 1739; le discours fut écrit avant cette année, et la phrase est sans date dans les premières éditions.

2. Les *Mémoires* de Paul de Gondi, cardinal de Retz, si célèbre pendant la Fronde, sont remarquables par le style et très-intéressants, quoiqu'il ne faille pas toujours le croire sur parole; ils furent publiés pour la première fois en 1707.

3. Voltaire avait d'abord écrit : les Anglais d'aujourd'hui ne ressemblent pas plus *aux Anglais de Cromwell.....* Ses critiques, si on peut leur donner ce nom, l'accusèrent d'avoir voulu dire que les Anglais avaient dégénéré; « on » a été surpris, écrit la Motraye, de vous » voir lâcher ce trait de satire contre » une nation illustre, qui vous a donné » un asile, et vous a comblé de ses bien- » faits. » C'est un exemple de la malveillance dont Voltaire était l'objet; il mit alors : *aux fanatiques du temps de Cromwell;* cela n'était pas encore suffisant, et l'on trouva que *ce changement postiche ne corrigeait pas la malignité de son insinuation.* Cependant il était difficile d'être plus clair.

NOTE.

L'on sait que Charles XII affectait de ne pas parler le français; cependant il possédait bien cette langue. L'historien suédois, Gjorwell, a publié trois lettres de ce prince, adressées à Stanislas; deux sont antérieures à la bataille de Pultava; il est persuadé que les Cosaques doivent le soutenir, ce qui le décide à marcher vers l'Ukraine. La troisième, qui mérite d'être rappelée, est datée *du* 27 *d'aoust* 1709, auprès de Bender:

« Sire, ayant appris que la nouvelle de la bataille auprez de » Pultawa et l'incertitude de ma destinée ont causé beaucoup de » peine à Votre Majesté, je n'ai pas voulu manquer à lui faire savoir » que cette perte n'est pas d'une telle conséquence qu'elle ne puisse » être réparée, et que ma blessure pourra être guérie dans quinze » jours. C'est pourquoi je prie Votre Majesté de ne rien relâcher de » son grand courage, et d'être assurée que je trouverai moyen de me » rendre bientôt auprès d'elle avec un secours considérable. En attendant, je la recommande à la divine protection; et demeure, de Votre » Majesté, le bon frère, ami et voisin.

« CAROLUS. »

HISTOIRE

DE CHARLES XII

ROI DE SUÈDE.

LIVRE PREMIER

ARGUMENT. — Histoire abrégée de la Suède jusqu'à Charles XII. Son éducation ; ses ennemis. Caractère du czar Pierre Alexiowitz. Particularités très curieuses sur ce prince et sur la nation russe. La Moscovie, la Pologne et le Danemark se réunissent contre Charles XII.

La Suède[1] et la Finlande[2] composent un royaume large d'environ deux cents de nos lieues, et long de trois cents. Il s'étend du midi au nord depuis le cinquante-cinquième degré, ou à peu près, jusqu'au soixante et dixième[3], sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printemps ni automne[4]. L'hiver y règne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été y succèdent tout à coup à un froid excessif ; et il gèle dès le mois d'octobre, sans aucune de ces gradations insensibles qui amènent ailleurs les saisons, et en

1. Le traité de Frédérikshamn (17 septembre 1809) a cédé définitivement à la Russie la Finlande, l'île d'Aland et ses dépendances, la Bothnie orientale et une partie de la Bothnie occidentale. Mais le traité de Kiel (14 janvier 1814) a enlevé la Norvége au Danemark, pour la donner à la Suède.

2. La Finlande (terre des Finnois) est une sorte de presqu'île entre les golfes de Bothnie, à l'ouest, et de Finlande, au sud ; remplie de lacs, de marais, de flaques d'eau ; bordée d'une ceinture de rochers dangereux ; fertile en grains, en bois, en pâturages. C'est maintenant une des provinces les plus importantes de la Russie ; elle a une administration séparée et jouit de grands priviléges. Elle est divisée en huit gouvernements ; la capitale est Helsingfors, qui a remplacé Abo.

3. La Suède s'étend de 55° 20′ à 71° 15′ de *latitude* septentrionale ; elle a 1360 kilomètres, du cap Falsterbo au cap Nord.

4. Le climat, en général très-froid, présente cependant des différences très-grandes au midi et au nord. En Gothie, la température est douce ; à Stockholm, pas de brouillards, comme en Allemagne, pas de changements brusques ; au nord, l'hiver est beaucoup plus rude ; sur le Kalix, il dure neuf mois ; mais, dans le sud, la durée de l'hiver est seulement de quatre mois. Dans la Laponie suédoise, la neige fond vers le 23 juin, a disparu le 1er juillet ; le 9, les champs sont couverts de verdure ; le 17, les plantes sont en pleine croissance ; le 25, en floraison complète ; le 2 août, les fruits sont mûrs ; le 18, la neige reparaît. L'expression proverbiale *voir croître l'herbe* ne peut trouver son application que dans le Norrland, où, deux jours après la fonte des neiges, l'herbe a déjà un pouce de hauteur.

rendent le changement plus doux. La nature, en récompense, a donné à ce climat rude un ciel serein, un air pur. L'été, presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs et les fruits en peu de temps [1]. Les longues nuits de l'hiver [2] y sont adoucies par des aurores et des crépuscules [3] qui durent à proportion que le soleil s'éloigne moins de la Suède ; et la lumière de la lune, qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, et très-souvent par des feux semblables à la lumière zodiacale [4], fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour [5]. Les bestiaux y sont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y sont grands ; la sérénité du ciel les rend sains, la rigueur du climat les fortifie : ils vivent longtemps, quand ils ne s'affaiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes et des vins, que les nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim et la misère ; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux, ayant longtemps négligé et cultivant mal aujourd'hui le commerce [6], qui seul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'est principalement de la Suède,

1. Vers le 62e de latitude, les arbres fruitiers cessent de prospérer ; mais on trouve encore en abondance deux espèces de ronces délicieuses.

2. A Lund, les plus longues nuits sont de 17 h. 18 m ; à Stockholm, de 18 h. 30 m. ; à Tornéo, de 21 h. 30 m. ; près d'Ober-Tornéo, on ne cesse de voir le soleil pendant la nuit de la Saint-Jean ; à Wardœhus, la forteresse la plus septentrionale de l'Europe, le soleil ne se couche pas du 21 mai au 21 juillet, et la nuit dure également deux mois.

3. La réfraction de la lumière lui permet de se répandre peu à peu dans notre hémisphère, longtemps avant le lever du soleil, et lorsque cet astre est à 18° au-dessous de l'horizon ; c'est ce qu'on nomme généralement *aube* ou *aurore* pour le matin ; *crépuscule* pour le soir ; il n'y a presque point d'aurore ni de crépuscule vers l'équateur ; c'est vers les pôles que cette douce lumière se prolonge le plus, et change souvent la nuit entière en un jour magique.

4. La *lumière zodiacale*, qui est constante sous l'équateur, se montre après le coucher du soleil, sous l'apparence d'une clarté blanchâtre et de forme lenticulaire ayant sa base tournée vers le soleil. Voltaire veut sans doute parler des *aurores boréales*, dont l'origine est probablement due au magnétisme terrestre ; c'est une lueur formée par des rayons diversement colorés, qui jaillissent de toutes les parties de l'horizon à certaines époques indéterminées.

5. Il y a ici quelque exagération, et, malgré les longs crépuscules et la lumière zodiacale, il y a en Suède beaucoup de nuits obscures qui ne permettent pas de voyager comme pendant le jour.

6. Cultiver le commerce ; c'est le sens de l'expression latine, *colere*.

dont une partie se nomme encore Gothie [1], que se débordèrent ces multitudes de Goths [2] qui inondèrent l'Europe, et l'arrachèrent à l'empire romain [3], qui en avait été cinq cents années l'usurpateur, le législateur et le tyran [4].

Les pays septentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours [5], parce que la religion laissait aux habitants la liberté de donner plus de citoyens à l'État par la pluralité de leurs femmes ; que ces femmes elles-mêmes ne connaissaient d'opprobre que la stérilité et l'oisiveté, et qu'aussi laborieuses et aussi robustes que les hommes, elles en étaient plus tôt et plus longtemps fécondes. Mais la Suède, avec ce qui lui reste aujourd'hui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitants [6]. Le pays est stérile et pauvre. La Scanie [7] est sa seule province qui porte du froment [8]. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnayé dans tout le pays. La banque publique [9], qui est la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par nécessité, parce que, les paiements se faisant en monnaie de fer et de cuivre, le transport était trop difficile.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quator-

1. La Gothie ou Gœthaland, au sud de la Suède, comprend douze provinces.

2. Les Barbares qui envahirent l'empire romain, au ve siècle, venaient surtout de la Germanie, plutôt que de la Scandinavie.

3. Les Romains ne possédaient pas toute l'Europe, mais seulement les pays à l'ouest du Rhin et au sud du Danube.

4. *Tu, regere imperio populos, Romane, memento*, a dit Virgile.

5. Beaucoup d'écrivains anciens, comme l'historien goth Jornandès, ont appelé la Scandinavie, *officina gentium* (le laboratoire des nations) ; mais le pays était assurément moins peuplé que de nos jours, puisqu'il était pauvre, stérile et mal cultivé ; cette pauvreté même a donné lieu à beaucoup d'émigrations.

6. De nos jours, la population de la Suède est d'environ 3,650,000 hab., et celle de la Finlande, de 1,670,000 hab. Voltaire a exagéré la population de la Suède au commencement du XVIIIe siècle ; avec la Finlande, elle ne renfermait pas beaucoup plus de 2 millions d'hommes.

7. La Scanie, qui forme au sud de la Suède les gouvernements de Christianstad et de Malmö, a été cédée par les Danois à la Suède, au traité de Roskild, en 1658, avec le Halland et le Bléking.

8. C'est l'expression latine, *ferre*, produire :

Hæc seges ingratos tulit et ferret omnibus annis. (Horace.)

La Scanie, malgré sa population, ne consomme que la moitié des grains qu'elle produit ; ses pâturages nourrissent les meilleurs bœufs de la Suède ; la température est assez douce pour que les raisins y mûrissent. Aujourd'hui les provinces centrales cultivent le froment, mais avec moins de succès.

9. La banque de Stockholm fut instituée en 1657 ; on appelle *banque*, le trafic par lequel on fait remettre d'une ville à une autre ville des sommes d'argent, au moyen de lettres de change ou billets de banque.

zième siècle[1]. Dans ce long espace de temps, le gouvernement changea plus d'une fois ; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur[2] premier magistrat eut le nom de roi, titre qui, en différents pays, se donne à des puissances bien différentes ; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu[3] ; et en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république[4]. Ce roi ne pouvait rien sans le sénat ; et le sénat dépendait des états généraux, que l'on convoquait souvent. Les représentants de la nation, dans ces grandes assemblées, étaient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes ; avec le temps on y admit les paysans mêmes[5], portion du peuple injustement méprisée ailleurs, et esclave dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492[6], cette nation, si jalouse de sa liberté, et qui est encore fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome[7] il y a treize siècles, fut mise sous le joug par une femme et par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la Sémiramis du Nord, reine de Danemark et de Norvége, conquit la Suède par force et par adresse, et fit un seul royaume de ces trois vastes

1. Il est difficile d'expliquer historiquement ces assertions un peu vagues ; seulement, c'est au milieu du XIII[e] siècle, avec le régent Birger (1250) et son fils Waldemar (1266), que la royauté se consolide en Suède, sous la dynastie des Folkungs ou Folkunga.

2. *Leur* se rapporte à l'idée *les Suédois ;* car il n'y a pas de pluriel exprimé.

3. Absolu, c'est-à-dire, souverain sans contrôle.

4. République : l'État, la chose publique, *res publica.*

5. Les paysans ont toujours joué un rôle considérable dans l'histoire nationale de la Suède ; il semble que de tout temps ils furent admis dans les états généraux ou diètes. De nos jours leurs députés, au nombre de cent cinquante, forment la quatrième chambre de l'assemblée, et l'on reconnait encore dans leur ordre des vestiges des temps païens ; jusqu'à ce que le roi ait désigné le président, la présidence appartient au paysan qui représente le district dans lequel Odin passe pour avoir fondé le temple de Sigtuna. Puissants dans les temps anciens, les paysans laissèrent la prépondérance aux nobles et au clergé pendant la dernière période du moyen âge. Après la Réforme, la noblesse exerça la suprématie jusqu'à la révolution de 1680, sous Charles XI.

6. Environ l'an 1492. — C'est une erreur ; Marguerite Waldemar, déjà reine de Danemark et de Norvége, profita du mécontentement des Suédois à l'égard du roi, Albert de Mecklembourg ; elle le vainquit et le fit prisonnier à Falkoping, en 1389 ; le sénat et les principaux dignitaires la reconnurent comme reine de Suède ; en 1397, l'union de Calmar fut signée. Les trois États ne formaient pas un seul royaume ; il devait y avoir union politique contre les étrangers sous un seul souverain ; mais chaque royaume conservait sa constitution, son sénat, sa législation, comme de nos jours la Suède et la Norvége.

7. Voltaire fait allusion à la prise de Rome par Alaric, roi des Wisigoths, en 410 ; mais les Wisigoths venaient-ils de la Suède ?

États. Après sa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles ; elle secoua le joug des Danois, elle le reprit ; elle eut des rois, elle eut des administrateurs [1]. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520 : l'un était Christiern II, roi de Danemark [2], monstre formé de vices sans aucune vertu ; l'autre, un archevêque d'Upsal [3], primat du royaume, aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert firent saisir un jour les consuls, les magistrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze sénateurs, et les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes, ligués pour opprimer, désunis quand il fallait partager les dépouilles, exerçaient ce que le despotisme a de plus tyrannique et ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Gustave Vasa [4], jeune homme descendu des anciens rois du pays, sortit du fond des forêts de la Dalécarlie où il était caché, et vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes âmes que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuse et son grand air lui faisaient des partisans dès qu'il se montrait. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus persuasive qu'elle était sans art : son génie [5] formait de ces

1. Ces administrateurs ou régents furent Sténon-Sture (1470-1503) ; Svante-Sture (1503-1512) ; Sténon-Sture II (1512-1520).

2. Christiern ou Christian a été surnommé *le Cruel* ou *le Tyran* par les Suédois et les Danois eux-mêmes ; il fut secondé par Gustave Trolle, archevêque d'Upsal.

3. Upsal, au nord-ouest de Stockholm, célèbre par son antiquité, son archevêché et son université ; on conserve dans sa riche bibliothèque la traduction en langue gothique d'une partie de la Bible, faite au IVe siècle par l'évêque Ulphilas.

4. Gustave Eriksson, surnommé Wasa (de la fascine, *wase*, qui se trouvait dans ses armes), a été le roi le plus populaire de la Suède ; il naquit le 12 mai 1496 ; sa famille était l'une des plus nobles du pays ; elle avait donné souvent des membres au sénat, mais aucun des ancêtres de Gustave n'avait été roi.

5. Le mot *génie*, dans Voltaire et chez les écrivains du XVIIe siècle, a le sens du mot latin *ingenium*, et signifie esprit, intelligence, nature, caractère. Ex. : Les ambassadeurs le prirent pour un *génie* médiocre. — Les dragons, milice très-convenable au *génie* des Moscovites. — Charles prolongea la conférence pour mieux sonder *le génie* du jeune député, etc. On connaît le vers de Boileau :

Dans son génie étroit il est toujours [captif.

C'est seulement de nos jours que le mot

entreprises que le vulgaire croit téméraires, et qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes ; son courage infatigable les faisait réussir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vasa avait été otage de Christiern, et retenu[1] prisonnier contre le droit des gens[2]. Echappé de sa prison, il avait erré, déguisé en paysan, dans les montagnes et dans les bois de la Dalécarlie[3]. Là, il s'était vu réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre, pour vivre et pour se cacher[4]. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux paysans; il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de temps de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua Christiern et l'archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suède, et fut élu avec justice, par les états, roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'Etat étaient les évêques, qui, ayant presque toutes les richesses de la Suède, s'en servaient pour opprimer les sujets et pour faire la guerre aux rois. Cette puissance était d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avait rendue sacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ses ministres. En moins de deux ans, il rendit la Suède luthérienne, par la supériorité de sa poli-

génie a signifié une faculté supérieure, créatrice, privilége de quelques hommes.

1. Il était retenu au château de Kalloe, en Jutland, sous la garde d'un de ses parents.

2. *Gent*, au singulier, signifie nation, race, dans la poésie familière; au pluriel, il n'est usité avec ce sens, que dans cette locution, *le droit des gens*, le droit des nations.

3. La Dalécarlie ou vallée de la Dal, aujourd'hui gouvernement de Stora-Kopparberg, dans la Suède proprement dite, est un pays montagneux, riche en mines de fer et de cuivre; c'est dans les environs de Falun, le chef-lieu, que sont les mines de cuivre les plus considérables. Les rudes Dalécarliens différaient des autres Suédois par le langage, les vêtements et les mœurs; ils obéissaient à des chefs élus par eux.

4. Il battit le blé dans les granges et coupa le bois pour les mines; un grenier où il travailla est encore entretenu comme un monument national; on conserve précieusement un grand nombre d'objets qui lui ont appartenu, et on montre tous les endroits où il se cacha.

tique plus encore que par autorité. Ayant ainsi conquis ce royaume, comme il le disait, sur les Danois et sur le clergé, il régna heureux et absolu jusqu'à l'âge de soixante et dix ans, et mourut plein de gloire, laissant sur le trône sa famille et sa religion [1].

L'un de ses descendants fut ce Gustave-Adolphe, qu'on nomme le *grand Gustave* [2]. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Vismar, la Poméranie, sans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suède après sa mort. Il ébranla le trône de Ferdinand II [3]. Il protégea les luthériens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encore plus la puissance de l'Empereur que celle de l'hérésie. Ce fut lui qui, par ses victoires, contribua alors en effet [4] à l'abaissement de la maison d'Autriche; entreprise dont on attribue toute la gloire au cardinal de Richelieu, qui savait l'art de se faire une réputation, tandis que Gustave se bornait à faire de grandes choses. Il allait porter la guerre au delà du Danube, et peut-être détrôner l'Empereur, lorsqu'il fut tué, à l'âge de trente-sept ans, dans la bataille de Lutzen [5], qu'il gagna contre Valstein, emportant

1. Les états d'Œrebro, en 1540, et ceux de Westeras, en 1544, reconnurent l'hérédité de la couronne dans sa famille; mais Gustave n'avait pas la puissance *absolue*. Quand il mourut, le 29 septembre 1560, il était âgé de soixante-quatre ans.

2. Gustave-Adolphe, petit-fils de Gustave Wasa, a régné de 1611 à 1632; par le traité de Stolbova (1617), il obtint des Russes l'Ingrie et la Carélie; il enleva aux Polonais la Livonie, Elbing et Marienbourg en Prusse, et les garda en 1629, à la trêve d'Altmark; dans la guerre de Trente ans, il s'unit à Richelieu contre l'empereur Ferdinand II, par le traité de Berwald; occupa les îles de Rugen, Wollin, Usedom, la Poméranie, fut vainqueur des catholiques commandés par Tilly, à Leipzig, le 7 septembre 1631, et ébranla le trône de l'Empereur.

3. Ferdinand II, empereur d'Allemagne de 1619 à 1637, voulait faire triompher le catholicisme par la ruine des protestants, et soumettre les princes de l'Empire à la condition de sujets. Sous lui commence la guerre de Trente ans (1618-1648) divisée en quatre périodes : 1° Palatine (1618-1625); 2° Danoise (1625-1629); 3° Suédoise (1629-1635); 4° Française (1635-1648).

4. En effet. — En réalité, *in effectu;* tandis que Richelieu n'aurait qu'en *apparence* contribué à l'abaissement de la maison d'Autriche. Il ne faut pas admettre ce jugement injuste de Voltaire à l'égard de Richelieu, qui, continuant avec grandeur l'œuvre commencée par Henri IV, a fondé l'équilibre européen, en s'opposant aux projets ambitieux de la maison d'Autriche, et préparé par sa politique le glorieux traité de Westphalie. Voltaire n'est pas plus juste à l'égard de Richelieu, dans le *Siècle de Louis XIV* (ch. III). Au reste, ce grand ministre n'a été bien compris et bien jugé que de nos jours.

5. La bataille de Lutzen fut livrée le 16 novembre 1632. Valstein ou Waldstein, l'un des grands généraux de l'Empereur, dans la guerre de Trente ans, vainquit d'abord les Danois, lutta ensuite contre les Suédois, puis, devenu suspect à Ferdinand II par son ambition et son influence immense sur ses soldats, il fut

dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du Nord, et l'estime de ses ennemis.

Sa fille Christine [1], née avec un génie rare, aima mieux converser avec des savants que de régner sur un peuple qui ne connaissait que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le trône, que ses ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les protestants l'ont déchirée [2], comme si on ne pouvait pas avoir de grandes vertus sans croire à Luther ; et les papes triomphèrent trop de la conversion d'une femme qui n'était que philosophe. Elle se retira à Rome, où elle passa le reste de ses jours dans le centre des arts qu'elle aimait, et pour lesquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en sa place son cousin Charles-Gustave [3], dixième de ce nom, fils du comte palatin, duc de Deux-Ponts [4]. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-Adolphe : il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varsovie, qui dura trois jours. Il fit longtemps la guerre heureusement contre les Danois, assiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, et fit assurer, du moins pour un temps, la possession de Slesvick au duc de Holstein [5]. Ensuite, ayant éprouvé des revers et fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suède la puissance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-

assassiné par ses ordres à Egra, en Bohème (1634). Schiller a immortalisé son nom par ses trois beaux drames : le *Camp*, les *Piccolomini*, la *Mort de Wallenstein*.

1. Christine a régné de 1632 à 1654 ; Voltaire, dans ses *Lettres* et dans le *Siècle de Louis XIV*, ne l'a pas aussi bien traitée. On peut dire que son abdication, amenée par son imagination fantasque, l'a rendue célèbre plutôt qu'illustre. Voir le *Siècle de Louis XIV*, c. VI.

2. Elle embrassa le catholicisme à Bruxelles, et abjura solennellement à Inspruck, moins par conviction que pour étonner le monde et vivre plus à son aise dans les contrées méridionales ; après un premier voyage en Italie, elle étonna la France par ses singularités et ses crimes (assassinat de Monaldeschi à Fontainebleau), puis se fixa à Rome en 1658 ; elle y mourut en 1689.

3. Charles-Gustave, fils d'une sœur de Gustave-Adolphe, a régné de 1654 à 1660.

4. Le duché de Deux-Ponts, sur la rive gauche du Rhin, avec l'ancien Palatinat, forme depuis 1815 la Bavière rhénane.

5. Après avoir conquis et perdu la Pologne, Charles-Gustave ravagea le Danemark en 1658, passa successivement le Petit-Belt et le Grand-Belt sur la glace, assiégea Copenhague et imposa aux Danois le traité de Roskild, qui donnait aux Suédois la Scanie, et les provinces de Halland et de Bléking.

sept ans, comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du despotisme, que son fils Charles XI éleva jusqu'au comble.

Charles XI, guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du sénat, qui fut déclaré le sénat du roi, et non du royaume [1]. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentiments de ses sujets pour lui à celui de la crainte [2].

Il épousa, en 1680, Ulrique-Eléonore, fille de Frédéric III, roi de Danemark, princesse vertueuse et digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage naquit, le 27 de juin 1682, le roi Charles XII, l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses aïeux, et qui n'a eu d'autre défaut ni d'autre malheur que de les avoir toutes outrées [3]. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant sa personne et ses actions.

Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuel Puffendorf [4], afin qu'il pût connaître de bonne heure ses Etats et ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis aussi bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans, il savait manier un cheval. Les exercices violents où il se plaisait [5], et qui décou-

1. Dans les diètes de 1680 et 1682, Charles XI, soutenu par les autres ordres, anéantit l'autorité du sénat, devenu très-impopulaire ; les nobles furent soumis aux impôts comme le reste de la nation ; on alla même bien plus loin, puisqu'on donna au roi le pouvoir absolu ; on déclarait qu'il serait le maître de changer les formes du gouvernement, selon son bon plaisir, et qu'il n'était responsable de son autorité qu'à Dieu seul. Cependant la Suède conserve encore avec respect le souvenir de Charles XI.

2. Le jugement de Saint-Simon sur un prince ennemi de l'aristocratie est nécessairement suspect : « Il s'affranchit, » dit-il, de tout ce qui bridoit l'autorité » royale, parvint au pouvoir arbitraire, » et, incontinent après qu'il l'eut affermi, » le tourna en tyrannie. Il abolit les » états généraux et anéantit le sénat..... » Le genre obscur et cruel de la longue » maladie dont il mourut, a fait douter » entre la main de Dieu vengeresse et » le poison. Jusqu'après sa mort son » corps ne fut pas à couvert de la punition en ce monde ; le feu prit au » palais où il étoit encore exposé en parade. Ce fut avec grand'peine qu'on » le sauva des flammes qui consumèrent » tout le palais de Stockholm. »

3. Cette appréciation de Voltaire est évidemment exagérée.

4. Puffendorff.—Voir la note 3, p. XIX.

5. L'adverbe *où* est souvent employé, comme ici, par Voltaire et par les écrivains du XVII[e] siècle, pour le pronom relatif :

Heureux qui, satisfait de son humble [fortune,

vraient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portait son tempérament.

Quoique doux dans son enfance, il avait une opiniâtreté insurmontable ; le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur : avec le mot de gloire on obtenait tout de lui. Il avait de l'aversion pour le latin, mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne et le roi de Danemark l'entendaient, il l'apprit bien vite, et en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français ; mais, il s'obstina tant qu'il vécut à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs français qui ne savaient point d'autre langue [1].

Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce [2] : il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'Alexandre : « Je pense, dit le prince, que je voudrais lui ressembler. — Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. — Ah ! reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes ? » On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son père, qui s'écria : « Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, et qui ira plus loin que le grand Gustave. » Un jour, il s'amusait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'Empereur, et l'autre de Riga, capitale de la Livonie [3], province conquise par les Suédois depuis un

Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !
(Racine, *Iphigénie*, acte I, sc. i.)
... L'hymen où j'étais destinée.
(Racine, *Mithridate*, acte I, sc. iii.)

1. Son père lui avait probablement transmis cette aversion pour le français. « Si je rencontre le roi de France, disait » Charles XII, je parlerai français avec » lui ; mais s'il me vient des ministres » français, il faut qu'ils apprennent le » suédois, car je trouve ma langue aussi » belle que le roi de France peut trouver la sienne. »

2. Quinte-Curce, historien latin, qui vécut probablement au Ier siècle après Jésus-Christ ; il a écrit une *Histoire d'Alexandre*, remarquable par le style beaucoup plus que par la vérité historique ; il a dit de lui-même : *plura transcribo quam credo*.

3. La Livonie, longtemps disputée par les Suédois, les Polonais, les Russes, ne fut cédée à la Suède qu'en 1660.

siècle. Au bas de la carte de la ville hongroise, il y avait ces mots tirés du livre de Job[1] : « Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée; le nom du Seigneur soit béni. » Le jeune prince, ayant lu ces paroles, prit sur-le-champ un crayon et écrivit au bas de la carte de Riga : « Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas[2]. » Ainsi, dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissait souvent échapper de ces traits qui caractérisent les âmes singulières[3], et qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorsqu'il perdit sa mère. Cette princesse mourut en 1693, le 5 août, d'une maladie causée, dit-on, par les chagrins que lui donnait son mari, et par les efforts qu'elle faisait pour les dissimuler[4]. Charles XI avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets par le moyen d'une espèce de cour de justice nommée la chambre des liquidations[5], établie de son autorité seule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissaient les rues de Stockholm[6] et venaient tous les jours à la porte du palais pousser des cris inutiles[7] : la reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait: elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari pour le prier d'avoir com-

1. Job, I, 22. Le livre de Job est l'un des plus beaux de la Bible.

2. Deux ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait. (Note de Voltaire.)

3. Singulières. Voltaire semble affectionner ce mot, qu'il emploie très-souvent, comme on le verra, et dont le sens est d'ailleurs bien clair.

4. Charles XI était d'un naturel froid, et il préférait l'entretien d'un soldat à la société des femmes les plus distinguées de la cour; il ne dînait jamais avec la reine, qui consacrait tout son temps à l'éducation de ses enfants, à la lecture ou à des pratiques de charité.

5. Chambre des liquidations.— Après la guerre contre le Brandebourg et le Danemark, les finances étaient dans l'état le plus déplorable. Une commission, composée de douze membres, fut chargée de revendiquer tous les domaines constitués en dotations depuis 1609; de faire rembourser les sommes dérobées à la couronne, etc. C'est ce que les Suédois appellent *réduction* (restitution), et les Français, révolution de 1680.

6. Stockholm, la capitale de la Suède, est bâtie sur deux presqu'îles et plusieurs îles baignées par le lac Mœlar, au fond d'un golfe où il se décharge dans la mer Baltique; elle ne date que du XIIIe siècle, et a remplacé Upsal, comme capitale. 100,000 habitants.

7. La Motraye, dans ses remarques critiques sur l'*Histoire de Charles XII*, nous apprend que ce prince généreux, immédiatement après son avénement, établit une cour, appelée la *cour de révision*, pour examiner les procédures de la chambre des liquidations, et ré-

passion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement: « Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfants, et non pour nous donner des avis. » Depuis ce temps il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le 15 avril 1697, dans la quarante-deuxième année de son âge et dans la trente-septième de son règne [1], lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté [2], et la France, de l'autre, venaient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, et qu'il avait déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi et respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux et soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des ministres habiles [3].

Charles XII, à son avénement, non-seulement se trouva maître absolu et paisible de la Suède et de la Finlande, mais il régnait encore sur la Livonie, la Carélie, l'Ingrie; il possédait Vismar, Vibourg, les îles de Rugen, d'Oesel, et la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brême, et de Verden [4], toutes conquêtes de ses ancêtres, assurées à sa couronne par une longue possession et par la foi des traités solennels de Munster et d'Oliva [5], soutenus de la terreur des armes suédoises. La paix de Ryswick, commencée sous les auspices du père, fut conclue sous ceux

parer les injustices. Les citoyens recouvrèrent par là au moins le tiers de ce qu'ils avaient perdu.

1. Il mourut, suivant Voltaire, le 15 avril, suivant d'autres historiens, comme Geyer, le 9 avril; dans plusieurs éditions de Charles XII, l'on a corrigé et mis, dans la cinquante-deuxième année de son âge; il paraît cependant que Charles XI, né en 1655, avait alors quarante-deux ans.

2. C'étaient les États qui, de concert avec l'Angleterre, avaient formé la ligue d'Augsbourg, et combattaient la France depuis 1689.

3. Outre la dette éteinte, il laissait, dit Geyer, 1,049,000 thalers pour les dépenses courantes et 6 millions de thalers dans son trésor privé. Le thaler ou rixdaler suédois, en espèces, est de 5 fr. 60 c.; le rixdaler ordinaire est de 2 fr. 13 c.

4. La Suède était alors la puissance prépondérante dans le Nord; elle dominait la mer Baltique; la Pologne était affaiblie, et la Russie était encore barbare.

5. C'est à Osnabruck surtout que la Suède traita avec l'Empereur; les deux traités de Munster et d'Osnabruck, plus connus sous le nom de paix de Westphalie, terminèrent la guerre de Trente ans (1648). Le traité d'Oliva, signé avec le roi de Pologne, en 1660, donna à la Suède l'Esthonie, une partie de la Livonie et l'île d'OEsel.

du fils[1] : il fut le médiateur de l'Europe dès qu'il commença à régner.

Les lois suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans : mais Charles XI, absolu en tout, retarda, par son testament, celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisait, par cette disposition, les vues ambitieuses de sa mère, Edwige-Eléonore de Holstein, veuve de Charles X. Cette princesse fut déclarée, par le roi son fils, tutrice du jeune roi son petit-fils, et régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes[2].

La régente avait eu part aux affaires sous le règne du roi son fils. Elle était avancée en âge ; mais son ambition, plus grande que ses forces et que son génie, lui faisait espérer de[3] jouir longtemps des douceurs de l'autorité sous le roi son petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince passait son temps à la chasse, ou s'occupait à faire la revue des troupes ; il faisait même quelquefois l'exercice avec elles ; ces amusements ne semblaient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paraissait dans sa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la régente ; et cette princesse se flattait que les dissipations[4] de ces exercices le rendraient incapable d'application, et qu'elle en gouvernerait plus longtemps.

Un jour, au mois de novembre, la même année[5] de la mort de son père, il venait de faire la revue de plusieurs régiments ; le conseiller d'État Piper[6] était auprès de lui ;

1. La paix de Ryswick fut signée en 1697 ; la médiation de la Suède ne fut guère que pour la forme, elle n'eut aucune influence sur les conditions du traité.

2. On a reproché à Charles XI d'avoir laissé à sa mère, d'ailleurs peu capable, une trop grande influence, même pendant son règne ; elle détestait la cour danoise, et ne fut pas étrangère à l'indifférence de son fils pour la reine Ulrique-Éléonore.

3. Espérer de. Les grammairiens et l'Académie disent que la préposition *de* est nécessaire, quand espérer est à l'infinitif et que le verbe qui suit est aussi à l'infinitif, comme ici. Mais quand espérer est à un autre mode, on peut mettre la préposition ou ne pas la mettre :

Il espère revivre en sa postérité.
Racine, *Esther*, acte II, sc. ix.

Voltaire emploie plus souvent la préposition.

4. Dissipations. Distractions, amusements.

5. On dirait aujourd'hui plus correctement : *l'année même de la mort de son père*.

6. Le comte de Piper, né vers 1660, avait déjà obtenu la confiance de Charles XI ; il fut dès lors le principal ministre de Charles XII, qu'il suivit dans toutes ses campagnes. Il a été diversement jugé, comme on le verra plus loin. Pris à Pultava, il mourut en

le roi paraissait abîmé dans une rêverie profonde. « Puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à Votre Majesté à quoi elle songe si sérieusement? — Je songe, répondit le prince, que je me sens digne de commander à ces braves gens : et je voudrais que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. » Piper saisit dans le moment [1] l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avait pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la reine et d'avancer la majorité du roi; il proposa cette négociation au comte Axel Sparre, homme ardent, et qui cherchait à se donner de la considération : il le flatta de la confiance du roi. Sparre le crut, se chargea de tout, et ne travailla que pour Piper. Les conseillers de la régence furent bientôt persuadés. C'était à qui précipiterait l'exécution de ce dessein pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états généraux étaient assemblés alors. Les conseillers de la régence y proposèrent l'affaire; il n'y eut pas une voix contre [2]; la chose fut emportée d'une rapidité [3] que rien ne pouvait arrêter; de sorte que Charles XII souhaita de régner, et en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine et son crédit tombèrent en un instant [4]. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable [5] à son âge, quoique moins à son humeur. Le roi fut couronné le 24 décembre suivant [6]. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan [7], ferré d'argent, ayant le sceptre à la main et la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui est nouveau, et concevant toujours de grandes espérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de [8] faire la céré-

1716 dans la forteresse de Schlüsselbourg.

1. Dans le moment. Aussitôt.

2. La préposition *contre* est ici prise adverbialement.

3. Emportée d'une rapidité; c'est-à-dire avec une rapidité.

4. Ce fut le 27 septembre 1697.

5. *Privée* est ici opposé à publique, *vita privata*. *Sortable*, qui convient à la condition, à l'état, à l'âge, comme ici.

6. Il fut couronné à Upsal.

7. Alezan. De couleur fauve, tirant sur le roux; ce mot ne s'emploie qu'en parlant des chevaux.

8. Être en possession de. C'est avoir

monie du sacre et du couronnement : c'est, de tant de droits que ses prédécesseurs s'étaient arrogés, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au prince, il tenait entre ses mains la couronne pour la lui mettre sur la tête; Charles l'arracha des mains de l'archevêque, et se couronna lui-même en regardant fièrement le prélat [1]. La multitude, à qui tout air de grandeur [2] impose toujours, applaudit [3] à l'action du roi. Ceux même qui avaient le plus gémi sous le despotisme du père se laissèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui était l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance et le maniement des affaires au conseiller Piper, qui fut bientôt son premier ministre sans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte ; ce qui est une qualité éminente en Suède, et non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence comme en France [4].

Les premiers temps de l'administration du roi ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait, à la vérité, aucune passion dangereuse; mais on ne voyait dans sa conduite que des emportements de jeunesse et de l'opiniâtreté. Il paraissait inappliqué et hautain. Les ambassadeurs qui étaient à sa cour le prirent même pour un

la liberté, l'habitude, le privilége de faire une chose.

1. Le même fait s'est plusieurs fois reproduit. « Le 2 décembre 1804, le pape s'approchait pour prendre la couronne ; Napoléon, observant ses mouvements, la saisit des mains du pontife, sans brusquerie, mais avec décision, et la plaça lui-même sur sa tête. L'acte, compris de tous les assistants, produisit un effet inexprimable. » M. Thiers.

2. Air. Apparence.

3. Applaudir a. C'est témoigner qu'on trouve une chose bonne ou belle, et qu'on l'approuve : « Quels fléaux pour les grands que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions ! » Massillon. Applaudir, sans préposition, c'est témoigner par des cris, des battements de mains, que l'on approuve une chose : « Il a fait une harangue que tout le monde a applaudie. » C'est encore donner une vive approbation à une personne ou à une chose : « Je vous applaudis beaucoup de vous être conduit ainsi. » (*Dict. de l'Académie.*)

4. Erik, fils de Gustase Wasa, désirant se voir entouré d'une cour magnifique, ou plutôt voulant combler la distance qui existait entre les ducs et les autres nobles, et parce qu'il fallait des dignités héréditaires dans un royaume héréditaire, institua, lors de son couronnement, en 1561, trois comtes, neuf barons et vingt chevaliers; il les dota de vastes domaines appartenant à la couronne, auxquels il attacha une juridiction et des priviléges seigneuriaux. Son successeur Jean accorda de nouveaux avantages à la noblesse titrée, et la constitua définitivement par son ordonnance de 1569, qui concédait principalement aux comtes des priviléges et des droits très-lucratifs.

génie médiocre, et le peignirent tel à leurs maîtres [1]. La Suède avait de lui la même opinion; personne ne connaissait son caractère; il l'ignorait lui-même, lorsque des orages formés tout à coup dans le Nord donnèrent à ses talents cachés occasion de se déployer.

Trois puissants princes, voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presque en même temps. Le premier fut Frédéric IV, roi de Danemark [2], son cousin; le second, Auguste [3], électeur de Saxe, roi de Pologne; Pierre le Grand [4], czar de Moscovie, était le troisième et le plus dangereux. Il faut développer [5] l'origine de ces guerres, qui ont produit de si grands événements, et commencer par le Danemark.

De deux sœurs qu'avait Charles XII [6], l'aînée avait épousé le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure et de douceur. Le duc, opprimé par le roi de Danemark, vint à Stockholm avec son épouse se jeter entre les bras du roi et lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frère, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldenbourg, était montée sur le trône de Danemark par élection en 1449[7]. Tous les royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Danemark devint bientôt héréditaire. Un de ses rois, nommé Christiern III, eut pour son frère Adolphe une tendresse ou des ménagements dont on ne trouve guère d'exemple chez les princes. Il ne voulait

1. *Les lettres originales* en font foi. (Note de Voltaire.)

2. Frédéric IV succéda à son père Christian V, le 4 septembre 1699; il était cousin germain de Charles XII, et avait alors vingt-huit ans.

3. Auguste II, électeur de Saxe, et, comme roi de Pologne, Auguste I[er]. Voir p. 17, note 5.

4. Pierre le Grand. Voir p. 20.

5. Développer, c'est-à-dire exposer en détail ou débrouiller.

6. Charles XII avait eu plusieurs frères, qui moururent en bas âge, et deux sœurs; l'aînée Hedwig-Sophie, celle qu'il aimait le plus, épousa le duc de Holstein, Frédéric, en 1694; la seconde, Ulrique-Éléonore, épousa en 1715 Frederic de Hesse-Cassel, et succéda à son frère.

7. Christian, comte d'Oldenbourg, neveu d'Adolphe, duc de Sleswig et comte de Holstein, fut élu roi de Danemark en 1448; il hérita de son oncle en 1460, fit ériger le Holstein en duché par l'empereur d'Allemagne, en 1474. L'un de ses descendants, Christian III, régna de 1534 à 1559; il est la tige de la ligne royale de la maison de Holstein; de son frère, Adolphe, descend la ligne ducale de Holstein-Gottorp, souche de la maison impériale de Russie, de la maison ducale d'Oldenbourg et des rois de Suède, de 1751 à 1818, Frédéric II, Gustave III, Gustave IV et Charles XIII.

point le laisser sans souveraineté, mais il ne pouvait démembrer ses propres États. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holstein-Gottorp [1] et de Slesvick [2], établissant que les descendants d'Adolphe gouverneraient désormais le Holstein conjointement avec les rois de Danemark; que ces deux duchés leur appartiendraient en commun, et que le roi de Danemark ne pourrait rien innover dans le Holstein sans le duc, ni le duc sans le roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avait déjà eu un exemple dans la même maison pendant quelques années [3], était, depuis près de quatre-vingts ans, une source de querelles entre la branche de Danemark et celle de Holstein-Gottorp, les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, et les ducs à être indépendants. Il en avait coûté la liberté et la souveraineté au dernier duc. Il avait recouvré l'une et l'autre aux conférences d'Altona [4], en 1689, par l'entremise de la Suède, de l'Angleterre et de la Hollande, garants de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus faible, la querelle renaissait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Danemark et le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockholm, les Danois faisaient déjà des actes d'hostilité dans le pays de Holstein, et se liguaient secrètement avec le roi de Pologne pour accabler le roi de Suède lui-même.

Frédéric-Auguste [5], électeur de Saxe, que ni l'éloquence

1. Le Holstein (anciennement Holsatie ou la Saxe boisée) est situé entre l'Elbe au sud, le Sleswig et la mer Baltique au nord. La population est en grande partie d'origine saxonne. La capitale est Glückstadt. Le Holstein fait partie de la Confédération germanique, et, depuis 1848 surtout, il a causé beaucoup d'embarras au roi de Danemark, par ses prétentions à avoir un gouvernement entièrement distinct.

2. Le Sleswig est situé entre le Jutland, au nord, et le Holstein, au sud, dans la partie la plus resserrée de la presqu'île. La capitale est Sleswig.

3. En 1482, Jean, roi de Danemark, partagea le Sleswig-Holstein avec son frère. — Les querelles ont duré jusqu'en 1773; alors le roi de Danemark est resté maître de tout le Holstein, et a cédé le duché d'Oldenbourg à la branche ducale de Holstein-Gottorp-Eutin.

4. Altona, port de Holstein, sur la rive droite de l'Elbe, à 2 kilom. de Hambourg; la seconde ville du Danemark : 32,000 hab.; elle appartient au Danemark depuis 1640. Par la convention d'Altona, conclue le 20 juin 1689, sous la médiation des puissances maritimes, Christian V restitua au duc de Holstein-Gottorp ses États de Sleswig et de Holstein pour les posséder en toute souveraineté, conformément aux traités de Copenhague et de Fontainebleau.

5. Frédéric-Auguste, né à Dresde en 1670, électeur de Saxe en 1695, de-

et les négociations de l'abbé de Polignac [1], ni les grandes qualités du prince de Conti [2], son concurrent au trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encore par sa force de corps incroyable que par sa bravoure et la galanterie de son esprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe après celle de Louis XIV. Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, n'accompagna ces dons de tant de grâce. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône, mais il fallait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le roi de Suède en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie [3], la plus belle et la plus fertile province du Nord, avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre Teutonique [4]. Les Russes, les Polonais et les Suédois s'en

vient roi de Pologne en 1697 et meurt en 1733. Il était, comme le dit Voltaire, d'une force prodigieuse; aussi les Turcs lui avaient donné le surnom de *briseur de fers à cheval;* son fils, le célèbre Maurice de Saxe, brisait également entre ses doigts une pièce de 6 livres.

1. Polignac (Melchior de), d'une famille illustre du Velay, né en 1661, fut chargé de négociations importantes à Rome (1689) ; puis ambassadeur en Pologne (1693), il parvint par son éloquence et ses promesses à faire élire le prince de Conti par le plus grand nombre ; il fut cependant disgracié pendant quatre ans, puis fut plénipotentiaire en Hollande (1710-1713). Cardinal en 1713, il était membre de l'Académie française, de celle des Sciences et de celle des Inscriptions. « Aussi bon poëte » latin qu'on peut l'être dans une langue » morte ; très-éloquent dans la sienne, » dit Voltaire, il a combattu, dans son » poëme latin, l'*Anti-Lucrèce* , le sys» tème de l'épicurien Lucrèce. »

2. Conti (François-Louis de Bourbon, prince de), né en 1664, mort en 1709, neveu du grand Condé, qui le chérissait, s'était distingué par son courage et ses grandes qualités, dans la guerre contre la ligue d'Augsbourg (1689-97). Sa renommée contribua surtout à le faire élire roi de Pologne, après la mort de Sobieski (1697); Jean Bart le conduisit à Dantzig; mais Auguste s'était déjà emparé du trône, et Conti revint en France Louis XIV qui ne l'aimait pas, à cause de sa popularité, l'avait trop peu secondé; sa mort, en 1709, parut une calamité publique. Saint-Simon en a fait le portrait le plus flatteur, et Massillon a prononcé son oraison funèbre. Voir le *Siècle de Louis XIV*, c. xvii, et l'éloge remarquable de Saint-Simon.

3. La Livonie (pays des Lives, peuplade finnoise), à l'est de la mer Baltique, qui forme sur ses côtes le golfe de Livonie ou de Riga, entre l'Esthonie au nord et la Courlande au sud; reconnue dès le xiie siècle par des marchands et des missionnaires allemands, elle fut conquise, puis perdue par les Danois, de 1220 à 1230; les chevaliers du Christ ou Porte-glaives s'y établirent peu après, s'unirent à l'ordre Teutonique qui soumit le pays vers 1240. Au xvie siècle, le luthéranisme désorganisa la puissance des chevaliers ; alors la Livonie, disputée par les Russes et les Polonais, passa définitivement aux Suédois, en 1660, par la paix d'Oliva.

4. L'ordre teutonique, fondé à Saint-Jean d'Acre, vers 1190, dans la troisième croisade, vint bientôt s'établir en Europe, fit en 1230 la conquête de la Prusse idolâtre, s'adjoignit l'ordre des Porte-glaives (1237), étendit sa domination sur l'Esthonie, la Livonie, la Courlande,

étaient disputé la possession. La Suède l'avait enlevée depuis près de cent années, et elle lui avait été enfin cédée solennellement par la paix d'Oliva.

Le feu roi Charles XI, dans ses sévérités [1] pour ses sujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs priviléges et d'une partie de leurs patrimoines. Patkul [2], malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut député de la noblesse livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à son maître une harangue respectueuse, mais forte et pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité [3] quand elle est jointe à la hardiesse. Mais les rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI, dissimulé quand il ne se livrait pas aux emportements de sa colère, frappa doucement sur l'épaule de Patkul : « Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme, lui dit-il, je vous en estime ; continuez. » Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèse-majesté, et, comme tel, condamner à la mort. Patkul, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentiments. Il fut admis depuis devant le roi Auguste. Charles XI était mort ; mais la sentence de Patkul et son indignation subsistaient. Il représenta au monarque polonais la facilité de la conquête de la Livonie ; des peuples désespérés [4], prêts à secouer le joug de la Suède ; un roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de [5] cette conquête. Au-

mais tomba en décadence au XVe siècle. Le grand maître, Albert de Brandebourg, se fit luthérien et sécularisa la Prusse orientale en 1525. L'ordre n'eut plus alors que des domaines épars en Allemagne, en Hongrie, en Italie ; il fut définitivement supprimé par un décret de Napoléon Ier (24 avril 1809). — On le nommait *teutonique*, parce qu'il était primitivement composé d'Allemands ou Teutons.

1. Ses sévérités. Ce mot se met plus ordinairement au singulier ; Voltaire et les écrivains du XVIIe siècle emploient souvent des pluriels de ce genre.

2. Patkul (Jean Reginhold), né en 1660, servit comme capitaine dans l'armée suédoise ; en 1689, il adressa, au nom de ses concitoyens, des plaintes énergiques au gouverneur de Riga ; il fut alors mandé à Stockholm (1692) et ne se montra pas moins hardi en présence du roi.

3. Calamité. Ce mot s'emploie rarement, comme ici, dans un sens général, pour signifier le malheur.

4. Désespérés. Dans le désespoir. N'ayant plus rien à perdre.

5. Tenté de cette conquête. Dans le sens de « ayant une extrême envie de, »

guste, à son couronnement, avait promis de faire ses efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avait perdues [1]. Il crut, par son irruption en Livonie, plaire à la république, et affermir son pouvoir ; mais il se trompa dans ces deux idées, qui paraissaient si vraisemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même daigner [2] recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre et des manifestes. Le nuage grossissait en même temps du côté de la Moscovie. Le monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la postérité [3].

Pierre Alexiowitz [4], czar de Russie, s'était déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée sur les Turcs en 1697, et par la prise d'Azof, qui lui ouvrait l'empire de la mer Noire [5]. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *Grand*. La Moscovie, ou Russie [6], embrasse le nord de l'Asie et celui de l'Europe, et depuis les frontières de la Chine s'étend l'espace de quinze cents lieues jusqu'aux confins de la Pologne et de la Suède. Mais ce pays immense était à peine connu de l'Europe avant le czar Pierre. Les Moscovites étaient moins civilisés que les Mexicains quand ils furent découverts par Cortez [7] : nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissaient dans l'ignorance,

s'emploie ordinairement avec un infinitif : « Je fus bien tenté de lui répondre. » (*Académie*.) C'est ici une hardiesse heureuse.

1. Auguste. — Il s'était engagé à faire rendre à la Pologne les provinces perdues dans les guerres précédentes ; mais cette restitution, qui ne s'entendait que des contrées enlevées par les Turcs, il l'appliqua à la Livonie.

2. Sans même daigner. Il faudrait : Sans qu'on eût daigné.

3. Voltaire, après avoir esquissé les principaux traits du règne de Pierre le Grand, dans l'*Histoire de Charles XII*, écrivit les *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*, et plus tard il publia l'*Histoire de Pierre Ier* (1760-63).

4. Pierre Alexiowitz ou Alexéiévitch, fils d'Alexis. Voir note 5, p. 24.

5. Dans l'*Histoire de Russie*, Voltaire dit que la ville se rendit le 28 juillet 1696. — Azof ou Azov, sur le Don, à 32 kilom. de son embouchure, fondé au XIIe siècle par les Génois, sous le nom de Tana, fut pris par les Turcs en 1471, et définitivement cédé à la Russie en 1774 ; cette ville a donné son nom à la mer d'Azov, véritable golfe de la mer Noire.

6. Nous appelions autrefois la Russie du nom de Moscovie, parce que la ville de Moscou, capitale de cet empire, était la résidence des grands-ducs de Russie ; aujourd'hui l'ancien nom de Russie a prévalu. — Je me sers du nom de Russes pour désigner les habitants de ce grand empire. Celui de Roxolans, qu'on leur donnait autrefois, serait plus sonore ; mais il faut se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit. Voltaire, *Hist. de Russie,* c. i.

7. Cortez (Fernand), né en 1485, mort en 1547, est le célèbre conquérant espagnol de l'empire du Mexique.

dans le besoin de tous les arts, et dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffait toute industrie. Une ancienne loi, sacrée parmi eux, leur défendait, sous peine de mort, de sortir de leur pays [1] sans la permission de leur patriarche [2]. Cette loi, faite pour leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisait à une nation qui, dans l'abîme de son ignorance et de sa misère, dédaignait tout commerce [3] avec les nations étrangères.

L'ère [4] des Moscovites commençait à la création du monde; ils comptaient 7207 ans au commencement du siècle passé [5], sans pouvoir rendre raison de cette date. Le premier jour de leur année revenait au 13 de notre mois de septembre. Ils alléguaient, pour raison de cet établissement, qu'il était vraisemblable que Dieu avait créé le monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi, les seules apparences de connaissances qu'ils eussent, étaient des erreurs grossières : personne ne se doutait parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printemps d'un autre pays dans les climats opposés. Il n'y avait pas longtemps que le peuple avait voulu brûler à Moscou le secrétaire d'un ambassadeur de Perse, qui avait prédit une éclipse de soleil. Ils ignoraient jusqu'à l'usage des chiffres ; ils se servaient, pour leurs calculs, de petites boules enfilées dans des fils d'archal [6]. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes et dans le trésor du czar.

Leur religion [7] était et est encore celle des chrétiens

1. Les étrangers eux-mêmes, une fois entrés en Russie, n'avaient plus la liberté d'en sortir, et n'obtenaient que difficilement le libre exercice de leur religion.

2. Patriarche. Ce titre, qui se donnait autrefois aux évêques des premiers siéges épiscopaux, est celui des chefs de l'Église grecque.

3. Commerce. Non-seulement *échange de marchandises,* mais *communications, relations;* comme en latin, *commercium :* Interdicere patribus commercio plebis; interdire au sénat tout rapport avec les plébéiens. Tive-Live.

4. Une ère est une époque choisie pour point de départ de la succession des événements ; l'ère de la création serait la plus naturelle, si l'on pouvait savoir d'une manière précise l'époque du commencement du monde.

5. Le siècle passé. C'est le XVIIe siècle pour Voltaire qui écrivait au XVIIIe ; il commence avec l'année 1601.

6. Fils d'archal. — Ce sont des fils de laiton ou de cuivre; le mot archal vient de *aurichalcum.* Fergusson, bon géomètre écossais, introduisit alors l'arithmétique dans les bureaux de Russie.

7. L'Église grecque schismatique nie la suprématie du pape, le dogme qui fait procéder le Saint-Esprit du Père et du Fils, le purgatoire, etc. Elle n'admet

grecs, mais mêlée de superstitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés qu'elles étaient plus extravagantes, et que le joug en était plus gênant. Peu de Moscovites osaient manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de colombe. Ils observaient régulièrement quatre carêmes par an; et, dans ces temps d'abstinence, ils n'osaient se nourrir ni d'œufs ni de lait. Dieu et saint Nicolas [1] étaient les objets de leur culte, et immédiatement après eux, le czar et le patriarche. L'autorité de ce dernier était sans bornes, comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, et infligeait les supplices les plus cruels, sans qu'on pût appeler de son tribunal. Il se promenait à cheval deux fois l'an, suivi de tout son clergé en cérémonie : le czar, à pied, tenait la bride du cheval; et le peuple se prosternait dans les rues comme les Tartares devant leur grand lama [2]. La confession était pratiquée; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes : alors l'absolution leur paraissait nécessaire, mais non le repentir. Ils se croyaient purs devant Dieu avec la bénédiction de leurs papas [3]. Ainsi ils passaient sans remords de la confession au vol et à l'homicide; et ce qui est un frein pour d'autres chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisaient scrupule [4] de boire du lait un jour de jeûne; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles, s'enivraient d'eau-de-vie

que les huit premiers conciles généraux, et permet d'ordonner prêtres des clercs mariés, etc. Enfin, disent les théologiens, elle diffère de l'Église catholique sur quarante-un points. Mais la cause première du schisme, c'est la répugnance involontaire, instinctive, des Orientaux et des Slaves pour la civilisation latine. Le schisme commença en 858, sous le patriarche Photius, et fut consommé en 1053. L'Église grecque s'étend sur la Grèce, les îles Ioniennes, la Turquie d'Europe et d'Asie, la Russie; le chef est le patriarche de Constantinople; les Russes, en 1588, eurent un patriarche distinct à Moscou. Pierre I[er] le remplaça par le saint synode, dont les membres lui étaient complétement soumis. La religion grecque s'introduisit en Russie, sous le règne de Vladimir le Grand, vers la fin du x[e] siècle.

1. Saint Nicolas, évêque de Myre en Lycie, vivait au IV[e] siècle; il est surtout honoré en Orient; c'est le patron de la Russie; on le fête le 6 décembre.

2. Grand lama ou *dalaï lama*. C'est le chef du bouddhisme chez les Tartares, ou plutôt leur Dieu vivant; il réside près de H'lassa, dans le Thibet, toujours renfermé dans son temple et environné de ses prêtres ou lamas. Ils persuadent aux peuples qu'il ne meurt jamais; et, quand il est sur le point de mourir, on lui substitue adroitement un homme qui lui ressemble.

3. Papas ou popes. Prêtres dans l'Église grecque.

4. Ils faisaient scrupule. — On dit plus habituellement, faire un scrupule de quelque chose à quelqu'un, *je lui ai fait un scrupule de sa mollesse*, ou « je ne me fais point scrupule de.. »

les jours de fête. On disputait cependant sur la religion en ce pays comme ailleurs; la plus grande querelle était pour savoir si les laïques devaient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursuff, sous le précédent règne [1], avait excité une sédition dans Astracan [2] au sujet de cette dispute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde est théologien, et Pierre, qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces misérables qu'on nommait *vosko-jésuites* [3].

Le czar, dans son vaste empire, avait beaucoup d'autres sujets qui n'étaient pas chrétiens. Les Tartares [4], qui habitent le bord occidental de la mer Caspienne [5] et des Palus-Méotides [6], sont mahométans. Les Sibériens [7], les Ostiaques [8], les Samoïèdes [9], qui sont vers la mer Glaciale, étaient des sauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaissance d'un dieu : et

1. On dirait plutôt, règne précédent.

2. Astrakan, sur l'un des bras du Volga, à 50 kilom. de son embouchure dans la mer Caspienne; grand port de commerce et de guerre; 45,000 hab.

3. Vosko-jésuites. — Ce mot signifie probablement troupe, armée de jésuites. Il aurait fallu une explication. Voltaire dit seulement, *Hist. de Russie*, c. ii, que Pierre regardait les jésuites comme des politiques dangereux; ils s'étaient établis en Russie en 1685; ils furent expulsés quatre ans après. Ici, on ne voit pas pourquoi Voltaire parlerait des jésuites; n'a-t-il pas voulu plutôt faire allusion à ces razkolniks, fanatiques russes, dont il dit quelques mots dans son *Histoire de Russie*, c. ii, qui regardaient le changement d'habit comme un renoncement à la religion?

4. Les Tartares ou Tatars de Russie sont des débris de l'ancien empire tartare de la Horde d'Or; il y avait les Tartares de Crimée, de Budziak, du Kouban, d'Astrakan, de Kasan et d'Oufa, dans le gouvernement d'Orenbourg.

5. Mer Caspienne (Hyrcanum mare). C'est un grand lac ou mer intérieure, au sud-est de la Russie; elle est longue de 1,200 kilom., et large de 325; son niveau est à environ 40 mètres au-dessous de celui de l'Océan, sa profondeur varie beaucoup; elle est sujette à de terribles tempêtes et ses eaux sont plus amères que salées.

6. Le Palus Mæotis (mer d'Azov) a une forme triangulaire, il est long de 300 kilom., large de 60 à 140 kilom., très-peu profond, ses eaux sont jaunes et saumâtres, et soulevées par de fréquents orages; il gèle de décembre à mars. La mer d'Azov communique à la mer Noire par le détroit de Iénikaleh (ancien Bosphore cimmérien).

7. Les Sibériens ou peuples de la Sibérie, au nord de l'Asie; le cosaque Iermak commença la conquête de ce vaste pays, en 1580, sous Ivan IV.

8. Les Ostiaks, en Sibérie, divisés en trois parties principales, ceux de l'Obi, de l'Ienisséi et de Torgoout, sont des hommes pauvres, sales et superstitieux; ils croient surtout à leurs sorciers.

9. Les Samoyèdes, dont le nom signifie *mangeurs d'hommes*, sont répandus au nord de la Russie d'Europe et de la Sibérie. Chez ces peuples grossiers, les prêtres ou *chamans* enseignent l'existence d'un Dieu suprême, qui habite dans le soleil, et dont ils sont les conseillers après leur mort; il a sous ses ordres de nombreux génies; ils chassent les mauvais esprits avec une queue de cheval et un tambourin. L'immortalité de l'âme est, selon eux, une sorte de métempsycose.

cependant les Suédois envoyés prisonniers parmi eux ont été plus contents de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowitz avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il sût à quel point ils pouvaient lui être utiles. Le Fort[1] fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Son puissant génie, qu'une éducation barbare avait retenu et n'avait pu détruire, se développa presque tout à coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, et de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes [2] par dégoût pour le poids des affaires [3], mais aucun n'avait cessé d'être roi pour apprendre mieux à régner : c'est ce que fit Pierre le Grand.

Il quitta la Russie en 1698[4], n'ayant encore régné que deux années[5], et alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire[6], comme s'il avait été un domestique de ce même Le Fort, qu'il envoyait ambassadeur extraordinaire auprès des états généraux[7]. Arrivé à Amsterdam, inscrit dans le rôle[8] des charpentiers de l'amirauté[9] des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers.

1. Le Fort (François), d'une famille d'origine écossaise, réfugiée en Piémont, puis à Genève, vers 1565, naquit dans cette ville en 1656, et mourut à Moscou le 1er mars 1699; à cette nouvelle, Pierre s'écria : « Je perds le meilleur » de mes amis, et cela dans un temps » que j'en avais plus besoin que jamais.» Le Fort, établi depuis plusieurs années en Russie, prit une part active au coup d'État, qui donna à Pierre le souverain pouvoir; bientôt il fut son premier conseiller et son aide le plus intelligent dans l'exécution de ses réformes.

2. L'empereur Dioclétien, en 306; Charles Quint, en 1556, etc.

3. Par dégoût pour le poids des affaires. — Ces expressions métaphoriques sont-elles bien rapprochées? Le *poids* des affaires *fatigue* plutot qu'il n'inspire *du degoût*.

4. En mars 1697, comme Voltaire l'a corrigé lui-même dans son *Histoire de Russie*.

5. Après la mort de leur frère aîné Féodor (1682), Ivan et Pierre régnerent sous la régence de la princesse Sophie, leur sœur; en 1689, Pierre, à dix-sept ans, relégua Sophie dans un monastere, et s'empara du pouvoir, laissant le titre et les honneurs du tzar au faible Ivan, qui mourut en 1696.

6. Il prit le nom roturier de Pierre Mikhailof; la terminaison *of* désigne la roture; la terminaison *itch*, la noblesse.

7. C'était l'assemblée des députés des sept provinces, unies depuis le traité d'Utrecht (1579); elle se tenait à La Haye.

8. Rôle. — Ce mot signifie liste, catalogue; on dit, le *rôle* des contributions, les capitaines ont un *rôle* de leurs soldats.

9. Amirauté. — En Angleterre, en Hollande, en Russie, aux États-Unis, etc., ce mot désigne proprement l'administration supérieure de la marine.

Dans les intervalles de son travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échappait à ses observations. De là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux ; il repassa en Hollande, et vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son pays. Enfin, après deux ans de voyages et de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Russie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux russes sur la mer Noire, dans la Baltique, et dans l'Océan[1]. Des bâtiments d'une architecture régulière et noble furent élevés au milieu des huttes moscovites. Il établit des colléges, des académies, des imprimeries, des bibliothèques ; les villes furent policées ; les habillements, les coutumes changèrent peu à peu, quoique avec difficulté[2]. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies ; la dignité de patriarche fut éteinte[3] : le czar se déclara le chef de la religion ; et cette dernière entreprise, qui aurait coûté le trône et la vie à un prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, et lui assura le succès de toutes les autres nouveautés[4].

Après avoir abaissé un clergé ignorant et barbare, il osa essayer de l'instruire ; et par là même il risqua de le rendre redoutable ; mais il se croyait assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner, dans le peu de cloî-

1. Océan ou mer Glaciale.

2. Le czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations et la coutume de se raser à la cour ; mais le peuple fut plus difficile ; on fut obligé d'introduire une taxe sur les habits longs et sur les barbes. On suspendait aux portes des villes des modèles de justaucorps ; on coupait les robes et les barbes à qui ne voulait pas payer. Voltaire, *Hist. de Russie*.

3. Le patriarche Adrien étant mort à la fin du siècle, Pierre déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entièrement abolie ; les grands biens affectés au patriarchat furent réunis aux finances publiques qui en avaient besoin. Si le czar ne se fit pas chef de l'Église russe, il en fut en effet le maître absolu, parce que les synodes n'osaient ni désobéir à un souverain despotique, ni disputer contre un prince plus éclairé qu'eux. (*Histoire de Russie*, c. x.)

4. Nouveautés. Choses nouvelles, *novitates* en latin. Aujourd'hui on dirait plutôt *innovations*.

tres qui restent, la philosophie et la théologie : il est vrai que cette théologie tient encore de ce temps sauvage dont Pierre Alexiowitz a retiré sa patrie. Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avait assisté à une thèse publique, où il s'agissait de savoir si l'usage du tabac à fumer était un péché [1] ; le répondant prétendait qu'il était permis de s'enivrer d'eau-de-vie, mais non de fumer, parce que la très-sainte Ecriture dit que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille, et que ce qui y entre ne le souille point [2].

Les moines ne furent pas contents de la réforme. A peine le czar eut-il établi des imprimeries, qu'ils s'en servirent pour le décrier : ils imprimèrent qu'il était l'antechrist [3] ; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivants, et qu'on faisait, dans son académie, des dissections de quelques morts. Mais un autre moine, qui voulait faire fortune, réfuta ce livre, et démontra que Pierre n'était pas l'antechrist, parce que le nombre 666 n'était pas dans son nom [4]. L'auteur du libelle fut roué, et celui de la réfutation fut fait évêque de Rezan [5].

Le réformateur de la Moscovie a surtout porté une loi sage, qui fait honte à beaucoup d'Etats policés ; c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'Etat, ni à un bourgeois établi, ni surtout à un mineur, de passer dans un cloître [6].

Ce prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oisiveté des sujets qui peuvent être utiles, et de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté, dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie

1. L'Église russe défendait l'usage du tabac comme un péché, et le patriarche en avait proscrit le commerce ; mais Pierre, pendant son séjour à Londres, vendit à une compagnie anglaise pour 375,000 liv., le privilége de débiter du tabac en Russie.

2. Non quod intrat in os coinquinat hominem ; sed quod procedit ex ore, hoc coinquinat hominem. SAINT MATTHIEU, XV.

3. ANTECHRIST. De ἀντί et Χρίστος, ennemi du Christ, personnage mystérieux, souvent annoncé dans les livres saints, comme devant attaquer la religion du Messie, et couvrir la terre d'impiétés : on a souvent donné ce nom aux chefs des principales hérésies ; l'Antechrist doit précéder le 2e avénement du Christ.

4. « C'est ici la sagesse. Que celui qui » a de l'intelligence compte le nombre » de la bête, car c'est le nombre d'un » homme, et son nombre est 666. » *Apo-* » *calypse de saint Jean*, c. XIII, v. 18.

5. REZAN ou plutôt Riazan, capitale d'un des duchés souverains de Russie au moyen âge, près de l'Oka, au sud-est de Moscou ; archevêché ; 9,000 hab.

6. On ne put entrer dans un cloître qu'à cinquante ans.

de sa fortune. Cependant l'industrie[1] des moines élude tous les jours cette loi, faite pour le bien de l'humanité; comme si les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le czar n'a pas assujetti seulement l'Eglise à l'Etat, à l'exemple des sultans turcs; mais, plus grand politique, il a détruit une milice semblable à celle des janissaires ; et ce que les Ottomans[2] ont vainement tenté[3], il l'a exécuté en peu de temps ; il a dissipé les janissaires moscovites, nommés strélitz, qui tenaient les czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à ses maîtres[4] qu'à ses voisins, était composée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié restait à Moscou, et l'autre était répandue sur les frontières[5]. Un strélitz n'avait que quatre roubles[6] par an de paye ; mais des priviléges ou des abus le dédommageaient amplement[7]. Pierre forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même[8], et ne dédaigna pas de commencer par être tambour, et d'en faire les fonctions, tant la nation avait besoin d'exemples ! Il fut fait officier[9] par degrés. Il fit petit à petit de nouveaux régiments ; et enfin, se sentant maître de troupes disciplinées, il cassa les strélitz, qui n'osèrent désobéir.

1. **L'industrie**, c'est-à-dire l'adresse des moines.

2. **Ottomans.** C'est le nom véritable que prennent les Turcs établis en Europe ; il leur vient de leur chef Othman ou Osman, qui vivait au XIVe siècle ; aussi les appelle-t-on également Osmanlis.

3. Le sultan Mahmoud II est parvenu cependant à détruire les janissaires, en 1826.

4. **Formidable a ses maitres.** — Quoique le Dictionnaire de l'Académie ne fasse pas suivre ce mot de la préposition *à*, on trouve un grand nombre d'exemples semblables à celui-ci :

Aux portes de Trézène....
Est un temple sacré, formidable aux [parjures.
Racine, *Phèdre*, acte V.

5. Pierre avait vu les révoltes des strélitz à la mort de Féodor ; leurs excès continuels pendant la régence de Sophie ; enfin, pendant son voyage en Hollande, ils s'étaient encore soulevés et avaient marché sur Moscou pour renverser le gouvernement. L'un des grands motifs de la sédition, dit Voltaire (*Hist. de Russie*, c. X), c'était la permission que le czar avait donnée de vendre du tabac dans son empire. Les strélitz, c'est-à-dire *tireurs*, institués par Ivan IV, formaient une infanterie de 40,000 hommes ; Pierre les décima cruellement en 1698, bannit le reste à Astrakhan, et cassa tout le corps en 1715.

6. Monnaie d'argent qui, de 1750 à 1760, valait 4 fr. 61 c., et dont la valeur s'est abaissée plus tard à environ 4 fr.

7. « Ceux qui étaient dispersés dans » les provinces subsistaient de brigan- » dages ; ceux de Moscou vivaient en » bourgeois, trafiquaient, ne servaient » pas, et poussaient à l'excès l'inso- » lence. » (*Hist. de Russie*, c. II.)

8. C'était la compagnie de Préobajenski qu'il forma dans la maison de ce nom, et qui devint le 1er régiment des gardes.

9. **Il fut officier par degrés**, c'est-à-dire qu'il passa successivement et lentement par tous les grades.

La cavalerie était à peu près ce qu'est la cavalerie polonaise, et ce qu'était autrefois la française, quand le royaume de France n'était qu'un assemblage de fiefs[1]. Les gentilshommes russes montaient à cheval à leurs dépens, et combattaient sans discipline, quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois, incapables d'être commandés, et par conséquent de vaincre.

Pierre le Grand leur apprit à obéir par son exemple et par les supplices ; car il servait en qualité de soldat et d'officier subalterne, et punissait rigoureusement en czar les boïards[2], c'est-à-dire les gentilshommes, qui prétendaient que le privilége de la noblesse était de ne servir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour servir[3] l'artillerie, et prit cinq cents cloches aux églises pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé aussi des corps de dragons[4], milice très-convenable au génie des Moscovites, et à la forme de leurs chevaux, qui sont petits. La Moscovie a aujourd'hui, en 1738, trente régiments de dragons de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'est lui qui a établi des houssards[5] en Russie. Enfin il a eu jusqu'à une école d'ingénieurs, dans un pays où personne ne savait avant lui les éléments de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même; mais surtout il excellait dans tous les arts de la marine; bon capitaine de vaisseau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, et d'autant plus estimable dans ces arts qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau[6]. Il ne pouvait, dans sa jeunesse, passer sur un pont sans frémir : il faisait fermer alors les volets de bois de son carrosse; le courage et

1. C'est-à-dire pendant les temps féodaux. Le fief était généralement une terre, dont le possesseur (seigneur vassal) devait à un supérieur (seigneur suzerain) l'hommage, la foi, les redevances ou aides, et les services, parmi lesquels était surtout le service militaire.

2. Boiards, du mot slave *boï*, qui signifie combat.

3. Servir, c'est-à-dire « faire le service de. »

4. Dragons. Cavaliers qui combattent quelquefois à pied.

5. Houssards, du hongrois *housz*, vingt, parce que, pour former ce corps, la noblesse hongroise équipait un homme par vingt feux. Ils forment une cavalerie légère, dont l'uniforme ressemble à celui de la cavalerie hongroise. On écrit encore ce mot *housard* et *hussard*.

6. Pierre a créé véritablement, par sa volonté et son exemple, la marine russe; avant lui il n'y avait pas un seul vaisseau.

le génie domptèrent en lui cette faiblesse machinale.

Il fit construire un beau port auprès d'Azof [1], à l'embouchure du Tanaïs [2] : il voulait y entretenir des galères; et dans la suite, croyant que ces vaisseaux longs, plats et légers, devaient réussir dans la mer Baltique, il en a fait construire plus de trois cents dans sa ville favorite de Pétersbourg; il a montré à ses sujets l'art de les bâtir avec du simple sapin [3], et celui de les conduire. Il avait appris jusqu'à la chirurgie : on l'a vu, dans un besoin, faire la ponction [4] à un hydropique; il réussissait dans les mécaniques [5], et instruisait les artisans.

Les finances du czar étaient à la vérité peu de chose par rapport à l'immensité de ses États; il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc [6] à près de cinquante livres, comme nous faisons aujourd'hui, et comme nous ne ferons peut-être pas demain; mais c'est être très-riche chez soi que de pouvoir faire de grandes choses. Ce n'est pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes et des talents qui rend un empire faible.

La nation russe n'est pas nombreuse, quoique les femmes y soient fécondes et les hommes robustes. Pierre lui-même, en poliçant ses États, a malheureusement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres longtemps malheureuses, des nations transplantées

1. C'est Taganrog, sur la mer d'Azov; cette ville fondée en 1698, démolie en 1711, rebâtie en 1769, fait un grand commerce par le Don et même par le Volga; Pierre le Grand voulait en faire l'une de ses capitales; mais les eaux sont si peu profondes devant le port, que les navires restent éloignés de la terre de 4 à 5 kilomètres. L'empereur Alexandre Ier y est mort en 1825; 25 000 habit.

2. Le Don ou Tanais, grand fleuve de Russie, coule à peu près du nord au sud, n'est séparé pendant quelque temps du Volga que de 60 kilom., et se jette dans la baie de Taganrog, après un cours de 1,000 kilom., dont 650 navigables; sa navigation, sûre et régulière, est fort active, mais ne s'opère qu'à la descente, à cause de la rapidité du fleuve; son embouchure est encombrée de sables pendant l'hiver.

3. Simple sapin. — *Simple* placé avant le substantif a le sens de *seul, unique.* La Bruyère a fait une faute, en disant des apôtres, que *c'étaient de simples gens,* pour *des gens simples.*

4. Ponction, *de pungere,* piquer, opération qui consiste à faire une ouverture, pour enlever les eaux accumulées dans une partie du corps.

5. Les mécaniques, c'est-à-dire les arts, les travaux mécaniques.

6. Le marc est la moitié de la livre (poids); on voit que la valeur d'une livre d'argent était alors à peu près la même qu'aujourd'hui. — Voltaire, dans cette remarque satirique, fait allusion aux nombreuses variations dans la valeur des monnaies, qui affligent la fin du xviie siècle et le commencement du xviiie. Depuis la déclaration du 15 juin 1726, la valeur nominale de la monnaie d'argent a peu varié.

des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Baltique, consumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfants mourant en Moscovie de la petite vérole, plus dangereuse en ces climats qu'ailleurs; enfin, les tristes suites d'un gouvernement longtemps sauvage et barbare, même dans sa police [1], sont cause que cette grande partie du continent a encore de vastes déserts. On compte à présent en Russie cinq cent mille familles de gentilshommes, deux cent mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois et de paysans payant une espèce de taille, six cent mille hommes dans les provinces conquises sur la Suède; les Cosaques de l'Ukraine, et les Tartares vassaux de la Moscovie, ne montent pas à plus de deux millions : enfin l'on a trouvé que ces pays immenses ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes, c'est-à-dire un peu plus des deux tiers des habitants de France [2].

Le czar Pierre, en changeant les mœurs, les lois, la milice, la face de son pays, voulut aussi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richesse d'un État et les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Russie le centre du négoce de l'Asie et de l'Europe. Il voulait

1. Police. — Ce mot signifie l'ordre établi dans l'État pour tout ce qui regarde la sûreté, la tranquillité et la commodité des habitants. Ici même il a un sens encore plus général, c'est l'ensemble de toutes les mesures qui servent à policer, c'est-à-dire à civiliser un État.

2. La population, disait Voltaire dans une note, a augmenté depuis par les conquêtes, par la police et par le soin d'attirer les étrangers. Dans son *Hist. de Russie*, il ajouta : « Je puis, d'après « les rôles de capitation (en 1747), et « du dénombrement des marchands, des « artisans, des paysans mâles, assurer « qu'aujourd'hui (vers 1760) la Russie « contient au moins 24 millions d'ha« bitants. » Il est curieux de connaître les résultats du dernier dénombrement, fait par les ordres de l'empereur Alexandre II, en 1857 :

Clergé national	510,000	545,000
Clergé des cultes tolérés	35,000	
Noblesse héréditaire	540,000	695,000
Nobles fonctionnaires	155,000	
Petite bourgeoisie		425,000
Étrangers		57,000
Cosaques		2,000,000
Classes inférieures des villes		5,000,000
Campagnes		45,000,000
Nomades		500,000
Pologne		4,300,000
Finlande		1,400,000
Transcausasie, etc		1,400,000

La population totale serait de 63 millions.

joindre par des canaux [1], dont il dressa le plan, la Duine [2], le Volga [3], le Tanaïs [4], et s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin et à la mer Caspienne, et de ces deux mers, à l'Océan septentrional.

Le port d'Archangel [5], fermé par les glaces neuf mois de l'année, et dont l'abord exigeait un circuit long et dangereux, ne lui paraissait pas assez commode. Il avait, dès l'an 1700, le dessein de bâtir sur la mer Baltique un port qui deviendrait le magasin [6] du Nord, et une ville qui serait la capitale de son empire.

Il cherchait déjà un passage par les mers du nord-est à la Chine [7]; et les manufactures de Paris et de Pékin devaient embellir sa nouvelle ville.

Un chemin par terre, de sept cent cinquante-quatre verstes [8] pratiqué à travers des marais qu'il fallait combler, conduit de Moscou à sa nouvelle ville [9]. La plupart de ses projets ont été exécutés par ses mains [10] et deux impératrices, qui lui ont succédé l'une après l'autre, ont

1. Ce vaste système de canalisation a été réalisé ; il existe maintenant trois communications entre la mer Caspienne et la mer Baltique ; la mer Blanche est également unie aux deux précédentes, et plusieurs canaux joignent la mer Baltique à la mer Noire.

2. La Duine ou Duna, Dwina méridionale, sort des lacs qui se trouvent dans le plateau central du Waldaï ; elle coule vers le nord-ouest et se jette dans le golfe de Riga.

3. Le Volga, le plus grand fleuve de l'Europe, a sa source dans les forêts du Waldaï, non loin de celle de la Duna ; il arrose la plus grande partie de la Russie centrale et orientale, et se jette dans la mer Caspienne par soixante-dix embouchures formées par huit bras principaux. Ses eaux nourrrissent une immense quantité de poissons, d'esturgeons surtout et de sterlets.. Plus de cinq mille barques descendent chaque année le fleuve, et sont pour la plupart vendues à Astrakhan ; pendant l'hiver, il est glacé et devient un chemin de voitures. C'est la principale route commerciale de la Russie ; mais, comme il débouche dans une mer intérieure, bordée de nations peu civilisées, il n'a pas toute l'importance que son cours de 3,200 kilom. semblerait devoir lui donner.

4. Le Tanaïs ou Don. Voir la note 2, p. 29.

5. Arkhangel (la ville de l'archange saint Michel) est sur la Dwina, à 60 kil. de la mer Blanche ; ses maisons sont en bois. Les Anglais arrivèrent par mer dans ces parages, en 1553 ; la ville fut bâtie en 1584 ; c'est encore l'entrepôt des marchandises qui passent en Sibérie ; 30,000 hab.

6. Le magasin. — On dirait aujourd'hui, dans le même sens, l'*entrepôt*.

7. Dès 1701, un officier cosaque alla, par ses ordres, jusqu'au Kamtchatka ; plus tard, il y eut d'autres tentatives de découvertes ; enfin, en 1725, il envoya le capitaine danois Behring, pour découvrir un passage jusqu'en Amérique ; il ne devait réussir qu'en 1741, en traversant le détroit qui porte son nom entre l'Asie et l'Amérique.

8. Le verste est de 750 pas, dit Voltaire, ou de 1,067 mètres. Depuis 1851, un chemin de fer de 750 kilom. conduit de Saint-Pétersbourg à Moscou.

9. Saint-Pétersbourg qu'il fonda en 1704. Voir la note 2, p. 32.

10. Par ses mains, c'est-à-dire par ses ordres, sous son règne ; les deux impé-

encore été au delà de ses vues, quand elles étaient praticables, et n'ont abandonné que l'impossible.

Il a voyagé toujours dans ses États, autant que ses guerres l'ont pu permettre ; mais il a voyagé en législateur et en physicien, examinant partout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, sondant lui-même les profondeurs des fleuves et des mers, ordonnant des écluses, visitant des chantiers, faisant fouiller des mines, éprouvant les métaux, faisant lever des cartes exactes, et y travaillant de sa main [1].

Il a bâti dans un lieu sauvage la ville impériale de Pétersbourg [2], qui contient aujourd'hui soixante mille maisons, où s'est formée de nos jours une cour brillante, et où enfin on connaît les plaisirs délicats. Il a bâti le port de Cronstadt [3] sur la Néva, Sainte-Croix sur les frontières de la Perse, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie ; des amirautés à Archangel, à Pétersbourg, à Astracan, à Azof; des arsenaux, des hôpitaux. Il faisait toutes ses maisons petites et de mauvais goût; mais il prodiguait pour les maisons publiques la magnificence et la grandeur.

Les sciences, qui ont été ailleurs le fruif tardif de tant de siècles, sont venues par ses soins dans ses États toutes

ratrices sont Anne Ivanowna, sa nièce (1730-1740), et Élisabeth Petrowna, sa fille (1741-1762).

1. Pierre, dit Voltaire (*Histoire de Russie*), était mécanicien, artiste, géomètre. Il alla (lors de son voyage en France) à l'Académie des sciences, qui se para pour lui de ce qu'elle avait de plus rare; mais il n'y eut rien d'aussi rare que lui-même : il corrigea de sa main plusieurs fautes de géographie dans les cartes qu'on avait de ses États, et surtout dans celle de la mer Caspienne. Enfin, il daigna être un des membres de cette Académie, et entretint depuis une correspondance suivie d'expériences et de découvertes avec ceux dont il voulait bien être le simple confrère.

2. Le pays (l'ancienne Ingrie) est une contrée basse, couverte de bois et de marais, d'un sol ingrat, froid et humide ; il y a chaque année environ cent soixante jours de gelée, et quelquefois l'hiver y dure sept mois. C'est au milieu de ces marais glacés dans des îles souvent inondées par la Néva, sous un climat dur et peu salubre, que Pierre fonda la ville de Peterburg, ou d'après l'orthographe allemande Pétersbourg. Il fallut élever les maisons sur des pilotis très-coûteux, et un grand nombre de travailleurs périrent dans ces marécages. Saint-Pétersbourg ne devait être d'abord qu'un port militaire, ou, suivant l'expression de Pierre lui-même, *qu'une fenêtre ouverte sur l'Europe ;* plus tard, vers la fin de son règne, il y transporta le siége du gouvernement, malgré la répugnance des grands seigneurs russes qui préféraient Moscou. L'impératrice Anne y fixa sa résidence, et depuis, la ville n'a fait que s'accroître et s'embellir sous ses successeurs.

3. Cronstadt, place fortifiée dans une île, à l'embouchure de la Néva ; elle a trois ports et une rade où les gros bâtiments s'arrêtent ; la forteresse avec le petit fort de Cronslot défend l'entrée du golfe et les approches de la capitale qui est à 27 kilom.; 40,000 hab.

perfectionnées. Il a créé une académie [1] sur le modèle des sociétés fameuses de Paris et de Londres : les Delisle [2], les Bulfinger [3], les Hermann [4], les Bernouilli [5], le célèbre Wolf [6], homme excellent en tout genre de philosophie, ont été appelés à grands frais à Pétersbourg. Cette académie subsiste encore [7], et il se forme enfin des philosophes moscovites [8].

Il a forcé la jeune noblesse de ses États à voyager, à s'instruire, à rapporter en Russie la politesse étrangère [9]. J'ai vu de jeunes Russes pleins d'esprit et de connaissances [10]. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand [11] empire du monde. Il est affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mêlaient à tant de vertus. Il poliçait ses peuples, et il était sauvage. Il a, de ses propres mains, été l'exécuteur

1. L'Académie des sciences, dont Voltaire parle ici, fut fondée par Colbert, en 1666 ; elle publie depuis 1699 des mémoires importants. La Société royale de Londres, fondée à Oxford en 1645, et transférée à Londres en 1660, publie aussi de savants mémoires sous le titre de *Philosophical transactions*.

2. Delisle (Guillaume), né à Paris en 1675, mort en 1726, a réformé la géographie d'après les voyageurs modernes et les observations des astronomes.

3. Bulfinger (1693-1750), théologien et naturaliste allemand.

4. Hermann (Jacques), mathématicien allemand, né à Bâle en 1678, mort en 1733, élève des Bernouilli.

5. Bernouilli, famille suisse, qui a produit plusieurs savants distingués, au xviie et au xviiie siècle. Voltaire veut ici parler de Jean Bernouilli (1667-1748), profond géomètre, qui fut membre associé des Académies de Paris, de Londres, de Berlin et de Saint-Pétersbourg ; son fils aîné, Nicolas (1695-1725), enseigna les mathématiques à Saint-Pétersbourg, avec son frère Daniel (1700-1782), professeur de botanique, de physique, d'anatomie et de mathématiques, rival d'Euler, et très-souvent couronné par l'Académie des sciences de Paris ; il est le créateur de l'hydrodynamique.

6. Wolff (Chrétien), né à Breslau en 1679, fils d'un brasseur, élève de Descartes et de Leibnitz, a voulu donner à l'Allemagne une philosophie nationale ; son *Corpus philosophiæ* comprend 24 vol. in-4° ; il mourut à Halle, en 1754.

7. Les bases de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg furent posées par Pierre en 1724 ; elle a été définitivement établie en 1725 par Catherine Ire, et publie depuis 1728 des mémoires pour la plupart en latin et en français.

8. Philosophes, comme dans plusieurs autres endroits *philosophie*, dans le sens de *savants*, *science*.

9. Le mot *politesse* est pris ici dans le sens de *civilisation*, comme, plus loin, *il poliçait* signifie *il civilisait*.

10. Les Russes n'obéirent qu'avec la plus extrême répugnance à l'ordre que le tzar leur donna de voyager. On en cite un exemple singulier ; un grand seigneur fut forcé d'aller à Venise, il y séjourna quatre ans et n'y visita personne. De retour dans sa patrie, il se fit gloire de n'avoir rien vu ni rien appris pendant son absence.

11. Le plus grand empire du monde, c'est-à-dire le plus *vaste*. De nos jours, la superficie de cet empire est de 22,028,358 kilom. carrés ; c'est la neuvième partie de la surface terrestre.

de ses sentences sur des criminels ; et, dans une débauche de table, il a fait voir son adresse à couper des têtes [1]. Il y a dans l'Afrique des souverains qui versent le sang de leurs sujets de leurs mains ; mais ces monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils, qu'il fallait corriger ou déshériter, rendrait la mémoire de Pierre odieuse, si le bien qu'il a fait à ses sujets ne faisait presque pardonner sa cruauté envers son propre sang [2].

Tel était le czar Pierre ; et ses grands desseins n'étaient encore qu'ébauchés lorsqu'il se joignit aux rois de Pologne et de Danemark contre un enfant qu'ils méprisaient tous. Le fondateur de la Russie voulut être conquérant ; il crut qu'il pourrait le devenir sans peine, et qu'une guerre si bien projetée serait utile à tous ses desseins. L'art de la guerre était un art nouveau qu'il fallait montrer à ses peuples.

D'ailleurs il avait besoin d'un port à l'orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ses idées. Il avait besoin de la province de l'Ingrie [3], qui est au nord-est de la Livonie ; les Suédois en étaient maîtres, il fallait la leur arracher. Ses prédécesseurs avaient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie : le temps semblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, et anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever au jeune Charles XII tous ces pays qui sont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne et la Moscovie.

1. Dans un de ces repas trop à la mode alors, il tira l'épée contre son favori Lefort ; il lui demanda pardon, et disait qu'il voulait réformer sa nation, et qu'il ne pouvait pas encore se réformer lui-même. VOLTAIRE, *Histoire de Russie*.

2. On peut lire le ch. x de la seconde partie de l'*Histoire de Pierre le Grand* par Voltaire, sur la condamnation du prince Alexis Pétrovitz.

3. L'INGRIE était un pays qui comprenait à peu près le territoire du gouvernement actuel de Saint-Pétersbourg ; elle était habitée par des tribus finnoises ; les Suédois s'en emparèrent en 1609, et la conservèrent par le traité de Stolbova (1617) : Pierre la réunit à la Russie en 1703. C'est une des plus tristes parties de la Russie (V. p. 32, note 2), elle doit toute son importance à Saint-Pétersbourg.

LIVRE SECOND

Argument. — Changement prodigieux et subit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans, il soutient la guerre contre le Danemark, la Pologne et la Moscovie ; termine la guerre de Danemark en six semaines ; défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois, et passe en Pologne. Description de la Pologne et de son gouvernement. Charles gagne plusieurs batailles, et est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un roi.

Trois puissants rois menaçaient ainsi l'enfance de Charles XII [1]. Les bruits de ces préparatifs consternaient la Suède et alarmaient le conseil. Les grands généraux étaient morts ; on avait raison de tout craindre sous un jeune roi qui n'avait encore donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistait presque jamais dans le conseil [2] que pour croiser les jambes sur la table ; distrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on était ; quelques conseillers proposaient de détourner la tempête par des négociations : tout d'un coup [3] le jeune prince se lève avec l'air de gravité et d'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti. « Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma résolution est prise : j'irai attaquer le premier qui se déclarera, et, quand je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur aux autres. » Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers ; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés [4] d'avoir un tel roi, et honteux d'espérer

1. Déjà le roi de Danemark, Christian V, s'était uni au roi Auguste, par un traité secret (24 mars 1698) ; son successeur, le jeune Frédéric IV, renouvela cette alliance, au moment où Patkul et le général Carlowitz, envoyés par le roi de Pologne, signaient à Moscou avec le tzar un traité pour commencer la guerre contre la Suède (21 nov. 1699). Les trois alliés se proposaient d'ouvrir la Baltique à la Russie, et de reprendre aux Suédois les provinces qu'ils avaient conquises au XVIIe siècle.

2. On dit maintenant *assister à* plutôt que *assister dans*.

3. Tout d'un coup. Cette expression est souvent employée par Voltaire dans le sens de *tout à coup ;* il y a cependant quelque différence dans la signification de ces mots : *tout à coup* veut dire soudainement, en un moment, *tout d'un coup*, tout en une fois.

4. Étonnèrent.... étonnés.... Il y a de ces répétitions dans Voltaire ; quelquefois même elles dégénèrent en négligences.

moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusements les plus innocents de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée [1] d'Alexandre et de César, il se proposa d'imiter tout de ces deux conquérants, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassements; il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faste dans les habits : il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. On l'avait soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa cour : soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-seulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il voulait contenir dans la discipline la plus rigoureuse; peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les rois qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie [2]. Les uns m'ont dit qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, et pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme; mais le plus grand nombre m'a assuré qu'il voulut par là se punir d'un excès qu'il avait commis, et d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en présence même de

1. PLEIN DE L'IDÉE. — Ce mot est ici employé dans le sens d'*image*, comme dans ce vers de Racine :

Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même [idée.
(*Athalie*, acte II, sc. v.)

Mais de graves autorités soutiennent que le mot *idée* ne peut pas être mis à la place d'*image*, et que *revoir une idée* n'est pas correct. Au reste *idée* s'emploie souvent pour *souvenir : Je n'ai aucune idée de cela*, et la phrase de Voltaire s'expliquerait très-bien de cette manière.

2. Voltaire avait d'abord écrit : « Ce n'est pas qu'il voulût se punir d'un excès, dans lequel on disait qu'il s'était laissé emporter à des actions indignes de lui : rien n'est plus faux que ce bruit populaire; jamais le vin n'avait surpris sa raison, mais il allumait trop son tempérament tout de feu; il quitta même depuis la bière, et se réduisit à l'eau pure. De plus, la sobriété était une vertu nouvelle dans le Nord, et il voulait être le modele de ses Suédois en tout genre. » Il répondit aux critiques : « M. le comte de Croissi prit un jour la liberté d'interroger sur ces prétendus excès Charles XII lui-même, qui, quoi qu'en dise le sieur de la Motraye, répondit que c'était une calomnie. » Cependant il corrigea plus tard ce passage d'après les observations de M. Poniatowski, affirmant que les reproches de la reine sa grand'mère avaient décidé Charles XII à s'abstenir de vin.

la reine sa mère. Si cela est ainsi, cette condamnation de soi-même, et cette privation qu'il s'imposa toute sa vie, sont une espèce d'héroïsme non moins admirable.

Il commença par assurer des secours au duc de Holstein, son beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord [1] en Poméranie [2], province voisine du Holstein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait besoin; ses États étaient déjà ravagés, son château de Gottorp [3] pris, sa ville de Tonningue [4] pressée par un siége opiniâtre, où le roi de Danemark était venu en personne, pour jouir d'une conquête qu'il croyait sûre. Cette étincelle commençait à embraser l'Empire [5]. D'un côté, les troupes saxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Volfenbuttel [6], de Hesse-Cassel [7], marchaient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanovre et de Zell [8], et trois régiments de Hollande, venaient secourir le duc. Tandis que le petit pays de Holstein était ainsi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre et l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique [9]. Ces deux Etats étaient garants du traité d'Altona [10], rompu par les Danois; l'Angleterre et les états généraux s'empressaient alors à [11] secourir le duc de Holstein opprimé,

1. D'abord, dès le commencement, *à principio*.

2. La Poméranie est séparée du Holstein par le Mecklembourg. Les Suédois possédaient depuis 1648 la Poméranie citérieure, du Mecklembourg à l'Oder; c'est maintenant une province prussienne.

3. Le chateau de Gottorp, avec ses dépendances, forme un quartier de Sleswig, capitale du duché de ce nom. C'est le berceau de la maison de Holstein, qui règne aujourd'hui en Russie, et la résidence du gouverneur-général de Sleswig et Holstein. Une armée danoise s'était emparée des forts qui protégeaient les rives de l'Eider, et assiégeait Tonningen, forteresse défendue par une garnison suédoise; elle fut secourue par les troupes réunies de la Suède et de l'électeur de Hanovre.

4. Tonningen ou Tonning, bon port, près de l'embouchure de l'Eider, dans le Sleswig; 2,500 hab.

5. Le Holstein faisait partie de l'empire d'Allemagne; il était compris dans le cercle de Basse-Saxe.

6. Ville du Brunswick, sur l'Ocker; 9,000 hab.

7. La maison protestante de Hesse était divisée en deux branches : Hesse-Darmstadt et Hesse-Cassel.

8. Zell ou Celle, ville du royaume de Hanovre, sur l'Aller; 12,000 hab. Les maisons de Zell et de Hanovre furent alors réunies sous Georges, le premier électeur de Hanovre.

9. La Suède avait de plus signé un traité d'alliance avec l'Angleterre et la Hollande, pour le maintien de la paix (14 mai 1698).

10. Le traité d'Altona avait été conclu en 1689, comme Voltaire l'a dit plus haut, page 17.

11. S'empresser a. — On écrit *s'empresser de* ou *s'empresser à*, suivant que l'oreille et le goût en décident :

parce que l'intérêt de leur commerce s'opposait à l'agrandissement du roi de Danemark. Ils savaient que le Danois, étant maître du passage du Sund [1], imposerait des lois onéreuses aux nations commerçantes quand il serait assez fort pour en user impunément. Cet intérêt a longtemps engagé les Anglais et les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les princes du Nord : ils se joignirent au jeune roi de Suède, qui semblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, et le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de se défendre.

Il était à la chasse aux ours quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il faisait cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse. On n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres [2]. Un ours d'une grandeur démesurée vint droit au roi, qui le terrassa, après une longue lutte, à l'aide du filet et de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles aventures, la force prodigieuse du roi Auguste et les voyages du czar, on croirait être au temps des Hercule et des Thésée.

Il partit pour sa première campagne le 8 mai, nouveau style [3], de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne re-

Vos généreuses mains *s'empressent* [d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne [à verser.
(Voltaire, *Mahomet*, act. I, s. II.)

Des grammairiens pensent qu'on emploie la préposition *à* lorsqu'il y a un but marqué hors de la personne qui agit, comme ici ; et la préposition *de*, lorsque le but n'est pas déterminé, comme : *Je m'empresse d'écrire, de travailler*, etc.

1. Le Sund est le détroit qui sépare l'île de Seeland de la Suède ; les navires qui le traversaient, payaient un droit de 1 pour 100 de la valeur de la cargaison. Ce péage existait au moins depuis le XIIIe siècle ; il a donné lieu à beaucoup de complications, guerres, transactions, etc. Par un traité, signé à Copenhague (14 mars 1857), le péage a été aboli, moyennant une indemnité de 100 millions, répartie entre les différentes puissances maritimes, d'après l'importance de leur navigation dans la Baltique ; la France n'est comprise que pour 3,59 pour 100 dans cette indemnité.

2. A douze ans, Charles avait tué un ours dans une chasse de cette nature.

3. On appelle nouveau style la manière de calculer les années, depuis la réforme du calendrier par le pape Grégoire XIII. Se réglant, par la bulle du 24 février 1581, sur les calculs de l'astronome Lilio, il réforma l'ancien calendrier Julien, retrancha 10 jours de l'année 1582, et décida qu'à l'avenir trois années séculaires sur quatre seraient communes, au lieu d'être bissextiles ; ainsi trois jours sont retranchés en quatre cents ans, et l'erreur devient presque insensible. Les catholiques ont immédiatement adopté cette sage réforme ; les protestants la repoussèrent d'abord ; de là l'expression de *vieux* et de *nouveau style ;* l'Allemagne se résigna en 1700, l'Angleterre en 1752, la

vint jamais. Une foule innombrable de peuple [1] l'accompagna jusqu'au port de Carlscrona [2], en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes, et en l'admirant. Avant de sortir de Suède, il établit à Stockholm un conseil de défense, composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes et les fortifications du pays. Le corps du sénat devait régler tout le reste provisionnellement [3] dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain [4] dans ses Etats, son esprit, libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé le *Roi-Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vu, était de cent vingt pièces de canon ; le comte de Piper, son premier ministre et le général Rehnsköld [5], s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte danoise évita le combat, et laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près [6] de Copenhague pour y jeter quelques bombes.

Il est certain que ce fut le roi lui-même qui proposa alors au général Rehnsköld de faire une descente et d'assiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle serait bloquée par mer. Rehnsköld fut étonné d'une proposition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince sans expérience [7]. Bientôt tout fut prêt pour

Suède en 1753 ; les Grecs et les Russes ont conservé l'ancien style ; le 1er janvier 1860 des Russes correspond à notre 13 janvier.

1. Une foule de peuple. — Voltaire emploie plusieurs fois ce nom collectif avec un nom au singulier ; il paraît cependant plus convenable de mettre le pluriel, même quand le nom suivant est lui-même collectif, comme ici.

2. Carlscrona ou Karlskrona, sur la mer Baltique, chef-lieu de la province de Bléking, au S.-E. de la Suède, fondé par Charles XI, en 1680, sur une île et plusieurs îlots, reliés à la terre par des ponts et des digues ; port militaire, l'un des plus beaux de l'Europe ; station de la flotte suédoise ; 14,500 hab.

3. Provisionnellement, c'est-à-dire par provision, provisoirement, en attendant.

4. Ordre certain. — Assuré.

5. Renschild ou Renskiold, qui partagea avec le comte Piper la faveur du roi, fut, comme nous le verrons, le mauvais génie de Charles XII ; telle est du moins l'opinion du plus grand nombre.

6. S'approcher assez près est sans doute un pléonasme, mais ce qui suit l'explique facilement. On trouve également plus loin : « On lève en haut le placet, » et, « la coutume des Turcs est de commencer d'abord. »

7. Le souvenir de l'expédition de Charles-Gustave dans les îles danoises n'était-il pas d'ailleurs populaire en Suède ? En 1658, ce prince passa les deux Belt, arriva à quelques milles de Copenhague et imposa la paix aux Danois ; mais il fut moins heureux en 1659, lorsqu'il assiégea de nouveau la ville.

la descente ; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes qui étaient sur les côtes de Suède, et qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta son grand vaisseau, et monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fascines [1], des chevaux de frise [2], et les instruments des pionniers [3] : cinq cents hommes d'élite suivaient dans d'autres chaloupes ; après venaient les vaisseaux de guerre du roi, avec deux frégates anglaises et deux hollandaises, qui devaient favoriser la descente à coups de canon.

Copenhague [4], ville capitale du Danemark, est située dans l'île de Séeland [5], au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-ouest le Sund, et à l'orient la mer Baltique, où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçaient d'une descente, les habitants consternés par l'inaction de leur flotte et par le mouvement [6] des vaisseaux suédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage : la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek, à sept milles [7] de Copenhague. Aussitôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchements, et l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Le roi quitta alors sa frégate pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ses gardes. L'ambassadeur de France était alors auprès de lui. « Monsieur l'ambassa-

1. Fascines. — Fagots de branchages dont on se sert pour combler des fossés, faire des batteries pour le canon, et d'autres ouvrages semblables. *Academ.*

2. Chevaux de frise. — Grosses pièces de bois longues de trois à quatre mètres, traversées en sens divers par des pieux pointus et ferrés aux extrémités, pour défendre une brèche, ou pour couvrir un bataillon contre la cavalerie. *Académie.*

3. Pionniers, soldats qui servent à creuser des tranchées, à aplanir les chemins, en un mot à remuer la terre dans différentes occasions.

4. Copenhague, la capitale du Danemark, est une belle ville de 125,000 h.; son port est superbe; fondée en 1043, érigée en ville en 1284, elle devint la résidence de la cour en 1443; elle a été cruellement bombardée par les Anglais en 1807.

5. Seeland (pays entouré d'eau), la plus grande île du Danemark, est située entre le Sund à l'E., et le Grand-Belt à l'O.; sa superficie est de 6,875 kil. carrés; sa population, en 1856, était de 494,853 hab.

6. Mouvement... mouvement. — Il y a ici quelque négligence de style.

7. Le mille danois vaut 7 kil. 532 mètres; le mille géographique d'Allemagne 7 kil., 416 m.; le mille de Suède 10 kil., 697 m.; le mille d'Angleterre 3 kil., 609 m., etc. Voltaire aurait dû spécifier le mille dont il se servait.

deur, lui dit-il en latin (car il ne voulait jamais parler français), vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. — Sire, lui répondit le comte de Guiscard [1] en français, le roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de Votre Majesté ; je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante. » En disant ces paroles, il donna la main au roi, qui sauta dans la chaloupe où le comte de Piper et l'ambassadeur entrèrent. On s'avançait sous les coups de canon des vaisseaux qui favorisaient la descente. Les bateaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cents pas du rivage. Charles XII, impatient de ne pas aborder assez près ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture : ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivent aussitôt son exemple, et marchent au rivage, malgré une grêle de mousquetades [2]. Le roi, qui n'avait jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major général Stuart, qui se trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit sifflement qu'il entendait à ses oreilles. « C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, » lui dit le major. « Bon, dit le roi, ce sera là dorénavant [3] ma musique. » Dans le même moment le major, qui expliquait le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule, et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchements d'être battues, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuosité que ne peuvent avoir ceux qui se défendent, et qu'attendre les ennemis dans ses lignes [4], c'est souvent un aveu de sa faiblesse et de leur su-

1. Le comte de Guiscard avait succédé au comte d'Avaux ; lui-même fut remplacé par M. de Bonac ; il avait eu le tort de faire quelques remontrances à Charles XII, qui se plaignit de lui, et obtint son rappel.

2. Mousquetades. — Coups de mousquet. Mousqueterie, décharge de plusieurs mousquets, de plusieurs fusils tirés en même temps. Mousquetade, dit l'Académie, est un mot qui a vieilli, et qui devait vieillir, depuis que le fusil a remplacé le mousquet.

3. Dorénavant.— Ce mot a été singulièrement formé : de cette heure (*hac hora*) en avant. On voit déjà, dans le fameux serment de Strasbourg, le plus ancien monument de la langue française (842), *dist di en avant*, de ce jour en avant.

4. Lignes. — Ce mot, en termes de fortification, signifie retranchement, et s'emploie ordinairement au pluriel.

périorité [1]. La cavalerie danoise et les milices s'enfuirent après une faible résistance. Le roi, maître de leurs retranchements, se jeta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur-le-champ élever des redoutes vers la ville, et marqua lui-même un campement [2]. En même temps il renvoya ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suède voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspirait à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étaient sur le rivage, prêts à s'embarquer, et dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vue de la flotte danoise, qui n'avait osé s'avancer. Copenhague, intimidée, envoya aussitôt des députés au roi pour le supplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval, à la tête de son régiment des gardes : les députés se mirent à genoux devant lui ; il fit payer à la ville quatre cent mille rixdales [3], avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il fallait obéir ; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignassent payer ; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreusement et sans délai par les moindres soldats de l'armée. Il régnait depuis longtemps dans les troupes suédoises une discipline qui n'avait pas peu contribué à leurs victoires : le jeune roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le paiement de ce qu'il achetait, encore moins aller en maraude [4], pas même sortir du camp. Il voulut de plus que, dans une victoire, ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir

1. « Une rivière ni une ligne quelconque ne peuvent se défendre qu'en ayant des points offensifs ; car, quand on n'a fait que se défendre, on a couru des chances sans rien obtenir. Mais, lorsqu'on peut combiner la défense avec un mouvement offensif, on fait courir à l'ennemi plus de chances qu'il n'en fait courir au corps attaqué. » Lettre de Napoléon I[er] à Bernadotte.

2. Marquer un campement, c'est désigner, déterminer un endroit où l'on doit camper. L'Académie dit que *campement* a vieilli, excepté dans les locutions : *matériel de campement, effets de campement*.

3. Rixdales. — Monnaie d'argent, dit Voltaire, frappée en Allemagne, et valant un écu ou trois livres ; le rixdaler ou écu danois vaut maintenant 2 francs 80 cent.

4. Aller en maraude, ou a la maraude, c'est piller dans les environs du camp, en s'éloignant de l'armée.

eu la permission; et il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisait toujours dans son camp la prière deux fois par jour, à sept heures du matin, et à quatre heures du soir : il ne manqua jamais d'y assister, et de donner à ses soldats l'exemple de la piété, qui fait toujours impression sur les hommes quand ils n'y soupçonnent pas de l'hypocrisie. Son camp, mieux policé[1] que Copenhague, eut tout en abondance; les paysans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois, leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payaient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède des provisions qui manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Danemark était alors dans le Holstein, où il semblait ne s'être rendu que pour lever le siége de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la Séeland, et prêt à[2] s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses États que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les paysans, et même beaucoup de bourgeois, sont esclaves aujourd'hui[3]. Charles fit dire au roi de Danemark qu'il ne faisait la guerre que pour l'obliger à faire la paix; qu'il n'avait qu'à se résoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite, et son royaume mis à feu et à sang. Le Danois était trop heureux d'avoir affaire à un vainqueur qui se piquait de justice. On assembla un congrès dans la ville de Travendal[4], sur les frontières du Holstein. Le roi de Suède ne souffrit pas que l'art des ministres traînât les négociations en longueur: il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il était descendu en Séeland. Effectivement il fut conclu le 5 d'au-

1. Mieux policé. — C'est-à-dire où la police était plus sévère et mieux exercée.

2. Prêt a. — C'est-à-dire disposé à, ayant fait ses dispositions pour; dans le sens de *sur le point de s'emparer*, il faudrait *près de*.

3. Le servage n'a été aboli en Danemark qu'à la fin du XVIII[e] siècle, par les efforts du ministre André Bernstorf, en 1788.

4. Travendal, château du Holstein, à 25 kil. de Lubeck, près de la rive gauche de la Trave.

guste[1], à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, et délivré d'oppression. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié et humilié son ennemi. Ainsi Charles XII, à dix-huit ans, commença et finit cette guerre en moins de six semaines[2].

Précisément dans le même temps, le roi de Pologne investissait la ville de Riga[3], capitale de la Livonie, et le czar s'avançait du côté de l'orient, à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux comte Dahlberg, général suédois, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le comte Flemming[4], depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre et de cabinet, et le Livonien Patkul, pressaient tous deux le siége sous les yeux du roi; mais, malgré plusieurs avantages que les assiégeants avaient remportés, l'expérience du vieux comte Dahlberg rendait inutiles leurs efforts, et le roi de Pologne désespérait de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga était pleine de marchandises appartenantes[5] aux Hollandais. Les états généraux ordonnèrent à leur ambassadeur auprès du roi

1. Le 5 d'auguste. — Voltaire voulait, on le sait, introduire des réformes dans l'orthographe; « l'orthographe de » la plupart des livres français est ridi- » cule, » dit-il quelque part. Plus d'une fois, dans le *Siècle de Louis XIV*, il écrit : « Auguste, que nous appelons si « improprement août. » — Dans un autre endroit, il fait cette réflexion générale : « Quand nous commençâmes à parler la langue des Romains, nos vainqueurs, nous la corompîmes. D'*augustus* nous fîmes aoust, août; de *pavo*, paon; de *junius*, juin; d'*unctus*, oint. C'est une propriété des barbares d'abréger tous les mots. » Malgré son ardeur et son esprit, Voltaire n'a pas toujours réussi, et l'usage plus fort que lui a prévalu pour le mot août, par exemple.

2. Le traité changeait presque en souveraineté la dépendance féodale du duc de Holstein; il fut signé le 5 août, ou, suivant d'autres, le 18 août; il y avait donc au moins trois mois que Charles avait quitté Stockholm (8 mai, — 5 ou 18 août).

3. Riga, chef-lieu du gouvernement de Livonie, sur la rive droite de la Dwina, à 15 kil. de son embouchure dans le golfe de Livonie : c'est le second ou troisième port de la Russie; tout y est admirablement disposé pour l'embarquement et le débarquement des marchandises. Elle doit son origine à une colonie de Brême, vers le XII[e] siècle; elle arrêta les Français en 1812, quoique ses fortifications ne soient pas excellentes; 60,000 hab.

4. Flemming (Jacques-Henri, comte de), né en 1667, mort en 1728, feld-maréchal et premier ministre d'Auguste, contribua beaucoup à lui assurer la couronne de Pologne.

5. Appartenantes aux Hollandais. — On a dans plusieurs éditions mis *appartenant;* mais c'est à tort; Voltaire emploie l'adjectif verbal, pour indiquer un état permanent; c est ainsi que l'Académie autorise a écrire : Les biens appartenants à un tel. — Une maison lui appartenante.

Auguste de lui faire sur cela des représentations. Le roi de Pologne ne se fit pas longtemps prier. Il consentit à lever le siége plutôt que de causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils surent la véritable cause [1].

Il ne restait donc plus à Charles XII, pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiowitz. Il était d'autant plus animé contre lui, qu'il y avait encore à Stockholm trois ambassadeurs moscovites qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable [2]. Il ne pouvait comprendre, lui qui se piquait d'une probité sévère, qu'un législateur comme le czar se fît un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune prince, plein d'honneur, ne pensait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois et pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venait de faire paraître un manifeste [3], qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguait, pour raison de la guerre, qu'on ne lui avait pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il avait passé [4] *incognito* à Riga, et qu'on avait vendu les vivres trop cher à ses ambassadeurs [5]. C'étaient là les griefs pour lesquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il parut devant Narva [6] à la tête de cette grande armée, le 1er octobre, dans un temps plus rude en ce climat que

1. Auguste commençait à craindre les Suédois victorieux ; il rechercha la médiation de la France et de l'Angleterre; mais Charles ne voulut pas déposer les armes, et répondit qu'il n'avait pas foi dans les paroles du roi de Pologne.

2. Charles avait envoyé en 1699 une ambassade solennelle à Pierre, et lui avait offert, entre autres présents, trois cents canons de fer; le 18 novembre, Pierre confirma les anciens traités, et fit au roi de Suède des protestations d'amitié sincère pour l'avenir, au moment où il s'unissait avec Auguste contre lui.

3. C'était la première fois que les Russes s'essayaient à adopter les usages de la diplomatie européenne; ils ont fait de rapides progrès.

4. On conjugue ordinairement les verbes *monter, descendre, entrer, sortir* et *passer* avec avoir, quand ils ont un régime direct, et avec être, lorsqu'ils n'en ont pas. Cependant, comme ces verbes peuvent exprimer une action, même lorsqu'ils n'ont pas de régime, on écrira correctement : Il a passé en Amérique l'année dernière (*Académie*). — Elle a passé sa jeunesse dans la dissipation (Voltaire). L'armée a passé par ce pays ; etc.

5. Le comte Dahlberg n'avait pas voulu permettre à Pierre de visiter les fortifications de Riga, et avait paru témoigner peu d'égards à l'ambassade moscovite. Lévesque, dans son *Histoire de Russie*, a donné de curieux détails sur le passage de Pierre à Riga.

6. Narva, ville de l'Esthonie, sur la Narova, qui sort du lac Peypous, et se jette dans le golfe de Finlande ; fondée ou fortifiée par Valdemar II de Danemark, en 1223, devint l'une des villes hanséatiques; elle est maintenant dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg; 12,000 hab.

ne l'est le mois de janvier à Paris. Le czar, qui, dans de pareilles saisons, faisait quelquefois quatre cents lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ses troupes que lui-même. Il savait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de Gustave-Adolphe[1], faisaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connaître de saisons, et les rendre un jour pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi, dans un temps où les glaces et les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre[2], le czar Pierre assiégeait Narva à trente degrés du pôle, et Charles XII s'avançait pour la secourir. Le czar ne fut pas plus tôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, et ouvrit lui-même la tranchée[3]. Il avait donné le commandement de son armée au duc de Croï[4], Allemand, général habile, mais peu secondé alors par les officiers russes. Pour lui, il n'avait dans ses propres troupes que le rang de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse, jusque-là indisciplinable, laquelle était en possession de[5] conduire sans expérience et en tumulte des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam

1. Depuis le temps de Gustave-Adolphe. — Ce prince avait fait faire des fourrures de peau de mouton à ses soldats, afin qu'ils pussent sans danger tenir la campagne, même par les plus fortes gelées. Lorsque le général impérial lui fit demander une trêve pour l'hiver, il ne put obtenir que cette réponse désespérante : « Les Suédois sont » soldats en hiver comme en été ; en » tout cas les Impériaux sont maîtres de » se reposer ; quant à nous, nous ne » resterons pas oisifs. »

2. On trouva surprenant que Louis XIV eût fait la conquête de la Franche-Comté pendant l'hiver de 1668. Les Espagnols étaient persuadés que la saison suspendrait les hostilités.

3. Tranchée, en termes de guerre, c'est un fossé qu'on creuse pour se mettre à couvert du feu en approchant d'une place qu'on assiége, et dont les terres, jetées du côté de la place, forment un parapet. *Académie.*

4. Il appartenait à l'illustre maison de Croy, que l'on fait descendre du roi de Hongrie, André III, et qui a pris son nom du village de Croy (Somme), que Henri IV érigea en duché pour Charles de Croy. Elle a fourni des évêques, des cardinaux, un maréchal de France, des maréchaux de l'Empire, etc. Charles-Eugène de Croy appartenait à la branche de Croy et du Saint-Empire ; il mourut prisonnier des Suédois, en Livonie (1702).

5. En possession de. — Comme plus haut ; laquelle avait le droit, le privilége, l'habitude....

pour avoir des flottes, fût lieutenant à Narva pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Russes sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois; mais c'est au temps à aguerrir les troupes, et à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régiments dont on pût espérer quelque chose étaient commandés par des officiers allemands, mais ils étaient en petit nombre. Le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues; peu avaient des fusils; aucun n'avait vu un siége régulier: il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Narva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva était presque sans fortifications : le baron de Horn[1], qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en six semaines.

On était déjà au 15 de novembre[2], quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Narva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée, et à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes qui s'avançaient de Pleskow[3] à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable, si un lé-

1. Il était d'une famille qui avait fourni à la Suède beaucoup de grands généraux.

2. On était au 15 de novembre. — Voltaire écrit indifféremment 15 de novembre ou 15 novembre; la première construction est plus raisonnable, puisque 15 est pour quinzième, et que l'on dit toujours le quinzième jour de.... Mais si l'on consulte l'usage, on dira toujours, comme écrivaient Racine et la plupart des bons auteurs, le trois mars, le quinze novembre.

3. Pskof, que les Français nomment Pleskof, est située au confluent de la Pskova et de la Velikaïa, qui se jette dans le lac Peypous; sa fondation remonte à Olga, veuve du grand prince Igor; jusqu'en 1509, elle formait une sorte de république indépendante, *sœur cadette* de Novogorod, comme on l'appelait, et unie aux villes hanséatiques; son commerce était florissant; elle est bien déchue; 10,000 hab.; c'est le chef-lieu du gouvernement de Pskof, l'un de ceux de la Grande-Russie.

gislateur qui a fait de si grandes choses pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver sans lui, et sembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer[1].

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer Charles XII entre deux armées. Ce n'était pas tout : trente mille hommes, détachés du camp devant Narva, étaient postés à une lieue de cette ville, sur le chemin du roi de Suède; vingt mille strélitz[2] étaient plus loin sur le même chemin; cinq mille autres faisaient une garde avancée. Il fallait passer sur le ventre[3] à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart et d'un double fossé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw[4], dans le golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Revel[5], suivi de toute sa cavalerie, et seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt avec ses huit mille hommes seulement devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moscovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui

1. Voltaire, dans son *Histoire de Russie*, dit que Pierre, comptant sur la prise de la ville, était allé à Novogorod, avec son favori Menzikoff, et qu'il voulait se concerter avec le roi de Pologne; mais ses explications sont peu satisfaisantes, et assez embarrassées, comme sa narration, où la triple répétition du mot *pouvait* ne produit pas un heureux effet.

2. Vingt mille strélitz. — N'y a-t-il pas là quelque contradiction avec ce qui est écrit plus haut ? Les strélitz cassés ou dispersés, en 1698, étaient-ils encore à Narva au nombre de 25,000 ?

3. Il fallait passer sur le ventre. — Expression consacrée pour dire renverser, passer par-dessus; on écrit encore passer sur le corps, comme un peu plus loin.

4. Pernaw, c'est-à-dire la ville des tilleuls, petit port de Livonie, au N.-E. du golfe de Riga, à 150 kil. de la ville de Riga, a longtemps appartenu aux chevaliers Porte-glaive; 10,000 hab.

5. Revel ou Reval (le récif), port à l'entrée du golfe de Finlande, capitale de l'Esthonie, au nord de Pernaw; fondée en 1218 par les Danois, cette ville devint l'une des plus florissantes de la ligue hanséatique; elle est encore commerçante, et sert de station à une division de la flotte de la mer Baltique; le port est vaste et profond; la ville est bien fortifiée; 25,000 hab.

gardait, entre les rochers, un poste où cent hommes résolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, et allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours [1]; et ce qui, en d'autres occasions, eût été compté pour trois victoires [2], ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille Russes, bordé de cent cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que, sans délibérer, il donna ses ordres pour l'attaque [3].

Le signal était deux fusées, et le mot, en allemand, *Avec l'aide de Dieu*. Un officier général lui ayant représenté la grandeur du péril: « Quoi! vous doutez, dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites? » Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier: « N'êtes-vous donc pas de mon avis? lui dit-il; n'ai-je pas deux avantages sur les ennemis? l'un, que leur cavalerie ne pourra leur servir; et l'autre, que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder; et ainsi je serai réellement plus fort qu'eux. » L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, et on marcha aux Moscovites, à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchements, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-

1. Le 28 et le 29 novembre 1700.

2. Trois victoires. — Voltaire n'a parlé que de deux combats contre les cinq mille hommes, puis contre les vingt mille qui étaient derrière; mais en disant que tous les postes furent enlevés en deux jours, il donne à entendre que les trente mille hommes, postés à une lieue de Narva, furent entraînés dans la fuite générale. Il y a eu beaucoup de discussions sur le nombre des Russes, qui combattaient à Narva; et la plupart s'accordent à penser qu'ils étaient de 60 à 80,000 hommes.

3. Charles, dit Geyer, fut sourd à toutes les représentations qu'on lui fit sur la supériorité des forces de l'ennemi, et sur la nécessité d'attendre des secours : « Dieu soutiendra la justice de notre » cause, » fut sa seule réponse.

heure sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp où était le quartier [1] du czar; il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher [2] ces quarante mille hommes [3] qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge; mais c'était une balle morte [4], qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Sparre m'a dit que le roi sauta légèrement sur un autre cheval, en disant: « Ces gens-ci me font faire mes exercices, » et continua de combattre et de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchements furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres, désespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques baraques derrière lesquelles ils se mirent [5]; là, ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver; mais enfin leurs généraux Dolgorowki [6], Golow-

1. Le mot quartier est employé dans des sens différents; ici, c'est le nom d'une partie d'un camp. *Payer aux soldats deux quartiers d'avance*, c'est leur donner deux quarts de leur solde. *Les Moscovites qui faisaient la guerre dans ces quartiers*, c'est-à-dire, dans ces endroits, dans ce pays. *Ils étaient poursuivis sans quartier*, sans miséricorde. *Il fut condamné à être mis en quartiers*, c'est-à-dire à être écartelé. *Demander quartier*, c'est demander grâce, etc.

2. Avait été chercher. — Si l'on s'en rapporte aux grammairiens, il vaudrait peut-être mieux dire *était allé*. Être allé, c'est avoir quitté un lieu pour se rendre dans un autre; *avoir été*, c'est, de plus, avoir quitté cet autre lieu où l'on s'était rendu.

3. Quarante mille hommes. — Plus haut, il y a *près de trente mille hommes*.

4. Balle morte, qui a perdu la plus grande partie de l'impulsion qu'elle avait reçue.

5. Ceux qui s'étaient retranchés derrière ces barricades, élevées avec des chariots, s'y défendirent jusqu'à la nuit. Charles, entraîné par son ardeur, voulut franchir un fossé pour pénétrer dans le retranchement; mais il tomba dans la boue avec son cheval, et s'en tira avec beaucoup de peine; il revint avec une seule botte et sans épée auprès de ses soldats.

6. Dolgorouki (Voltaire l'appelle *knès* ou prince); c'était le nom d'une famille illustre, qui prétendait descendre de Rurik, et qui a fourni un grand nombre d'hommes distingués. Dolgorouki (Jacques Féodorovitch), né en 1639, mort en 1720, fut le chef de la première ambassade, envoyée en France et en Espagne, en 1687; l'Académie des inscriptions, dit Voltaire, célébra par une médaille cette ambassade, comme si elle fût venue des Indes; mais, malgré la

kin[1], Fédérowitz, vinrent se rendre au roi, et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait, arriva le duc de Croï, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers[2].

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits désarmés jusqu'à la rivière de Narva: on leur fournit des bateaux pour la repasser et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait; la droite des Moscovites se battait encore: les Suédois n'avaient pas perdu six cents hommes: dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchements[3]: un grand nombre était noyé: beaucoup avaient passé la rivière; il en restait encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville: là, il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout à fait rompue. A deux heures du matin le géné-

médaille, l'ambassadeur échoua. Après avoir combattu les Turcs, il fut pris à Narva, s'échappa après dix ans de captivité; et, plus d'une fois, sut résister honorablement aux volontés despotiques du tzar, qu'il accompagna dans son voyage en France (1717).

1. Golowkine (Gabriel Ivanovitch, comte de), né en 1660, mort en 1734, fut grand-chancelier en 1709.

2. Les Russes n'eurent pas le temps de se reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au visage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, et n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre. Le duc de Croï voulut donner des ordres, et le prince Dolgorouki ne voulut par les recevoir. Les officiers russes se soulèvent contre les officiers allemands; ils massacrent le secrétaire du duc, le colonel Lyon et plusieurs autres. Chacun quitte son poste; le tumulte, la confusion, la terreur panique se répandent dans toute l'armée. Les troupes suédoises n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Le duc de Croï, le général Allard, les officiers allemands, qui craignaient plus les Russes soulevés contre eux que les Suédois, vinrent se rendre au comte Steinbock. (Volt., *Histoire de Russie*, ch. xi.)

3. Voltaire, dans l'*Histoire de Russie*, dit que, du côté de Charles XII, il n'y eut guère que douze cents soldats de tués dans cette bataille; et qu'en comptant les soldats qui périrent au siége de Narva et dans la bataille, et qui se noyèrent dans leur fuite, les Russes ne perdirent que six mille hommes.

ral Vede, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées; et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux [1]. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du duc de Croï et des autres officiers généraux moscovites: il leur fit rendre à tous leurs épées; et sachant qu'ils manquaient d'argent, et que les marchands de Narva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats [2] au duc de Croï, et cinq cents à chacun des officiers moscovites, qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Narva une relation de la victoire pour l'envoyer à Stockholm et aux alliés de la Suède; mais le roi retrancha de sa main tout ce qui était trop avantageux pour lui et trop injurieux pour le czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événements. Entre autres on en frappa une qui le représentait d'un côté sur un piédestal, où paraissaient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonais; de l'autre était un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbère avec cette légende: *Tres uno contudit ictu* [3].

1. PORTAIENT A SES PIEDS. — On dit plus ordinairement *déposaient*.
2. DUCAT. C'est une pièce d'or dont la valeur varie suivant les différents pays. Le ducat de Prusse vaut 11 fr. 77 c.; le ducat de Saxe, 11 fr. 86 c.; le ducat de Hollande, 11 fr. 93 c., etc.
3. La légende dans les médailles est

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui était un grand exemple des révolutions de la fortune : il était fils aîné et héritier du roi de Géorgie[1]; on le nommait le czarafis Artfchelou ; ce titre de *czarafis*[2] signifie prince, ou fils du czar, chez tous les Tartares comme en Moscovie; car le mot de *czar* ou *tzar* voulait dire roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples sont descendus, et ne vient point des *Césars* de Rome, si longtemps inconnus à ces Barbares. Son père Mittelleski, czar et maître de la plus belle partie des pays qui sont entre les montagnes d'Ararat[3] et les extrémités orientales de la mer Noire, avait été chassé de son royaume par ses propres sujets en 1688, et avait mieux aimé se jeter entre les bras de l'empereur de Moscovie que recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le Grand dans son expédition contre les Suédois, et fut pris en combattant par quelques soldats finlandais qui l'avaient déjà dépouillé, et qui allaient le massacrer. Le comte Rehnskold l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, et le présenta à son maître : Charles l'envoya à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant ses officiers une réflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un prince asiatique, né au pied du mont Caucase[4], qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède : « C'est, dit-il, comme

l'inscription gravée circulairement près des bords et quelquefois sur la tranche.

1. Géorgie. Pays situé entre le Caucase au nord, la mer Noire à l'ouest, l'Arménie au sud, le Daghestan et le Chirvan à l'est; la capitale est Tiflis. Souvent disputée par les Turcs et les Persans, elle se soumit aux Russes en 1799, et fut déclarée province de l'empire en 1802.

2. Czarafis. C'est le même mot que *czarowitz*, fils du czar. Quant au titre de czar, comme le dit Voltaire (*Hist. de Russie*, ch. 2), il se peut qu'il vienne des tzars ou *tchars* du royaume de Casan; c'était un titre des princes tartares de l'Orient. Depuis Iwan IV, les souverains de la Russie ajoutaient à leurs titres nombreux ceux de tzar de Casan, tzar d'Astrakan, tzar de Sibérie, etc. On dit aussi que Vassili Ivanovitch, au commencement du XVIe siècle, conclut un traité avec l'empereur Maximilien Ier, qui lui donna le titre de *kayser* (empereur, en allemand) ; cette dénomination pouvait venir du titre de tzar, que les Allemands faisaient, à tort, dériver du mot *César*.

3. Ararat. Montagne élevée de 5,400 mètres, au sud de l'Arménie russe. C'est là où s'arrêta l'arche de Noé.

4. Caucase. Grande chaîne de montagnes qui s'étend du nord-ouest au sud-est, depuis le détroit d'Yénikalé jusqu'au cap Apchéron, sur la mer Caspienne, et qui sépare l'Europe de l'Asie; le point culminant, le mont Elbrouz, a 5,600 mètres.

si j'étais un jour prisonnier chez les Tartares de Crimée.» Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eut fait une prédiction.

Le czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Narva et la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer, avec ses quarante mille hommes sans expérience et sans discipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingt mille dans un camp retranché: il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisait ses sujets. «Je sais bien, dit-il, que les Suédois nous battront longtemps; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre [1]. » Moscou [2], sa capitale, fut dans l'épouvante [3] et dans la désolation à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté et l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, et que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à saint Nicolas, patron de la Moscovie. Cette prière est trop singulière pour n'être pas rapportée. La voici :

« O toi qui es notre consolateur perpétuel dans toutes nos adversités, grand saint Nicolas, infiniment puissant, par quel péché t'avons-nous offensé dans nos sacrifices,

1. Aussi Gustave-Adolphe disait que les Suédois ne devaient pas combattre plus de deux ans de suite contre les Moscovites. Mais Charles XII devait être longtemps encore plein de mépris pour les Russes; cependant, dès l'année 1701, les Suédois ne furent pas toujours supérieurs, et dans les rencontres même où ils avaient l'avantage, les Russes s'aguerrissaient. Enfin, dit Voltaire (*Hist. de Russie*, ch. 12), un an après la bataille de Narva, le czar avait déjà des troupes si bien disciplinées qu'elles vainquirent un des meilleurs généraux de Charles.

2. Moscou, sur la Moskova, ne date probablement que du XIIe siècle. Cette ancienne capitale de la Russie, Moscou la Sainte, jouit encore de la préséance sur toutes les autres villes russes. 380,000 hab.

3. Cette victoire, dit un historien suédois, fut un triomphe funeste pour les armes suédoises, car il apprit à Charles XII à mépriser son ennemi ; et quel ennemi ! le plus redoutable pour la Suède. Combien étaient plus nobles cette fermeté de Pierre fondant Pétersbourg, pendant que le monarque suédois poursuivait ses victoires en Pologne, et cette sagesse qui convertissait pour lui en leçons profitables toutes les opérations de son rival.

génuflexions, révérences et actions de grâces, pour que tu nous aies ainsi abandonnés? Nous avions imploré ton assistance contre ces terribles, insolents, enragés, épouvantables, indomptables destructeurs, lorsque, comme des lions et des ours qui ont perdu leurs petits, ils nous ont attaqués, effrayés, blessés, tués par milliers, nous qui sommes ton peuple. Comme il est impossible que cela soit arrivé sans sortilége et enchantement, nous te supplions, ô grand saint Nicolas, d'être notre champion et notre porte-étendard, de nous délivrer de cette foule de sorciers, et de les chasser bien loin de nos frontières avec la récompense qui leur est due. »

Tandis que les Russes se plaignaient à saint Nicolas de leur défaite, Charles XII faisait rendre grâces à Dieu, et se préparait à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois et des Moscovites, viendrait bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le czar. Ces deux princes convinrent d'une entrevue pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen [1], petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, et qui ne convenaient ni à leur situation ni à leur humeur. Les princes du Nord se voient avec une familiarité qui n'est point encore établie dans le midi de l'Europe. Pierre et Auguste passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès; car le czar, qui voulait réformer sa nation, ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes allemandes, qu'on devait acheter de divers princes, et que le czar devait soudoyer. Celui-ci, de son côté, devait envoyer cinquante mille Russes [2]

1. L'entrevue eut lieu le 8 mars 1701, à Birzen, petite ville sur les confins de la Courlande et de la Lithuanie, dans le pays qu'on appelle Sémigalle.

2. Il vaut mieux admettre le chiffre de 20,000 soldats donné dans l'histoire de Russie ; il aurait été difficile à Auguste de trouver 50,000 Allemands pour la Russie, surtout au moment où l'Allemagne se préparait à la guerre de la Succession contre la France. Voltaire dit seulement que 4,000 Russes, commandés par le prince Repnin, se joignirent aux Saxons du maréchal Stenau.

en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, et promettait de payer au roi Auguste trois millions de rixdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suède; c'était un moyen prompt et sûr d'aguerrir les Moscovites; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII se mit en devoir d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga que le roi Auguste avait assiégée inutilement. Les troupes saxonnes étaient postées le long de la rivière de Duina, qui est fort large en cet endroit[1]: il fallait disputer le passage à Charles, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade; mais ils avaient à leur tête le maréchal Stenau, qui faisait les fonctions de général: sous lui commandaient le prince Ferdinand duc de Courlande[2], et ce même Patkul, qui défendait sa patrie contre Charles XII, l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume, au péril de sa vie, contre Charles XI. Le roi de Suède avait fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords, beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvaient se lever et se baisser comme des ponts-levis. En se levant, ils couvraient les troupes qu'ils portaient; en se baissant, ils servaient de pont pour le débarquement. Il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du nord, où il était, au sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse, se répandant sur la rivière, dérobait aux Saxons la vue de

1. La Dwina ou Duna prend sa source près de celle du Volga, dans le plateau du Valdaï, laisse entre son cours et celui du Dniéper une ouverture célèbre par la marche des Français en 1812, coule à Polotsk, Drissa, Dunabourg, illustrées dans cette campagne, et se jette dans le golfe de Livonie, au-dessous de Riga. Elle est peu profonde; son lit est embarrassé de rochers et de hautes herbes, dont les feuilles ont parfois 7 mètres de longueur; son cours est de plus de 800 kil.

2. La Courlande (pays des Coures) est une province de Russie, au sud du golfe de Riga et de la Dwina, au nord-est de la Prusse; conquise par les chevaliers Teutoniques au milieu du XIIIe siècle, elle devint un duché vassal de la Pologne, héréditaire dans la maison de Gothard Kettler (1561-1737). Elle a été incorporée définitivement à la Russie en 1795. La partie intérieure porte le nom de Semigalle; la Courlande est la plus agréable et la plus peuplée des trois provinces allemandes.

ses troupes et de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage, grossissant toujours et chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir si le roi passait ou non [1]. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagème. Étant déjà au milieu de la rivière : « Eh bien, dit-il au général Rehnskôld, la Duina ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague ; croyez-moi, général, nous les battrons. » Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, et fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon [2], et forme sa bataille [3], sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hasard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux [4].

Le maréchal Stenau ne perdit pas un moment : à peine aperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent ; ils furent rompus et poursuivis jusque dans la rivière. Le roi de Suède les rallia, le moment d'après, au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats, marchant plus serrés qu'auparavant, repoussèrent le maréchal Stenau, et s'avancèrent dans la plaine. Stenau sentit que ses troupes étaient étonnées [5]: il les fit retirer, en habile homme, dans un lieu sec, flanqué d'un marais et d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain,

1. Les historiens militaires, comme le chevalier Folard, ont loué les passages de rivières opérés par Charles XII. Ici, comme dans plusieurs circonstances, il s'inspira de l'exemple de Gustave-Adolphe ; au passage du Lech, défendu par le célèbre Tilly, pendant que les Suédois construisaient un pont, sous le feu de leur artillerie, une épaisse fumée produite par d'énormes amas de bois vert et de paille mouillée, entassés et allumés à cet effet, dérobait les travailleurs à la vue des Bavarois.

2. Son canon. Se dit souvent de l'artillerie en général.

3. Forme sa bataille. C'est-à-dire range son armée en ordre de bataille.

4. Le passage de la Duna eut lieu le 20 juin 1701, suivant Geyer; le vieux Dahlberg dirigeait les Suédois.

5. Étonnés. Ce mot, qui d'abord avait plus de force, en vertu de son origine (*tonare*, *attonitus*, être frappé du tonnerre), signifie ici frappé de stupeur ou plutôt surpris. — Sentir a le sens du mot *sentire*, s'apercevoir.

et le temps qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage[1]. Charles ne balança pas à les attaquer : il avait avec lui quinze mille hommes; Stenau et le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude et sanglante : le duc eut deux chevaux tués sous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi ; mais enfin, ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé, et à demi mort, du milieu de la mêlée, et de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le roi de Suède, après sa victoire, court à Mittau[2], capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché se rendirent à lui à discrétion : c'était un voyage plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse, et il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne et le czar avaient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne par les mains des Polonais mêmes. Là, étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, et observant sa sobriété extrême, dans un silence profond, paraissant comme enseveli dans ses grandes idées, un colonel allemand qui assistait à son dîner dit assez haut pour être entendu, que les repas que le czar et le roi de Pologne avaient faits au même endroit étaient un peu différents de ceux de Sa Majesté. « Oui, dit le roi en se levant, et j'en troublerai plus aisément leur digestion. » En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait [3].

1. L'avantage du terrain et le temps.... Ne faudrait-il pas régulièrement *rendirent*, au pluriel, puisqu'il y a deux sujets au verbe.

2. Mittau, sur l'Aa, capitale de la Courlande, bâtie par les Allemands; son vieux château a été longtemps l'asile de Louis XVIII exilé ; 15,000 hab. Si l'on en croit Lévesque (*Hist. de Russie*), les Suédois tuèrent tous les officiers saxons, que la maladie ou les blessures avaient retenus à Mittau.

3. Rien ne pouvait arrêter Charles XII, ni l'exemple de son aïeul

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie [1], est un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peuples ne sont chrétiens que depuis environ sept cent cinquante ans [2]. C'est une chose singulière, que la langue des Romains qui n'ont jamais pénétré dans ces climats [3], ne se parle aujourd'hui communément qu'en Pologne : tout y parle latin, jusqu'aux domestiques [4]. Ce grand pays est très-fertile; mais les peuples n'en sont que moins industrieux. Les ouvriers et les marchands qu'on voit en Pologne sont des Ecossais, des Français, surtout des Juifs. Ils y ont près de trois cents synagogues [5]; et, à force de multiplier, ils en seront chassés comme ils l'ont été d'Espagne [6]. Ils achètent à vil prix les blés, les bestiaux, les denrées du pays, les trafiquent [7] à Dantzick et en Allemagne, et vendent chèrement aux nobles de quoi satisfaire l'espèce de luxe qu'ils connaissent et qu'ils aiment. Ainsi ce pays, arrosé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de sel [8], et couvert

Charles-Gustave, qui, malgré ses exploits, avait échoué en Pologne; ni les conseils de ses amis, du vieil Oxenstiern surtout, qui, de son lit de mort, lui adressait en vain de salutaires avertissements.

1. La Sarmatie est un nom vague donné par les anciens à la vaste contrée située entre la Baltique et la mer Caspienne; la Sarmatie occidentale jusqu'au Tanaïs (Don) comprenait la Pologne et une partie de la Russie.

2. Le duc Mieczyslas Ier, après avoir epousé la fille de Boleslas, duc de Bohême, se convertit au christianisme en 965, fonda des églises et créa des diocèses. Les Polonais se montrèrent zélés partisans de la religion nouvelle, et pour prouver qu'ils étaient prêts à la défendre, ils établirent l'usage de tirer à demi le sabre hors du fourreau pendant la messe, au moment de l'évangile. Boleslas le Grand, son fils, organisa complétement l'Église polonaise.

3. *Climat* est ici employé dans le sens de *région*, *pays*, sans aucun rapport avec la température de l'air.

4. La langue latine, d'abord langue religieuse, devint ensuite la langue politique de la Pologne; il ne faudrait pas croire cependant que le latin ait été la langue usuelle de toute la population; la langue polonaise est toujours restée la langue nationale.

5. Synagogues. Temples où les juifs s'assemblent pour l'exercice public de leur religion.

6. Les juifs ont toujours été si nombreux en Pologne, que ce pays a été nommé *le Paradis des juifs* : on évaluait leur nombre, en 1832, à 564,000 dans la Pologne russe seulement; toujours unis, régis par leurs rabbins et par des chefs que la loi ne reconnaît pas, ils se soutiennent, en toute circonstance, contre les chrétiens, et ne songent qu'à s'enrichir à leurs dépens. Un costume particulier les distingue; c'est la robe de couleur sombre, agrafée jusqu'à la ceinture, le large manteau semblable à un froc, le chapeau à larges ailes et les pantoufles. Ils ont été chassés d'Espagne par Ferdinand et par Isabelle, après la prise de Grenade par les rois catholiques, en 1492. Mais, quoiqu'ils soient une plaie véritable pour la Pologne, ils n'ont pas cessé d'y multiplier.

7. Trafiquer. Ce verbe est plus habituellement employé comme verbe neutre.

8. Il y a le long des monts Karpathes une immense couche de sel fossile, qui

de moissons, reste pauvre malgré son abondance, parce que le peuple est esclave, et que la noblesse est fière et oisive.

Son gouvernement est la plus fidèle image de l'ancien gouvernement celte et gothique, corrigé ou altéré partout ailleurs. C'est le seul État qui ait conservé le nom de république avec la dignité royale [1].

Chaque gentilhomme a le droit de donner sa voix dans l'élection d'un roi et de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits est joint au plus grand des abus : le trône est presque toujours à l'enchère ; et comme un Polonais est rarement assez riche pour l'acheter, il a été vendu souvent aux étrangers [2]. La noblesse et le clergé défendent leur liberté contre leur roi, et l'ôtent au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit partout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit ! Là, le paysan ne sème point pour lui, mais pour des seigneurs à qui lui, son champ, et le travail de ses mains appartiennent, et qui peuvent le vendre et l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui est gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut, pour le juger dans une affaire criminelle, une assemblée entière de la nation ; il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné : ainsi il n'est presque jamais puni [3]. Il y en a beaucoup de pauvres ; ceux-là se mettent au service des

suffirait, dit-on, à la consommation du monde entier ; les exploitations les plus importantes sont celles de Bochnia et de Wieliczka dans la province de Galicie, qui appartient à l'Autriche.

1. Le mot de *république polonaise* fut employé d'abord dans le sens général où les Romains le prenaient d'habitude, sans y attacher la condition de formes particulières du gouvernement. Les étrangers l'entendirent bientôt dans l'opposition qu'il a présentée chez la plupart des modernes aux doctrines et aux institutions de la monarchie. Les Polonais finirent par le comprendre comme on faisait au dehors ; et, c'est une chose curieuse que de suivre dans les écrivains ou les orateurs les progrès que fit cette méprise et les résultats qu'elle a enfantés. On en vint à s'épouvanter de tout rapport avec les royautés héréditaires et puissantes du reste de l'Europe, comme d'une infidélité aux traditions des ancêtres, aux constitutions antiques de l'État, au nom même adopté pour la patrie. (De Salvandy, *Hist. de Pologne*, liv. Ier.)

2. Depuis l'extinction de la famille des Jagellons, lorsque la royauté devint purement élective, et que le trône fut acheté par Catherine de Médicis pour son fils Henri de Valois, en 1573, jusqu'à l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, qui l'emporta sur son rival, le prince de Conti, par la force, mais surtout par l'argent qu'il prodigua.

3. La phrase est embarrassée à cause de l'emploi alternatif du singulier et du pluriel, mais le sens n'est pas obscur.

plus puissantes, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses. Ils aiment mieux servir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce; et, en pansant les chevaux de leurs maîtres, ils se donnent le titre d'électeurs des rois et de destructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de sa majesté royale, le croirait le prince le plus absolu de l'Europe; c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on suppose chez d'autres nations entre le souverain et les sujets [1]. Le roi de Pologne, à son sacre même, et en jurant les *pacta conventa* [2], dispense ses sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il [3] viole les lois de la république.

Il nomme à toutes les charges, et confère tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne, que les terres et le rang de noble. Le fils d'un palatin [4] et celui du roi n'ont nul droit aux dignités de leur père; mais il y a cette grande différence entre le roi et la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée, et que la république a le droit de lui ôter la couronne, s'il transgressait les lois de l'État [5].

1. Voltaire fait allusion à certaines théories, émises dès lors par plusieurs publicistes, et qui ont eu leur dernier mot, au XVIIIe siècle, dans le fameux *Contrat social* de J.-J. Rousseau.

2. PACTA CONVENTA. C'était une sorte de capitulation que les diètes de Pologne rédigeaient et présentaient à la signature du roi, à chaque nouvelle élection. Leur origine remonte au XIVe siècle ; Kasimir le Grand ayant obtenu que son neveu, Louis de Hongrie, lui succédât en Pologne, on dressa des conditions ou pactes, qui liaient cet héritier présomptif ; mais les *pacta conventa*, imposés, en 1573, à Henri de Valois, étaient beaucoup plus explicites. De plus en plus chargés de conditions onéreuses, ces *pacta* réduisirent singulièrement l'autorité royale, et furent l'une des causes de l'anarchie polonaise au XVIIIe siècle.

3. Les grammairiens disent que maintenant on ne doit pas écrire *en cas que*, mais *au cas que*, c'est-à-dire, *dans le cas que*.

4. PALATIN. C'est dans l'origine le nom d'un officier du *palais;* on trouve des Palatins en Allemagne, en Hongrie, en France même, au temps des Karlovingiens. En Pologne, c'était le nom du gouverneur d'une *voivodie* ou *palatinat*, province du royaume ; nommés par le roi, les palatins faisaient tous partie du sénat.

5. Les nobles polonais se considéraient tous comme égaux, et le nonce Jean Zamoyski, qui signait *eques polonus, par omnibus*, s'acquit une immense popularité, au XVIe siècle, en faisant décider « que les sénateurs et les nobles » étant égaux, tous devaient concourir à » l'élection de leur souverain, et chacun » devait avoir le droit d'être éligible. » Ce fut cependant la cause des troubles et de la décadence du pays ; aussi un célèbre publiciste polonais pouvait s'écrier, en 1788 : « Quand je vois des Polonais jeter des fleurs sur ta tombe, je m'étonne ; car tu as implanté l'anarchie, en laissant le champ libre aux abus de l'aristocratie, et les Polonais, ne voulant point renoncer à la forme de gouvernement que tu as créée, ont préparé leur perte. »

La noblesse, jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, et rarement ses affections. A peine ont-ils élu un roi, qu'ils craignent son ambition, et lui opposent leurs cabales. Les grands qu'il a faits, et qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la cour sont l'objet de la haine du reste de la noblesse : ce qui forme toujours deux partis ; division inévitable, et même nécessaire, dans des pays où l'on veut avoir des rois, et conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les états généraux qu'on appelle diètes[1]. Ces états sont composés du corps du sénat et de plusieurs gentilhommes ; les sénateurs sont les palatins et les évêques : le second ordre est composé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes assemblées préside l'archevêque de Gnesne[2], primat[3] de Pologne, vicaire[4] du royaume dans les interrègnes, et la première personne de l'Etat après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la pourpre romaine[5] ne donnant aucune préséance dans le sénat, un évêque qui serait cardinal serait obligé ou de s'asseoir à son rang de sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes se doivent tenir, par les lois du royaume, alternativement en Pologne et en Lithuanie. Les députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme

1. Diète (de *diaïta*, conduite, ou de *dies indictus*, jour désigné) est le nom que l'on a donné aux assemblées nationales dans plusieurs contrées de l'Europe, en Allemagne, en Suisse, en Suède, en Pologne. Dans ce dernier pays, les diètes se réunissaient habituellement sur l'invitation du roi ; quand il s'agissait d'élire le souverain, elles s'appelaient *diètes d'élection*, et se tenaient en plein champ, à Wola, près de Varsovie ; tous ceux qui y assistaient étaient à cheval.

2. Gnesne ou Gnesen, la plus ancienne ville de la Pologne, aujourd'hui dans la province prussienne de Posen ; siége d'un archevêché fondé en 1000. C'était jadis la capitale de la Grande Pologne.

3. Primat. On nomma ainsi dans l'Église d'Orient, puis dans celle d'Occident, certains prélats qui avaient une sorte de juridiction supérieure sur plusieurs archevêchés ou évêchés.

4. Le vicaire est ordinairement celui qui est établi sous un supérieur pour tenir sa place en certaines fonctions ; ici, c'est celui qui remplace le roi dans les interrègnes.

5. Pourpre romaine. Les cardinaux, grands dignitaires de l'Église romaine, maintenant au nombre de 70, et investis du droit d'élire le pape, portent un chapeau rouge, un vêtement de pourpre, une barrette et un rochet.

les anciens Sarmates, dont ils sont descendus[1], et quelquefois même au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoraient Chaque gentilhomme député à ces états généraux jouit du droit qu'avait à Rome les tribuns du peuple, de s'opposer aux lois du sénat. Un seul gentilhomme, qui dit *Je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste ; et s'il part de l'endroit où se tient la diète, il faut alors qu'elle se sépare[2].

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du roi, quoique souvent contre son consentement et contre ses intérêts; à peu près comme la Ligue[3] se servait en France du nom de Henri III pour l'accabler; et comme en Angleterre le Parlement, qui fit mourir Charles Ier sur un échafaud[4], commença par mettre le nom de ce prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les Etats monarchiques un roi peut abolir les lois de son prédécesseur, et les siennes propres.

1. Les Polonais appartiennent à la race des Slaves, qui occupaient le pays compris sous le nom assez vague de Sarmatie ; les Sarmates véritables paraissent une horde mongole ou tartare mêlée avec les Scythes. Au reste les anciens Germains délibéraient aussi tout armés ; « *considunt armati;* nihil neque publicæ neque privatæ rei nisi armati agunt. » (Tacite, *Mœurs des Germains.*)

2. C'est ce qu'on appelait le *liberum veto*. Depuis 1652, cette funeste institution fut l'une des grandes causes des malheurs de la Pologne ; au xviiie siècle, la Russie devait faire tous ses efforts pour empêcher son abolition ; elle en fut détruite que par la constitution du 3 mai 1791, lorsque la ruine complète de la Pologne ne pouvait plus être conjurée.

3. La ligue, ou association des catholiques français, avait pour but la défense de la religion ; mais dirigée par les Guises ambitieux, elle menaça la royauté d'Henri III, et ne fut vaincue que par Henri IV (1576-1598).

4. Le long Parlement, en Angleterre, commença la Révolution contre Charles Ier, en attaquant ses ministres et surtout Strafford ; puis il soutint la guerre civile contre le roi lui-même, le vainquit, et le fit monter sur l'échafaud (1640-1649). La ressemblance indiquée par Voltaire nous semble un peu forcée.

La noblesse, qui fait les lois de la république, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, et peut composer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée, nommé *pospolite*, se meut difficilement, et se gouverne mal : la difficulté des vivres et des fourrages la met dans l'impuissance de subsister longtemps assemblée. La discipline, la subordination, l'expérience, lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un temps dans l'esclavage; mais elle secoue bientôt le joug : ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, et qui se relèvent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre; ils veulent être les seuls remparts de leur république; ils ne souffrent jamais que leur roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve moins pour les défendre que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontières [1]. Que si [2] dans leurs guerres, ou civiles ou étrangères, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vielles murailles à demi ruinées, élargir des fossés presque comblés, et la ville est prise avant que les retranchements soient achevés.

La pospolite [3] n'est pas toujours à cheval pour garder le pays; elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du roi, dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la république. Elle est composée de deux corps sous deux grands-généraux différents. Le premier corps est celui de la Pologne, et doit être de trente-six mille hommes : le second, au nombre

1. Ces places de guerre étaient surtout : Dantzig au nord, Kaminieck, en Podolie, vers le sud, sur les frontières de la Turquie, Sandomir, sur la Vistule, Zamoce, dans la province de Lublin, etc.

2. Que si, comme en latin *quod si*.

3. La pospolite, en Pologne, répondait à la levée de l'arrière-ban, en France, au moyen âge. On ne sait pas bien quelle est l'étymologie de ce mot, dont Voltaire a d'ailleurs clairement indiqué le sens.

de douze mille, est celui de Lithuanie[1]. Les deux grands-généraux sont indépendants l'un de l'autre : quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république, et ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les colonels sont les maîtres absolus de leurs régiments; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, et à leur payer leur solde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils désolent le pays et ruinent les laboureurs pour satisfaire leur avidité et celle de leurs soldats. Les seigneurs polonais paraissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes; leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentilshommes : elle est remarquable par la beauté des chevaux, et par la richesse des habillements et des harnais.

Les gendarmes[2] surtout, que l'on distingue en houssards[3] et pancernes[4], ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques et clous d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés et quelquefois d'argent massif, avec de grandes housses traînantes, à la manière des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée et superbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vêtue, mal armée, sans habits d'ordonnance ni rien d'uniforme; c'est ainsi du moins qu'elle fut jusque vers 1710. Ces fantassins, qui ressemblent à des Tartares vagabonds, supportent avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue et tout le poids de la guerre[5].

On voit encore dans les soldats polonais le caractère des

1. Voir à la page 67, note 1, les raisons historiques qui amenèrent la formation de ces deux armées, l'une pour la Pologne, l'autre pour la Lithuanie.

2. LES GENDARMES, c'est-à-dire les gens d'armes, les hommes d'armes.

3. LES HOUSSARDS (v. p. 28, n. 5).

4. LES PANCERNES formaient la grosse cavalerie, et tiraient leur nom de leur cotte de maille (panczernik); ils avaient aussi une espèce de casquette ou calotte de fer, entourée d'un réseau de fer, qui tombait jusque sur les épaules.

5. Voltaire, dans son *Discours sur l'histoire de Charles XII*, a remarqué que l'infanterie polonaise était déjà, en 1739, mieux disciplinée et avait des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas précédemment.

anciens Sarmates, leurs ancêtres; aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir et à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'était flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattraient en sa faveur, que la pospolite polonaise s'armerait à ses ordres, et que toutes ces forces, jointes aux Saxons ses sujets, et aux Moscovites ses alliés, composeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oserait paraître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours par les soins mêmes qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses pays héréditaires au pouvoir absolu, il crut trop peut-être qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de son règne fit des mécontents; ses premières démarches irritèrent le parti qui s'était opposé à son élection, et aliénèrent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons saxonnes, et ses frontières de troupes. Cette nation, bien plus jalouse de maintenir sa liberté qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du roi Auguste contre la Suède et l'irruption en Livonie comme une entreprise avantageuse à la république. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonais sentaient que si cette guerre entreprise sans leur consentement était malheureuse, leur pays, ouvert de tous côtés, serait en proie au roi [1] de Suède; et que, si elle était heureuse, ils seraient subjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays [2]. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés [3] par Charles XII justement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre [4], qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la

1. Serait en proie. On dit plus ordinairement *être la proie de;* être en proie, *esse in præda,* a peut-être plus d'énergie.

2. Enclaverait. Tiendrait la Pologne enclavée, serrée entre.

3. Ravagés. On dit plus ordinairement *ravager un pays;* cependant Corneille a écrit : « Attila ravageait les peuples indéfendus. »

4. Ils ne formèrent qu'un cri contre, c'est-à-dire tous se prononcèrent

Suède. Ils regardèrent les Saxons et les Moscovites comme les instruments de leurs chaînes. Bientôt, voyant que le roi de Suède avait renversé tout ce qui était sur son passage et s'avançait avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur souverain avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis divisaient alors la Lithuanie [1], celui des princes Sapieha, et celui d'Oginski. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes Sapieha ; et Oginski, mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée lithuanienne, que ces troubles et le défaut d'argent réduisaient à un petit nombre, était en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne était séparé en petits corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne et subsistaient de rapines. Auguste ne voyait en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, et une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux et implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée ; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les lois, elle n'était pas de dix-huit mille. Non-seulement elle était mal payée et mal armée, mais ses généraux ne savaient encore quel parti prendre.

La ressource du roi était d'ordonner à la noblesse de le suivre ; mais il n'osait s'exposer à un refus, qui eût trop découvert et par conséquent augmenté sa faiblesse.

hautement, en se récriant contre la guerre ; l'expression est rapide et hardie.—Plus loin, page 70, *tout le monde criait pour la liberté*.

1. La Lithuanie (pays des Lettons) fut d'abord la contrée située sur les bords du Niémen et de la Vilia ; elle s'agrandit au XIII[e] siècle, et forma définitivement un grand-duché sous Ringold. Les Lithuaniens, combattant les Russes, s'étendirent, au XIV[e] siècle, vers le sud et vers l'est. Le grand-duc, Jagellon, épousa en 1386 la reine de Pologne, Hedwige, et introduisit le christianisme en Lithuanie. Depuis lors, les deux pays commencèrent à avoir des destinées communes ; en 1569, le grand-duché fut incorporé à la Pologne, mais sur le pied d'une égalité absolue ; au XVII[e] siècle, il fut décidé que les diètes se tiendraient, de trois fois l'une, à Grodno. Les Lithuaniens conservèrent leur langue, leurs mœurs, leurs coutumes particulières, toujours jaloux de la Pologne, toujours prêts à se séparer du royaume ; ainsi, en 1812, ils prirent une faible part à l'insurrection ; et leur réunion à la Russie s'est effectuée avec assez de facilité. La Lithuanie forme les 6 gouvernements russes de Mohilev, Vitepsk, Kovno, Vilna, Grodno, Minsk ; la capitale fut d'abord Vilna, puis Grodno.

Dans cet état de trouble et d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diète : de même qu'en Angleterre, dans les temps difficiles, tous les corps de l'Etat présentent des adresses au roi, pour le prier de convoquer un parlement. Auguste avait plus besoin d'une armée que d'une diète, où les actions des rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie [1] pour le 2 de décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que Charles XII avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenaient pour les Sapieha, les Lubomirski et leurs amis, le palatin Leczinski, trésorier de la couronne, qui devait sa fortune au roi Auguste, et surtout les partisans des princes Sobieski, étaient tous secrètement attachés au roi de Suède.

Le plus considérable de ces partisans, et le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, était le cardinal Radjouski, archevêque de Gnesne, primat du royaume, et président de la diète. C'était un homme plein d'artifice et d'obscurité [2] dans sa conduite, entièrement gouverné par une femme ambitieuse, que les Suédois appelaient *Madame la cardinale*, laquelle ne cessait de le pousser à l'intrigue et à la faction [3]. Le roi Jean Sobieski [4], prédécesseur d'Auguste, l'avait d'abord fait évêque de Varmie [5] et vice-chancelier du royaume. Radjouski, n'étant encore

1. Varsovie, sur la rive gauche de la Vistule, est une ville très-ancienne ; d'abord capitale du duché de Mazovie, elle ne devint la capitale de la Pologne qu'en 1566 ; elle a une forte citadelle construite en 1632. Prise par le Russe Souvarov en 1794, elle fut donnée à la Prusse ; occupée par les Français en 1806, elle fut, de 1807 à 1815, la capitale du grand-duché de Varsovie ; alors cédée aux Russes, elle leur est restée malgré les deux insurrections de 1830 et de 1848. Varsovie est maintenant la capitale de la Pologne russe. 160,000 h., en y comprenant le faubourg de Praga, sur la rive droite de la Vistule.

2. Les premières éditions donnent le pluriel *obscurités ;* plus loin, Voltaire dit également : « leurs discours furent pleins de ménagements et d obscurités. »

3. Le mot *faction* n'a pas habituellement ce sens général.

4. Jean Sobieski, l'un des héros de la Pologne, né en 1629, est célèbre surtout par la victoire qu'il remporta à Choczim sur les Turcs, en 1673 ; nommé roi en 1674, il délivra Vienne assiégée par deux cent mille Ottomans en 1683, et mourut en 1696. Ses dernières années furent troublées par des diètes tumultueuses ; il fit des fautes graves et eut trop de complaisance pour les étrangers. Son fils aîné, Jacques Sobieski, maria sa fille au prétendant Jacques III d'Angleterre, et mourut en Autriche (1734) ; avec lui s'éteignit cette famille illustre.

5. Warmie, petit pays polonais, presque enclavé dans la Prusse royale à l'est de la Passarge.

qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat; ainsi, réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de Jean pour mettre le prince Jacques Sobieski sur le trône; mais le torrent [1] de la haine qu'on portait au père, tout grand homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal-primat se joignit alors à l'abbé de Polignac, ambassadeur de France, pour donner la couronne au prince de Conti, qui en effet fut élu. Mais l'argent et les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations. Il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, et attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation et ce nouveau roi.

Les victoires de Charles XII, protecteur du prince Jacques Sobieski, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement général de tous les esprits contre le roi Auguste, firent croire au cardinal-primat que le temps était arrivé où il pourrait renvoyer Auguste en Saxe, et ouvrir au fils du roi Jean le chemin du trône. Ce prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le roi Auguste était haï; mais il n'osait concevoir alors l'idée d'une si grande révolution; et cependant [2] le cardinal en jetait insensiblement les fondements.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde et par la charité, piéges usés et connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les chrétiens adorent également [3], de donner la paix à la Pologne et à son roi. Charles XII répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restait dans le grand-duché de

1. L'expression est forte et hardie; Voltaire emploie plusieurs fois ce mot; ainsi, *dans le torrent de sa mauvaise fortune*, page 94.

2. Cependant, pendant ce temps, *interea*.

3. Tous les chrétiens, catholiques et protestants, sans distinction de sectes.

Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète; qu'il faisait la guerre à Auguste et aux Saxons, non aux Polonais; et que, loin d'attaquer la république, il venait la tirer d'oppression. Ces lettres et ces réponses étaient pour le public. Des émissaires qui allaient et venaient continuellement de la part du cardinal au comte Piper [1], et des assemblées secrètes chez ce prélat, étaient les ressorts qui faisaient mouvoir la diète : elle proposa d'envoyer une ambassade à Charles XII, et demanda unanimement au roi [2] qu'il n'appelât plus les Moscovites sur les frontières, et qu'il renvoyât ses troupes saxonnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avait déjà fait ce que la diète exigeait de lui. La ligue conclue secrètement à Birzen avec le Moscovite était devenue aussi inutile qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au czar les cinquante mille Allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'Empire. Le czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressait pas de secourir alors de toutes ses forces un royaume divisé, dont il espérait recueillir quelques dépouilles [3]. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois; fuyant partout devant le vainqueur, et ravageant les terres des Polonais, jusqu'à ce que, poursuivis par les généraux suédois, et ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée saxonne battue à Riga, le roi Auguste les envoya hiverner et se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation polonaise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La diète était partagée en presque autant de factions qu'il y avait de palatins. Un jour les intérêts du roi Auguste y dominaient, le lendemain ils y étaient proscrits. Tout le monde criait pour la liberté et la justice, mais on ne savait point ce

1. Au comte Piper, c'est-à-dire, vers le comte Piper, principal ministre de Charles XII.

2. Au roi, c'est-à-dire, à Auguste.

3. Puis, Pierre créait alors sa flotte et attaquait les provinces voisines du golfe de Finlande, qu'il lui importait surtout d'enlever aux Suédois.

que c'était que d'être libre et juste. Le temps se perdait à cabaler en secret et à haranguer en public. La diète ne savait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies [1] n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les factieux y sont hardis, et que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La diète se sépara en tumulte le 17 février de l'année 1702, après trois mois de cabales et d'irrésolutions. Les sénateurs, qui sont les palatins et les évêques, restèrent dans Varsovie. Le sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement [2] des lois, que rarement les diètes infirment ; ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, et décida plus vite.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambassade proposée dans la diète, que la pospolite monterait à cheval, et se tiendrait prête à tout événement : ils firent plusieurs règlements pour apaiser les troubles de Lithuanie, et plus encore pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des lois dures de son vainqueur que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au roi de Suède, et voulut entamer avec lui un traité secret. Il fallait cacher cette démarche au sénat, qu'il regardait comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire était délicate; il s'en reposa sur la comtesse de Koenigsmark [3], Suédoise d'une grande naissance, à la-

1. Compagnies. Assemblées, comme celles du Parlement et de l'Académie.

2. Provisionnellement. Voir la n. 3 de la page 39.

3. La comtesse Marie-Aurore de Kœnigsmark était d'une famille illustre de Suède ; Christophe de Kœnigsmark, né en Allemagne, se distingua au service de la Suède pendant la guerre de Trente ans, et mourut en 1662 ; son frère, Othon-Guillaume, général et ambassadeur de Charles XI, entra au service de Venise, et prit Athènes ; une bombe, lancée par ses soldats, fit sauter une partie du Parthénon, dont les Turcs avaient fait une poudrière. Le fils aîné de Christophe, le général Conrad-Christophe, marié à Christine Wrangel, fille de l'illustre maréchal, fut le père de Charles-Jean, de Philippe, d'Aurore et de Wilhelmine. Charles-Jean eut une vie pleine d'aventures extraordinaires, et mourut en Morée, à vingt-six ans (1688). Philippe, colonel suédois, à la cour de Hanovre, est surtout connu par son intrigue avec Sophie-Dorothée, épouse du prince électoral George, et par sa mort mystérieuse ; il disparut tout à coup en 1694, assailli, dit-on, par des sbires, qui le poignardèrent dans le palais même, ou qui, suivant Saint-Simon, le jetèrent tout vivant dans un four brûlant. Aurore de Kœnigsmark, née probablement à Stade, en 1673, devint la maîtresse

quelle il était alors attaché. C'est elle dont le frère est connu par sa mort malheureuse, et dont le fils a commandé les armées en France avec tant de succès et de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par son esprit et sa beauté, était plus capable qu'aucun ministre de faire réussir une négociation. De plus, comme elle avait du bien [1] dans les États de Charles XII, et qu'elle avait été longtemps à sa cour, elle avait un prétexte plausible d'aller trouver ce prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, et s'adressa d'abord au comte Piper, qui lui promit trop légèrement une audience de son maître. La comtesse, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables personnes de l'Europe, avait le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avait jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y était née [2]; elle s'amusait même quelquefois à faire des vers français, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles [3]. Elle en composa pour Charles XII, que l'histoire ne doit point omettre. Elle introduisait les dieux de la Fable, qui tous louaient les différentes vertus de Charles. La pièce finissait ainsi :

Enfin chacun des dieux, discourant à sa gloire,
Le plaçait par avance au temple de mémoire :
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit et d'agréments étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il refusa constamment de

d'Auguste, électeur de Saxe ; elle fut la mère de l'illustre Maurice de Saxe ; elle était célèbre par sa beauté, son esprit, son caractère bienveillant ; devint abbesse de Quedlimbourg, se consacra à l'éducation de son fils, et mourut en 1728. Le roi de Prusse fit ouvrir son tombeau en 1843 ; le corps était bien conservé.

1. La comtesse de Kœnigsmark avait alors perdu l'immense fortune amassée par son grand-père ; elle était allée plusieurs fois à Stockholm, mais elle n'avait pas assurément fait de longs séjours à la cour de Charles XII.

2. Elle mérite tous les éloges que lui donne Voltaire ; car elle était l'une des personnes les plus aimables de son temps ; on dit qu'elle avait composé une comédie en vers français, qui fut représentée à Stockholm, devant la cour ; mais il paraît que ses vers, conservés à la bibliothèque de Quedlimbourg (éclogues, impromptus, épigrammes, etc.), sont tous assez médiocres, tandis que sa correspondance est pleine de charme.

3. Versailles, on le sait, fut, sous Louis XIV et sous Louis XV, la résidence de la cour, et comme le centre de la haute société française et de l'urbanité. La cour de Louis XIV, dit M. Villemain, et tout ce qui venait s'y réunir, attiré par l'éclat du prince, offrait au plus haut degré ce charme et cette puissance de l'esprit, qui marquaient en même temps le soudain progrès des lettres.

la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin dans les fréquentes promenades qu'il faisait à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit; elle descendit de carrosse dès qu'elle l'aperçut: le roi la salua sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, et s'en retourna dans l'instant; de sorte que la comtesse de Koenigsmark ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle [1].

Il fallut alors que le roi de Pologne se jetât dans les bras du sénat. Il lui fit deux propositions par [2] le palatin de Marienbourg [3]: l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la république, à laquelle il paierait de ses propres deniers deux quartiers d'avance; l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le cardinal-primat fit une réponse aussi dure qu'était le refus du roi de Suède. Il dit au palatin de Marienbourg, au nom de l'assemblée, « qu'on avait résolu d'envoyer à Charles XII une ambassade, et qu'il ne lui conseillait pas de faire venir les Saxons. »

Le roi, dans cette extrémité, voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans [4] alla de sa part trouver Charles, pour savoir de lui où et comment Sa Majesté suédoise voudrait recevoir l'ambassade du roi son maître et de la république. On avait oublié malheureusement de demander un passe-port aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en prison au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptait recevoir une ambassade de la république, et rien du roi Auguste. Cette violation du droit des gens n'était permise que par la loi du plus fort [5].

1. Voltaire, en historien épris de son héros, et embarrassé de condamner une inconvenance, qui ne lui avait point échappé, s'en tire agréablement par une espèce de madrigal; Charles XII se conduisit, en cette circonstance, comme un homme mal élevé; la comtesse se contenta de dire qu'elle était bien malheureuse d'être la seule personne au monde, à laquelle ce grand prince eût tourné le dos.

2. Par l'intermédiaire du.

3. Marienbourg, sur le Nogath, affluent oriental de la Vistule, à 50 kil. au sud-est de Dantzig, fut anciennement la capitale de l'ordre Teutonique; elle avait titre de palatinat. Elle est maintenant dans la province de Prusse. 6,000 h.

4. CHAMBELLAN, officier de la chambre du roi, *cambellanus;* ou, dans le vieux langage, chambrier, *camerarius.*

5. Ou plutôt « n'était pas permise; » car

Alors Charles, ayant laissé derrière lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au delà de Grodno [1], ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, et plus mal fortifiée.

A quelques milles par delà Grodno, il rencontra l'ambassade de la république; elle était composée de cinq sénateurs. Ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial que le roi ne connaissait guère; ils demandèrent qu'on traitât la république de *sérénissime* [2], qu'on envoyât au-devant d'eux les carrosses du roi et des sénateurs. On leur répondit que la République serait appelée *illustre*, et non *sérénissime;* que le roi ne se servait jamais de carrosse; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'officiers, et point de sénateurs; qu'on leur enverrait un lieutenant général, et qu'ils arriveraient sur leurs propres chevaux.

Charles XII les reçut dans sa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire; leurs discours furent pleins de ménagements et d'obscurités. On remarquait qu'ils craignaient Charles XII, qu'ils n'aimaient pas Auguste, mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne se conclut, et Charles XII leur fit comprendre enfin qu'il conclurait dans Varsovie.

Sa marche fut précédée par un manifeste dont le cardinal et son parti inondèrent la Pologne en huit jours. Charles, par cet écrit, invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la sienne, et prétendait leur faire voir que leurs intérêts et les siens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différents; mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du sénat et par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impressions [3]. Il fallut recon-

la loi du plus fort ne peut ni autoriser ni permettre une violation du droit des gens aussi brutale.

1. Grodno, sur la rive droite du Niémen, dans le gouvernement russe de ce nom, en Lithuanie; de 1673 à 1752, les diètes polonaises devaient s'y réunir de trois fois l'une; là fut signé le traité de partage en 1793; là Stanislas, le dernier roi, abdiqua honteusement la couronne en 1795. 16,000 hab.

2. Sérénissime. Ce superlatif, comme tous les autres du même genre, excepté *généralissime*, qui est dû à Richelieu, nous vient de la langue italienne; il accompagne habituellement le mot altesse.

3. Impressions. Voltaire emploie ce mot, tantôt sans régime, comme ici; tantôt avec un régime : « qui fait toujours impression sur les hommes » (p. 43); tantôt, comme dans cette phrase

naître Charles pour protecteur, puisqu'il voulait l'être, et qu'on était encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les sénateurs, contraires à Auguste, publièrent hautement l'écrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés[1] demeurèrent dans le silence. Enfin, quand on apprit que Charles avançait à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir; le cardinal quitta Varsovie des premiers; la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénoûment de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambassadeur de l'Empereur, celui du czar, le nonce du pape[2], et quelques évêques et palatins liés à sa fortune. Il fallait fuir, et on n'avait encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un conseil avec ce petit nombre de sénateurs qui représentaient encore le sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service, ils étaient Polonais; ils avaient tous conçu une si grande aversion pour les troupes saxonnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au delà de six mille[3] pour sa défense; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seraient commandés par le grand-général de la Pologne, et renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laissèrent la disposition.

Après ce résultat, le roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, et peu satisfait de son parti même. Il fit aussitôt publier ses universaux[4] pour assembler la pospolite et les armées, qui n'étaient guère que de vains noms: il n'y avait rien à espérer en Lithuanie, où étaient les Sué-

« il n'avait donné de lui que de mauvaises impressions » (p. 35).

1. Le peu qui lui étaient attachés. C'est un exemple assez curieux du pluriel avec un nom collectif.

2. Nonce, du latin *nuntius* ou *nuncius;* c'est le nom de l'envoyé du pape auprès des différents gouvernements, de l'ambassadeur qui représente sa puissance spirituelle et son autorité temporelle. En Pologne, les députés à la diète s'appelaient également nonces.

3. Six mille. Il faudrait six mille soldats ou six mille Saxons; car le mot troupes ne peut pas être ici sous-entendu.

4. Universaux. On appelait ainsi les lettres circulaires, adressées par le roi de Pologne aux grands du royaume et aux palatinats, soit pour la convocation de la diète, soit pour les autres affaires du royaume. On disait aussi jadis les *lettres royaux*, pour désigner, en France, les lettres qui s'expédiaient, en chancellerie, au nom du roi.

dois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions et de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse, intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le roi, autorisé par les lois de l'Etat, ordonne, sur peine de la vie [1], à tous les gentilshommes de monter à cheval et de le suivre; il commençait à devenir problématique si on devait lui obéir [2]. Sa grande ressource était dans les troupes de son électorat, où la forme du gouvernement, entièrement absolue, ne lui laissait pas craindre une désobéissance. Il avait déjà mandé secrètement douze mille Saxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en faisait encore revenir huit mille, qu'il avait promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France [3], et qu'il fut obligé de rappeler par la nécessité où il était réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les esprits, et violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettait que six mille; mais il savait bien que, s'il était vainqueur, on n'oserait pas se plaindre, et que, s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ces soldats arrivaient par troupes, et qu'il allait de palatinat en palatinat rassembler la noblesse qui lui était attachée, le roi de Suède arriva [4] enfin devant Varsovie, le 5 mai 1702. A la première sommation, les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison polonaise, congédia la garde bourgeoise, établit des corps-de-garde partout, et ordonna aux habitants de venir remettre toutes leurs armes; mais, content de [5] les désarmer, et ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi Auguste assemblait alors ses forces à Cracovie; il fut bien surpris d'y voir arriver le

1. Sur peine de la vie. On dirait aujourd'hui *sous peine de la vie* ou *sous peine de mort*.

2. Il commençait a devenir problématique si... C'est une tournure qui paraît plus latine que française.

3. C'était la grande guerre de la Succession d'Espagne; l'empereur Léopold, soutenu par une grande partie de l'Empire, réclamait tout l'héritage du roi d'Espagne, Charles II, pour son second fils, l'archiduc Charles.

4. Arrivaient.... Arriva.... Encore une de ces répétitions, dont Voltaire ne se fait pas faute, qu'il faut sans doute éviter autant que possible, mais que les puristes évitent trop souvent avec affectation.

5. Content de, se contentant de, sans aucune idée de plaisir.

cardinal-primat. Cet homme prétendait peut-être garder jusqu'au bout la décence de son caractère[1], et chasser son roi avec des dehors respectueux; il lui fit entendre que le roi de Suède paraissait disposé à un accommodement raisonnable, et demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvait refuser, c'est-à-dire la liberté de lui nuire.

Le cardinal-primat courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avait point encore osé se présenter. Il vit ce prince à Praag [2], près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avait usé avec les ambassadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gants de buffle qui lui venaient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étaient le duc de Holstein son beau-frère, le comte Piper son premier ministre, et plusieurs officiers généraux. Le roi avança quelques pas au-devant du cardinal; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart d'heure, que Charles finit en disant tout haut : « Je ne donnerai point la paix aux Polonais qu'ils n'aient élu un autre roi. » Le cardinal, qui s'attendait à cette déclaration, la fit savoir aussitôt à tous les palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disait en avoir, et en même temps de la nécessité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle, le roi de Pologne vit bien qu'il fallait perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes saxonnes étaient arrivées des frontières de Saxe; la noblesse du palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui offrir ses services. Il encourageait lui-même chacun de ses gentilshommes à se souvenir de de leurs serments; ils lui promirent de verser pour lui

1. Décence de son caractère, c'est-à-dire, comme Voltaire l'explique d'ailleurs, les dehors respectueux, qui *convenaient* au *caractère* dont il était revêtu, à la dignité qui le distinguait.

2. Praag ou plutôt Praga, sur la rive droite de la Vistule, est aujourd'hui regardé comme un faubourg de Varsovie. Praga, enlevé par Souvarov, en 1794, et cruellement saccagé, est encore célèbre par une victoire des Polonais sur les Russes, en 1830.

jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leurs secours, et des troupes qui portaient le nom de l'*armée de la couronne*, il alla pour la première fois chercher en personne le roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie [1].

Les deux rois parurent en présence, le 13 juillet de cette année 1702, dans une vaste plaine auprès de Clissau [2], entre Varsovie et Cracovie. Auguste avait près de vingt-quatre mille hommes ; Charles XII n'en avait que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein, qui commandait la cavalerie suédoise, jeune prince plein de courage et de vertu [3], reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort; on lui dit que oui; il ne répondit rien. Quelques larmes tombèrent de ses yeux : il se cacha un moment le visage avec les mains; puis tout à coup, poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis à la tête de ses gardes [4].

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais il ne combattait qu'avec ses Saxons ; les Polonais, qui formaient son aile droite, s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de Charles XII prévalut. Il remporta une victoire complète ; le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'Auguste, lui demeurèrent [5]. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, et marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fer-

1. Cracovie, sur la rive gauche de la Vistule, fondée vers 700 ; ancienne capitale de la Pologne avant Varsovie ; elle était restée indépendante en 1815; mais, en 1846, les Autrichiens l'ont annexée avec son territoire à la Galicie, malgré les protestations de l'Angleterre et de la France. 27,000 hab.

2. La bataille de Clissau ou Clissow, sur la Nida, se livra, le 20 juillet, suivant Geyer.

3. Vertu, dans le sens du latin *virtus*, mérite.

4. Un neveu de ce prince, Adolphe-Frédéric, fut élu prince royal de Suède, en 1748, par l'influence de la Russie ; il monta sur le trône en 1751; après lui régnèrent Gustave III (1771-1792), Gustave IV (1792-1809) et Charles XIII (1809-1818).

5. Lui demeurèrent, c'est-à-dire restèrent en son pouvoir; cette expression est assez souvent employée, quoique le Dictionnaire de l'Académie ne parle pas de cette acception.

mer leurs portes au vainqueur; il les fit rompre. La garnison n'osa tirer un seul coup; on la chassa à coups de fouet et de canne jusque dans le château, où le roi entra avec elle. Un seul officier d'artillerie osant se préparer à mettre le feu au canon, Charles court à lui, et lui arrache la mèche : le commandant se jette aux genoux du roi. Trois régiments suédois furent logés à discrétion chez les citoyens, et la ville taxée à une contribution de cent mille rixdales. Le comte de Steinbock, fait gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avait caché des trésors dans les tombeaux des rois de Pologne, qui sont à Cracovie dans l'église Saint-Nicolas, les fit ouvrir [1] : on n'y trouva que des ornements d'or et d'argent qui appartenaient aux églises; on en prit une partie, et Charles XII envoya même un calice d'or à une église de Suède; ce qui aurait soulevé contre lui les Polonais catholiques, si quelque chose avait pu prévaloir contre la terreur de ses armes [2].

Il sortait de Cracovie, bien résolu de poursuivre le roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit et lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fit aussitôt répandre [3] dans la Pologne et dans l'Empire que Charles XII était mort de sa chute. Cette fausse nouvelle, crue quelque temps, jeta tous les esprits dans l'étonnement et dans l'incertitude [4]. Dans

1. La cathédrale, brûlée et rebâtie plusieurs fois, a reçu dans ses caveaux les dépouilles mortelles des rois; les monuments funèbres des princes et des grands hommes ornent les seize chapelles latérales; les tombeaux de Sobieski, de Kosciuszko et de Poniatowski sont dans un souterrain, à l'entrée de la chapelle où est inhumé Vladislas Jagellon.

2. Au reste, le séjour des Suédois était à charge au pays; ils exigeaient impitoyablement des vivres et des contributions, et brûlaient les villes et les bourgades qui s'y refusaient. Charles voulait réduire les habitants *au point de pouvoir les rouler entre ses doigts;* et il ordonnait à ses généraux de se conduire à la *manière des Impériaux.* On se soumettait par crainte; mais cette conduite explique le mécontentement des Polonais, qui se soulevèrent contre les Suédois et leur protégé Stanislas, quand Charles XII ne fut plus là pour inspirer la terreur.

3. Répandre que... Le bruit est sous-entendu.

4. Il y a ici quelque confusion dans le récit de Voltaire; Auguste réunit d'abord une diète à Sandomir; elle fut très-orageuse; les partisans de la Suède furent déclarés traîtres à la patrie, et l'on promit de soutenir le roi, si Charles rejetait les propositions d'une paix honorable. Auguste lui offrit de déclarer la guerre à la Russie, et de lui payer 6,000,000 pour les frais de guerre. Charles, malgré les prières de sa sœur,

ce petit intervalle, il assemble à Marienbourg puis à Lublin [1], tous les ordres du royaume déjà convoqués à Sandomir [2]. La foule y fut grande ; peu de palatinats refusèrent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, et par cette affabilité nécessaire aux rois absolus pour se faire aimer, et aux rois électifs pour se maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du roi de Suède; mais le mouvement était déjà donné à ce grand corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avait reçue : tous les membres jurèrent de demeurer fidèles à leur souverain ; tant les compagnies sont sujettes aux variations! Le cardinal-primat lui-même, affectant encore d'être attaché au roi Auguste, vint à la diète de Lublin ; il y baisa la main au roi, et ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistait à jurer que l'on n'avait rien entrepris et qu'on n'entreprendrait rien contre Auguste. Le roi dispensa le cardinal de la première partie du serment, et le prélat jura le reste en rougissant. Le résultat de cette diète fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son souverain ; qu'on donnerait six semaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, et pareil terme aux princes Sapieha, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations, Charles XII, guéri de sa blessure, renversait tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer, par les intrigues du cardinal-primat, une nouvelle assemblée à Varsovie [3], pour l'oppo-

la duchesse de Holstein, malgré les conseils du comte Piper, repoussa ces propositions ; il exigeait la déposition de son ennemi, et ne voulait pas se priver du plaisir de guerroyer en Pologne. Une nouvelle diète fut convoquée à Lublin par Auguste au mois de janvier 1704.

1. Lublin, sur un petit affluent de droite de la Vistule; c'est là où fut signé l'acte d'union de la Pologne et de la Lithuanie, en 1569 ; elle est très-commerçante ; c'est le chef-lieu du gouvernement de ce nom, et la seconde ville de la Pologne russe. 15,000 hab.

2. Sandomir, sur la rive gauche de la Vistule, près de la Galicie ; c'est une ville mal fortifiée, qui fait maintenant partie du gouvernement de Radom, dans la Pologne russe. 6,000 hab.

3. La diète de Varsovie ne se réunit

ser à celle de Lublin. Ses généraux lui représentaient que cette affaire pourrait encore avoir des longueurs et s'évanouir dans les délais; que pendant ce temps les Moscovites s'aguerrissaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laissées en Livonie et en Ingrie; que les combats qui se donnaient souvent dans ces provinces entre les Suédois et les Russes n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers, et qu'enfin sa présence y serait peut-être bientôt nécessaire. Charles, aussi inébranlable dans ses projets que vif dans ses actions, leur répondit : « Quand je devrais rester ici cinquante ans, je n'en sortirai point que je n'aie détrôné le roi de Pologne. »

Il laissa l'assemblée de Varsovie combattre par des discours et par des écrits celle de Lublin, et chercher de quoi justifier ses procédés dans les lois du royaume, lois toujours équivoques, que chaque parti interprète à son gré, et que le succès seul rend incontestables. Pour lui, ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie et de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'armée saxonne, qu'il avait battue à Clissau, et qui avait eu le temps de se rallier et de se grossir, pendant que sa chute de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ses approches [1] et se retirait vers la Prusse, au nord-ouest de Varsovie. La rivière de Bug [2] était entre lui et les ennemis. Charles passa à la nage, à la tête de sa cavalerie; l'infanterie alla chercher un gué au-dessus (1er mai 1703). On arrive aux Saxons dans un lieu nommé Pultusk [3]. Le général Stenau les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède, dans sa

qu'en 1704, après la bataille de Pultusk, (mai 1703), le siége de Thorn (septembre), la prise de Dantzig et la prise d'Elbing (décembre 1703).

1. Approches. Ce mot s'emploie au pluriel pour signifier les travaux que l'on conduit jusques au corps d'une place assiégée, et aussi dans le sens de *accès*, *abord* d'une place, d'un camp, d'une armée.

2. Le Bug vient des montagnes de Galicie, arrose cette province autrichienne, les gouvernements de Volhynie et de Grodno, tourne au N.-O., et se jette dans la Vistule par la rive droite, au-dessous de Modlin, après un cours de 700 kil. Cette rivière, sans profondeur en été, sert beaucoup cependant à la navigation; elle reçoit la Narew, qui passe à Ostrolenka, à Pultusk, et l'Oukra, qui traverse un pays de boue et de fondrières. Les marais de Pultusk sont célèbres dans la campagne de 1807, dont l'un des théâtres principaux fut le pays entre la Narew et l'Oukra.

3. Pultusk est dans le gouvernement de Plock. 5,000 h. Elle est célèbre par la bataille de 1807, où Napoléon battit les Russes.

marche précipitée, n'en avait pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisait. La terreur de ses armes était si grande, que la moitié de l'armée saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat [1]. Le général Stenau fit ferme [2] un moment avec deux régiments : le moment d'après, il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, et ne tuèrent pas six cents hommes, ayant plus de peine à les poursuivre qu'à les défaire [3].

Auguste, à qui il ne restait plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn [4], vieille ville de la Prusse royale [5], sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonais. Charles se disposa aussitôt à l'assiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira, et courut dans tous les endroits de la Pologne où il pouvait rassembler encore quelques soldats, et où les courses des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant Charles, dans tant de marches si vives, traversant des rivières à la nage, et courant avec son infanterie montée en croupe derrière ses cavaliers, n'avait pu amener de canon devant Thorn ; il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suède par mer.

En attendant, il se posta à quelques milles de la ville : il s'avançait souvent trop près des remparts pour la reconnaître [6]. L'habit simple qu'il portait toujours lui était, dans ces dangereuses promenades, d'une utilité à laquelle il n'avait jamais pensé : il l'empêchait d'être remarqué, et d'être choisi par les ennemis qui eussent tiré à sa personne [7]. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses

1. Rendre combat, c'est résister à une attaque, suivant le *Dictionnaire de l'Académie;* cette expression a vieilli.

2. Fit ferme, résista ; on dit plutôt maintenant *tenir ferme.*

3. Les. Il aurait peut-être mieux valu mettre *poursuivre les ennemis.*

4. Thorn, sur la rive droite de la Vistule, fondée en 1231 par le premier grand-maître de l'ordre Teutonique, devint au xve siècle une république vassale de la Pologne ; ses fortifications, rasées par Charles XII, ont été rebâties récemment ; c'est la patrie de Copernic ; elle est maintenant dans la province de Prusse proprement dite 11,000 hab.

5. Prusse royale. (Voir la note 2 de la page 88.)

6. Pour la reconnaître. En mettant afin de, toute obscurité disparaîtrait.

7. Qui eussent tiré a sa personne. On dit habituellement *tirer sur quelqu'un,* ou *contre quelqu'un.*

généraux nommé Lieven, qui était vêtu d'un habit bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu ; il ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était si naturelle, que même il ne faisait pas réflexion qu'il exposait sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. Lieven, connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable[1], qui exposait aussi ceux qui étaient auprès de lui, et craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, hésitait s'il devait obéir ; dans le moment que durait cette contestation, le roi le prend par le bras, se met devant lui, et le couvre : au même instant une volée de canon[2], qui venait en flanc, renverse le général mort sur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme, tué précisément au lieu de lui, et parce qu'il l'avait voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, et lui fit croire que sa destinée, qui le conservait si singulièrement, le réservait à l'exécution des plus grandes choses[3].

Tout lui réussissait ; et ses négociations et ses armes étaient également heureuses. Il était comme présent dans toute la Pologne : car son grand-maréchal Rehnskold était au cœur de cet État avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois sous divers généraux, répandus au nord et à l'orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Russes, et Charles était à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le roi de Danemark, lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchait de rompre, demeurait dans le silence. Ce monarque, plein de prudence, n'osait faire éclater son dépit de voir le roi de Suède si près de ses États. Plus loin, en tirant vers le sud-ouest, entre les

1. Remarquable, c'est-à-dire *que l'on remarquait*, comme étant l'habit d'un personnage important.

2. Une volée de canons, c'est la décharge de plusieurs canons faite ensemble ; ici *une volée de canon*, c'est un seul coup de canon.

3. Prédestination absolue. Il croyait qu'il était *complétement prédestiné* à réaliser de grandes choses.

fleuves de l'Elbe[1] et du Véser[2], le duché de Brême[3], dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garnisons, ouvrait encore à ce conquérant les portes de la Saxe et de l'Empire. Ainsi depuis l'Océan germanique[4] jusqu'assez près de l'embouchure du Borysthène, ce qui fait la largeur de l'Europe, et jusqu'aux portes de Moscou, tout était dans la consternation[5] et dans l'attente d'une révolution entière[6]. Ses vaisseaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suède, tranquille au milieu de ces grands mouvements, goûtait une paix profonde, et jouissait de la gloire de son roi sans en porter le poids, puisque ses troupes victorieuses étaient payées et entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence général du Nord[7] devant les armes de Charles XII, la ville de Dantzick osa lui déplaire[8]. Qua-

1. Elbe (Albis) descend des monts Géants) Riesen-Gebirge), coule d'abord en Bohême, où il reçoit la Moldau et l'Eger, en sort par une ouverture fort étroite à Schandau, arrose les plaines de la Saxe, grossi à gauche de la Saale et de la Mulde, à droite du Havel, se dirige vers le N.-O., sépare le Hanovre du Mecklenbourg et du Holstein, et depuis Hambourg ressemble plus à un bras de mer qu'à un fleuve ; il se jette dans la mer du Nord. Son cours est de 680 kilomètres.

2. Le Weser est formé du Werra et de la Fulda, qui viennent du Franken-Wald, coule vers le nord, arrose surtout le Hanovre, Brême, le duché d'Oldenbourg, et a une large embouchure dans la mer du Nord ; il forme de grands atterrissements, et est sujet à des débordements qu'on arrête par des digues. Son cours est de 480 kil.

3. Le duché de Brême faisait partie du cercle de Basse-Saxe, dans l'empire d'Allemagne ; d'abord évêché, puis archevêché, il fut sécularisé par la paix de Westphalie, et cédé aux Suédois, qui le perdirent en 1712, et l'abandonnèrent au duc de Brunswick, en 1719, pour 1,000,000 de rixdales. Il comprenait le territoire et non la ville de Brême, qui était ville impériale.

4. L'océan Germanique ou mer du Nord.

5. Dans la consternation. Tout était abattu et dans l'épouvante ; il faut se rappeler l'étymologie latine, *consternere*.

6. Entière. Voltaire emploie quelquefois ce mot dans le sens de complet.

7. Dans ce silence général du Nord. L'expression est belle, mais l'idée est-elle juste ? Le Nord était-il silencieux au moment où Auguste luttait encore en Pologne, et surtout lorsque les Russes, souvent avec bonheur, combattaient les Suédois dans les provinces voisines de la mer Baltique ?

8. Dantzig ou Dantzick, à gauche du bras occidental de la Vistule, près de son embouchure, déjà florissante à la fin du xe siècle, capitale de la Pomérélie, appartint à la Pologne en 1295, fut soumise à l'ordre Teutonique en 1308, fit partie de la ligue hanséatique de 1360 à 1641 ; elle se mit sous la protection de la Pologne, en 1454, et en reçut le monopole de la navigation sur la Vistule. Elle fut prise par Charles XII, en 1703 ; par les Russes, qui y assiégeaient Stanislas Leczinski, en 1734 ; livrée à la Prusse, en 1772, elle soutint un siége mémorable contre les Français ; fut déclarée ville libre par la paix de Tilsitt (1807), en conservant une garnison française ; Rapp y fit une résistance héroïque en 1813. C'est une place forte de premier ordre. Son commerce est important, surtout en grains, en bois, en salaisons. Elle est maintenant dans la Prusse proprement dite. 60,000 hab.

torze frégates et quarante vaisseaux de transport amenaient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon et des munitions pour achever le siége de Thorn. Il fallait que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick, ville riche et libre, qui jouit en Pologne, avec Thorn et Elbing, des mêmes priviléges que les villes impériales [1] ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède et quelques princes allemands; et elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces puissances les unes des autres. Le comte de Steinbock, un des généraux suédois, assembla le magistrat [2] de la part du roi, demanda le passage pour les troupes, et quelques munitions. Le magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus fort qu'eux, n'osa ni le refuser [3], ni lui accorder nettement ses demandes. Le général Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avait demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon et les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siége le 22 septembre.

Robel, gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce temps il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonnière de guerre, et envoyée en Suède. Robel fut présenté désarmé au roi. Ce prince, qui ne perdait jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main, lui fit un présent considérable en argent, et le renvoya sur sa parole. Mais la ville, petite et pauvre, fut condamnée à payer quarante mille écus; contribution excessive pour elle.

Elbing [4], bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les

1. On appelait ainsi dans l'empire d'Allemagne des villes qui avaient leur administration particulière, leurs magistrats, leurs lois, et qui étaient représentées à la diète germanique.

2. LE MAGISTRAT, c'est-à-dire les magistrats, comme l'on dit *la régence* pour le *conseil de régence,* et même le canon, le soldat, etc., pour « les canons, les soldats. »

3. LE REFUSER. L'on dit habituellement *refuser quelque chose à quelqu'un.*

4. ELBING, sur l'Elblach, qui communique avec le Nogath par le canal de Kraffulh, à 53 kil. S.-E. de Dantzig; c'est maintenant une ville riche et com-

chevaliers Teutons, et annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzickois; elle balança trop à donner passage aux troupes suédoises. Elle en fut plus sévèrement punie que Dantzick. Charles y entra, le 13 de décembre, à la tête de quatre mille hommes, la baïonnette au bout du fusil. Les habitants épouvantés se jetèrent à genoux dans les rues, et lui demandèrent miséricorde. Il les fit tous désarmer, logea ses soldats chez les bourgeois; ensuite, ayant mandé le magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cent soixante mille écus; il y avait dans la ville deux cents pièces de canon et quatre cents milliers de poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages. Tous ces succès étaient les avant-coureurs du détrônement du roi Auguste.

A peine le cardinal avait juré à son roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'assemblée de Varsovie, toujours sous prétexte de la paix. Il arriva, ne parlant que de concorde et d'obéissance, mais accompagné de soldats levés dans ses terres. Enfin, il leva le masque, le 14 février 1704, et déclara, au nom de l'assemblée, *Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La volonté du roi de Suède, et par conséquent celle de cette diète, était de donner au prince Jacques Sobieski le trône du roi Jean son père. Jacques Sobieski [1] était alors à Breslau [2] en Silésie, attendant avec impatience la couronne qu'avait portée son père. Il était un jour à la chasse, à quelques lieues de Breslau, avec le prince Constantin, l'un de ses frères; trente cavaliers saxons, envoyés secrètement par le roi Auguste, sortent tout à coup d'un bois voisin, entourent les deux princes, et les enlèvent

merçante de la Prusse proprement dite. 26,000 hab.

1. Jacques Sobieski. Voyez note 4, page 68.

2. Breslau, sur l'Oder, capitale de la Silésie, fondée vers 978, appartint à la Pologne, puis devint l'une des villes les plus florissantes de la ligue hanséatique et capitale d'un duché indépendant, de 1163 à 1355; elle fut alors prise par le roi de Bohême, Charles IV, et appartint à l'Autriche avec la Silésie depuis 1527. La Silésie devait être au XVIIIe siècle la grande conquête de Frédéric II; en 1807, les Français prirent Breslau et rasèrent ses fortifications. Ses grandes foires aux laines sont les plus importantes de l'Europe. 120,000 h.

sans résistance. On avait préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur-le-champ conduits à Leipsick [1], où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de Charles, du cardinal, et de l'assemblée de Varsovie [2].

La fortune, qui se joue des têtes couronnées, mit presque dans le même temps le roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une garde avancée, et postée à quelque distance, lorsque le général Rehnskôld parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le temps de monter à cheval, lui onzième. Le général Rehnskôld le poursuivit pendant quatre jours, prêt de [3] le saisir à tout moment. Le roi fuit jusqu'à Sandomir : le général suédois l'y suivit encore; et ce ne fut que par un bonheur singulier que ce prince échappa.

Pendant tout ce temps, le parti du roi Auguste traitait celui du cardinal et en était traité réciproquement de traître à la patrie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. Auguste, forcé enfin d'accepter le secours moscovite, se repentit de n'y avoir pas eu recours assez tôt. Il courait tantôt [4] en Saxe, où ses ressources étaient épuisées, tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'osait le servir. D'un autre côté, le roi de Suède, victorieux et tranquille, régnait en effet [5] en Pologne.

Le comte Piper, qui avait dans l'esprit autant de politique que son maître avait de grandeur dans le sien, proposa alors à Charles XII de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui représentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuse, et un parti puissant dans le cœur d'un royaume qui lui était déjà soumis. Il le tentait par le titre de défenseur de la religion évangélique [6], nom qui flattait l'ambition de Charles. Il était

1. Leipsick, dans l'électorat de Saxe.

2. Cet acte de violence souleva les esprits contre Auguste, et l'Europe entière regarda cette conduite comme une indigne perfidie.

3. Prêt de. Il faudrait prêt à ; disposé à (*paratus ad*), ou plutôt *près de*, *sur le point de*. Voir la note 2 de la page 43.

4. Il courait tantôt en Saxe. Il serait plus régulier d'écrire *tantôt il courait en Saxe, tantôt...*

5. En effet, en réalité, de fait.

6. La religion évangélique. On ap-

aisé, disait-il, de faire en Pologne ce que Gustave Vasa avait fait en Suède, d'y établir le luthéranisme, et de rompre les chaînes du peuple, esclave de la noblesse et du clergé. Charles fut tenté un moment; mais la gloire était son idole. Il lui sacrifia son intérêt, et le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte Piper qu'il était plus flatté de donner que de gagner des royaumes; il ajouta en souriant: « Vous étiez fait pour être le ministre d'un prince italien [1]. »

Charles était encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse royale [2] qui appartient à la Pologne; il portait de là sa vue sur ce qui se passait à Varsovie, et tenait en respect les puissances voisines. Le prince Alexandre, frère des deux Sobieski enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit [3], d'autant plus qu'il la croyait aisée, et qu'il se vengeait lui-même. Mais, impatient de donner un roi à la Pologne, il proposa au prince Alexandre de monter sur le trône dont la fortune s'opiniâtrait à écarter son frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince Alexandre lui déclara que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suède, le comte Piper, tous ses amis, et surtout le jeune palatin de Posnanie [4], Stanislas Leczinski, le pressèrent d'accepter la

pelait ainsi le luthéranisme. « En Allemagne, la Saxe, une partie du Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les États de la maison de Brunswick, le Wurtemberg, la Hesse, suivent la religion luthérienne, qu'on nomme évangélique. » (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, ch. 2.) — De nos jours on a donné ce nom à l'Église formée par la fusion qui se fit en Allemagne entre les luthériens et les calvinistes; cette union, acceptée par plusieurs États, n'est pourtant pas devenue générale; et les protestants sont encore divisés en plusieurs sectes.

1. La politique italienne avait la réputation d'être égoïste, sans loyauté, pleine de ruse et de perfidie, n'ayant qu'un but, le succès, et trouvant bons tous les moyens qui y conduisaient. L'ouvrage célèbre de Machiavel, *le Prince*, qui était considéré comme le manuel de cette politique, devait être réfuté par Frédéric II, de Prusse, dans son *Anti-Machiavel*.

2. La Prusse, conquise par les chevaliers Teutoniques, fut divisée, par la paix de Thorn (1466), en deux parties: l'une à l'ouest fut la Prusse royale, et appartint à la Pologne; l'autre à l'est fut la Prusse teutonique, qui resta à l'Ordre, et qui fut sécularisée en 1525 par Albert de Brandebourg; ce fut alors la Prusse ducale, qui cessa d'être un fief de la Pologne seulement en 1657; les deux Prusses ont été réunies en 1774.

3. LA LUI PROMIT. C'est une négligence légère; il faudrait rigoureusement répéter le mot vengeance.

4. La Posnanie ou palatinat de Poznan, dans la Grande-Pologne, chef-lieu Posen; de ses neuf districts, le partage de 1772 en a donné cinq et demi à la Prusse, qui en a formé le grand-duché de Posen.

couronne. Il fut inébranlable : les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï, et ne savaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède, qui à l'âge de vingt-trois ans donnait la couronne de Pologne, ou le prince Alexandre qui la refusait.

LIVRE TROISIÈME

ARGUMENT. — Stanislas Leczinski élu roi de Pologne. Mort du cardinal-primat. Belle retraite du général Schulenbourg. Exploits du czar. Fondation de Pétersbourg. Bataille de Frauenstadt. Charles entre en Saxe. Paix d'Alt-Rantsdadt. Auguste abdique la couronne, et la cède à Stanislas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, est roué et écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambassadeurs de tous les princes ; il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.

Le jeune Stanislas Leczinski [1] était alors député à l'assemblée de Varsovie pour aller rendre compte au roi de Suède de plusieurs différends survenus dans le temps de l'enlèvement du prince Jacques [2]. Stanislas avait une physionomie heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de probité et de franchise, qui de tous les avantages extérieurs est le plus grand, et qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du roi Auguste, de l'assemblée, du cardinal-primat, et des intérêts différents qui divisaient la Pologne, frappa Charles. Le roi Stanislas m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en latin au roi de Suède : « Comment pourrons-nous faire une élection, si les deux » princes Jacques et Constantin Sobieski sont captifs? » et que Charles lui répondit : « Comment délivrera-t-on la » république, si on ne fait pas une élection? » Cette con-

1. Stanislas Leczinski, né à Léopold (Galicie), en 1682, d'une famille illustre, était palatin de Posnanie, comme son père, et grand échanson de la couronne, quand il fut élu roi de Pologne.

2. La phrase a quelque obscurité ; Alexandre Sobieski s'était adressé à l'assemblée de Varsovie, pour demander vengeance de l'enlèvement de ses frères. On choisit Stanislas, nommé ambassadeur de la république, pour aller négocier avec le roi de Suède. Dans plusieurs éditions on lit : *député de l'assemblée*.

versation fut l'unique brigue qui mit Stanislas sur le trône. Charles prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie[1] du jeune député. Après l'audience, il dit tout haut qu'il n'avait jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin Leczinski. Il sut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchait toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, économe, adoré de ses vassaux, et le seul seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connaissait de liaisons que celles de l'intérêt et de la faction. Ce caractère, qui avait en quelques choses du rapport avec le sien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la conférence : « Voilà un homme qui sera toujours mon » ami ; » et on s'aperçut bientôt que ces mots signifiaient : « Voilà un homme qui sera roi. »

Quand le primat de Pologne sut que Charles XII avait nommé le palatin Leczinski, à peu près comme Alexandre avait nommé Abdolonyme[2], il courut auprès du roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette résolution ; il voulait faire tomber la couronne à un Lubomirski[3] : « Mais » qu'avez-vous à alléguer contre Stanislas Leczinski ? dit » le conquérant. — Sire, dit le primat, il est trop jeune. » Le roi répliqua sèchement : « Il est à peu près de mon âge[4], » tourna le dos au prélat, et aussitôt envoya le comte de Horn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, et qu'il fallait élire Stanislas Leczinski. Le comte de Horn arriva le 7 juillet; il fixa le jour de l'élection au 12, comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal-primat, frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée,

1. Génie. Ici, c'est le caractère.

2. On sait qu'Abdolonyme ou Abdalonyme (nom d'origine phénicienne, qui signifie « esclave de Dieu, » et est synonyme de l'arabe Abd-Allah), fut placé par Alexandre sur le trône de Sidon, ou de Tyr, en considération de ses vertus.

3. Il serait plus exact de dire *sur la tête de*. — L'argent avait gagné beaucoup de voix en faveur du prince de Conti ; mais Charles ne voulait point d'un Français, quoiqu'il évitât de manifester ses répugnances.

4. Ils étaient nés tous deux en 1682.

8

où il remua tout pour faire échouer une élection à laquelle il n'avait point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie : alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point se trouver à l'élection; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur, et ne voulant pas le seconder.

Le samedi 12 juillet 1704, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'assembla à trois heures après-midi au Colo [1], champ destiné à cette cérémonie : l'évêque de Posnanie vint présider [2] à l'assemblée à la place du cardinal-primat. Il arriva suivi des gentilshommes du parti. Le comte de Horn et deux autres officiers généraux assistaient publiquement à cette solennité, comme ambassadeurs extraordinaires de Charles auprès de la république. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir : l'évêque de Posnanie la finit en déclarant, au nom de la diète, Stanislas élu roi de Pologne. Tous les bonnets sautèrent en l'air, et le bruit des acclamations étouffa les cris des opposants.

Il ne servit de rien au cardinal-primat et à ceux qui avaient voulu demeurer neutres de s'être absentés de l'élection [3]; il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau roi; la plus grande mortification qu'ils eurent fut d'être obligés de le suivre au quartier du roi de Suède. Ce prince rendit au souverain qu'il venait de faire tous les honneurs dus au roi de Pologne; et pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent et des troupes [4].

Charles XII partit aussitôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à son armée devant Léopold [5], capitale du grand palatinat

1. Le Kolo ou *cercle* était la place, située près de Varsovie, où depuis l'année 1573 l'on avait coutume de s'assembler, pour élire le souverain.

2. *Présider* est neutre ou actif; on dit également « présider l'assemblée » et « présider à. »

3. On s'absente d'un lieu; il y a ici une ellipse; Voltaire a voulu dire qu'ils s'étaient absentés du lieu où se fit l'élection.

4. La confédération de Sandomir se déclara contre l'élection de Stanislas, imposée par les étrangers; le pape désapprouva la déposition d'Auguste, et appela à Rome le cardinal-primat, qui refusa d'obéir.

5. Léopol, Léopold ou Lemberg, ca-

de Russie, place importante par elle-même, et plus encore par les richesses dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cause des fortifications que le roi Auguste y avait faites. Le conquérant l'investit le 5 septembre, et le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses et maîtresses de la ville ne se débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étaient dans Léopold. Elles se rangèrent en bataille dans la grande place. Là, ce qui restait de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le roi fit publier, à son de trompe [1], que tous ceux des habitants qui auraient des effets appartenants [2] au roi Auguste ou à ses adhérents les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie [3]. Les mesures furent si bien prises que peu osèrent désobéir; on apporta au roi quatre cents caisses remplies d'or et d'argent monnayé, de vaisselle et de choses précieuses.

Le commencement du règne de Stanislas fut marqué presque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires, qui demandaient absolument sa présence, l'avaient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avait avec lui sa mère, sa femme et ses deux filles. Le cardinal-primat, l'évêque de Posnanie, et quelques grands de Pologne, composaient sa nouvelle cour [4]. Elle était gardée par six mille Polonais de l'armée de la couronne, depuis peu passés à son service, mais dont la fidélité n'avait point encore été éprouvée. Le général Horn, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cents Suédois. On était à Varsovie dans une tranquillité profonde, et Sta-

pitale de la Galicie, fondée vers 1300 par le duc Léon, a plus de 60,000 hab., dont 20,000 juifs ; elle fait un commerce très-étendu avec la Russie et la Turquie. — Le nom de *Galicie* ne date que de 1772 ; le pays s'appelait autrefois Russie Rouge ou Lodomérie ; il fut disputé longtemps par les Polonais et les Russes, et forma plusieurs petits États indépendants ; du duché de Halicz, l'un d'eux, est dérivé le nom de *Galicie*. Au XIII[e] siècle tous furent soumis à des ducs, et l'un d'entre eux, Léon, fonda Léopol, vers 1300. Casimir, roi de Pologne, soumit enfin la Russie Rouge, en 1340. En 1772, l'Autriche s'en empara et lui imposa le nom de Galicie.

1. A SON DE TROMPE. Au son de la trompette.

2. APPARTENANTS AU ROI. Voir la note 5 de la page 44.

3. SUR PEINE DE LA VIE. Voir la note 1 de la page 76.

4. On dirait plutôt *sa cour nouvelle*.

nislas comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la ville : c'était le roi Auguste qui, par un nouvel effort, et par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre[1] dans Varsovie et enlever son rival.

Varsovie n'était pas fortifiée, et les troupes polonaises qui la défendaient, peu sûres[2]. Auguste avait des intelligences dans la ville ; si Stanislas demeurait, il était perdu. Il renvoya sa famille en Posnanie, sous la garde des troupes polonaises auxquelles il se fiait le plus. Il crut, dans ce désordre, avoir perdu sa seconde fille, âgée d'un an. Elle fut égarée par sa nourrice : il la retrouva dans une auge d'écurie, où elle avait été abandonnée, dans un village voisin : c'est ce que je lui ai entendu conter[3]. Ce fut ce même enfant[4], que la destinée, après de plus grandes vicissitudes, fit depuis reine de France[5]. Plusieurs gentilshommes prirent des chemins différents ; le nouveau roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII, apprenant de bonne heure à souffrir des disgrâces, et forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu souverain.

Auguste entra dans la capitale en souverain irrité et victorieux. Les habitants, déjà rançonnés par le roi de Suède, le furent encore davantage par Auguste. Le palais du cardinal et toutes les maisons des seigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville et à la campagne, furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagère, c'est qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi Auguste, demanda au nom de son maître qu'on lui livrât l'évêque de Posnanie, comme justiciable

1. On dit plus ordinairement *fondre sur*.

2. Peu sures. Il serait plus grammatical d'écrire, *étaient peu sûres*.

3. Conter. Se dit principalement de récits que l'on fait dans la conversation.

4. Ce même enfant. Il serait mieux d'écrire *cette même enfant* ; « Excusez ma faiblesse pour une enfant, dont... » Racine, *Lettres*.

5. Marie Leczinska épousa Louis XV en 1725 et mourut en 1768. Stanislas, sa femme et sa fille vivaient alors, à Weissembourg, en Alsace, d'une pension que leur faisait par pitié le gouvernement français ; ils crurent rêver, quand ils reçurent la lettre de M. le duc de Bourbon, qui leur annonçait ce merveilleux retour de fortune, et se jetèrent à genoux tous les trois pour remercier Dieu. Reine de France, Marie se fit respecter par ses vertus.

de la cour de Rome, en qualité d'évêque et de fauteur d'un prince mis sur le trône par les armes d'un luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel [1], avait depuis très-longtemps établi en Pologne une espèce de juridiction, à la tête de laquelle est le nonce du pape. Ses ministres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les causes des ecclésiastiques, et avaient surtout, dans les temps de troubles, usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusque vers l'année 1728, où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout à fait intolérables.

Le roi Auguste, bien aise de punir l'évêque de Posnanie avec bienséance, et de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il se serait élevé en tout autre temps, remit le prélat polonais entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vu piller sa maison, fut porté [2] par des soldats chez le ministre italien, et envoyé en Saxe, où il mourut. Le comte de Horn essuya, dans le château où il était enfermé, le feu continuel des ennemis: enfin, la place n'était pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cents Suédois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le roi Auguste, dans le torrent [3] de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint [4]. Ses troupes, assemblées à la hâte, étaient des Polonais prêts à l'abandonner à la première disgrâce, des recrues de Saxons qui n'avaient point encore vu de guerres, des cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus qu'à vaincre; tous tremblaient au seul nom du roi de Suède.

1. A la faveur *du pouvoir* spirituel.

2. Fut *transporté* chez le *nonce* du pape.

3. Le torrent de sa mauvaise fortune. Voir la note 1 de la page 79.

4. Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ces mots rappellent les dernières paroles de Bossuet, dans la magnifique oraison funèbre du prince de Condé : « je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint. »

Ce conquérant, accompagné du roi Stanislas, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée saxonne fuyait partout devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde; il n'y avait point de jours qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenaient trop familiers à Charles. Il disait que c'était aller à la chasse plutôt que faire la guerre, et se plaignait de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque temps le commandement de son armée au comte de Schulenbourg [1], général très-habile, et qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre; il faisait la guerre avec adresse, et les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à son infanterie de se retirer en sûreté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Posnanie [2], il apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins et mille cavaliers ; il fallait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède, et contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise [3], à la cavalerie: il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse commandée par deux rois et par l'élite des généraux suédois. Il se posta si avantageusement, qu'il ne put être entouré. Son premier

1. Schulembourg (J.-Mathias), né près de Magdebourg, mort en 1747, servit en Danemark, en Pologne, prit part à la guerre de la succession contre Louis XIV, fut un des vainqueurs de Malplaquet (1709), puis commanda les Vénitiens contre les Turcs; déjà célèbre par sa lutte contre les Suédois, il s'illustra à la défense de Corfou (1715), poursuivit les Turcs en Albanie, et ne fut arrêté que par la paix de Passarowitz. Voir la lettre que lui adressa Voltaire en 1740, au commencement de cette édition.

2. La Posnanie était située à l'O. du royaume de Pologne. (V. p. 88, n. 4.)

3. Chevaux de frise. Voir la note 2 de la page 40.

rang mit le genou en terre ; il était armé de piques et de fusils : les soldats, extrêmement serrés, présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques et de baïonnettes ; le second rang, un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par-dessus ; et le troisième, debout, faisait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler : les coups de fusils, de piques et de baïonnettes effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, et les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs [1].

Il en fit un bataillon carré long ; et, quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il à respirer dans cet endroit, que les deux rois paraissent tout à coup derrière lui.

Au delà de Gurau, en tirant [2] vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, à travers duquel [3] le général saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie suédoise. Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts [4], au pied d'un village nommé Rutsen. Schulenbourg avait envoyé en diligence rassembler des bateaux ; il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le temps que Schulenbourg était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schulenbourg dépendait d'échapper [5] au roi de Suède : le roi, de son

1. Cette disposition rappelle les fameux bataillons carrés, hérissés de baïonnettes, contre lesquels vint se briser, dans la campagne d'Égypte, l'impétueuse cavalerie des Mameluks.

2. Tirer, neutre, signifie *aller, s'acheminer vers;* ce sens est familier.

3. A travers duquel. Il faudrait « à travers lequel, » ou plutôt ici, *au* travers duquel.

4. La Bartsch, affluent de droite de l'Oder, a un cours très-étendu et se jette au-dessous de Glogau.

5. Dépendait d'échapper. On met beaucoup plus ordinairement un nom, comme régime du verbe *dépendre*.

côté, croyait sa gloire intéressée à prendre Schulenbourg et le reste de son armée: il ne perd point de temps; il fait passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts et le grand fleuve de l'Oder [1], qui prend sa source dans la Silésie, et qui est déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de Schulenbourg paraissait inévitable; cependant, après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit. Il sauva ainsi son armée; et Charles ne put s'empêcher de dire : « Aujourd'hui Schulenbourg nous » a vaincus. »

C'est ce même Schulenbourg, qui fut depuis général des Vénitiens, et à qui la république a érigé une statue dans Corfou [2], pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les républiques qui rendent de tels honneurs; les rois ne donnent que des récompenses [3].

Mais ce qui faisait la gloire de Schulenbourg n'était guère utile au roi Auguste. Ce prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis, il se retira en Saxe, et fit préparer avec précipitation les fortifications de Dresde [4], craignant déjà, non sans raison, pour la capitale de ses États héréditaires.

Charles XII voyait la Pologne soumise; ses généraux, à son exemple, venaient de battre en Courlande plusieurs petits corps moscovites, qui, depuis la grande bataille de

1. L'Oder vient de Moravie, arrose la Silésie autrichienne, puis la Silésie prussienne ; à Breslau il a 187 mètres de largeur; il traverse ensuite le Brandebourg et la Poméranie, et se jette dans la mer Baltique par plusieurs embouchures, après un cours de 900 kil. Voir, pour l'embouchure de l'Oder, au commencement du livre huitième.

2. Les Vénitiens s'étaient emparés de cette île, l'ancienne Corcyre, vers la fin du XIVe siècle; ils la possédèrent jusqu'à la fin du XVIIIe. Les Français l'ont occupée de 1797 à 1799 ; puis de 1802 à 1814; c'est maintenant la plus importante des sept îles, qui forment une république, placée sous la dépendance de l'Angleterre. — La ville de Corfou a un port et une bonne citadelle; 15,000 habitants. C'est l'une des meilleures positions de la Méditerranée ; placée à l'entrée de l'Adriatique, elle protégeait alors l'Italie contre les Turcs.

3. Cela était vrai du temps de Voltaire ; la république de Gênes décerna également une statue au duc de Richelieu, pour sa défense glorieuse de la ville, en 1747. De nos jours, tous les gouvernements ont fait ou laissé élever des statues, mais presque toujours après la mort des hommes illustres, dont elles devaient rappeler le souvenir.

4. Dresde, sur l'Elbe, capitale du royaume de Saxe, est une ville très-ancienne, et, après Vienne, la ville la plus agréable de l'Allemagne. Ses remparts ont été transformés en promenades, en 1810. Napoléon Ier, en 1813, en fit le centre de sa position stratégique, et gagna sous ses murs une célèbre bataille (26, 27 août); 110,000 h. Son développement ne date que du commencement du XVIIIe siècle.

Narva, ne se montraient plus que par pelotons, et qui, dans ces quartiers, ne faisaient la guerre que comme des Tartares vagabonds, qui pillent, qui fuient, et qui reparaissent pour fuir encore [1].

Partout où se trouvaient les Suédois, ils se croyaient sûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures, Stanislas prépara son couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varsovie, et qui l'en avait chassé, l'y rappela encore aux acclamations d'une foule de noblesse [2], que le sort des armes lui attachait. Une diète y fut convoquée ; tous les obstacles y furent aplanis ; il n'y eut que la cour de Rome seule [3] qui le traversa [4].

Il était naturel qu'elle se déclarât pour le roi Auguste, qui, de protestant, s'était fait catholique pour monter sur le trône [5], contre Stanislas, placé sur le même trône par un grand ennemi de la religion catholique [6]. Clément XI, alors pape [7], envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, et surtout au cardinal-primat, par lesquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils osaient assister au sacre de Stanislas, et attenter en rien contre les droits du roi Auguste [8].

Si ces brefs [9] parvenaient aux évêques qui étaient à

1. Ceci n'est pas exact, et la guerre était plus sérieuse de ce côté. Charles, enflé d'orgueil depuis sa victoire à Narva, n'avait laissé que de faibles corps pour couvrir la Livonie, l'Esthonie et l'Ingrie ; les généraux suédois, si ce n'est Lewenhaupt, encore peu connu, étaient inhabiles, et les populations mécontentes, parce qu'on avait défendu l'exportation du blé. Les Russes, supérieurs en nombre, profitaient surtout de l'hiver pour attaquer les Suédois, qui furent plus d'une fois battus. Lewenhaupt seul parvint à arrêter momentanément leurs progrès par la victoire de Gemauerthof, le 26 juillet 1705.

2. Une foule de noblesse. Voir la note 1 de la page 39.

3. Seule est ici inutile ; il y a pléonasme.

4. Traverser. Ce mot, pris au figuré, signifie susciter des obstacles pour empêcher le succès de quelque entreprise Académie.)

5. Auguste, comme électeur de Saxe, était le chef des protestants en Allemagne ; mais pour monter sur le trône de la Pologne catholique, il avait dû se convertir au catholicisme.

6. Charles XII cependant n'était pas comme Gustave-Adolphe le protecteur convaincu et déclaré des protestants ; quoique luthérien, il semblait assez indifférent à toutes les questions religieuses.

7. Clément XI, pape de 1700 à 1721, est surtout célèbre pour avoir donné la fameuse bulle Unigenitus, qui condamnait les propositions du père Quesnel, et qui causa tant de troubles en France au XVIII[e] siècle.

8. Attenter contre. — On dit *attenter à* la vie de quelqu'un, *attenter sur* la personne de quelqu'un, *attenter contre* la liberté.

9. Brefs. On donne ce nom aux lettres du pape, à cause de leur brièveté ordinaire.

Varsovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéissent par faiblesse, et que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles, à mesure qu'ils seraient plus nécessaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un franciscain [1] reçut secrètement les brefs pour les délivrer en main propre aux prélats. Il en donna d'abord un au suffragant [2] de Chelm [3]: ce prélat, très-attaché à Stanislas, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, et lui demanda comment il avait osé se charger d'une telle pièce. Le franciscain répondit que c'était par l'ordre de son général. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son roi préférablement à ceux du général des franciscains [4], et le fit sortir dans le moment [5] de la ville.

Le même jour on publia un placard [6] du roi de Suède, par lequel il était défendu à tous ecclésiastiques séculiers et réguliers [7] dans Varsovie, sous des peines très-grièves [8], de se mêler des affaires d'État. Pour plus de sûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, et défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait sur lui ces petites sévérités, afin que Stanislas ne fût point brouillé avec le clergé à son avénement. Il disait qu'il se délassait de ses fatigues militaires en arrêtant les intri-

1. Les Franciscains forment un ordre religieux fondé par saint François d'Assise, en 1208; ils s'appellent encore Frères Mineurs, et on les comptait parmi les ordres mendiants. Ils ont donné naissance aux Pères de l'Observance, aux Récollets (*recollecti*, recueillis), aux Cordeliers (de leur ceinture de corde), aux Capucins (de leur capuchon pointu), etc. Les religieuses de l'ordre de Saint-François se divisaient également en plusieurs branches. Aujourd'hui ils sont en grand nombre dans l'Amérique du Sud, et gardent le Saint-Sépulcre à Jérusalem.

2. Le suffragant, c'est l'évêque dans ses rapports avec son métropolitain. On donne aussi ce nom à un évêque qui, n'ayant que le titre d'un évêché *in partibus*, remplit les fonctions épiscopales dans le diocèse d'un autre évêque.

3. Chelm. Petite ville, actuellement dans la Pologne russe, à l'est de Lublin.

4. Le chef de plusieurs ordres religieux, soldats toujours prêts à combattre les erreurs ou les hérésies, s'appelle *général*.

5. Dans le moment, immédiatement.

6. Placard. C'est un écrit ou un imprimé qu'on affiche dans les places, dans les carrefours, pour informer le public de quelque chose (Acad.).

7. On nomme *séculiers* les ecclésiastiques qui vivent dans *le siècle*, dans le monde, et *réguliers*, ceux qui sont soumis à une *règle* particulière, comme les moines des différents ordres.

8. Sous des peines très-grièves. — C'est le mot latin *gravis; grièves* a vieilli, et est remplacé aujourd'hui par *graves;* l'adverbe *grièvement* est toujours usité.

gues de la cour romaine [1], et qu'on se battait contre elle avec du papier, au lieu qu'il fallait attaquer les autres souverains avec des armes véritables.

Le cardinal-primat était sollicité par Charles et par Stanislas de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme sa politique était de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher, pendant la nuit, le bref du pape à la porte de sa propre maison. Le magistrat [2] de Dantzick, indigné, fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point. Le primat feignait d'être irrité, et était fort content: il avait une raison pour ne point sacrer le nouveau roi; et il se ménageait en même temps avec Charles XII, Auguste, Stanislas et le pape. Il mourut peu de jours après, laissant son pays dans une confusion affreuse, et n'ayant réussi, par toutes ses intrigues, qu'à se brouiller à la fois avec les trois rois Charles, Auguste et Stanislas, avec sa république [3], et avec le pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les politiques mêmes [4] ont quelquefois des remords dans leurs derniers moments, il écrivit au roi Auguste, en mourant, pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement et avec pompe, le 4 octobre 1705, dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les rois à Cracovie. Stanislas Leczinski et sa femme Charlotta Opalinska furent sacrés roi et reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres prélats; Charles XII vit cette cérémonie *incognito:* unique fruit qu'il retirait de ses conquêtes [5].

1. Cour romaine. On dit plus habituellement cour de Rome ou cour pontificale.

2. Le magistrat. Voir la note 2 de la page 85.

3. Sa république. Ne vaudrait-il pas mieux écrire *la république?* On dirait sa patrie, ses concitoyens; on dirait son royaume, son empire, en parlant d'un roi; mais ici l'emploi du pronom possessif ne paraît pas assez justifié.

4. Mêmes. Dans plusieurs éditions l'on écrit *même;* ici *mêmes* est bien pour *eux-mêmes,* que l'on emploierait plutôt maintenant, et que Voltaire écrit rarement.

5. Unique fruit. Ellipse hardie; car ces mots ne se rapportent à aucun nom exprimé.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne soumise, que le Danemark n'osait le troubler, que le roi de Prusse[1] recherchait son amitié, et que le roi Auguste se retirait dans ses États héréditaires, le czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement secouru Auguste en Pologne, mais il avait fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui, non-seulement il commencait à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art[2] à ses Moscovites: la discipline s'établissait dans ses troupes; il avait de bons ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons officiers; il savait le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses généraux avaient appris et à bien combattre, et, selon le besoin, à ne combattre pas; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête[3] aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dus à son seul génie, et de l'absence du roi de Suède, il prit Narva d'assaut[4], le 21 août de l'année 1704, après un siége régulier et après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer et par terre. Les soldats, maîtres de la ville, coururent au pillage; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le czar courait de tous côtés pour arrêter le désordre et le massacre; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats, qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques Moscovites qui n'écoutaient point ses ordres. On montre encore à Narva, dans l'hôtel de ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant; et

1. Le roi de Prusse. Voltaire n'a pas encore nommé le roi de Prusse, dont le rôle cependant n'était pas alors insignifiant dans l'histoire du Nord. Le grand-électeur de Brandebourg, Frédéric III, duc de Prusse, se fit reconnaître roi de Prusse par l'empereur Léopold, qui avait besoin de ses secours contre Louis XIV, et fut couronné à Kœnigsberg, le 18 janvier 1701. C'était une puissance rivale de l'Autriche, qui s'élevait alors dans l'Allemagne du Nord; aussi le prince Eugène, prévoyant l'avenir, disait que l'Empereur aurait dû faire pendre l'auteur d'un pareil conseil.

2. L'art, c'est-à-dire l'art de la guerre; ce mot est répété un peu plus bas; c'est encore une de ces négligences légères que l'on peut remarquer assez souvent dans Voltaire.

3. Faire tête. On dit plutôt *tenir tête*.

4. En 1702, après un avantage sur Schlippenbach, Pierre s'empara de Notebourg, à l'embouchure de la Néva, et l'appela Schlusselbourg; il jeta en 1703 les fondements de Pétersbourg, prit Dorpat (juillet 1704), Narva (août 1704), et les autres villes d'Esthonie. Au siége de Narva, il eut recours à la ruse, en revêtant de l'uniforme suédois un corps de Russes, qui furent pris pour des troupes de renfort.

on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux citoyens qui s'y rassemblèrent : « Ce n'est point du sang des habi-» tants que cette épée est teinte, mais de celui des » Moscovites, que j'ai répandu pour sauver vos vies[1]. »

Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier[2] des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire des villes; il en fondait une alors, peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes; c'était la ville de Pétersbourg[3], dont il fit depuis sa résidence et le centre du commerce. Elle est située entre la Finlande et l'Ingrie, dans une île marécageuse, autour de laquelle la Néva[4] se divise en plusieurs bras, avant de tomber dans le golfe de Finlande[5]. Lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, et des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte et déserte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, et dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route et des marais profonds, et qui n'avait été jusqu'alors que le repaire des loups et des ours, fut remplie, en 1703, de plus de trois cent mille hommes que le czar avait rassemblés de ses États. Les paysans du royaume d'Astracan, et ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent transportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, élever des digues, avant de jeter les fondements de la ville. La nature fut forcée partout. Le czar s'obstina à peupler un pays qui semblait n'être pas destiné pour des hommes : ni les inondations qui ruinèrent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cent mille hommes dans ces commencements, ne lui

1. D'autres placent ces paroles à la prise de Dorpat.

2. C'ÉTAIT LE PREMIER DES HOMMES. L'imparfait est ici employé pour le conditionnel : il *aurait* ou il *eût été* le premier.

3. PÉTERSBOURG. Voir la note 2 de la page 32.

4. La Néva sort du lac Ladoga, arrose Saint-Pétersbourg, et, après un cours de 60 kilomètres, se jette dans le golfe de Finlande. Souvent le vent d'ouest fait refluer les eaux du fleuve jusque dans les rues de la ville.

5. Le golfe de Finlande, à l'est de la mer Baltique, long d'environ 450 kilomètres et large de 100 à 50, varie beaucoup de profondeur; elle se réduit graduellement à 10 et même à 4 brasses; près de Cronstadt, elle n'est plus que de 2 brasses. Des phares nombreux éclairent le chenal du milieu.

firent point changer de résolution[1]. La ville fut fondée parmi les obstacles que la nature, le génie des peuples et une guerre malheureuse y apportaient. Pétersbourg était déjà une ville en 1705, et son port était rempli de vaisseaux. L'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, et encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat sauvage. Surtout il avait rendu Pétersbourg inaccessible aux efforts des ennemis. Les généraux suédois, qui battaient souvent ses troupes partout ailleurs, n'avaient pu endommager[2] cette colonie naissante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le czar, en se créant ainsi de nouveaux États[3], tendait toujours la main au roi Auguste qui perdait les siens ; il lui persuada par le général Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, et alors ambassadeur du czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires[4]. Le roi Auguste y vint avec quelques troupes, accompagné du général Schulenbourg, que son passage de l'Oder avait rendu illustre dans le Nord, et en qui il mettait sa dernière espérance. Le czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de soixante et dix mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi Auguste détrôné ne craignit plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes moscovites. Il fut résolu que l'armée du czar se diviserait en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le temps de cette entrevue que le roi Auguste renouvela l'ordre de l'Aigle blanc[5],

1. Après *ni* répété, on a coutume de supprimer la négation *point* ou *pas*.

2. Endommager, causer du dommage.

3. Par ses dernières conquêtes, et surtout par des créations, comme celle de Pétersbourg, Pierre *se créait* en quelque sorte des États nouveaux, et prenait possession de la mer Baltique.

4. Pierre partageait avec Charles XII la gloire de dominer la Pologne ; il s'avança jusqu'à Tykoczin ; ce fut là qu'il vit pour la seconde fois le roi Auguste ; il le consola de ses infortunes, lui promit de le venger, lui fit présent de quelques drapeaux pris par Menzikoff sur des partis de troupes de son rival ; ils allèrent ensuite à Grodno. (Voltaire, *Hist. de Russie*, ch. 14.)

5. L'ordre de l'Aigle blanc (cordon bleu avec la devise *pro fide, rege* et *lege*), alors institué par Auguste, a été récemment réuni aux ordres impériaux de Russie. L'aigle a été souvent un symbole de la force, adopté pour les drapeaux ; on le voyait sur les étendards des Perses et des Ptolémées d'Égypte ; l'aigle surmon-

faible ressource alors pour lui attacher quelques seigneurs polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur qui devient ridicule, quand on le tient d'un prince qui n'est roi que de nom. La conférence des deux rois finit d'une manière extraordinaire. Le czar partit soudainement, et laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il était menacé à Astracan[1]. A peine était-il parti, que le roi Auguste ordonna que Patkul fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens[2] et en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'ambassadeur du seul prince qui le protégeait.

Voici le nœud[3] secret de cet événement, selon ce que le maréchal de Saxe, fils du roi Auguste, m'a fait l'honneur de me dire. Patkul, proscrit en Suède, pour avoir soutenu les priviléges de la Livonie sa patrie, avait été général du roi Auguste; mais son esprit vif et altier, s'accommodant mal des hauteurs du général Flemming, favori du roi, plus impérieux et plus vif que lui, il avait passé[4] au service du czar, dont il était alors général et ambassadeur auprès d'Auguste. C'était un esprit pénétrant; il avait démêlé que les vues de Flemming et du chancelier de Saxe étaient de proposer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma aussitôt le dessein de les prévenir, et de ménager un accommodement entre le czar et la Suède. Le chancelier éventa son projet, et obtint qu'on se saisît de sa personne. Le roi Auguste dit au czar que Patkul était un perfide qui les trahissait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau maître;

tait les enseignes des légions romaines; Charlemagne, les empereurs d'Allemagne, puis Napoléon I[er] et Napoléon III ont adopté le même signe. Il y a en Prusse l'ordre de l'Aigle noir, fondé en 1701, et l'ordre de l'Aigle rouge, qui date de 1705; en Wurtemberg, l'ordre de l'Aigle d'or a été créé en 1702.

1. Voltaire, dans son *Histoire de Russie*, dit que Pierre avait envoyé contre les débris des strélitz, relégués à Astrakhan, et qui se révoltaient, le général Shérémetoff ou Chérémetief. Les habitants, excités par un fanatique, nommé Stenka, se soulevèrent contre les réformes, tuèrent plusieurs officiers et le gouverneur. Trois cents des plus coupables, envoyés à Moscou, furent exécutés.

2. Le droit des gens (*jus gentium*), est l'application du droit naturel aux relations qui existent entre les États, leurs chefs et leurs représentants.

3. Le nœud secret. Nœud signifie figurément la difficulté, le point essentiel d'une affaire.

4. Avait passé. Voy. note 4, page 45.

mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison [1].

Cependant, d'un côté, les soixante mille Russes, divisés en plusieurs petits corps, brûlaient et ravageaient les terres des partisans de Stanislas ; de l'autre, Schulenbourg s'avançait avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suédois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII et Stanislas attaquèrent les corps séparés des Moscovites l'un après l'autre, mais si vivement, qu'un général moscovite était battu avant qu'il sût [2] la défaite de son compagnon [3].

Nul obstacle n'arrêtait le vainqueur [4] : s'il se trouvait une rivière entre les ennemis et lui, Charles XII et ses Suédois la passaient à la nage. Un parti [5] suédois prit le bagage d'Auguste, où il y avait deux cent mille écus d'argent monnayé. Stanislas saisit huit cent mille ducats appartenants [6] au prince Menzikoff, général moscovite [7]. Charles,

1. Pierre et Auguste demeurèrent à Grodno du 15 au 30 décembre 1705 ; Patkul fut arrêté la nuit du 19 au 20 décembre, conduit à Sonnenstein, puis à Kœnigstein. Patkul, par sa hauteur et sa franchise, s'était attiré beaucoup d'ennemis, et, outre Flemming, Imhof et Fingsten, qui négociaient vers cette époque la paix avec la Suède. On s'explique jusqu'à un certain point l'acharnement de Charles XII à poursuivre cet ennemi implacable et dangereux, sans qu'il soit possible d'excuser sa cruauté. Mais comment qualifier la conduite lâche et honteuse d'Auguste ? Et même, comment ne pas blâmer le tzar, qui abandonnait sans motif sérieux le malheureux Patkul, et se contentait de protester par l'intermédiaire de son ministre Gallitzin ?

2. Avant qu'il sut. On dirait plutôt *avant de savoir*.

3. Voltaire a dit très-peu de chose des événements militaires, auxquels Charles XII prit part avant la campagne de Saxe ; les faits, il est vrai, sont peu intéressants ; Suédois et Moscovites, partisans de Stanislas et d'Auguste, ravagent à l'envi les provinces orientales de la Pologne principalement. Il aurait pu dire cependant que Charles, après plusieurs avantages, au mois de janvier 1706, chassa les Russes de Grodno, et, arrivé à Kamionka, adressa un manifeste aux Lithuaniens pour les inviter à s'unir à Stanislas et aux Suédois, afin de combattre l'ennemi commun, qui *espère devenir grand-duc de Lithuanie, inonde leur pays de ses troupes barbares, le dévaste et outrage à la fois leur religion et leur nationalité* (8 fév.). Poursuivant les Russes, qui fuyaient au delà du Dniéper, il fut arrêté par les marais de la Polésie, et contraint de revenir vers la Volhynie, où il trouva de nombreux approvisionnements. Il était à Dubno, lorsque, trompant toutes les prévisions, il se mit en marche vers l'ouest, le 17 juillet ; il franchit la Vistule à Pulawy, et rejoignit son général victorieux à Striekourie, le 17 août.

4. Nul obstacle n'arrêtait le vainqueur. On ne voit pas cependant les résultats certains de tant d'activité, de tant de combats. Les campagnes de Charles XII, comme le remarque un historien suédois, avaient manqué de suite et de plan ; une certaine gloire entourait son nom ; mais il semble avoir plutôt couru les aventures, comme les chevaliers d'un autre temps, qu'agi en capitaine prévoyant et en roi chargé du sort d'une nation entière.

5. Un parti, c'est-à-dire un corps de partisans, une troupe détachée de l'armée.

6. Appartenants a. Voir la note 5 de la page 44.

7. Menzikoff ou Mentschikoff, né à Moscou, en 1674, fils d'un pâtissier ou

à la tête de sa cavalerie, fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main [1] pour le monter quand le sien serait rendu [2]. Les Moscovites, épouvantés et réduits à un petit nombre, fuyaient en désordre au delà du Borysthène.

Tandis que Charles chassait devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie, Schulenbourg repassa enfin l'Oder, et vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au grand-maréchal Rehnsköld, qui passait pour le meilleur général de Charles XII, et que l'on appelait *le Parménion* [3] *de l'Alexandre du Nord.* Ces deux illustres généraux, qui semblaient participer à la destinée de leurs maîtres, se rencontrèrent assez près de Punits [4], dans un lieu nommé Frauenstadt, territoire déjà fatal aux troupes d'Auguste. Rehnsköld n'avait que treize bataillons et vingt-deux escadrons, qui faisaient en tout près de dix mille hommes. Schulenbourg en avait une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avait dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites, que l'on avait longtemps disciplinés, et sur lesquels on comptait comme sur des soldats aguerris. Cette bataille de Frauenstadt se donna le 12 février 1706; mais ce même général Schulenbourg, qui, avec quatre mille hommes [5], avait en quelque façon trompé la fortune du roi de Suède, succomba sous celle du général Rehnsköld. Le combat ne dura pas un quart d'heure; les Saxons ne résistèrent pas un moment; les Moscovites jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois : l'épouvante fut si subite et le désordre si grand, que les vain-

d'un valet de chambre, plut dans sa jeunesse à Pierre I[er] par son enjouement et ses reparties. Le tzar le fit instruire et l'associa de bonne heure à sa fortune; en 1704, il était général-major, prince, gouverneur de l'Ingrie; en 1706, il battit les Suédois près de Kalich; en 1709, il contribua beaucoup au gain de la bataille de Pultawa. Tout-puissant sous Catherine I[re], tuteur de Pierre II, il fut tout à coup disgracié, exilé à Bérézof, en Sibérie, et y mourut courageusement en 1729.

1. Menant en main, c'est-à-dire menant par la bride.

2. Rendu. Las, fatigué.

3. On sait que Parménion, général de Philippe et d'Alexandre, sage conseiller du dernier, fut impliqué dans une prétendue conspiration, et mis à mort en 329 av. J.-C.

4. Punitz est une petite ville de la province de Posen (Prusse), dans le bassin de la Bartsch, sur les frontières de la Silésie et de la Posnanie, à 18 kil. au N.-E. de Glogau. C'est non loin de là que Schulenbourg avait échappé avec peine aux Suédois.

5. Quatre mille hommes. Plus haut, Voltaire donne neuf mille hommes au général.

queurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils tout chargés qu'on avait jetés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complète et plus honteuse ; et cependant jamais général n'avait fait une si belle disposition[1] que Schulenbourg, de l'aveu de tous les officiers saxons et suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événements.

Parmi les prisonniers, il se trouva un régiment entier de Français. Ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe, l'an 1704, à cette fameuse bataille de Hochstett[2], si funeste à la grandeur de Louis XIV. Ils avaient passé depuis au service du roi Auguste, qui en avait fait un régiment de dragons, et en avait donné le commandement à un Français de la maison de Joyeuse. Le colonel fut tué à la première, ou plutôt à la seule charge des Suédois : le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre[3]. Dès le jour même, ces Français demandèrent à servir Charles XII, et ils furent reçus à son service, par une destinée singulière qui les réservait à changer encore de vainqueur et de maître[4].

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux ; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, et pour se débarrasser de ces prisonniers dont on n'eût su que faire[5].

1. On dit plus ordinairement *faire de belles dispositions*.

2. A Hochstedt, en Bavière, au N.-O. d'Augsbourg, les Français commandés par Tallard, Marsin et l'électeur de Bavière, avaient été complétement vaincus par Marlborough, uni au prince Eugène. Vingt-sept bataillons de vieille infanterie et douze escadrons, enfermés dans le village de Blindheim, sans chefs, et assaillis par des forces considérables, se rendirent prisonniers de guerre ; le régiment de Navarre brûla ses drapeaux et brisa ses armes de rage (13 août 1704). C'était la première grande défaite de Louis XIV ; l'Allemagne entière était abandonnée, le prestige de la France était dissipé.

3. Ces Français servaient contre leur gré dans les troupes saxonnes ; ils se rendirent à la première attaque.

4. Voir le livre huitième.

5. Les troupes irrégulières des deux armées avaient accoutumé les généraux à ces cruautés ; il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les temps barbares.

Le roi Stanislas m'a fait l'honneur de me dire que, dans un de ces combats qu'on livrait si souvent en Pologne, un officier russe, qui avait été son ami, vint, après la défaite du corps qu'il commandait, se mettre sous sa protection, et que le général suédois Steinbock le tua d'un coup de pistolet entre ses bras. VOLTAIRE, *Histoire de Russie*, ch. XV. — Il est difficile de comprendre comment on a pu accuser de ce massacre Charles XII, qui, dans ce moment-là

Auguste se vit alors sans ressources : il ne lui restait que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régiments de Moscovites, deux de Saxons, et quelques troupes de l'armée de la couronne, par lesquelles même il craignait d'être livré au vainqueur ; mais son malheur fut au comble quand il sut que Charles XII était enfin entré en Saxe, le 1er septembre 1706.

Il avait traversé la Silésie sans daigner seulement en faire avertir la cour de Vienne [1]. L'Allemagne était consternée ; la diète de Ratisbonne [2], qui représente l'Empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles, déclara le roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il passait au delà de l'Oder avec son armée [3] ; cela même le détermina à venir plus tôt en Allemagne.

A son approche les villages furent déserts [4] ; les habitants fuyaient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Copenhague ; il fit afficher partout qu'il n'était venu que pour donner la paix ; que tous ceux qui reviendraient chez eux et qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, seraient traités comme ses propres sujets, et les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un prince qu'on savait n'avoir jamais manqué à sa parole fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choisit son camp à Alt-Rantstadt [5], près de la campagne de Lutzen [6], champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de Gustave Adolphe ; il alla voir la place où ce

même, était aux extrémités de la Lithuanie.

1. La Silésie appartenait encore à cette époque à la maison d'Autriche.

2. Ratisbonne (Regensburg), sur le Danube, maintenant chef-lieu du cercle du Haut-Palatinat, en Bavière, fut une ville libre et impériale jusqu'en 1806 ; la diète germanique s'y rassemblait depuis 1662. 28,000 h.

3. Charles XII avait franchi l'Oder à Steinau ; la frontière saxonne, le 5 septembre ; l'Elbe, le 16 septembre, et le 20, il établit son quartier général à Alt-Ranstadt.

4. Charles répandit la terreur dans la haute Pologne, en Silésie, en Saxe. Toute la famille du roi Auguste, sa mère, sa femme, son fils, les principales familles du pays se retiraient dans le cœur de l'Empire. Auguste implorait la paix. VOLTAIRE, *Histoire de Russie*.

5. Alt-Ranstadt est un village de la Saxe prussienne, non loin de Mersebourg.

6. Lutzen, dans la Saxe prussienne, entre Mersebourg et l'Elster, à 19 kil. S.-O. de Leipsick. Dans les *plaines* voisines, Gustave-Adolphe mourut, vainqueur des Impériaux que commandait Walstein (16 nov. 1632) ; et Napoléon battit les Prussiens et les Russes (2 mai 1813). A quelque distance à l'ouest est Rossbach, où les Autrichiens et les Français furent défaits par Frédéric II, en 1757. On conserve et on montre encore des traces du sang de Gustave-Adolphe, à Weissenfels, jolie ville, entre les champs de bataille de Lutzen et de Rossbach.

grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : « J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui ; Dieu m'ac- « cordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse. »

De ce camp il ordonna aux états de Saxe de s'assembler, et de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir et qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à six cent vingt-cinq mille rixdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat suédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, et quatre sous par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats ; il ordonna, dans toutes les villes où il mit garnison, que chaque hôte[1], chez qui les soldats logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite[2], faute de quoi le soldat n'aurait point sa paye. De plus, des inspecteurs allaient tous les quinze jours, de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avaient point commis de dégât. Ils avaient soin de dédommager les hôtes, et de punir les coupables.

On sait sous quelle discipline sévère vivaient les troupes de Charles XII ; qu'elles ne pillaient pas les villes prises d'assaut avant d'en avoir reçu la permission ; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, et le quittaient au premier signal. Les Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe ; et cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent ; contradictions qu'il serait impossible de concilier, si l'on ne savait combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits, et que les vaincus ne prissent les plus légères lésions[3] pour des brigandages barbares[4]. Un jour, le roi se

1. Hôte a le sens actif et le sens passif ; c'est tantôt celui qui reçoit l'hospitalité, tantôt comme ici celui qui la donne.

2. J'aimerais mieux *donnerait tous les mois des certificats de leur conduite.*

3. Les plus légères lésions. Ce mot a ici le sens général de *dommages ;* habituellement il signifie le préjudice qu'on souffre dans quelque marché, dans quelque contrat.

4. Charles mit en effet d'énormes contributions sur la Saxe, et en régla

promenant à cheval près de Leipsick, un paysan saxon vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat : « Est-il vrai, dit-il d'un visage sévère, que vous avez volé » cet homme ? — Sire, dit le soldat, je ne lui ai pas fait » tant de mal que Votre Majesté en a fait à son maître ; » vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce ma- » nant[1] qu'un dindon. » Le roi donna dix ducats de sa main au paysan, et pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : « Souviens-toi, » mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, » je n'en ai rien pris pour moi. »

La grande foire de Leipsick[2] se tint comme à l'ordinaire ; les marchands y vinrent avec une sûreté entière ; on ne vit pas un soldat suédois dans la foire ; on eût dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir aussi absolu et une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le roi Auguste, errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume et de son électorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII pour lui demander la paix. Il chargea en secret le baron d'Imhof d'aller porter la lettre conjointement avec M. Fingsten, référendaire[3]

lui-même le mode de perception ; il recrutait en même temps de nouvelles troupes ; quoique l'Empire fût alors occupé à la grande lutte contre la France, sa réputation, ses succès et la solde élevée qu'il offrait, attirèrent sous ses drapeaux un grand nombre de jeunes gens de toutes les parties de l'Allemagne.

1. Manant. Ce mot a d'abord désigné au moyen âge les personnes de condition inférieure, qui demeuraient, comme sujets, dans la juridiction du seigneur justicier, *manentes* ; comme les *vilains* étaient ceux qui habitaient les métairies, (villæ), les *bourgeois* ceux qui habitaient les bourgs.

2. Leipzig ou Leipsick (tilleuls, en slave), fondée vers la fin du xe siècle, au confluent de l'Elster blanc, de la Pertha et de la Pleisse, dans une plaine fertile, est la première place de commerce de l'Allemagne intérieure. Trois foires célèbres s'y tiennent chaque année, au nouvel an, à Pâques, à la Saint-Michel ; il s'y fait beaucoup d'affaires, surtout en librairie. Les Suédois y remportèrent deux victoires, sous Gustave-Adolphe en 1631, sous Torstenson en 1642. Du 18 au 19 octobre 1813, se livra sous ses murs *la grande bataille des nations,* dans laquelle les Français, accablés par le nombre et la trahison, furent forcés de battre en retraite. C'est la seconde ville du royaume de Saxe. 70,000 h.

3. Référendaire du conseil privé. Le référendaire est l'officier chargé de faire le rapport *(referre)* des lettres royaux dans les chancelleries, pour qu'on décide si ces lettres doivent être signées et scellées.

du conseil privé; il leur donna à tous deux ses pleins pouvoirs et son blanc-signé [1] : « Allez, leur dit-il en propres mots, tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables et chrétiennes [2]. » Il était réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, et de ne recourir à la médiation d'aucun prince; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignait, avec raison, que le dangereux allié qu'il abandonnait ne se vengeât sur lui de sa soumission au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de Charles XII ; ils eurent une audience secrète. Le roi lut la lettre : « Messieurs, dit-il aux plénipotentiaires, vous aurez dans un moment ma réponse. » Il se retira aussitôt dans son cabinet, et fit écrire ce qui suit :

« Je consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. « Que le roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnaisse Stanislas pour légitime roi, et qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.

2. » Qu'il renonce à tous autres traités, et particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.

3. » Qu'il renvoie avec honneur en mon camp les princes Sobieski et tous les prisonniers qu'il a pu faire.

4. » Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, et nommément Jean Patkul, et qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien. »

Il donna ce papier au comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les plénipotentiaires du roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer, quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le comte Piper. Ce ministre ne répondit autre chose à toutes

1. Blanc-signé. On dit plutôt blanc-seing ; c'est une signature apposée à l'avance sur un papier blanc.

2. Chrétiennes, c'est-à-dire conformes à la justice ou plutôt à la charité chrétienne.

leurs insinuations, sinon : « Telle est la volonté du roi » mon maître ; il ne change jamais ses résolutions. »

Tandis que cette paix se négociait sourdement [1] en Saxe, la fortune sembla mettre le roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, et de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le prince Menzikoff, généralissime des armées moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le temps que non-seulement il ne souhaitait plus ses secours, mais que même il les craignait : il avait avec lui quelques troupes polonaises et saxonnes, qui faisaient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince Menzikoff [2], il avait tout à redouter en cas [3] qu'on découvrît sa négociation. Il se voyait en même temps détrôné par son ennemi, et en danger d'être arrêté prisonnier [4] par son allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se trouva en présence d'un des généraux suédois, nommé Meyerfelt [5], qui était à la tête de dix mille hommes à Calish [6], près du palatinat de Posnanie. Le prince Menzikoff pressa le roi Auguste de donner bataille. Le roi, très-embarrassé, différa sous divers prétextes ; car, quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille Suédois dans l'armée de Meyerfelt ; et c'en était assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations, et la perdre, c'était creuser l'abîme où il était ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi pour lui donner part [7] du secret de la paix, et l'avertir de se retirer ; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le général Meyerfelt crut qu'on lui tendait un piége pour l'in-

1. Sourdement, c'est-à-dire secrètement.

2. Environné avec ce petit corps de l'armée. *Par l'armée* aurait évité tout embarras.

3. En cas que. Pour *au cas que*.

4. Arrêté prisonnier, et dans d'autres endroits, pris prisonnier. Ces expressions, communes au XVIIe siècle et familières à Voltaire, sont avec raison tombées en désuétude.

5. Mardefelt, suivant l'historien suédois Geyer ; Maderfeld, suivant Voltaire dans l'Histoire de Russie.

6. Calish ou Kalish, dans le palatinat de ce nom, à l'ouest de Varsovie, sur la Prosna, est maintenant dans le gouvernement de Varsovie ; c'est l'une des villes les plus importantes du nouveau royaume de Pologne. 15,000 h.

7. Donner part. On dit plutôt *faire part de*.

timider, et sur cela seul il se résolut à risquer le combat [1].

Les Russes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire, que le roi Auguste remporta presque malgré lui, fut complète : il entra triomphant, au milieu de sa mauvaise fortune, dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée et ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, et à reconnaître le plus fort pour son roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, et d'aller attaquer en Saxe le roi de Suède avec l'armée moscovite. Mais ayant réfléchi que Charles XII était à la tête d'une armée suédoise jusqu'alors invincible ; que les Russes l'abandonneraient au premier bruit de son traité commencé ; que la Saxe, son pays héréditaire, déjà épuisée d'argent et d'hommes, serait ravagée également par les Suédois et par les Moscovites ; que l'Empire, occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le secourir ; qu'il demeurerait sans États, sans argent, sans amis ; il conçut qu'il fallait fléchir sous la loi qu'imposait le roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure, quand Charles eut appris que le roi Auguste avait attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère et le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse ; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque Fingsten, l'un de ses plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtait la couronne. Auguste hésita, mais il signa [2], et partit pour la Saxe dans la vaine espérance que sa présence pourrait fléchir le roi de Suède, et que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maisons, et du sang qui les unissait [3].

Ces deux princes se virent, pour la première fois, dans

1. Il paraît que le général suédois était instruit des négociations aussi bien par Charles XII que par Auguste ; mais il ne voulut pas se retirer vers Posen ; après une défense désespérée, il fut vaincu et fait prisonnier ; les Suédois avaient eu 4,000 morts et 2,600 prisonniers.

2. La paix fut signée le 25 septembre 1706.

3. Auguste était fils d'Anne-Sophie, fille de Frédéric III de Danemark, et sœur d'Ulrique-Eléonore ; il était donc cousin germain de Charles XII.

un lieu nommé Gutersdorf, au quartier du comte Piper, sans aucune cérémonie. Charles XII était en grosses bottes, ayant pour cravate un taffetas[1] noir qui lui serrait le cou ; son habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait servi à la bataille de Narva, et sur le pommeau de laquelle il s'appuyait souvent. La conversation ne roula que sur ses grosses bottes. Charles XII dit au roi Auguste qu'il ne les avait quittées depuis six ans que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux rois, dont l'un ôtait une couronne à l'autre. Auguste surtout parlait avec un air de complaisance et de satisfaction, que les princes et les hommes accoutumés aux grandes affaires savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dînèrent deux fois ensemble. Charles XII affecta toujours de donner la droite[2] au roi Auguste ; mais bien loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures. C'était déjà beaucoup qu'un souverain fût forcé à livrer un général d'armée, un ministre public[3] : c'était un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son successeur Stanislas les pierreries et les archives de la couronne ; mais ce fut le comble à cet abaissement[4] d'être réduit enfin[5] à féliciter de son avénement au trône celui qui allait s'y asseoir à sa place. Charles exigea une lettre d'Auguste à Stanislas : le roi détrôné se le fit dire plus d'une fois ; mais Charles voulait cette lettre, et il fallait l'écrire[6]. La voici telle que je l'ai vue depuis peu, copiée fidèlement sur l'original que le roi Stanislas garde encore :

Monsieur et frère,

« Nous avions jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer

1. Un taffetas noir, c'est-à-dire un morceau de. On dirait plutôt *il avait une cravate de taffetas noir*.

2. Donner la droite, c'est-à-dire la place d'honneur.

3. Un ministre public. Patkul était ambassadeur du tzar, et par conséquent ministre public et non serviteur privé d'Auguste.

4. Le comble a cet abaissement. Il semble que la métaphore soit ici vicieuse, puisque le comble exprime une idée d'*élévation*, entièrement opposée à l'idée d'*abaissement*.

5. Enfin. En dernier lieu, pour dernière condition.

6. Voltaire aurait dû signaler ce qu'il y avait de dur dans cette conduite de Charles.

« dans un commerce particulier de lettres avec Votre Ma-« jesté; cependant, pour faire plaisir à Sa Majesté sué-« doise, et afin qu'on ne nous impute pas que nous fai-« sons difficulté de satisfaire à son désir, nous vous « félicitons par celle-ci de votre avénement à la couronne, « et vous souhaitons que vous trouviez dans votre patrie « des sujets plus fidèles que ceux que nous y avons lais-« sés. Tout le monde nous fera la justice de croire que « nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos « bienfaits, et que la plupart de nos sujets ne se sont « appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous souhaitons « que vous ne soyez pas exposé à de pareils malheurs, « vous remettant à la protection de Dieu. »

A Dresde, le 8 avril 1707.

Votre frère et voisin, AUGUSTE, ROI [1].

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses officiers de magistrature [2] de ne plus le qualifier de roi de Pologne, et qu'il fît effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les Sobieski : ces princes, au sortir de leur prison, refusèrent de le voir; mais le sacrifice de Patkul fut ce qui dut lui coûter davantage [3]. D'un côté, le czar le redemandait hautement comme son ambassadeur ; de l'autre, le roi de Suède exigeait, en menaçant, qu'on le lui livrât. Patkul était alors enfermé dans le château de Koenigstein en Saxe [4]. Le roi Auguste crut pouvoir satisfaire Charles XII et son honneur en même temps. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes suédoises; mais auparavant il envoya au gouverneur de Koenigstein un ordre secret de laisser échapper son prisonnier. La mauvaise fortune de

1. Stanislas répondit à cette lettre :

« Monsieur et Frère,

« La correspondance de votre Majesté est une nouvelle obligation que j'ai au roi de Suède. Je suis sensible aux compliments que vous me faites sur mon avénement au trône. J'espère que mes sujets n'auront point lieu de me manquer de fidélité, parce que j'observerai les lois du royaume.

« STANISLAS, roi de Pologne. »

2. OFFICIERS DE MAGISTRATURE, c'est-à-dire ayant des offices dans la magistrature.

3. Auguste devait aussi livrer tous les Russes, qui se trouvaient en Saxe. On avait donné pour prétexte de l'arrestation de Patkul, qu'il négociait pour les mettre au service de l'Autriche.

4. Kœnigstein est une petite ville de Saxe, qui a une forteresse bâtie sur un rocher de 293 mètres, au-dessus de l'Elbe supérieur.

Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenait de le sauver. Le gouverneur, sachant que Patkul était très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier, comptant encore sur le droit des gens, et informé des intentions du roi Auguste, refusa de payer ce qu'il pensait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle, les gardes commandés pour saisir le prisonnier arrivèrent, et le livrèrent immédiatement à quatre capitaines suédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Alt-Rantstadt [1], où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer; de là il fut conduit à Casimir [2].

Charles XII, oubliant que Patkul était ambassadeur du czar, et se souvenant seulement qu'il était né son sujet, ordonna au conseil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif et à être mis en quartiers [3]. Un chapelain vint lui annoncer qu'il fallait mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un prêtre, et son courage n'étant plus soutenu par la gloire ni par la colère, sources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le sein du chapelain. Il était fiancé avec une dame saxonne, nommée madame d'Einsiedel, qui avait de la naissance, du mérite et de la beauté, et qu'il avait compté d'épouser [4], à peu près dans le temps même qu'on le livrait au supplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la consoler, et de l'assurer qu'il mourait plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice, et qu'il vit les roues et les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur, et se rejeta dans les bras

1. Patkul fut livré aux Suédois le 6 avril ; il fut mis à mort le 10 octobre à Casimir. Voltaire, dans son *Histoire de Russie*, a flétri avec plus d'indignation la conduite d'Auguste : « Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité ; non-seulement il y perdait sa couronne et sa gloire, mais il risquait même sa liberté, puisqu'il était alors entre les mains du prince Menzikoff en Posnanie. »

2. Casimir est à huit lieues de Posen ; il y a une autre ville de ce nom sur la Vistule, dans le palatinat de Lublin.

3. Nordberg avoue que tous les ordres furent écrits par Charles lui-même.

4. Compter de. Les meilleurs écrivains ont employé la préposition *de* avec ce verbe ; cependant le Dictionnaire de l'Académie dit que compter n'est pas suivi maintenant de la préposition.

du ministre, qui l'embrassa en le couvrant de son manteau et en pleurant. Alors un officier suédois lut à haute voix un papier dans lequel [1] étaient ces paroles :

« On fait savoir que l'ordre très-exprès de Sa Majesté notre seigneur *très-clément,* est que cet homme, qui est traître à la patrie, soit roué et écartelé pour réparation de ses crimes, et pour l'exemple des autres. Que chacun se donne de garde de [2] la trahison, et serve son roi fidèlement. » A ces mots de *prince très-clément :* « Quelle clémence ! » dit Patkul ; et à ceux de *traître à la patrie :* « Hélas ! dit-il, je l'ai trop bien servie. » Il reçut seize coups, et souffrit le supplice le plus long et le plus affreux qu'on puisse imaginer [3]. Ainsi périt l'infortuné Jean Réginold Patkul, ambassadeur et général de l'empereur de Russie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un sujet révolté contre son roi disaient qu'il avait mérité la mort ; ceux qui le regardaient comme un Livonien, né dans une province laquelle avait des privilèges à défendre, et qui se souvenaient qu'il n'était sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits, l'appelaient le martyr de la liberté de son pays. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambassadeur du czar devait rendre sa personne sacrée. Le seul roi de Suède, élevé dans les principes du despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnait sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restèrent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713, qu'Auguste [4], étant remonté sur son trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avait été réduit à Alt-Ranstadt : on les lui apporta à Varsovie, dans une cassette, en présence de Buzenval, envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la cassette à

1. Dans lequel. Il serait plus juste d'écrire *sur lequel.*

2. Se donne de garde de la trahison. Il est assez difficile d'expliquer cette expression ; on dit plus habituellement *se garder de,* dans le sens de *éviter.*

3. On rompait, à coups de barres de fer, les bras, les jambes et les reins du condamné, avant de l'attacher sur la roue. « Il n'est point de jurisconsulte en Europe, dit Voltaire (*Histoire de Russie*), il n'est pas même d'esclave qui ne sente toute l'horreur de cette injustice barbare. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature et celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles la ternissent.

4. Jusqu'en 1713, qu'Auguste. *Que* a ici le sens de *alors que.*

ce ministre : « Voilà, lui dit-il simplement[1], les membres de Patkul, » sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, et sans que personne de ceux qui étaient présents osât parler sur un sujet si délicat et si triste.

Environ[2] ce temps-là, un Livonien nommé Paykul, officier dans les troupes saxonnes, fait prisonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du sénat; mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de supplice dans le même cas faisait trop voir que Charles, en faisant périr Patkul d'une mort si cruelle, avait plus songé à se venger qu'à punir. Quoi qu'il en soit, Paykul, après sa condamnation, fit proposer au sénat de donner au roi le secret de faire de l'or, si on voulait lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison, en présence du colonel Hamilton et des magistrats de la ville; et soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile[3], soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, on porta à la Monnaie de Stockholm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience, et on en fit au sénat un rapport si juridique[4] et qui parut si important, que la reine, aïeule de Charles, ordonna de suspendre l'exécution jusqu'à ce que le roi, informé de cette singularité, envoyât ses ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refusé à ses amis la grâce du criminel, et qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroïque dans un prince qui d'ailleurs croyait le secret possible. Le roi Auguste, qui en fut informé, dit : « Je « ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence « pour la pierre philosophale[5]; il l'a trouvée en Saxe[6]. »

1. Simplement, dans le sens de seulement.

2. Environ signifie *à peu près ;* c'est un adverbe ; il faudrait donc *environ vers ce temps-là.*

3. *Art* est-il ici bien employé dans le sens de *procédé,* que lui donne Voltaire ? surtout avec les mots qui suivent : *soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement.*

4. C'est-à-dire *si sérieux, suivant les formes juridiques.*

5. Les alchimistes cherchèrent longtemps, surtout au moyen âge, le secret de changer en or les métaux ; c'est ce qu'on appelait la pierre philosophale.

6. Il faisait allusion aux énormes contributions levées en Saxe par Charles XII.

Quand le czar eut appris l'étrange paix que le roi Auguste, malgré leurs traités, avait conclue à Alt-Rantstadt, et que Patkul, son ambassadeur plénipotentiaire, avait été livré au roi de Suède au mépris des lois des nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les cours de l'Europe : il écrivit à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre[1], aux états généraux des Provinces-Unies : il appelait lâcheté et perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avait succombé; il conjura toutes ces puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son ambassadeur, et pour prévenir l'affront qu'on allait faire en sa personne à toutes les têtes couronnées ; il les pressa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Alt-Rantstadt une garantie que Charles XII leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du roi de Suède. L'Empereur, l'Angleterre et la Hollande avaient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugèrent pas à propos d'irriter Charles XII par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, et qui ne fît voir combien peu un sujet doit compter sur des rois, et combien tous les rois alors craignaient celui de Suède.

On proposa dans le conseil du czar d'user de représailles envers les officiers suédois, prisonniers à Moscou. Le czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avait plus de Moscovites prisonniers en Suède que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi était en Saxe sans agir. Levenhaupt, général du roi de Suède, qui était resté en Pologne, à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les passages dans un pays sans forteresses et plein de factions. Stanislas était au camp de Charles XII. L'empereur moscovite saisit cette conjoncture, et rentre en Pologne avec plus de

1. L'empereur d'Allemagne était alors Joseph Ier, fils aîné de Léopold ; la reine d'Angleterre, Anne, régnait depuis 1702.

soixante mille hommes : il les sépare en plusieurs corps, et marche avec un camp volant [1] jusqu'à Léopold, où il n'y avait point de garnison suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avait détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avait alors deux primats, aussi bien que deux rois, l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le primat nommé par Auguste convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Alt-Rantstadt, et ceux que l'argent du czar avait gagnés. On y proposa d'élire un nouveau souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, sans qu'on eût pu dire quel était le véritable [2].

Pendant les conférences de Léopold, le czar, lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du roi de Suède, obtint secrètement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers allemands. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline et l'expérience. Il les engageait à son service par des libéralités; et, pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamants aux officiers généraux et aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish : les officiers subalternes eurent des médailles d'or; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monuments de la victoire de Calish furent tous frappés dans sa nouvelle ville de Pétersbourg, où les arts florissaient à mesure qu'il apprenait à ses troupes à connaître l'émulation et la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la diète de Léopold de

1. C'est une petite armée composée surtout de cavalerie, qui tient la campagne pour faire des courses sur les ennemis ou pour les observer (Académie).

2. A l'assemblée de Léopold, ou plutôt à celle de Lublin, on mit sur les rangs, dit Voltaire, *Histoire de Russie*, ch. XVI, le prince Ragotski ; c'était ce même prince, longtemps retenu en prison dans sa jeunesse par l'empereur Léopold, et qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Le prince n'ayant pu réussir, Pierre voulut donner le trône au grand général de la république, Siniawski. — Ce Ragotski, de la famille illustre des princes de Transylvanie, toujours en lutte contre la maison d'Autriche, disputait la Hongrie aux empereurs depuis 1701 ; il fut proscrit en 1711, vécut en France et en Turquie ; il y mourut en 1735.

prendre aucune résolution. Le czar la fit transférer à Lublin [1]. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles et de l'incertitude où tout le monde était : l'assemblée se contenta de ne reconnaître ni Auguste qui avait abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux [2] ; mais ils ne furent ni assez unis ni assez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des princes Sapieha, celui d'Oginski, ceux qui tenaient en secret pour le roi Auguste les nouveaux sujets de Stanislas, se faisaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, et achevaient la ruine de leur pays. Les troupes suédoises, commandées par Levenhaupt, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes moscovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de Stanislas [3]. Les Russes ruinaient également amis et ennemis ; on ne voyait que des villes en cendres et des troupes errantes de Polonais dépouillés de tout, qui détestaient également et leurs deux rois, et Charles XII, et le czar [4].

Le roi Stanislas partit d'Alt-Rantstadt [5], le 15 juillet de l'année 1707, avec le général Rehnsköld, seize régiments suédois et beaucoup d'argent, pour apaiser tous ces troubles en Pologne, et se faire reconnaître paisiblement. Il fut reconnu partout où il passa : la discipline de ses troupes, qui faisait mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits : son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue : son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne.

1. La diète se réunit à Lublin, le 23 mai 1707.

2. Élu malgré eux, c'est-à-dire malgré les membres de l'assemblée ; ici, comme souvent ailleurs, Voltaire oublie le mot qui précède, pour ne penser qu'à l'idée.

3. Tout ce qui était ennemi, c'est-à-dire tout ce qui appartenait aux ennemis.

4. Pierre ordonnait à ses soldats de ravager indistinctement tous les châteaux ; et les généraux, à l'exemple de Mentschikoff, enlevèrent les tableaux, les statues, les bibliothèques, les curiosités d'art, les ornements des églises, qui devaient embellir les palais et les musées de Moscou et de Pétersbourg.

5. Charles fut d'abord insensible aux maux de la Pologne ; comme on lui disait que les habitants ne trouveraient plus dans leurs campagnes dévastées que quelques racines pour se nourrir. « Dans le besoin, répondit-il froidement, je saurais m'en nourrir comme eux.» Mais Stanislas parvint par ses prières à obtenir enfin des forces suffisantes pour délivrer la Pologne. « Allez chasser Pierre de la Pologne, lui dit-il en le quittant (15 juillet 1707), en attendant que j'aille moi-même le chasser de ses États. »

Le czar, craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avaient désolé, se retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ses corps d'armée, et où il devait établir des magasins. Cette retraite laissa le roi Stanislas paisible souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses États était le comte Siniawski, grand général de la couronne, de la nomination du roi Auguste. Cet homme, qui avait d'assez grands talents et beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti[1] : il ne reconnaissait ni Auguste ni Stanislas; et après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne, qui étaient demeurées sous ses ordres, n'avaient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en souffraient, se donnèrent bientôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissait de jour en jour.

Le roi de Suède recevait alors dans son camp d'Alt-Rantstadt les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Les uns venaient le supplier de quitter les terres de l'Empire; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'Empereur; le bruit même s'était répandu partout qu'il devait se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche[2]. Parmi tous ces ambassadeurs vint le fameux Jean, duc de Marlborough[3], de la part d'Anne, reine de la Grande-Bretagne[4]. Cet homme, qui

1. Tiers est un adjectif qui a le sens de *troisième;* le *tiers-état*, c'est-à-dire le troisième ordre en France.

2. Louis XIV fit les plus grands efforts pour retenir Charles XII en Allemagne et renouer l'ancienne alliance de la France avec la Suède, comme au temps de Gustave-Adolphe, et même comme au temps de Charles XI. Les agents de la France adressèrent au roi et au sénat de Stockholm des propositions d'autant plus pressantes, que Louis XIV, vaincu et opprimé par ses ennemis, avait alors plus que jamais besoin d'alliés. On avait déjà exhorté plus d'une fois Charles XII à se déclarer contre l'Empereur pour délivrer l'Empire ; une pièce qu'on lui adressait se terminait par ces vers :

Maxima gessisti, sed adhuc majora supersunt,
Si quæ vis proavis digna Trophæa tuis;
Europæ succurre malis, et frange catenas,
Carole, Gustavi sic imitator eris.

3. Le fameux John Churchill, duc de Marlborough, né en 1650, était alors l'un des chefs de la coalition contre la France ; généralissime des troupes anglaises, il avait déjà remporté les victoires d'Hoschstett (1704) et de Ramillies (1706).

4. Par l'acte d'Union (6 août 1706), les deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse n'en formaient plus qu'un seul, celui de la Grande-Bretagne ; le parlement d'Écosse avait enfin consenti à se fondre dans le parlement anglais.

n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à Saint-James [1] un adroit courtisan, dans le parlement [2] un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de son siècle. Il avait fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au secrétaire des États généraux, M. Fagel [3], homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les états généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le duc de Marlborough devait leur proposer, le duc arrivait, leur parlait en français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, et les persuadait tous : c'est ce que le lord Bolingbroke m'a confirmé [4].

Il soutenait avec le prince Eugène [5], compagnon de ses victoires, et avec Heinsius [6], grand-pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des alliés contre la France. Il savait que Charles était aigri contre l'Empire et contre l'Empereur, qu'il était sollicité secrètement par les Français ; et que si ce conquérant embrassait le parti de Louis XIV, les alliés seraient opprimés [7].

Il est vrai que Charles avait donné sa parole, en 1700, de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV contre les alliés ; mais le duc de Marlborough ne croyait pas qu'il y

1. Le palais de Saint-James était à Londres la résidence de la cour ; et l'on disait le cabinet de Saint-James, comme en France le cabinet de Versailles, comme plus tard en Prusse le cabinet de Potsdam.

2. Dans le parlement d'Angleterre, Marlborough dominait alors à la tête du parti *whig*, dont les chefs étaient avec lui les ministres Godolphin et Sunderland. Marlborough était encore tout-puissant par l'influence qu'exerçait sur la faible reine l'altière duchesse de Marlborough.

3. François-Nicolas Fagel appartenait à une illustre famille des Provinces-Unies, qui a fourni un grand nombre d'hommes d'État à la république.

4. Lord Bolingbroke. Voir à la fin du livre septième.

5. Le prince Eugène (François de Savoie-Carignan) était né à Paris, en 1663, du comte de Soissons et d'Olympe Mancini, nièce de Mazarin ; repoussé par Louis XIV, il offrit ses services à l'empereur Léopold, se distingua par ses talents supérieurs, gagna sur les Turcs, en 1697, la victoire de Zenta, suivie de la paix de Carlovitz ; et s'illustra surtout dans la guerre de la succession, en Italie, à Hochstett (1704), à Oudenarde (1708), à Malplaquet (1709), etc. Pierre le Grand avait eu l'idée en 1707 de le faire nommer roi de Pologne ; mais Eugène, tout-puissant à la cour de Vienne, avait sagement décliné ce périlleux honneur.

6. Heinsius (1640-1720), ennemi acharné de la France et de Louis XIV, entièrement dévoué à Guillaume III, son protecteur, fut élu grand-pensionnaire de Hollande, en 1689, et réélu de cinq ans en cinq ans jusqu'à sa mort. C'était la première dignité de la province de Hollande, et par suite de la république, lorsqu'il n'y avait pas de stathouder.

7. Seraient opprimés. Voltaire a plusieurs fois employé cette expression avec le sens du latin *opprimere*, accabler.

eût un prince assez esclave de sa parole pour ne pas la sacrifier à sa grandeur et à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du roi de Suède. M. Fabrice, qui était alors auprès de Charles XII, m'a assuré que le duc de Marlborough, en arrivant, s'adressa secrètement, non pas au comte Piper, premier ministre, mais au baron de Görtz[1], qui commençait à partager avec Piper la confiance du roi. Il arriva même dans le carrosse de ce baron au quartier de Charles XII, et il y eut des froideurs marquées [2] entre lui et le chancelier Piper. Présenté ensuite par Piper avec Robinson, ministre d'Angleterre, il parla au roi en français ; il lui dit qu'il s'estimerait heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, et parut oublier que c'était Marlborough qui lui parlait. Je sais même qu'il trouva que ce grand homme était vêtu d'une manière trop recherchée et avait l'air trop peu guerrier. La conversation fut fatigante et générale, Charles XII s'exprimant en suédois, et Robinson servant d'interprète. Marlborough, qui ne se hâtait jamais de faire ses propositions, et qui avait, par une longue habitude, acquis l'art de démêler les hommes [3] et de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrètes pensées et leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans Charles XII une aversion naturelle pour la France [4] ; il remarqua qu'il se plaisait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar, et vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus, sur une table, une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suède et sa seule ambition était de détrôner le czar après le roi de Pologne.

1. Gortz. Voir pour plus de détails le livre huitième.

2. Il y eut des froideurs marquées. Nous avons déjà remarqué l'emploi assez fréquent par Voltaire de ces pluriels.

3. C'est-à-dire démêler, découvrir leurs sentiments, leurs passions.

4. Rien ne prouve que Charles XII ait eu une aversion naturelle pour la France. Voir la fin de la note 3, page 125.

Il comprit que si ce prince restait en Saxe, c'était pour imposer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il savait bien que l'Empereur ne résisterait pas, et qu'ainsi les affaires se termineraient aisément. Il laissa Charles XII à son penchant naturel [1]; et, satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par madame la duchesse de Marlborough, sa veuve, encore vivante [2].

Comme peu de négociations s'achèvent sans argent, et qu'on voit quelquefois des ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de Marlborough n'avait réussi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une grosse somme au comte Piper; et la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté, autant qu'il m'a été possible, à la source de ce bruit, j'ai su que Piper avait reçu un présent médiocre de l'Empereur par les mains du comte de Wratislau, avec le consentement du roi son maître, et rien du duc de Marlborough. Il est certain que Charles était inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'empereur des Russes, qu'il ne recevait alors conseil de personne, et qu'il n'avait pas besoin des avis du comte Piper pour prendre de Pierre Alexiowitz une vengeance qu'il cherchait depuis si longtemps [3].

1. Nouvel exemple d'ellipse qui donne plus de rapidité au style.

2. La duchesse de Marlborough mourut en 1744, à l'âge de 84 ans. Voltaire écrivait en 1727-28 ; mais il a retouché son ouvrage à plusieurs reprises.

3. Voltaire s'est efforcé de prouver, contrairement à une opinion très-accréditée, l'intégrité du comte Piper. Saint-Simon est d'un avis tout opposé : « Les plus grands rois sont malheureux, dit-il ; Piper était son unique ministre qui l'avait toujours suivi, il avait toute sa confiance. Tout occupé de troupes, de subsistances, de guerre, il ne donnait aux affaires d'État qu'une attention superficielle, emporté par cette passion de héros et par l'amour de la vengeance. L'empereur et l'Angleterre gagnèrent Piper à force d'argent et d'autres promesses. Piper, vendu de la sorte, se servit de ces deux passions de son maître pour le tirer de Saxe et le faire courir après le czar pour le détrôner, comme il avait fait le roi Auguste. Rien ne le put détourner d'une si hasardeuse folie. L'objet et le péril qui y était attaché furent pour lui un double attrait. Piper l'y nourrit et l'y précipita. Le traître y périt dans les cachots des Moscovites » (année 1706). Lémontey, dans son *Histoire de la Régence,* affirme également que l'Empereur et Marlborough corrompirent le comte par de grosses sommes d'argent ; le général anglais eut une entrevue avec ce ministre avare, qui entraîna furtivement son maître au parti le moins sensé. Oxenstiern, ajoute-t-il, avait d'ailleurs nourri la jeunesse de Charles XII de préventions et de jalousies contre la France. La question néanmoins reste encore douteuse.

Enfin, ce qui achève de justifier ce ministre[1], c'est l'honneur rendu longtemps après à sa mémoire par Charles XII, qui, ayant appris que Piper était mort en Russie[2], fit transporter son corps à Stockholm, et lui ordonna[3] à ses dépens des obsèques magnifiques.

Le roi qui n'avait point encore éprouvé de revers, ni même de retardement dans ses succès, croyait qu'une année lui suffirait pour détrôner le czar, et qu'il pourrait ensuite revenir sur ses pas, s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de Stralheim, envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le comte de Zobor, chambellan de l'empereur[4] : celui-ci ayant refusé de boire à la santé de Charles XII, et ayant dit durement que ce prince en usait trop mal avec son maître, Stralheim lui avait donné un démenti et un soufflet, et avait osé, après cette insulte, demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suède avait forcé l'Empereur à bannir son sujet, qu'il devait venger. Charles XII ne fut pas satisfait; il voulut qu'on lui livrât le comte de Zobor. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque temps prisonnier à Stetin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux Moscovites qui, ayant échappé à ses armes, avaient fui jusque sur les terres

1. L'historien suédois Geyer est beaucoup plus favorable à Piper que Saint-Simon et Lémontey ; il pense que Charles XII perdit par une opiniâtreté impardonnable la gloire d'être l'arbitre du Nord et de l'Europe entière. Deux favoris, dit-il, Piper et Rensköld, circonvenaient le roi comme de mauvais génies. Charles paraissait attaché également à l'un et à l'autre. Mais un abîme de haine et de jalousie séparait ces deux hommes. Ce que Piper voulait ou désirait était rejeté par Rensköld, qui se rendait ainsi cher et indispensable au roi, car les conseils de Piper étaient ceux d'un sage et grand ministre, tandis que ceux de Rensköld ne tendaient qu'à développer chez son maître la hardiesse et la témérité, etc.

2. Piper mourut prisonnier des Russes à Schlüsselbourg, en 1715.

3. *Ordonna pour lui* serait plus régulier.

4. Saint-Simon dit que l'envoyé de Suède, baron de Strahlenheim, parlait avec audace à la cour de Vienne, et qu'on chercha à le mortifier. Le comte de Zobor lui refusa le salut dans l'antichambre de l'Empereur et en reçut un soufflet ; Charles XII exigea la réparation la plus éclatante, comme Voltaire le rapporte, et obtint tout ce qu'il demandait. Plus tard le comte de Zobor alla chercher le baron à Breslau, et le tua dans un duel, ou, suivant d'autres, l'assassina.

de l'Empire. Il fallut encore que la cour de Vienne consentît à cette étrange demande ; et si l'envoyé moscovite à Vienne n'avait adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis [1].

La troisième et la dernière de ses demandes fut la plus forte [2]. Il se déclara le protecteur des sujets protestants de l'Empereur en Silésie, province appartenant à la maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertés et des priviléges, établis, à la vérité, par les traités de Vestphalie, mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Rysvick [3]. L'Empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, et accorda tout ce qu'on voulut. Les luthériens de Silésie eurent plus de cent églises que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité ; mais beaucoup de ces concessions, que leur assurait la fortune du roi de Suède, leur furent ravies, dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

L'Empereur, qui fit ces concessions forcées, et qui plia en tout sous la volonté de Charles XII, s'appelait Joseph ; il était fils aîné de Léopold, et frère de Charles VI, qui lui succéda depuis. L'internonce [4] du pape, qui résidait alors auprès de Joseph, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques : « Vous êtes bien heureux, lui répondit l'Empereur en » riant, que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me » faire luthérien : car s'il l'avait voulu, je ne sais pas ce » que j'aurais fait. »

Le comte de Wratislau, son ambassadeur auprès de Charles XII, apporta à Leipsick le traité en faveur des Silésiens, signé de la main de son maître. Alors Charles dit qu'il était le meilleur ami de l'Empereur ; cependant il ne

1. Ils étaient. Voir la note 2 de la page 102.

2. Il serait plus exact de dire la troisième et dernière.

3. Les traités de Westphalie, qui terminent la guerre de Trente ans, sont de 1648 ; la paix de Ryswick est de 1697. Remarquons que Voltaire écrit toujours systématiquement par un *v* les mots allemands, qui, d'après l'orthographe germanique, ont *w* ; Vurtemberg, Vestphalie ; au lieu de Wurtemberg, Westphalie.

4. C'est l'ambassadeur du pape, revêtu seulement d'un titre provisoire.

vit pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faiblesse de cette cour qui, ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toujours en défiance de l'autre, et ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations ; cependant il songeait à se venger d'elle. Il dit au comte de Wratislau que les Suédois avaient autrefois subjugué Rome [1], et qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets [2] que la reine Christine avait laissés à Rome. On ne sait jusqu'où ce jeune conquérant eût porté ses ressentiments et ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paraissait alors impossible : il avait même envoyé secrètement plusieurs officiers en Asie, et jusque dans l'Égypte, pour lever le plan des villes et l'informer des forces de ces États. Il est certain que si quelqu'un eût pu renverser l'empire des Persans et des Turcs, et passer ensuite en Italie, c'était Charles XII. Il était aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste et plus tempérant; et les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens: mais de pareils projets, qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux [3].

Enfin toutes les difficultés étant aplanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé sa religion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre

1. Toujours en supposant que les Goths, qui prirent Rome sous Alaric, en 410, étaient originaires de Scandinavie.

2. Les effets. Christine était morte à Rome en 1698, et avait laissé dans cette ville tous les *objets* précieux qui lui restaient de son ancienne fortune, et principalement une collection de tableaux et d'antiquités avec une bibliothèque riche en manuscrits.

3. Voltaire n'aurait pas dû parler sérieusement de ces projets chimériques, que l'on ne peut même avec certitude attribuer à Charles.

heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, et ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savaient point encore où le roi voulait les mener. On se doutait seulement, dans l'armée, que Charles pourrait aller à Moscou. Il ordonna, quelques jours avant son départ, à son grand maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipsick..... Il s'arrêta un moment à ce mot; et, de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant : jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres : *Route de Leipsick à Stockholm.* La plupart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner; mais le roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. « Monsieur le maréchal, dit- » il, je vois bien où vous voudriez me mener; mais nous » ne retournerons pas à Stockholm si tôt. »

L'armée était déjà en marche, et passait auprès de Dresde ; Charles était à la tête, courant toujours, selon sa coutume, deux ou trois cents pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvait être : on courut de tous côtés, on ne le trouva point : l'alarme est en un moment dans toute l'armée; on fait halte; les généraux s'assemblent; on était déjà dans la consternation ; on apprit enfin d'un Saxon qui passait ce qu'était devenu le roi.

L'envie lui avait pris, en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi Auguste : il était entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre officiers généraux; on leur demanda leur nom à la barrière : Charles dit qu'il s'appelait Carl, et qu'il était draban [1]; chacun prit un nom supposé. Le comte Flemming, les voyant passer dans la place, n'eut que le temps de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occasion

1. Les drabans (de *traben*, trotter) avaient été organisés par Charles XI ; c'étaient de jeunes gentilshommes, chargés spécialement de la garde du roi ; ce corps n'existe plus depuis 1822.

pareille s'était déjà présenté à l'idée du ministre : il en parlait à Auguste ; mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le temps de revenir de sa surprise. Il était malade alors, et en robe de chambre : il s'habilla en hâte. Charles déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suède, qui servait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occasion plus favorable d'obtenir sa grâce ; il conjura le roi Auguste de la demander à Charles, bien sûr que ce roi ne refuserait pas cette légère condescendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, et entre les mains duquel il était dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, et s'entretenait avec Hord, général suédois. « Je crois, lui dit-il en souriant, que » votre maître ne me refusera pas. — Vous ne le connais- » sez pas, repartit le général Hord ; il vous refusera plutôt » ici que partout ailleurs. » Auguste ne laissa pas de demander au roi en termes pressants la grâce du Livonien. Charles la refusa d'une manière à ne pas se la faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi Auguste et partit. Il trouva, en rejoignant son armée, tous ses généraux encore en alarmes ; ils lui dirent qu'ils comptaient assiéger Dresde, en cas qu'on eût retenu Sa Majesté prisonnière. « Bon ! dit le roi, on n'oserait. » Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi Auguste tenait conseil extraordinaire à Dresde : « Vous verrez, dit le baron de Stralheim, qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devaient faire hier. » A quelques jours de là, Rehnsköld, étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. « Je me suis fié, dit Charles, sur ma bonne fortune : j'ai » vu cependant un moment qui n'était pas bien net [1] ; Flem- » ming n'avait nulle envie que je sortisse de Dresde si tôt. »

1. « Un moment qui n'était pas bien net » c'est-à-dire un moment qui n'était pas sans embarras, où l'on pouvait avoir quelque doute, quelque soupçon.

LIVRE QUATRIÈME

ARGUMENT. — Charles victorieux quitte la Saxe, poursuit le czar, s'enfonce dans l'Ukraine. Ses pertes; sa blessure. Bataille de Pultava. Suites de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie. Sa réception en Bessarabie.

Charles partit enfin de Saxe en septembre 1707, suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, et alors brillante d'or et d'argent, et enrichie des dépouilles de la Pologne et de la Saxe [1]. Chaque soldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant; non-seulement tous les régiments étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires [2]. Outre cette armée, le comte Levenhaupt, l'un de ses meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes; il avait encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, et de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces, on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar [3].

Cet empereur était alors en Lithuanie, occupé à ranimer un parti auquel le roi Auguste semblait avoir renoncé : ses troupes, divisées en plusieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ses généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales, et il était bien obéi.

Le roi de Suède, au milieu de sa marche victorieuse, reçut un ambassadeur de la part des Turcs [4]. L'ambassadeur

1. Charles XII quitta son camp d'Alt-Ranstadt, vers la fin du mois d'août 1707, avec 8,500 cavaliers, 19,200 fantassins et 16,000 dragons; il n'entra que le 20 septembre sur le territoire polonais.

2. Comme l'indique l'étymologie de ce mot, soldats au delà du nombre fixé par les règlements.

3. J'ai vu, dit Voltaire (*Histoire de Russie*), des lettres de plusieurs ministres qui confirmaient leurs cours dans cette opinion générale.

4. Charles reçut à Thorn l'envoyé des Turcs ; Youçouf-Pacha, gouverneur de Bender, avait instruit le grand-vizir Tchorluli Ali-Pacha des triomphes remportés par la *tête de fer* (Démir-bach) sur la *moustache blanche* (Ak-biyik) ; de là la mission de Mohammed-Effendi Charles espéra dès lors et demanda l'appui d'une armée ottomane contre l'ennemi commun, Pierre de Russie. Mais un traité existait entre le tzar et le sultan ; Achmet III n'était pas disposé à

eut son audience au quartier du comte Piper ; c'était toujours chez ce ministre que se faisaient les cérémonies d'éclat. Il soutenait la dignité de son maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence ; et le roi, toujours plus mal logé, plus mal servi, et plus simplement vêtu que le moindre officier de son armée, disait que son palais était le quartier de Piper. L'ambassadeur turc présenta à Charles cent soldats suédois qui, ayant été pris par des Calmoucks et vendus en Turquie, avaient été rachetés par le Grand-Seigneur [1], et que cet empereur envoyait au roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire ; non que la fierté ottomane prétendît [2] rendre hommage à la gloire de Charles XII, mais parce que le sultan, ennemi naturel des empereurs de Moscovie et d'Allemagne, voulait se fortifier contre eux de l'amitié de la Suède et de l'alliance de la Pologne. L'ambassadeur complimenta Stanislas sur son avénement : ainsi ce roi fut reconnu en peu de temps par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulut attendre, pour le reconnaître [3], que le temps eût affermi sur sa tête cette couronne qu'une disgrâce pouvait faire tomber.

A peine Charles eut-il donné audience à l'ambassadeur de la Porte Ottomane [4], qu'il courut chercher les Moscovites. Les troupes du czar étaient sorties de Pologne et y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre :

la guerre, et ne voulait pas au moins violer ouvertement le traité. Alors le grand-vizir et le pacha de Bender se contentèrent de promettre secrètement l'appui du khan de Crimée. Charles XII eut sans doute trop de confiance dans ces promesses, qui n'avaient rien d'officiel ; car elles contribuèrent plus tard à la détermination malheureuse qu'il prit d'abandonner la route de Moscou, pour marcher vers l'Ukraine.

1. Le souverain des Ottomans est appelé *sultan* (de l'arabe *selatat, puissant*), titre que prenaient au XIe et au XIIe siècle les lieutenants des khalifes : on le nomme encore *empereur, Grand-Seigneur,* ou plutôt *Padischah* (du turc *pah,* défenseur, et *schâh,* roi ou prince).

2. Prétendre a le sens de avoir intention, dessein :

Je prétends vous traiter comme mon [propre fils.

RACINE, *Athalie,* acte II, sc. 7.

3. Stanislas ne fut pas reconnu par les Provinces-Unies.

4. On appelle Porte Ottomane ou Sublime-Porte le gouvernement du sultan ; suivant les uns, le nom de Porte sert depuis longtemps en Orient pour désigner le palais, la cour du roi, le lieu où l'on rend surtout la justice ; suivant d'autres, le dernier kalife abbasside, Mostasem, fit enchâsser sur le seuil de la principale porte de son palais, à Bagdad, un morceau de la célèbre pierre noire de la Kaaba ; depuis elle fut appelée *la Porte* par excellence, et ce nom fut appliqué au palais et au gouvernement.

ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laissait aux Russes la liberté de reparaître souvent au même endroit où ils avaient été battus, et même de pénétrer dans le pays aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe, le czar s'était avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le nord, à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas qui, assisté de dix mille Suédois et de ses nouveaux sujets, avait à conserver son nouveau royaume contre les ennemis étrangers et domestiques : pour lui, il se mit à la tête de sa cavalerie [1], et marcha vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de janvier 1708.

Il avait déjà passé le Niémen [2] à deux lieues de la ville; et le czar ne savait encore rien de sa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le czar sort par la porte du nord, et Charles entre par celle qui est au midi. Le roi n'avait avec lui que six cents gardes; le reste n'avait pu le suivre. Le czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno [3]. Il apprend, le jour même, par un transfuge polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à six cents hommes, et que le gros de l'armée ennemie était encore éloigné de plus de cinq lieues [4]. Il ne perd point de temps; il détache quinze cents chevaux de sa troupe à l'entrée de la nuit pour aller surprendre le roi de Suède dans la ville. Les quinze cents Moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la pre-

1. Charles franchit la Vistule à Wloçlawek, le 9 janvier 1708. Si l'on en croit Voltaire (*Histoire de Russie*, ch. XVI), les Suédois ravagèrent cruellement le pays entre la Vistule et le Niémen ; les paysans, maltraités, se réfugiaient dans les marais et les bois, et attaquaient les Suédois ; « on saisit tous ceux qu'on put trouver ; on les obligeait à se pendre les uns les autres, et le dernier était forcé de se passer lui-même la corde au cou et d'être son propre bourreau. On réduisit en cendre toutes leurs habitations. »

2. Charles passe le Niémen, et entre dans Grodno, le 6 ou 8 février 1708. — Le fleuve coule d'abord tortueusement des environs de Minsk vers l'ouest ; il sépare la Russie de la Pologne ; arrose Grodno, Kowno, où il a 200 mètres ; puis il entre en Prusse, passe à Tilsitt, se divise en plusieurs bras, se jette dans les lagunes du Kurish-haff, et en sort à Mémel pour entrer dans la Baltique ; il a 680 kil. de cours.

3. Grodno, sur le Niémen, en Lithuanie. Voir note 1 de la page 74.

4. « Quelques jésuites, dont on avait pris la maison pour loger le roi de Suède, se rendent la nuit auprès du czar et lui apprennent la vérité. » *Histoire de Russie*, ch. XVI.

mière garde suédoise, sans être reconnus. Trente hommes composaient cette garde; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cents hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reste de ses six cents gardes. Les Russes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas longtemps sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps moscovites répandus dans la Lithuanie se retiraient en hâte du côté de l'orient, dans le palatinat de Minski [1], près des frontières de la Moscovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyaient, et ceux qui poursuivaient, faisaient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avait déjà longtemps que toutes les saisons étaient devenues égales pour les soldats de Charles et pour ceux du czar; la seule terreur qu'inspirait le nom du roi Charles mettait alors de la différence entre les Russes et les Suédois [2].

Depuis Grodno jusqu'au Borysthène, en tirant vers l'orient, ce sont des marais, des déserts, des forêts immenses [3]; dans les endroits qui sont cultivés on ne trouve point de vivres; les paysans enfouissent dans la terre tous leurs grains et tout ce qui peut s'y conserver : il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites et les Suédois se servirent tour à tour de ces provisions; mais on n'en trouvait pas toujours, et elles n'étaient pas suffisantes.

1. Minsk, sur un affluent de la Bérézina, au milieu de vastes forêts, sur la route de Varsovie à Smolensk; chef-lieu du gouvernement de ce nom ; 23,000 habitants, dont beaucoup sont Juifs. La prise de cette ville par les Russes, en 1812, fut une des causes du désastre de la Bérézina ; elle était alors en Lithuanie (Pologne).

2. Il paraît que Charles XII avait d'abord eu l'intention de remonter vers le nord, pour chasser les Russes de la Livonie, et marcher ensuite vers Moscou par Pskof ; il avait même ordonné à Gyllenkrok, savant officier du génie, de se procurer des cartes et des plans de cette ville. Il marcha dans cette direction jusqu'à Smorgoni, sur la Vilia, là même où Napoléon, dans la fameuse retraite de Russie, remit le commandement de l'armée à Murat ; puis il revint au sud-est vers Minsk, sur la route de Varsovie à Moscou.

3. Ce pays était couvert de forêts et de marais ; le roi de Pologne, Sigismond I[er], dans sa marche sur Moscou, fut obligé de construire 340 ponts ou chaussées de troncs d'arbres dans un espace de 100 kilom. Voyez Thiers, *Hist. du Cons. et de l'Emp.*, liv. XLIII.

Le roi de Suède qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée : rien ne l'arrêta dans sa marche [1]. Après qu'il eut traversé la forêt de Minski, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes et à son bagage, il se trouva, le 25 juin 1708, devant la rivière de Béresine [2], vis-à-vis [3] Borislou [4].

Le czar avait rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces ; il y était avantageusement retranché. Son dessein était d'empêcher les Suédois de passer la rivière. Charles posta quelques régiments sur le bord de la Bérézine, à l'opposite de Borislou, comme s'il avait voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps il remonte avec son armée trois lieues au delà vers la source de la rivière [5]; il y fait jeter un pont, passe sur le ventre [6] à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poste, et marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Russes ne l'attendirent pas, ils décampèrent, et se retirèrent vers le Borysthène, gâtant tous les chemins, et détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Borysthène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchés dans un lieu nommé Hollosin [7],

1. Cependant il mit plus de quatre mois pour se rendre du Niémen à la Bérézina. Dans l'*Histoire de Russie*, Voltaire est moins rapide et plus exact ; il dit que Charles ne pouvait faire de grands progrès au milieu d'une saison rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses que la pauvreté et la famine avaient répandues de Varsovie à Minsk ; puis il avait été retenu par des pluies continuelles en Lithuanie, et ses troupes étaient tellement dispersées à la recherche des vivres, qu'il fallut huit jours pour les rassembler sur les bords de la Bérézina.

2. La Bérézina sort de marais, en Lithuanie, traverse du nord au sud un pays de forêts et de boues, où l'on ne peut aller que sur des digues, passe à Studianka, célèbre par le désastre des Français (26 nov. 1812), est navigable à Borisow, et se jette dans le Dniéper, après un cours de 370 kil.

3. Vis-à-vis. Voltaire s'exprime ainsi au sujet de cette locution : « Aujourd'hui on dit : *coupable vis-à-vis de nous, bienfaisant vis-à-vis de nous, ingrat vis-à-vis de moi*; au lieu de *coupable, bienfaisant envers nous, ingrat envers moi*, etc. Presque jamais les bons écrivains ne se sont servis du terme *vis-à-vis* que pour exprimer une position de lieu. »

4. Borislou ou plutôt Borisow, sur la rive gauche de la Bérézina, à 50 kil. de Minsk, sur la route de Wilna à Smolensk.

5. Au gué de Studianka, où les Français repassèrent si péniblement la rivière.

6. Passer sur le ventre. Voir la note 3 de la page 48.

7. Hollosin ou Holofsin, Holowzyn, sur le Vabis ou Bibitsch, qui n'est qu'un ruisseau dans les sécheresses ; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, grossi par les pluies. Au delà était un marais, et derrière ce marais les Russes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieue, défendu par un large fossé et couvert par un parapet garni d'artillerie. Voltaire, *Hist. de Russie*.

derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en passant une rivière. Charles n'attendit pas, pour les attaquer, que le reste de son infanterie fût arrivé; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied ; il traverse la rivière et le marais, ayant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il allait ainsi aux ennemis, il avait ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites, étonnés qu'aucune barrière [1] ne pût les défendre, furent enfoncés en même temps par le roi, qui les attaquait à pied, et par la cavalerie suédoise [2].

Cette cavalerie, s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque temps après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme suédois, nommé Gyllenstierna, qu'il aimait beaucoup, blessé et hors d'état de marcher ; il le força à prendre son cheval, et continua de commander à pied, à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuse, celle où il avait essuyé les plus grands dangers [3], et où il avait montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une médaille, où on lisait d'un côté: *Sylvæ, paludes, aggeres, hostes, victi;* et de l'autre ce vers de Lucain : *Victrices copias alium laturus in orbem* [4].

Les Russes, chassés partout, repassèrent le Borysthène [5],

1. Barrière. Ce mot n'a ici que le sens d'obstacle.

2. Charles n'attendit pas que les pontons fussent prêts ; son impatience de combattre ne souffrait jamais le moindre retardement. Le maréchal Schwerin, qui a longtemps servi sous lui, m'a confirmé plusieurs fois qu'un jour d'action il disait à ses généraux, occupés du détail de ses dispositions : Aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles? et il s'avançait alors le premier à la tête de ses drabans : c'est ce qu'il fit surtout dans cette journée mémorable. (Voltaire, *Hist. de Russie,* ch. xvi.)

3. Les Russes, attaqués sept fois dans leurs retranchements, ne cédèrent qu'à la septième; il était donc visible que le tzar avait réussi à former des troupes aguerries. Lévesque (*Hist. de Russie*) dit même que les Suédois perdirent plus d'hommes que les Russes.

4. Victrices copias. — « Prêt à porter ses troupes victorieuses dans un autre univers. » Il faudrait pour l'exactitude de la quantité et de la citation : *victrices aquilas.* (Lucain, *Pharsale,* liv. v, v. 238.)

5. Le Dniéper (Borysthène, Danapris) sort du plateau du Waldaï, coule de l'est à l'ouest, en faisant de nombreux détours, arrose Smolensk, puis coule vers le sud, à Orcha, célèbre par deux passages des Français, en allant vers Moscou et en revenant (1812), arrose Mohilew, côtoie les immenses marais de Pinsk, passe à Kiev, où il a 600 mètres de largeur et 16 de profondeur ; à Jekaterinoslaf, où il a 1400 mètres. Au-dessous, son lit est embarrassé par des rochers, et il forme treize vastes chutes ; puis il s'élargit, coule entre des îles et

qui sépare la Pologne de leur pays. Charles ne tarda pas à les poursuivre ; il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou [1], dernière ville de la Pologne, qui appartenait tantôt aux Polonais, tantôt aux czars : destinée commune aux places frontières.

Le czar qui vit alors son empire, où il venait de faire naître les arts et le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, et peut-être son trône, songea à parler de paix ; il fit hasarder quelques propositions par un gentilhomme polonais qui vint à l'armée de Suède. Charles XII, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit : « Je traiterai avec le czar à Moscou. » Quand on rapporta au czar cette réponse hautaine : « Mon frère » Charles, dit-il, prétend faire toujours l'Alexandre ; mais » je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius [2]. »

De Mohilou, place où le roi traversa le Borysthène, si vous remontez au nord le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne et de Moscovie, vous trouvez à trente lieues le pays de Smolensko [3], par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le czar fuyait par ce chemin. Le roi le suivait à grandes journées [4]. Une partie

des marais, et à Kherson, commence son embouchure dans la mer Noire ou *liman*, large de 4 kil., et long de 70 kil., que défendent les forts de Kinburn et d'Oczakof. Le Dniéper a environ 2000 kil. de cours.

1. Mohilou ou Mohilef, sur la droite du Dniéper, chef-lieu du gouvernement de ce nom, couvert de forets et de marécages, dans la Lithuanie, est la résidence du seul archevèque catholique romain de Russie ; elle est remplie de Juifs et partage avec Vitebsk le commerce de la Russie Blanche. Davoust y battit le Russe Bagration (23 juillet 1812) ; 22,000 hab.

2. Voltaire dit, dans l'*Histoire de Russie*, que le tzar avait fait des propositions de paix, lorsque Charles était encore en Saxe ; Buzenval, l'envoyé de France dans ce pays, se serait alors inutilement entremis ; et Pierre aurait prononcé les paroles qui sont ici rapportées. Cette opinion est plus vraisemblable.

3. Smolensk, sur la rive droite du Dniéper, à 415 kil. sud-ouest de Moscou, était déjà célèbre au IXe siècle ; c'est une des villes saintes de la Russie. Les Tartares et les Lithuaniens se la disputèrent longtemps ; elle resta à ces derniers jusqu'en 1514 ; alors les Russes et les Polonais combattirent pour sa possession ; Alexis Romanoff la reprit définitivement en 1655. Elle fait un commerce très-actif avec l'Ukraine, Riga, Dantzik. Placée sur la route de Minsk à Moscou, elle commande avec Vitebsk la célèbre trouée entre la Dwina et le Dniéper ; c'est le nœud de toutes les grandes communications avec le centre de l'empire. Napoléon y battit les deux armées russes réunies (17 août 1812) ; mais les Français, en pénétrant dans la ville, la trouvèrent brûlée ; 15,000 h.

4. A GRANDES JOURNÉES. — Le mot *journée*, comme dans cette expression, signifie quelquefois le chemin qu'on fait d'un lieu à un autre dans l'espace d'une journée.

de l'arrière-garde moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre dans de petits combats qui ne décidaient rien, et où ils perdaient toujours du monde.

Le 22 septembre de cette année 1708, le roi attaqua, auprès de Smolensko, un corps de dix mille hommes de cavalerie et de six mille Calmoucks [1].

Ces Calmoucks sont des Tartares [2] qui habitent entre le royaume d'Astracan, domaine du czar, et celui de Samarcande, pays des Tartares Usbecks, et patrie de Timur, connu sous le nom de Tamerlan. Le pays des Calmoucks s'étend à l'orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie occidentale [3]. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du czar: il prétend sur eux un empire absolu [4]; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, et fait qu'il se conduit avec eux comme le Grand-Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, et tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmoucks dans les troupes de Moscovie. Le czar était même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six régiments de cavalerie et quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Os-

1. Les Kalmouks ou Eleuthes appartiennent à la famille mongole; la plupart habitent à l'ouest de l'empire chinois; les autres campent sur les bords du Volga. Ceux qui s'étendaient alors jusqu'à l'Oural et l'Iaïk, se sont retirés vers 1771 en Asie, dans la Dzoungarie.

2. Les Tartares sont des peuples originaires du Turkestan, entre la mer Caspienne et l'empire chinois. Ce nom s'est étendu à beaucoup d'autres peuples, et l'on confond souvent les Tartares et les Mongols. Il y a la Tartarie russe ou Sibérie, la Tartarie chinoise; la Tartarie indépendante ou Turkestan. En Europe, la petite Tartarie comprenait les Tartares de Crimée ou de Pérékop, ceux de Budziak, et les Tartares Koubans. Il y avait encore les Tartares d'Astrakhan, de Kasan, etc. — Samarcand, dans le Khanat de Boukhara (Turkestan), est la patrie de Tamerlan ou Timour-Leng (le boiteux), qui réunit les hordes mongoles au XIVe siècle, ravagea et soumit la plus grande partie de l'Asie, vainquit le sultan Bajazet, à Ancyre (1402), et mourut en 1405; elle avait alors 150,000 habitants; mais elle est déchue depuis le XVIe siècle.

3. Le Mongol ou la Mongolie est une très-vaste région, au nord-ouest de l'empire chinois.

4. Cet emploi du verbe *prétendre* a vieilli:

> Sans prétendre une plus haute gloire.
> RACINE, *Mithr.*, act. I, sc. 1.

> Comme le plus vaillant, je prétends la [troisième.
> LA FONTAINE.

Prétendre se construit plus ordinairement avec un infinitif ou avec la préposition *à*. Voir, pour le verbe *prétendre*, page 132, note 2.

trogothie[1] : les ennemis se retirèrent. Le roi avança sur eux par des chemins creux et inégaux, où les Calmoucks étaient cachés : ils parurent alors, et se jetèrent entre le régiment où le roi combattait et le reste de l'armée suédoise. A l'instant, et Russes et Calmoucks entourèrent ce régiment et percèrent jusqu'au roi. Ils tuèrent deux aides de camp qui combattaient auprès de sa personne. Le cheval du roi fut tué sous lui : un écuyer lui en présentait un autre ; mais l'écuyer et le cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied, entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui se jetait sur eux ; il ne restait que cinq hommes auprès de Charles. Il avait tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur[2] inexprimable qui jusqu'alors l'avait accompagné partout, et sur lequel il compta toujours. Enfin un colonel, nommé Dahldorf, se fait jour à travers des[3] Calmoucks avec seulement une compagnie de son régiment ; il arrive à temps pour dégager le roi : le reste des Suédois fit main basse[4] sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs ; Charles monta à cheval ; et, tout fatigué qu'il était, il poursuivit les Russes pendant deux lieues.

Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de la Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusqu'à Moscou, environ cent de nos lieues françaises : l'armée n'avait presque plus de vivres[5].

1. L'Ostrogothie, qui donnait son nom à ce régiment, ou province de Linkoping, est la partie la plus pittoresque de la Suède, entre le lac Wetter et la mer Baltique.

2. Par ce bonheur. Locution latine pour *grâce à ce bonheur*.

3. A travers des Calmoucks. Voir la note 3 de la page 96.

4. Faire *main basse*, à la guerre, c'est ne point faire de quartier, passer au fil de l'épée.

5. Après la bataille livrée près de Smolensk, Charles tint une espèce de conseil de guerre, pour savoir quelle route il fallait suivre ; car il n'avait encore aucun plan d'arrêté. Ses flatteurs, comme le général de Sparre, l'engageaient à marcher vers Moscou, et Charles disait lui-même qu'il fallait tout oser, pendant que la fortune était favorable. Plusieurs et peut-être Piper (car d'autres sont d'un avis contraire, et disent que Piper, écrivant alors à Marlborough, lui annonçait la ruine prochaine du tzar) opinaient pour le retour en Lithuanie ; d'autres, comme Gyllenkrok, étaient d'avis de se retirer sur la Dwina. Mais Charles, au grand étonnement de tous, se décida à marcher vers l'Ukraine, au-devant de Mazeppa. En vain Piper et Gyllenkrok l'engagèrent au moins à attendre Lewenhaupt ; mais Renskӧld, dit Geyer, ce mauvais génie

On pria fortement le roi d'attendre que le général Levenhaupt, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non-seulement le roi, qui rarement prenait conseil, n'écouta point cet avis judicieux; mais, au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moscou, et fit marcher au midi vers l'Ukraine [1], pays des Cosaques [2], situé entre la Petite-Tartarie, la Pologne et la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du midi au septentrion, et presque autant de l'orient au couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Borysthène, qui le traverse en coulant du nord ouest au sud-est : la principale ville est Bathurin [3], sur la petite rivière de Sem [4]. La partie la plus septentrionale de l'Ukraine est cultivée et riche ; la plus méridionale, située près du quarante-huitième degré [5], est un des pays les plus fertiles du monde et les plus déserts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitants de ces cantons, voisins de la Petite-Tartarie, ne semaient ni ne plantaient, parce que les Tartares de Budziack [6], ceux de Pré-

de Charles XII et l'ennemi de Lewenhaupt, paraissait vouloir amener un désastre et fit prévaloir son avis, qui était de marcher en avant. C'était une grande faute, qui allait amener tous les revers de la campagne ; après avoir accablé Lewenhaupt, les Russes devaient se jeter sur Charles XII, isolé et affaibli.

1. L'Ukraine (pays limitrophe) ou Petite Russie, Russie Rouge, est une grande plaine ondulée, partagée en deux parties par le Dniéper ; le gouvernement de Kief et une partie de celui de Kharkof sont à l'ouest ; l'autre moitié avec les gouvernements de Tchernigof et de Poltava sont à l'est; le climat est sain et tempéré ; elle est d'une fertilité incomparable surtout en grains, a de belles prairies et nourrit des bœufs renommés et des chevaux vigoureux. L'Ukraine est entièrement soumise aux Russes depuis le traité de 1774.

2. Les Cosaques (en russe *kasak*, hommes armés) sont un mélange de Slaves et de Tartares, qui occupent plusieurs parties de la Russie : il y a les Cosaques du Don, les Cosaques du Boug et de Tchougouïef, et les Cosaques de l'Ukraine, subdivisés en Zaporogues, Slobodes et Cosaques de la mer Noire. Tous sont des guerriers hardis, infatigables, pillards déterminés ; ils forment une cavalerie légère, redoutable à l'ennemi ; le plus grand nombre se compose de troupes irrégulières. Ils se gouvernent encore par leurs propres lois, et leur chef s'appelle *hetman*. Les Cosaques de la petite Russie ont formé une sorte de république militaire dès le XIVe siècle ; au XVe siècle, établis entre le Dniester et le Dniéper, et protégés par la Pologne, ils étaient continuellement en guerre contre les Tartares et les Turcs. Mais plus tard, mécontents des Polonais, ils se révoltèrent et se donnèrent à la Russie, vers 1654. La branche des Zaporogues est la plus remarquable de toutes ; Voltaire en parle un peu plus loin.

3. Bathurin, petite ville du gouvernement de Tchernigof ; Pierre la fit raser après la trahison de Mazeppa ; elle s'est depuis insensiblement relevée.

4. La Sem ou Seim est un affluent de la Desna, qui se jette dans le Dniéper, par la rive gauche ; elle passe à Koursk.

5. De latitude septentrionale.

6. Trente mille familles de Tartares Nogaïs, emmenées des bords du Volga

cop [1], les Moldaves [2], tous peuples brigands [3], auraient ravagé leurs moissons.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre : mais étant entourée de la Moscovie, des Etats du Grand Seigneur et de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, et, par conséquent, un maître dans l'un de ces trois États. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne, qui la traita trop en sujette ; elle se donna depuis au Moscovite, qui la gouverna en esclave autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilége d'élire un prince sous le nom de général ; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, et leur général fut nommé par la cour de Moscou.

Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé Mazeppa [4], né dans le palatinat de Podolie [5]; il avait été élevé page de Jean-Casimir, et avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu sur un cheval farouche, et le laissa aller en cet état. Le cheval, qui était du pays de l'Ukraine, y retourna, et y porta Mazeppa demi-mort de fatigue et de faim. Quel-

et du pays d'Astrakhan en Bessarabie, vers 1560, prirent le nom de Budziak, et rendirent le pays florissant.

1. Les Tartares de Pérékop ou de Crimée faisaient partie, comme nous l'avons vu, de la Petite Tartarie. Pérékop (en grec, Taphros, le fossé) est située sur l'isthme, et tire son nom d'un fossé, long de 7 kil. et large de 25 mètres ; c'est la porte du gouvernement de Tauride. Les Russes l'occupèrent en 1736 et 1771 ; ils se la firent céder en 1783.

2. La Moldavie (en turc, Bogdan), au nord du Danube, à l'est de la Transylvanie et de la Valachie, a 320 kil. du nord au sud, et 400 de l'est à l'ouest. La population est de 1,400,000 hab. ; la capitale est Iassy. Elle a fait partie de la Dacie, puis a été occupée par les Goths, les Huns, les Avares, les Petchenègues, les Cumans, les Mongols. Vers 1352, Bogdan vint avec des Valaques fonder sur les bords de la Moldava un faible État, appelé Bogdanie, qui, en 1442, se reconnut vassal de la Pologne. En 1513, Bogdan II se soumit à Sélim Ier ; depuis Soliman II, la Porte a jusqu'à nos jours choisi le voïvode (chef de guerre) parmi les Grecs Fanariotes ; on l'appelle encore hospodar (maître). A la suite de la guerre de Crimée, les Moldaves ont obtenu le droit de choisir leur hospodar, qui doit être reconnu par le sultan.

3. Brigand n'est pas ordinairement employé comme adjectif.

4. Mazeppa était né en Podolie, vers le milieu du XVIIe siècle, d'une famille noble, mais pauvre ; il fut nommé hetman des Cosaques en 1687. Il y a d'autres traditions sur Mazeppa ; ainsi on raconte que, promené nu sur son cheval à travers la ville, il se serait refugié en Ukraine, pour échapper à la honte, ou bien qu'il aurait été enlevé par les Cosaques, etc.

5. La Podolie était à l'ouest de l'Ukraine, arrosée par le Boug, et séparée de la Bessarabie par le Dniester ; sa capitale était Kamieniec, rendu à la Pologne par les Turcs, en 1699. La Podolie appartenait alors à la Pologne.

ques paysans le secoururent; il resta longtemps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques : sa réputation, s'augmentant de jour en jour, obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine.

Un jour, étant à table à Moscou avec le czar, cet empereur lui proposa de discipliner les Cosaques et de rendre ces peuples plus dépendants. Mazeppa répondit que la situation de l'Ukraine et le génie [1] de cette nation étaient des obstacles insurmontables. Le czar, qui commençait à être échauffé par le vin et qui ne commandait pas toujours à sa colère, l'appela traître et le menaça de le faire empaler [2].

Mazeppa, de retour en Ukraine, forma le projet d'une révolte : l'armée de Suède, qui parut bientôt après sur les frontières, lui en facilita les moyens; il prit la résolution d'être indépendant, et de se former un puissant royaume de l'Ukraine et des débris de l'empire de Russie. C'était un homme courageux, entreprenant, et d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieillesse. Il se ligua secrètement avec le roi de Suède pour hâter la chute du czar et pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Desna [3]. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, et ses trésors qui étaient immenses. L'armée suédoise marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne savaient rien du traité du roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Levenhaupt de lui amener en diligence ses troupes et des provisions dans l'Ukraine, où il projetait de passer l'hiver, afin que, s'étant assuré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au printemps suivant; et cependant [4] il s'avança vers la rivière de Desna, qui tombe dans le Borysthène à Kiovie [5].

1. Le génie. V. plus haut les sens divers de ce mot.

2. Le supplice du *pal* consistait à enfoncer de bas en haut dans le corps du condamné un pieu très-aigu ou *pal*.

3. La Desna, affluent de gauche du Dniéper, vient du plateau de Smolensk, coule du nord au sud, est navigable pendant 500 kil., passe à Tchernigof, et se jette au-dessous de Kiev.

4. Cependant. Pendant ce temps.

5. Kiev, Kiow ou Kiovie, sur le

Les obstacles qu'on avait trouvés jusqu'alors dans la route étaient légers, en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues, pleine de marécages [1]. Le général Lagercron, qui marchait devant avec cinq mille hommes et des pionniers [2], égara l'armée vers l'orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de Lagercron [3] : on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie et tous les chariots restèrent embourbés ou abîmés [4] dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avaient consommé le peu de biscuit qui leur restait, cette armée, exténuée de lassitude et de faim, arrive sur les bords de la Desna, dans l'endroit où Mazeppa avait marqué le rendez-vous; mais, au lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière. Le roi fut étonné; mais il résolut sur-le-champ de passer la Desna et d'attaquer les ennemis [5]. Les bords de cette rivière étaient si escarpés qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des

Dniéper, existait dès le ve siècle, et devint la capitale d'un État indépendant. Rurik la prit au IXe siècle ; et elle fut la capitale du grand-duché de Russie, depuis Jaroslaw (1037) ; elle fut au XIe et au XIIe siecle ravagée par les guerres et les incendies, puis disputée par les Lithuaniens, les Polonais, les Tartares ; elle fut définitivement réunie à la Russie en 1686. Elle est regardée comme une ville sainte par les Russes ; c'est surtout par Kiev que la civilisation et la religion de Constantinople se sont introduites dans ce pays. Elle possède le seul pont construit sur le Dniéper, et encore on l'enlève pendant l'hiver ; 30,000 hab.

1. « La route était pénible, et des corps de Russes, voltigeant dans ces quartiers, rendaient la marche dangereuse. Menzikoff, à la tête de quelques régiments de cavalerie et de dragons, attaqua l'avant-garde du roi, la mit en désordre, tua beaucoup de Suédois, perdit plus encore des siens, mais ne se rebuta pas. Charles, qui accourut sur le champ de bataille, ne repoussa les Russes que difficilement, en risquant longtemps sa vie, et en combattant contre plusieurs dragons qui l'environnaient. Cependant Mazeppa ne venait point, les vivres commençaient à manquer ; les soldats, voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues et leur disette, ne se décourageaient pas ; mais en l'admirant ils le blâmaient et murmuraient. » VOLT., *Hist. de Russie*, ch. XVIII.

2. DES PIONNIERS. V. la note 3 de la page 40.

3. Le général Lagercrona n'avait mérité son avancement par aucun service ; il fit de grandes fautes ; il devait prendre Staradubb, le principal passage, qui conduit dans l'Ukraine, et établir des magasins ; il se laissa prévenir par les Russes.

4. ABIMÉS. Enfoncés, perdus dans.

5. Les Suédois arrivèrent sur les bords de la Desna, le 15 novembre 1708 ; d'après l'histoire de Russie, Mazeppa aurait rejoint Charles XII avant le passage de la Desna ; de même Lewenhaupt, après avoir lutté contre les Russes, du 7 au 9 octobre, avait assurément opéré sa jonction avant le 15 novembre. D'après le journal d'Adlerfeld, Lewenhaupt rejoignit Charles à Rukowa, le 26 octobre ; Mazeppa le rencontra le 11 novembre, et l'on franchit la Desna le 15 novembre.

cordes. Ils traversèrent la rivière selon leur manière accoutumée, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites, qui arrivait dans ce temps-là même, n'était que de huit mille hommes : il ne résista pas longtemps, et cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de sa route et de la fidélité de Mazeppa : ce Cosaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif que comme un allié puissant [1]. Les Moscovites avaient découvert et prévenu ses desseins. Ils étaient venus fondre sur ses Cosaques, qu'ils avaient taillés en pièces : ses principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le supplice de la roue [2]; ses villes étaient réduites en cendres, ses trésors pillés, les provisions qu'il préparait au roi de Suède saisies : à peine avait-il pu échapper avec six mille hommes et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois, il apportait au roi l'espérance de se soutenir, par ses intelligences, dans ce pays inconnu, et l'affection de tous les Cosaques, qui, enragés contre les Russes, arrivaient par troupes au camp, et le firent subsister [3].

Charles espérait au moins que son général Levenhaupt viendrait réparer cette mauvaise fortune. Il devait amener environ quinze mille Suédois, qui valaient mieux que cent mille Cosaques, et apporter des provisions de guerre et de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa [4].

1. Suivant le journal d'Adlerfeld, Mazeppa rejoignit Charles, le 11 novembre ; c'était alors un homme de 64 ans, d'une taille médiocre, maigre, ayant l'air sévère ; « il est cependant d'une humeur fort enjouée, aimant à rire et à dire des bons mots pour divertir. Il parle fort à propos... Il a d'ailleurs étudié la langue latine. »

2. Par le supplice de la roue. Voir la note 3 de la page 117.

3. Dans l'*Histoire de Russie*, Voltaire ne montre pas tous les Cosaques enragés contre les Russes ; la plupart n'avaient pas voulu suivre Mazeppa, pour combattre en faveur d'un étranger, allié des Polonais, autrefois leurs maîtres et toujours leurs ennemis. Aussi les Russes, instruits par eux et profitant de leur connaissance du pays, allèrent, sous la conduite de Mentschikoff et du prince Gallitzin, s'emparer de Baturin, qui fut réduite en cendres. Les Cosaques élurent un autre hetman, nommé Skoropasky, que le tzar agréa. Il voulut qu'un appareil imposant fît sentir au peuple l'énormité de la trahison ; l'archevêque de Kiovie et deux autres prélats excommunièrent publiquement Mazeppa (22 novembre) ; il fut pendu en effigie, et quelques-uns de ses complices moururent par le supplice de la roue.

4. Lewenhaupt avait reçu l'ordre de marcher vers l'Ukraine, mais douze jours trop tard ; Charles XII n'avait pas voulu l'attendre ; et les dépêches que lui adressait son général, pour lui annoncer sa marche difficile et son arrivée, furent saisies par les Russes. Alors le tzar et ses lieutenants purent se jeter entre Charles XII et l'armée de Lewenhaupt.

Il avait déjà passé le Borysthène au-dessus de Mohilou, et s'était avancé vingt de nos lieues au delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de huit mille chariots [1], avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno [2], près de l'endroit où les rivières de Pronia et Sossa se joignent pour aller tomber loin au-dessous dans le Borysthène, le czar parut à la tête de près de quarante mille hommes [3].

Le général suédois, qui n'en avait pas seize mille complets [4], ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une si grande confiance qu'ils ne s'informaient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étaient. Levenhaupt marcha donc à eux sans balancer, le 7 d'octobre 1708 après midi. Dans le premier choc, les Suédois tuèrent quinze cents Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du czar ; on fuyait de tous côtés. L'empereur des Russes vit le moment où il allait être entièrement défait. Il sentait que le salut de ses États dépendait de cette journée, et qu'il était perdu, si Levenhaupt joignait le roi de Suède avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde où étaient des Cosaques et des Calmoucks : « Je vous ordonne, leur dit-il, de tirer sur quiconque fuira, et de me tuer moi-même si j'étais assez lâche pour me retirer. » De là il retourna à l'avant-garde, et rallia ses troupes lui-même, aidé du prince Menzikoff et du prince Gallitzin. Levenhaupt, qui avait des ordres pressants de rejoindre son maître, aima mieux [5] conti-

1. Les historiens suédois varient beaucoup sur le nombre des chariots ; les uns ne parlent que de 3,000 ; Adlerfeld même dit que Lewenhaupt en conduisait seulement 700.

2. Lesno ou Lesnau est un bourg à peu de distance de Propoisk.

3. Voltaire dit ici que les Russes étaient 40,000 et les Suédois 16,000 ; dans l'*Histoire de Russie*, il déclare, d'après de nouveaux documents, que Pierre avait seulement 20,000 hommes dans cette journée. D'autres écrivains, comme Lévesque, dans son *Histoire de Russie*, disent que les Russes n'eurent en tout, et seulement à la fin de la bataille, que 14,700 hommes contre 16,000 Suédois ; c'est trop diminuer leur nombre, malgré l'autorité du journal de Pierre le Grand. Geyer exagère en sens contraire, lorsqu'il donne seulement 11,000 hommes à Lewenhaupt et 60,000 au czar.

4. Seize mille complets. Il serait mieux de dire : *tout à fait* 16,000.

5. Aima mieux. On met habituellement la préposition *de* après la conjonction *que*, qui suit cette expression ; on peut le voir dans cette histoire même de Charles XII.

nuer sa marche que recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le czar l'attaqua au bord d'un marais, et étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face partout : on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, et la victoire fut indécise.

A quatre heures, le général Bayer amena au czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisième fois avec plus de furie et d'acharnement ; elle dura jusqu'à la nuit ; enfin le nombre l'emporta ; les Suédois furent rompus, enfoncés, et poussés jusqu'à leur bagage. Levenhaupt rallia ses troupes derrière ses chariots. Les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus [1]. Le czar, de l'autre côté, passa la nuit sous les armes ; il défendit aux officiers, sous peine d'être cassés, et aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore, il commanda, au point du jour, une nouvelle attaque. Levenhaupt s'était retiré à quelques milles, dans un lieu avantageux, après avoir encloué[2] une partie de son canon et mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à temps pour empêcher tout le convoi d'être consumé par les flammes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvèrent. Le czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ses généraux, nommé Phlug, les attaquer encore pour la

1. Lewenhaupt n'avait pas été véritablement vaincu, comme on l'a justement remarqué, et s'était couvert de gloire dans cette fameuse retraite ; mais il avait perdu 8,000 hommes, 17 canons, 44 drapeaux ; le czar avait pris 56 officiers et près de 900 soldats ; tout le grand convoi demeurait en son pouvoir. Aussi avait-il raison de dire que la bataille de Lesno fut la mère de celle de Pultava. Voltaire se garde bien d'ajouter que, pour toute récompense, le héros suédois reçut de Charles XII l'accueil le plus froid.

2. Après avoir encloué une partie de son canon. Enclouer, c'est enfoncer de force un clou dans la lumière d'un canon pour empêcher que les ennemis ne s'en servent (Académie). — *Son canon* est ici pour « son artillerie ».

cinquième fois : ce général leur offrit une capitulation honorable. Levenhaupt la refusa, et livra un cinquième combat, aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avait encore, il en perdit environ la moitié; l'autre ne put être forcée; enfin, la nuit survenant, Levenhaupt, après avoir soutenu cinq combats contre quarante mille hommes, passa la Sossa avec environ cinq mille combattants qui lui restaient. Le czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, et Levenhaupt celle de disputer trois jours la victoire, et de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son maître avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée. Le roi de Suède se trouva ainsi sans provisions et sans communications avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de ressource que son courage [1].

Dans cette extrémité, le mémorable hiver de 1709 [2], plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles voulait braver les saisons, comme il faisait [3] ses ennemis; il osait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid sous ses yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes, les fantassins étaient sans souliers et presque sans habits [4]. Ils étaient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient : souvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais et dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner.

1. Les Russes étaient maîtres désormais de la ligne du Dniéper ; Charles XII s'avançait par des départs, ne trouvant que des villages ruinés et brûlés.

2. Le mémorable hiver de 1709 a causé bien des souffrances et laissé de tristes souvenirs, même dans les pays les plus tempérés , en France, par exemple.

3. Le verbe *faire* est souvent employé pour exprimer l'idée du verbe qui précède, sans le répéter.

4. Charles XII se dirigea vers la fin de l'année vers Hadisch sur la Sula ; les troupes souffrirent cruellement de la rigueur du froid dans ces steppes immenses, où aucun arbre, aucune colline ne les abritaient contre la violence des vents. Plus de 4,000 hommes périrent par le froid ; les autres portèrent longtemps les traces des fatigues qu'ils avaient essuyées. Charles ne voulut pas s'arrêter. GEYER, *Histoire de Suède.*

Cette armée, auparavant si florissante, était réduite [1] à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim [2]. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, et on ne pouvait y en [3] faire tenir. Dans cet état, un seul officier se plaignit. « Hé quoi! lui dit le roi, vous ennuyez-vous d'être loin de » votre femme? Si vous êtes un vrai soldat, je vous mène- » rai si loin, que vous pourrez à peine recevoir des nou- » velles de Suède une fois en trois ans. »

Le marquis de Brancas, depuis ambassadeur en Suède, m'a conté qu'un soldat osa présenter au roi, avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir et moisi, fait d'orge et d'avoine, seule nourriture qu'ils avaient alors, et dont ils n'avaient pas même suffisamment. Le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit ensuite froidement au soldat : « Il n'est pas bon, mais il peut se manger. » Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect et la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général [4].

Dans cette situation, il reçut enfin des nouvelles de Stockholm; elles lui apprirent la mort de la duchesse de Holstein, sa sœur, que la petite vérole enleva au mois de décembre 1708, dans la vingt-septième année de son âge. C'était une princesse aussi douce et aussi compatissante que son frère était impérieux dans ses volontés et implacable dans ses vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendresse; il fut d'autant plus affligé de sa perte, que, commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus sensible [5].

1. La triple répétition du mot *réduit* fait un fâcheux effet, d'autant plus que le sens n'est pas le même ; *réduits à se faire des chaussures,* c'est-à-dire contraints à la nécessité de ; *était réduite à...*, c'est-à-dire diminuée.

2. Prêts a mourir de faim. Il faut nécessairement *près de.*

3. Le rapprochement des deux pronoms *y en* n'est pas harmonieux.

4. Dans cet état déplorable, dit Voltaire (*Histoire de Russie,* ch. XVII), le comte Pipen, qui ne donna jamais que de bons conseils à son maître le conjura de passer au moins le temps le plus rigoureux de l'hiver dans une petite ville de l'Ukraine, nommée Romma. Charles répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. Piper alors le conjura de repasser la Desna et le Borysthène, de rentrer en Pologne, d'y donner à ses troupes des quartiers dont elles avaient besoin... Charles répliqua que ce serait fuir devant le czar, que la saison deviendrait plus favorable, qu'il fallait subjuguer l'Ukraine et marcher à Moscou.

5. Elle mourut le 22 décembre 1708 :

Il apprit aussi qu'on avait levé des troupes et de l'argent, en exécution de ses ordres; mais rien ne pouvait arriver jusqu'à son camp, puisque, entre lui et Stockholm, il y avait près de cinq cents lieues à traverser, et des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le czar, aussi agissant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des confédérés en Pologne, réunis contre Stanislas, sous le général Siniawski, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au roi de Suède [1]. Là il continua dans la politique d'affaiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée suédoise périrait entièrement à la longue, puisqu'elle ne pouvait être recrutée. Il fallut que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais, dès le 1er de février, on recommença à se battre au milieu des glaces et des neiges [2].

Après plusieurs petits combats et quelques désavantages, le roi vit au mois d'avril qu'il ne lui restait plus que dix-huit mille Suédois. Mazeppa seul, ce prince des Cosaques, les faisait subsister : sans ce secours, l'armée eût péri de faim et de misère. Le czar, dans cette conjoncture, fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination : mais le Cosaque fut fidèle à son nouvel allié, soit que le supplice affreux de la roue, dont avaient péri ses amis, le fît craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger [3].

il paraît, si l'on en croit Lémontey, qu'elle aspirait au trône de son frère ; elle avait gagné les principaux du sénat, et la reine d'Angleterre lui promettait son appui, lorsqu'elle mourut. Au reste, Charles reçut cette triste nouvelle, seulement le 24 juillet 1709, lorsqu'il etait en Turquie ; on le vit alors pour la première fois verser des larmes de douleur.

1. Faire tête, pour tenir tête.

2. Charles, dit Geyer, au lieu de prendre quelque repos, n'aspirait qu'aux combats ; il perdit plus de mille soldats et beaucoup d'officiers distingués au siége inutile de la petite ville de Weprik ; puis il poursuivit les Russes jusqu'au Don, et fit halte à Kalomak : « Vite, vite, Gyllenkrok, dit-il, demandez le chemin de l'Asie. » Frappé de stupeur à l'annonce d'une telle résolution, le général lui fit observer que cette partie du monde était encore éloignée et située dans une autre direction : « Mazeppa, répondit le roi, m'a cependant assuré qu'elle n'était pas si éloignée. Il nous y faut aller, pour que nous puissions dire un jour que nous avons touché le sol de l'Asie. » Gyllenkrok regarda ces paroles comme une plaisanterie, et c'était cependant un parti pris. Charles XII ne donna l'ordre de se mettre en route que lorsque Mazeppa lui eut assuré que ce qu'il venait de lui dire n'était qu'un propos auquel il n'attachait aucune importance.

3. Les Russes attaquaient tous les détachements isolés, souvent forcés d'aller à vingt lieues chercher des vivres. Les

Charles, avec ses dix-huit mille Suédois, n'avait perdu ni le dessein ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscou [1]. Il alla, vers la fin de mai, investir Pultava [2], sur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Borysthène. Ce terrain [3] est celui des Zaporaviens [4], le plus étrange peuple qui soit sur la terre : c'est un ramas d'anciens Russes, Polonais et Tartares, faisant tous profession d'une espèce de christianisme et d'un brigandage semblable à celui des flibustiers [5]. Ils élisent un chef qu'ils déposent ou qu'ils égorgent souvent. Ils ne souffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfants à vingt et trente lieues à la ronde, et les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils sont toujours en campagne; l'hiver ils couchent dans des granges spacieuses qui contiennent quatre ou cinq cents hommes. Ils ne craignent rien; ils vivent libres; ils affrontent la mort, pour le plus léger butin, avec la même intrépidité que Charles XII la bravait pour donner des couronnes. Le czar leur fit donner soixante mille florins, dans l'espérance qu'ils prendraient son parti; ils prirent son argent, et se déclarèrent pour Charles XII, par les soins de Mazeppa; mais ils servirent très-peu, parce qu'ils trouvent ridicule

Suédois ne comptaient plus revoir leur patrie ; cependant ils ne faisaient entendre aucune plainte; les rivières avaient débordé et converti le pays en un grand lac ; les hommes et les chevaux périssaient ; la disette se faisait sentir.

1. On peut aller de Pultava au septentrion gagner le chemin de Moscou, par les défilés qui servent de passage aux Tartares ; cette route est difficile ; les précautions du czar l'avaient rendue presque impraticable : mais rien ne paraissait impossible à Charles. *Histoire de Russie*, ch. XVII.

2. PULTAWA ou POLTAVA, chef-lieu du gouvernement de ce nom, sur la Vorskla, affluent de gauche du Dniéper, ne date que du XVIIe siècle. Le traité de Moscou (1686) avait abandonné aux Russes, Smolensk, Tchernigow, la Petite Russie à gauche du Dniéper, Kiev, Poltava, les Cosaques Zaporogues. 20,000 h.

3. CE TERRAIN. On emploie rarement ce mot dans le sens que lui donne ici Voltaire, de territoire, de pays, etc.

4. Les Zaporaviens ou Zaporogues, branche des Cosaques de l'Ukraine (V. la note 2 de la page 140), ainsi nommés parce qu'ils habitaient près des cataractes du Dniéper (Prorogie), formaient un État militaire particulier depuis le commencement du XVIIe siècle ; ils appelaient *setcha* leur principal domicile, espèce de camp fortifié, et avaient pour chef un *ataman*, élu annuellement ; ils étaient braves et barbares, hospitaliers et avides, et le nombre de leurs guerriers pouvait s'élever a 40,000. Vassaux indisciplinés du czar depuis 1737, ils furent désarmés par Catherine II en 1775, et transportés en grande partie chez les Tartares du Kouban.

5. Les flibustiers (de *flyboat*, vaisseau qui vole, ou de *free booter*, franc butineur) étaient des pirates de toute nation, descendus des boucaniers de Saint-Domingue, qui se rendirent fameux au XVIIe siècle, dans les Antilles, par leur audace et leur haine contre les Espagnols, dont ils ruinaient les colonies et prenaient les galions.

de combattre pour autre chose que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuisissent pas; il en eut environ deux mille tout au plus qui firent le service. On présenta dix de leurs chefs un matin au roi; mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fussent point ivres; car c'est par là qu'ils commencent la journée [1]. On les mena à la tranchée; ils y firent paraître leur adresse à tirer avec de longues carabines; car, étant montés sur le revers [2], ils tuaient à la distance de six cents pas les ennemis qu'ils choisissaient. Charles ajouta à ces bandits quelques mille Valaques que lui vendit le kan de la Petite-Tartarie [3]. Il assiégeait donc Pultava avec toutes ses troupes de Zaporaviens, de Cosaques, de Valaques, qui, joints à ses dix-huit mille Suédois, faisaient une armée d'environ trente mille hommes, mais une armée délabrée, manquant de tout. Le czar avait fait de Pultava un magasin [4]. Si le roi le prenait, il se rouvrait le chemin de Moscou, et pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espérait [5] encore de Suède, de Livonie, de Poméranie et de Pologne. Sa seule ressource étant donc la prise de Pultava, il en pressa le siége avec ardeur. Mazeppa, qui avait des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en serait bientôt le maître : l'espérance renaissait dans l'armée. Les soldats regardaient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le roi s'aperçut, dès le commencement du siége, qu'il avait enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jeta du secours

1. Leur chef alla trouver Mazeppa, dit Voltaire; ces deux barbares s'abouchèrent, faisant porter chacun devant eux une queue de cheval et une massue... Mazeppa donna un grand repas servi avec quelque vaisselle d'argent à l'hetman zaporavien et à ses principaux officiers; quand ces chefs furent ivres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table sur l'Évangile qu'ils fourniraient des hommes et des vivres à Charles XII; après quoi ils emportèrent la vaisselle et tous les meubles.

2. Revers. Le revers de la tranchée est le côté de la tranchée qui est tourné vers la campagne, et par conséquent opposé à celui qui regarde la place.

3. Le kan de la Petite Tartarie. Voir la note 2 de la page 138.

4. Pultava n'était défendue que par une faible garnison et un simple rempart de terre; on conseilla au roi de tenter un assaut, qui aurait probablement réussi; mais il avait été repoussé à Weprik; il résolut de faire un siége régulier, et Rehnsköld ne manqua pas d'être de son avis contre celui de ses généraux.

5. Qu'il espérait. On a déjà vu l'emploi du verbe *espérer* dans le sens d'*attendre*.

dans la ville. La garnison, par ce moyen, se trouva forte de près de cinq mille hommes.

On faisait des sorties et quelquefois avec succès; on fit jouer une mine; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du czar, qui s'avançait avec soixante et dix mille combattants. Charles XII alla les reconnaître, le 27 juin, jour de sa naissance [1], et battit un de leurs détachements; mais comme il retournait à son camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, et lui fracassa l'os du talon [2]. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé : il continua à donner tranquillement ses ordres, et demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques, s'apercevant que le soulier de la botte du prince était tout sanglant, courut chercher des chirurgiens : la douleur du roi commençait à être si cuisante qu'il fallut l'aider à descendre de cheval, et l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visitèrent sa plaie; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien, nommé Neuman, plus habile et plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauverait la jambe du roi. « Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le roi, taillez hardiment, ne craignez rien. » Il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération eût été faite sur un autre [3].

Dans le temps même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avait-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre que toute

1. C'est-à-dire jour anniversaire de sa naissance. Les historiens suédois placent ce jour le 17 juin, mais ils suivent l'ancien style.

2. Charles XII, pâle, mais calme, comme à l'ordinaire, disait à Lewenhaupt : « Ce n'est qu'au pied, la balle y a pénétré, je vais l'extraire par une incision, ce sera plaisir à voir. » Il continua à visiter les travaux avant de se faire panser.

3. Si l'on en croit la Motraye, ce fut seulement plus tard, à Bender, que le chirurgien Newman fit cette opération. Celui-ci, visitant la plaie, la trouva plus dangereuse qu'il ne croyait, et changea de couleur : « Eh bien ! dit le roi, ne savez-vous pas ce que vous avez à faire ? — Je ne balancerais pas avec un soldat, répliqua Newman, mais j'ai besoin de conseil et d'assistance à l'égard de Votre Majesté. » Le roi entra alors dans une violente colère, et s'écria : « Je ne prétends pas que vous ayez plus d'égards pour moi que pour le dernier de mes soldats. Je veux que vous me traitiez de même ; obéissez. »

l'armée ennemie s'avançait sur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles, blessé et incapable d'agir, se voyait entre le Borysthène et la rivière qui passe à Pultava [1], dans un pays désert, sans place de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite et les vivres. Dans cette extrémité, il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant de relations l'ont débité ; mais, la nuit du 7 au 8 de juillet, il fit venir le feld-maréchal [2] Rehnsköld dans sa tente, et lui ordonna sans délibération, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le czar le lendemain. Rehnsköld ne contesta point [3], et sortit pour obéir. A la porte de la tente du roi, il rencontra le comte Piper, avec qui il était fort mal depuis longtemps, comme il arrive souvent entre le ministre et le général. Piper lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau : « Non, » dit le général froidement, et il passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le comte Piper fut entré dans la tente : « Rehnsköld ne vous a-t-il » rien appris ? lui dit le roi. — Rien, répondit Piper. — » Hé bien ! je vous apprends donc, reprit le roi, que demain nous donnons bataille. » Le comte Piper fut effrayé d'une résolution si désespérée ; mais il savait bien qu'on ne faisait jamais changer son maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, et laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII, illustre par neuf années de victoires; Pierre Alexiowitz par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises; l'un glorieux d'avoir donné des États [4], l'autre d'avoir civilisé les siens; Charles aimant les dangers et ne combattant que pour la gloire; Alexiowitz ne fuyant point le péril, et ne faisant la guerre

1. La Vorskla.

2. FELD-MARÉCHAL. Mot à mot, maréchal de camp ; c'est un grade à peu près équivalent à celui de maréchal, en Autriche, en Prusse, en Russie, en Angleterre, etc.

3. Contester, comme ici, s'emploie quelquefois absolument dans le sens de débattre, disputer, discuter.

4. L'UN GLORIEUX DE, ayant acquis beaucoup de gloire ou plutôt se faisant gloire de.

que pour ses intérêts ; le monarque suédois libéral par grandeur d'âme, le moscovite ne donnant jamais que par quelque vue [1] ; celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois [2]; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'*invincible*, qu'un moment pouvait lui ôter ; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowitz le nom de *grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires [3].

Pour avoir une idée nette de cette bataille et du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident [4].

Le czar avait passé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, et commençait à former son camp.

A la pointe du jour, les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage : de sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis forte d'environ

1. C'est-à-dire avec intention, dans un intérêt quelconque.

2. Voltaire fait ici allusion au supplice de Patkul.

3. Dans son *Histoire de Russie*, Voltaire, souvent forcé de répéter les mêmes événements, compare également Charles à son rival, et lui est moins favorable qu'ici : « Le risque, dit-il, n'était point égal entre ces deux rivaux. Si Charles perdait une vie tant de fois prodiguée, *ce n'était après tout qu'un héros de moins*. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie et de Russie cessaient alors d'être dévastées ; la Pologne reprenait avec sa tranquillité *son roi légitime*, déjà réconcilié avec le czar, son bienfaiteur. La Suède enfin, épuisée d'hommes et d'argent, pouvait trouver des motifs de consolation. Mais, si le czar périssait, des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensevelis avec lui, et le plus vaste empire de la terre retombait dans le chaos dont il était à peine tiré. »

4. Dans l'*Histoire de Russie*, Voltaire ne dispose pas les armées de la même façon : 1° Ici le tzar passe la rivière à une lieue de la ville, du côté de l'ouest, c'est-à-dire au-dessous ; dans l'*Histoire de Russie*, il fait passer son armée au-dessus de la ville. 2° Ici l'armée suédoise est un peu au sud-est de Pultawa, et le tzar à l'est; là, au contraire, les assiégeants sont au nord-ouest et les Russes au sud-est. De plus, il ne donne, dans l'*Histoire de Russie*, que 60,000 hommes au tzar.

vingt et un mille hommes, dont il y avait environ seize mille Suédois.

Les généraux Rehnskòld, Roos, Levenhaupt, Slipenbach, Hoorn, Sparre, Hamilton, le prince de Vurtenberg, parent du roi, et quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Narva, faisaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée où huit mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché. Les officiers le disaient aux soldats ; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite ; le prince Menzikoff et le comte Gollovin [1] l'avaient disposée par intervalle entre des redoutes garnies de canons. Le général Slipenbach, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons moscovites furent rompus et enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier ; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet ; Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui : les Suédois crièrent *victoire*.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée ; il avait envoyé au milieu de la nuit le général Creutz avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front ; mais son malheur voulut que Creutz s'égarât et ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du roi, qui, n'étant pas soutenue par le détachement de Creutz, fut rompue à son tour ; Slipenbach même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même temps soixante

1. Il ne faut pas confondre cette famille avec deux autres familles également illustres, les Golovkine et les Golovnine.

et douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise, et l'infanterie russienne [1], débouchant de ses lignes, venait attaquer celle de Charles.

Le czar détacha alors le prince Menzikoff, pour aller se poster entre Pultava et les Suédois : le prince Menzikoff exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de son maître : non-seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et les troupes restées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut : si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de Charles XII. Cependant l'infanterie moscovite sortait de ses lignes et s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie ; et le roi, aidé de son feld-maréchal Rehnsköld, ordonnait tout pour un combat général [2].

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le czar disposa son armée de même ; il avait l'avantage du nombre et celui de soixante et douze canons [3], tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre [4].

L'empereur moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major général, et semblait obéir au général Sheremetoff ; mais il allait, comme em-

1. Russien, russienne, ne se disent plus aujourd'hui. Voltaire fait lui-même cette remarque : « Les gazettes et d'autres mémoires depuis quelque temps emploient le mot de Russiens ; mais comme ce mot approche trop de Prussiens, je m'en tiens à celui de Russes que presque tous nos auteurs leur ont donné. (*Histoire de Russie*, ch. I.)

2. Rehnsköld, qui eut le principal commandement dans cette journée, à cause de la blessure du roi, semblait avoir perdu complétement la tête ; il ne donnait aucun ordre précis ; d'un caractère rude et emporté, il insultait tous ceux qui l'approchaient. Les dispositions furent mal prises, les ordres mal donnés ou mal compris. Au milieu de la bataille, on le représente désespérant du succès, sourd à tous les avertissements, errant au hasard, jusqu'à ce qu'il fût fait prisonnier.

3. Plusieurs donnent au czar cent vingt canons et même cent trente-deux ; au reste rien ne manquait à son armée, ni gros canon, ni pièces de campagne, ni munitions de toute espèce, ni vivres, ni médicaments ; c'était encore une supériorité qu'il s'était donnée sur son rival. Voltaire, *Histoire de Russie*, ch. XVIII.

4. La poudre s'était détériorée pendant la longue campagne précédente ; elle ne portait pas la balle à trente pas.

pereur, de rang en rang, monté sur un cheval turc, qui était un présent du Grand-Seigneur, exhortant les capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille recommença ; une des premières volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard de Charles : il en fit atteler deux autres ; une seconde volée mit le brancard en pièces et renversa le roi. De vingt-quatre drabans qui se relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, et le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut, en cette dernière action, qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie russe qui mit en déroute l'armée suédoise, tant les choses étaient changées !

Tous les écrivains suédois disent qu'ils [1] auraient gagné la bataille, si on n'avait point fait de fautes ; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, et une encore plus grande de s'enfermer dans ces pays perdus [2], malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que Charles XII par le nombre d'hommes et par les ressources qui manquaient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de Charles à Pultava.

Déjà le prince de Vurtenberg, le général Rehnsköld, et plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte Piper et quelques officiers de la chancellerie étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi ; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine. Un major, nommé Bère, s'offrit de les conduire au bagage [3] ; mais les nuages de poussière et de fumée qui

1. Le mot *ils* se rapporte grammaticalement à *écrivains suédois ;* mais le sens est si évident que la négligence est bien légère.

2. PERDUS. Pays écartés, déserts, qui n'offrent point de ressources. Voyez page 144.

3. On met plus habituellement la préposition *à* devant l'infinitif :

Je m'offre à vous venger.

VOLTAIRE.

Je m'offre à servir son courroux.

CORNEILLE, *Sertorius,* act. I, scène 3.

couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe [1] de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir et ne pouvait se défendre, il avait en ce moment auprès de lui le général Poniatowski [2], colonel de la garde suédoise du roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'était un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie, et dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur-le-champ, et bien, et avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers : cette troupe rassemblée, et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers [3] plus de dix régiments moscovites, et conduisit Charles au milieu des ennemis, l'espace d'une lieue, jusqu'au bagage [4] de l'armée suédoise.

Le roi, fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui; le colonel Gierta [5], blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval, dans sa fuite, ce conquérant qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand

1. La contrescarpe est un terme de fortification, qui signifie surtout la pente du mur extérieur du fossé, celle qui regarde la place. (Académie.)

2. Le comte Poniatowski (Stanislas), né en 1678, mort en 1762, après avoir servi fidèlement Charles XII pendant tout son séjour en Turquie, se soumit à Auguste II, fut chargé de plusieurs missions en France, et publia en 1741 les *Remarques d'un seigneur polonais sur l'histoire de Charles XII par Voltaire.* Son fils régna honteusement sous le nom de Stanislas II ; son petit-fils, Joseph Poniatowski, l'un des héros de la Pologne moderne, neveu du roi Stanislas, devint maréchal de France, et périt après le désastre de Leipsick, dans les eaux de l'Elster (19 nov. 1813).

3. SE FIT JOUR A TRAVERS. Voir la note 3 de la page 96.

4. On dit le bagage, comme le canon, le soldat, etc., pour les bagages, les canons, les soldats.

5. Gierta ou Hierta était colonel des drabans.

malheur; mais il fallait fuir plus loin : on trouva dans le bagage le carrosse du comte Piper; car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borysthène. Le roi, qui, depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte Piper : « Il est pris avec toute la chancellerie[1], lui » répondit-on. — Et le général Rehnsköld, et le duc de » Vurtenberg? ajouta-t-il. — Ils sont aussi prisonniers, » lui dit Poniatowski. — *Prisonniers chez les Russes!* re- » prit Charles en haussant les épaules; *allons donc, allons* » *plutôt chez les Turcs.* » On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage; et quiconque l'eût vu alors, et eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu et blessé.

Pendant qu'il s'éloignait, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonais et des Saxons. Près de neuf mille hommes, Suédois ou Cosaques furent tués dans la bataille[2]; environ six mille furent pris. Il restait encore environ seize mille hommes, tant Suédois et Polonais que Cosaques qui fuyaient vers le Borysthène sous la conduite du général Levenhaupt. Il marcha d'un côté avec ses troupes fugitives; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était rompit dans la marche; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là, son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues[3] plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha

1. La chancellerie. Le sens de ce mot est facile à comprendre, quoique le dictionnaire de l'Académie ne le donne pas : c'est l'ensemble des officiers chargés d'apposer le sceau du prince sur les actes qui émanent de lui.

2. Près de neuf mille hommes. Geyer dit que les Suédois perdirent seulement quatre mille hommes dans cette journée; Voltaire répète dans l'*Histoire de Russie*, que l'on compta neuf mille deux cent vingt-quatre Suédois morts sur le champ de bataille, et qu'on leur fit pendant l'action deux à trois mille prisonniers. Il paraît avoir raison.

3. Devenues. Ne faudrait-il pas *étant devenues ?*

quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9 au 10 juillet, il se trouva vis-à-vis le Borysthène. Levenhaupt venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait; on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours [1]. Cependant les restes de cette armée étaient des Suédois, et ce roi vaincu était Charles XII. Presque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Russes, et qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Borysthène. Charles eût pris sans doute cette résolution, s'il n'eût été accablé de faiblesse. Sa plaie suppurait, il avait la fièvre; et on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la suppuration cet instinct de valeur qui, comme les autres vertus, demande une tête libre. Charles n'était plus lui-même : c'est ce qu'on m'a assuré et ce qui est le plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encore par bonheur une mauvaise calèche qu'on avait amenée à tout hasard jusqu'en cet endroit : on l'embarqua sur un petit bateau; le roi se mit dans un autre avec le général Mazeppa. Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide et un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. Muller, chancelier du roi, et le comte Poniatowski, homme plus que jamais nécessaire au roi par les ressources que son esprit lui fournissait dans les disgrâces, passèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers et un très-grand nombre de Polonais et de Cosaques, se fiant sur la bonté de leurs

1. On dit plus habituellement avec les deux négations : *qui n'avait pas mangé.*

chevaux, hasardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe, bien serrée, résistait au courant et rompait les vagues; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous furent emportés et abîmés [1] dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord [2].

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince Menzikoff s'approchait avec dix mille cavaliers, ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts, dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue et de faim, montraient assez au prince Menzikoff la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive [3]; le prince envoya au général suédois un trompette pour lui offrir une capitulation; quatre officiers généraux furent aussitôt envoyés par Levenhaupt pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour, seize mille soldats du roi Charles XII eussent attaqué toutes les forces de l'empire moscovite, et eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre; mais, après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité [4]. Il n'y eut que le colonel Troutfetre, qui, voyant approcher les Moscovites, s'ébranla avec un bataillon suédois pour les charger, espérant entraîner le reste des troupes; mais Levenhaupt fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée; cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats, désespérés de tomber entre les mains des Moscovites, se précipitèrent

1. Abîmés, c'est-à-dire *engloutis*, d'après le sens propre du mot *entraînés dans les abîmes*.

2. Charles, suivant d'autres écrivains, voulut d'abord vivre et mourir avec ses soldats; mais il se laissa fléchir par les instances de ses généraux, qui le décidèrent à traverser le fleuve. Deux mille hommes environ parvinrent à passer avec lui.

3. Le long de la Worskla.

4. On avait d'abord pensé à se retirer vers la Crimée; mais ce projet était inexécutable; la résistance était non pas impossible, mais sans espoir de succès. Puis le comte Adam Lewenhaupt était à peine connu des troupes, et malgré ses talents, avait été éloigné des conseils du roi; il n'avait pas d'ailleurs les qualités qui entraînent les soldats et leur inspirent une aveugle confiance; enfin il fut trompé par ses officiers, complétement démoralisés, sur le nombre et les dispositions de ses soldats.

dans le Borysthène; deux officiers du régiment de ce brave Troutfetre s'entre-tuèrent[1]; le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du prince Menzikoff, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Narva. Mais au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers moscovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les Etats du czar, mais particulièrement en Sibérie[2], vaste province de la Grande Tartarie, qui, du côté de l'orient, s'étend jusqu'aux frontières de l'empire chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'était pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers et les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies : l'officier qui ne put exercer aucun métier fut réduit à fendre et à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfévre, et qui gagnait de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes; il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent[3] si utiles et si connues qu'on y envoyait des enfants de Moscou[4].

Le comte Piper, premier ministre du roi de Suède, fut

1. Comme le remarque Voltaire, le caractère des soldats ne se démentit pas dans cette grande infortune. Lorsqu'on demanda, avant la capitulation, à un régiment composé de vieilles bandes, si l'on pouvait tenter une dernière lutte : « Autrefois, dirent-ils, on ne nous adressait que ces mots : *en avant !* Aujourd'hui on nous demande des conseils. Nous ne pouvons pas répondre de ce qui peut arriver ; mais ce que nous savons, c'est qu'on n'aura rien à nous reprocher. »

2. Sibérie. Voyez page 138, note 2.

3. Le mot *devenir* est quatre fois répété dans l'espace de quelques lignes ; c'est une négligence qu'il faut quelquefois remarquer dans la prose, d'ailleurs toujours si limpide, de Voltaire.

4. Voltaire semble avoir évité, avec intention, toute espèce de réflexion sur cette malheureuse campagne de Pultava, sur cette ruine complète de la fortune de Charles XII. N'a-t-il pas craint ici, comme partout, de nuire à l'intérêt qu'il voulait conserver jusqu'à la fin pour son héros ? Sans dire, comme dans l'*Histoire de Russie,* que de toutes les batailles qui ont jamais ensanglanté la terre, Pultava est la *seule* qui ait servi au bonheur du genre humain, on peut remarquer que de cette journée date véritablement la puissance de la Russie ; la Suède et la Pologne ont perdu leur prépondérance ; l'œuvre de Pierre le Grand est assurée. Désormais l'empire de Russie doit exercer une influence de plus en plus grande sur les destinées de l'Europe.

longtemps enfermé à Pétersbourg. Le czar était persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce ministre avait vendu son maître au duc de Marlborough, et avait attiré sur la Moscovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe : il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, et plaint inutilement par son roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son ministre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange [1] entre Charles et le czar.

L'empereur moscovite, pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule, et demandait à tout moment : « Où est donc mon frère Charles [2] ? »

Il fit aux généraux suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entre autres questions qu'il leur fit, il demanda au général Rehnsköld à combien les troupes du roi son maître pouvaient monter avant la bataille. Rehnsköld répondit que le roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquait à personne ; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes; savoir dix-huit mille Suédois, et le reste Cosaques. Le czar parut surpris, et demanda comment ils avaient pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé, et d'assiéger Pultava avec ce peu de monde. «Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général suédois ; mais, comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître, sans jamais y contredire. » Le czar se tourna à cette réponse vers quelques-uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui : « Ah ! dit-il,

1. Le tzar en avait proposé un avant le siége de Pultava ; Charles le refusa, et les Suédois furent en tout les victimes de son indomptable fierté. — On appelle *cartel d'échange* un règlement fait entre deux partis ennemis, pour la rançon ou l'échange des prisonniers.

2. On a dit que Pierre écrivit à Charles XII pour le conjurer de ne pas se retirer chez les Turcs ; il lui donnait sa parole d'honneur de ne point le retenir prisonnier, et de terminer leurs différends par une paix raisonnable. Mais Charles était déjà en Turquie, et la lettre ne lui fut pas remise. VOLTAIRE, *Histoire de Russie*, ch. XVIII.

voilà comme il faut servir son souverain. » Alors prenant un verre de vin : « A la santé, dit-il, de mes maîtres dans l'art de la guerre. » Rehnsköld lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre. « Vous, messieurs les généraux suédois, » reprit le czar. — « Votre Majesté est donc bien ingrate, reprit le comte, d'avoir tant maltraité ses maîtres ! » Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, et les traita comme un prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité et de la politesse qu'il connaissait [1]. Mais ce même prince, qui traita si bien les généraux suédois, fit rouer tous les Cosaques qui tombèrent dans ses mains [2].

Cependant cette armée suédoise, sortie de la Saxe si triomphante, n'était plus ; la moitié avait péri de misère, l'autre moitié était esclave ou massacrée. Charles XII avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, et de près de cent combats : il fuyait dans une méchante [3] calèche, ayant à son côté le major général Hord, blessé dangereusement ; le reste de sa troupe suivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charrettes, à travers un désert où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins ; tout y manquait, jusqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de juillet. Le pays est situé au quarante-septième degré [4] ; le sable aride du désert rendait la chaleur du soleil plus insupportable ; les chevaux tombaient ; les hommes étaient près de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit : on remplit des outres de cette eau, qui sauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche [5], il se trouva sur le rivage du fleuve Hypanis, aujourd'hui nommé le Bog par les barbares [6], qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays, que des colonies grecques firent

1. De générosité et de la politesse qu'il connaissait. Ceci est peu régulier.

2. Le juste orgueil de Pierre éclatait dans la proclamation qu'il adressait alors à ses soldats : « Je vous salue, leur dit-il, enfants chers à mon cœur, vous que j'ai formés à la sueur de mon front ; fils de la Russie, qui lui êtes aussi indispensables que l'âme l'est au corps. »

3. En mauvais état.

4. Quarante-septième degré de latitude.

5. Le 16 juillet 1709.

6. Le Bug ou Bog (Hypanis) vient de

fleurir autrefois [1]. Ce fleuve se joint à quelques milles de là au Borysthène, et tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bog, du côté du midi, est la petite ville d'Oczakov [2], frontière de l'empire des Turcs. Les habitants, voyant venir à eux une troupe de gens de guerre dont l'habillement et le langage leur étaient inconnus, refusèrent de les passer à Oczakov sans un ordre de Mehemet bacha [3], gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès [4] à ce gouverneur pour lui demander le passage; ce Turc, incertain de ce qu'il devait faire dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui, sans avoir auparavant la permission du séraskier [5] de la province, qui réside à Bender [6] dans la Bessarabie [7]. Pendant qu'on attendait cette permission, les Russes, qui avaient pris l'armée du roi prisonnière [8], avaient passé le Borysthène, et approchaient pour le prendre lui-même : enfin le bacha [9] d'Oczakov envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour sa personne et pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré; quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, se saisir de quelques bateaux, et les amener à leur rivage : ce fut leur salut; car les patrons des barques turques, craignant de perdre une

la Volhynie, traverse la Podolie, le gouvernement de Kherson, et finit au-dessous de Nicolaïef, port militaire, et siége de l'amirauté de la mer Noire; il se réunit alors au Dniéper; 530 kil. de cours.

1. Olbia, Odessus, etc.

2. Okzakov est en face de Kinburn, à l'entrée du *liman* ou vaste embouchure du Dniéper. C'est maintenant une ville de Russie.

3. Méhémet-Pacha avait été remplacé par Abdourrahman; c'est lui qui fut en rapport avec Charles XII.

4. C'était Poniatowski, qui plus tard a donné des détails précis sur toute cette négociation.

5. Séraskier (*seri*, tête, et *asker*, soldats, en persan); c'est un général chargé du commandement en chef pour une campagne; il doit être au moins pacha à deux queues; jadis le pacha de Silistrie avait toujours ce titre, parce qu'il était chargé de la défense de la frontière contre les Polonais.

6. Bender est une ville forte située sur le Dniester; elle fut prise par les Russes en 1770, 1789 et 1812; 12,000 hab.

7. La Bessarabie, entre la Podolie, au nord; le gouvernement de Kherson, à l'est; la mer Noire, au sud; la Moldavie, à l'ouest, a pour capitale Kichenev, et pour villes principales, Bender, Ismaïl, Choczim et Akkerman. Elle faisait partie de la Dacie, a formé un État indépendant au moyen âge, fut disputée par les Hongrois et les Moldaves, et conquise par les Ottomans, vers 1486; elle a été cédée aux Russes, en 1812. Le traité de Paris (1856) a déterminé ses limites du côté de la Turquie.

8. Pris l'armée prisonnière. Voir la note 4 de la page 112.

9. Bacha ou pacha est le nom de tous les fonctionnaires turcs d'un rang élevé.

occasion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs services : précisément dans le même temps, la réponse favorable du séraskier de Bender arrivait aussi ; et le roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de sa suite saisis par ses ennemis, dont il entendait les bravades insultantes. Le bacha d'Oczakov lui demanda par un interprète pardon de ces retardements qui étaient cause de la prise de ces cinq cents hommes, et le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand-Seigneur. Charles le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender, qui était en même temps séraskier, titre qui répond à celui de général, et bacha de la province, qui signifie gouverneur et intendant, envoya en hâte un aga [1] complimenter le roi, et lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender ; car tel est l'usage des Turcs, non-seulement de défrayer les ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le temps de leur séjour [2].

LIVRE CINQUIÈME

ARGUMENT. — Etat de la Porte-Ottomane. Charles séjourne près de Bender. Ses occupations. Ses intrigues à la Porte. Ses desseins. Auguste remonte sur son trône. Le roi de Danemark fait une descente en Suède. Tous les autres Etats de Charles sont attaqués. Le czar triomphe dans Moscou. Affaire du Pruth. Histoire de la czarine, paysanne devenue impératrice.

Achmet III gouvernait alors l'empire de Turquie [3] : il avait été mis en 1703 sur le trône à la place de son frère

1. Aga ou agha (seigneur), nom donné par les Turcs au commandant d'une troupe, et spécialement, jadis, au chef des janissaires.

2. Voir au commencement du livre sixième la note sur le *thaïm*, p. 207.

3. Achmet III, fils de Mahomet IV, succéda, le 22 août 1703, à son frère, Mustapha II, déposé à la suite d'une révolte que ses janissaires ne voulurent pas comprimer. Sous son règne, les Ottomans enlevèrent la Morée aux Vénitiens ; mais ils furent vaincus par les Impériaux à Péterwaradin (1716), et la paix de Passarowitz fut signée en 1718. Achmet fut à son tour déposé par les janissaires (1730), et mourut dans sa prison en 1736.

Mustapha, par une révolution semblable à celle qui avait donné en Angleterre la couronne de Jacques II à son gendre Guillaume[1]. Mustapha, gouverné par son mufti[2], que les Turcs abhorraient, souleva contre lui tout l'empire; son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontents, se joignit à eux : il fut pris, déposé en cérémonie[3], et son frère tiré du sérail pour devenir sultan, sans qu'il y eût presque une goutte de sang répandue. Achmet renferma le sultan déposé dans le sérail[4] de Constantinople, où il vécut encore quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ses princes suivre toujours leur détrônement.

Le nouveau sultan[5], pour toute récompense d'une couronne qu'il devait aux ministres, aux généraux, aux officiers des janissaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentassent une seconde. Par le sacrifice de tant de braves gens[6] il affaiblit les forces de l'empire; mais il affermit son trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amasser des trésors. C'est le premier des Ottomans qui ait osé altérer un peu la monnaie, et établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte

1. Il y a véritablement bien peu de ressemblance entre la révolution de 1688 et celle qui renversa Moustapha. Jacques II avait irrité l'Angleterre par ses allures despotiques et son désir imprudent de rétablir le catholicisme ; abandonné de tous, soldats, généraux, parents, détrôné par son gendre, le stathouder Guillaume d'Orange, qui fut bientôt Guillaume III, il chercha asile et protection auprès de Louis XIV. Moustapha, qui ne tentait aucune innovation, fut renversé par le caprice de l'armée.

2. Le mufti ou cheik-ul-islam (l'ancien de l'islamisme) est le chef de la religion musulmane, le souverain interprète du Koran. C'est le premier personnage de l'empire après le grand-vizir ; il est investi du droit de légaliser toutes les ordonnances du sultan ; cette sanction a le nom de *fetwa* ou consultation ; de nos jours il n'exerce qu'une autorité sans initiative.

3. Moustapha ne fut pas pris et déposé en cérémonie, mais, se voyant trahi, il se rendit lui-même au sérail d'Andrinople, et annonça à son frère que les soldats l'avaient désigné. Il mourut peu après à Constantinople, le 31 décembre 1703, suivant les uns, ou en 1704 au plus tard.

4. Le sérail (de *seraï*, château) est le palais du sultan à Constantinople, à l'est de la ville ; il est entouré de hautes murailles, percées de huit portes, dont l'une est célèbre sous le nom de Sublime-Porte. On donne également le nom de sérail à tout autre palais.

5. Achmet abandonna aux rebelles le malheureux mufti Feïz-ullah, qui fut mis à mort sur un fetwa (ordonnance) de son successeur, le seul mufti qui ait osé donner cet exemple.

6. **Braves gens**, hommes courageux, vaillants. Il est difficile de deviner comment les auteurs de la chute de Mustapha ont pu mériter cette épithète.

d'un soulèvement; car la rapacité et la tyrannie du Grand Seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les officiers de l'empire, qui, quels qu'ils soient, sont esclaves domestiques [1] du sultan; mais le reste des musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel était l'empereur des Turcs chez qui le roi de Suède vint chercher un asile. Il lui écrivit dès qu'il fut sur ses terres; sa lettre est du 13 juillet 1709 : il en courut plusieurs copies différentes, qui toutes passent aujourd'hui pour infidèles; mais de toutes celles que j'ai vues, il n'en est aucune qui ne marquât de la hauteur, et qui ne fût plus conforme à son courage qu'à sa situation. Le sultan ne lui fit réponse que vers la fin de septembre : la fierté de la Porte-Ottomane [2] fit sentir à Charles XII la différence qu'elle mettait entre l'empereur turc et un roi d'une partie de la Scandinavie [3], chrétien, vaincu et fugitif. Au reste toutes ces lettres, que les rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne sont que de vaines formalités qui ne font connaître ni le caractère des souverains ni leurs affaires [4].

Charles XII, en Turquie, n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le dessein d'armer l'empire ottoman contre ses ennemis; il se flattait de ramener la Pologne sous le joug, et de soumettre la Russie : il avait un envoyé à Constantinople; mais celui qui le servit le plus dans ses vastes projets fut le comte Poniatowski, lequel alla à Constantinople sans mission, et se rendit bientôt nécessaire au roi, agréable à la

1. C'est-à-dire appartenant en quelque sorte à la maison (domus) du sultan.

2. Ici, c'est le gouvernement ottoman ; plus loin, comme à la page suivante, ces mots désignent le palais lui-même.

3. La Scandinavie comprenait la Suède et la Norvége, et les Danois sont également désignés sous le nom commun de peuples scandinaves.

4. Charles XII, avant son départ d'Okzakov, écrivit au sultan et au grand-vizir. Dans une nouvelle lettre à ce dernier, le chancelier Mullern demanda, au nom de son maître, qu'une alliance offensive et défensive contre la Russie fût conclue entre la Porte et la Suède. Le secrétaire Neugebauer, porteur de ce message, fut admis à l'audience du grand-vizir, le 7 septembre 1709. Charles XII était déjà établi près de Bender, lorsqu'un aga vint lui apporter la réponse du grand-vizir à sa lettre et à celle du chancelier, et lui offrir de la part du sultan un cheval richement harnaché et un poignard garni de pierreries ; mais ce présent n'était accompagné d'aucune réponse du sultan. (DE HAMMER, *Histoire de l'Empire ottoman.*)

Porte, et enfin dangereux aux grands-vizirs mêmes [1].

Un de ceux qui secondèrent plus adroitement [2] ses desseins fut le médecin Fonseca [3], Portugais, Juif établi à Constantinople, homme savant et délié, capable d'affaires, et le seul philosophe peut-être de sa nation [4] : sa profession lui procurait des entrées à la Porte ottomane, et souvent la confiance des vizirs. Je l'ai fort connu à Paris ; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le comte Poniatowski m'a dit lui-même et m'a écrit qu'il avait eu l'adresse de faire tenir des lettres à la sultane Validé [5] mère de l'empereur régnant, autrefois maltraitée par son fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le sérail. Une Juive, qui approchait souvent de cette princesse, ne cessait de lui raconter les exploits du roi de Suède, et la charmait par ses récits. La sultane, par une secrète inclination dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vus, prenait hautement dans le sérail le parti de ce prince ; elle ne l'appelait que son lion. « Quand voulez-» vous donc, disait-elle quelquefois au sultan son fils, aider » mon lion à dévorer ce czar ? » Elle passa même par-dessus les lois austères du sérail, au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au comte Poniatowski, entre les mains duquel elles sont encore au temps qu'on écrit cette histoire.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender, par le désert qui s'appelait autrefois la solitude des Gètes [6]. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur sa route de tout ce qui pouvait rendre son voyage plus agréable : beaucoup de Polonais, de Suédois, de Cosaques, échappés les uns après les autres des mains des

1. C'est de lui que je tiens non-seulement les *Remarques* qui ont été imprimées, et dont le chapelain Nordberg a fait usage, mais encore beaucoup d'autres manuscrits concernant cette histoire. (Note de Voltaire.)

2. Il faudrait *le plus adroitement* ; ce n'est pas ici un comparatif, mais évidemment un superlatif relatif.

3. C'était, à ce qu'il paraît, un renégat français, nommé Goin, devenu chirurgien du sérail.

4. Voltaire veut dire sans doute qu'il était peut-être le seul juif s'appliquant à l'étude des sciences et cherchant à connaître les causes et les effets. Il y a ici quelque exagération. Voir pour le mot « philosophe » la page 33 et la note 8.

5. On appelle ainsi la sultane mère.

6. Au temps de l'exil d'Ovide, à Tomi, les Gètes s'étendaient le long du Pont-Euxin depuis le Danube jusqu'au Borysthène, dans le pays appelé *désert des Gètes* (Bessarabie).

Moscovites, venaient par différents chemins grossir sa suite sur la route : il avait avec lui dix-huit cents hommes quand il se trouva à Bender ; tout ce monde était nourri, logé, eux et leurs chevaux, aux dépens du Grand-Seigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le séraskier Jussuf-Bacha lui fit dresser une tente magnifique, et on en fournit à tous les seigneurs de sa suite : quelque temps après, le prince se fit bâtir une maison dans cet endroit ; ses officiers en firent autant à son exemple ; les soldats dressèrent des baraques : de sorte que ce camp devint insensiblement une petite ville. Le roi n'étant point encore guéri de sa blessure, il fallut lui tirer du pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires [1], toujours se levant avant le soleil, lassant trois chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses soldats. Pour tout amusement il jouait quelquefois aux échecs. Si les petites choses peignent les hommes, il est permis de rapporter qu'il faisait toujours marcher le roi à ce jeu ; il s'en servait plus que des autres pièces, et par là il perdait toutes les parties.

Il se trouvait à Bender dans une abondance de toutes choses, bien rare pour un prince vaincu et fugitif ; car outre les provisions plus que suffisantes et les cinq cents écus par jour qu'il recevait de la magnificence ottomane, il tirait encore de l'argent de la France, et il empruntait des marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans le sérail, à acheter la faveur des vizirs, ou à procurer leur perte : il répandait l'autre partie avec profusion parmi ses officiers et les janissaires qui lui servaient de gardes à Bender. Grothusen, son favori et trésorier, était le dispensateur de ses libéralités : c'était un homme qui, contre l'usage de ceux qui sont en cette place, aimait autant à donner que son maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille

1. Il reprit ses fatigues ordinaires, c'est-à-dire ses exercices, ses occupations, cause de fatigue.

écus en deux lignes : « Dix mille écus donnés aux Suédois et aux janissaires par les ordres généreux de Sa Majesté, et le reste mangé par moi. » — « Voilà comme j'aime que » mes amis me rendent leurs comptes, dit ce prince : Mul- » lern me fait lire des pages entières pour des sommes » de dix mille francs ; j'aime mieux le style laconique » de Grothusen. » Un de ses vieux officiers, soupçonné d'être un peu avare, se plaignit à lui de ce que Sa Majesté donnait tout à Grothusen : « Je ne donne de l'argent, répondit le roi, qu'à ceux qui savent en faire usage. » Cette générosité le réduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'économie dans ses libéralités eût été aussi honorable et plus utile ; mais c'était le défaut de ce prince de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venaient en foule; tous le respectaient et l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abstenir de vin, et sa régularité à assister deux fois par jour aux prières publiques, leur faisaient dire : « C'est un vrai musulmam [1]. » Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensait, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le baron Fabrice, gentilhomme du duc de Holstein [2], jeune homme aimable, qui avait dans l'esprit cette gaieté et ce tour aisé qui plaît aux princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holstein, et il y réussit en se rendant agréable. Il avait lu tous les auteurs français : il fit lire au roi les tragédies de Pierre Corneille [3], celles

1. « Je crois, dit la Motraye dans ses remarques critiques, que son abstinence du vin a pu faire dire cela aux Turcs. A l'égard de sa religion, un de ses chapelains m'a dit qu'il était fort dévot jusqu'à sa défaite à Pultava, ne manquant jamais, avant une action, ou aux heures marquées pour la prière, de se mettre en pleine campagne sans coussin ni tapis... Mais à voir son indifférence ou son peu d'attention aux sermons et aux prières depuis cette défaite, il semblait que, se croyant abandonné du ciel, il l'eût abandonné comme par représailles. »

2. C'était le neveu de Charles, fils de celui qui avait été tué à Clissau.

3. Pierre Corneille, dit Voltaire, né à Rouen, en 1606. Quoiqu'on ne représente plus que six ou sept pièces des trente-trois qu'il a composées, il sera toujours le père du théâtre. Il mourut en 1684.

de Racine [1], et les ouvrages de Despréaux [2]. Le roi ne prit nul goût aux satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures pièces; mais il aimait fort ses autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la satire huitième, où l'auteur traite Alexandre de fou et d'enragé, il déchira le feuillet [3].

De toutes les tragédies françaises, *Mithridate* était celle qui lui plaisait davantage [4], parce que la situation de ce roi vaincu et respirant la vengeance, était conforme à la sienne [5]. Il montrait avec le doigt à M. Fabrice les endroits qui le frappaient ; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hasarder jamais un mot en français. Même quand il vit depuis à Bender M. Désaleurs [6], ambassadeur

1. Racine (Jean), né à la Ferté-Milon en 1639, mort en 1699, est notre plus grand poëte tragique avec Corneille ; il est inutile de rappeler les titres de ses chefs-d'œuvre immortels.

2. Boileau - Despréaux (Nicolas), né au village de Crône, auprès de Paris, en 1636, mort en 1711.

Il devint l'honneur de la France, dit Voltaire ; on a tant commenté ses ouvrages, on a chargé ces commentaires de tant de minuties, que tout ce qu'on pourrait dire ici serait superflu. — Dans une lettre à Brossette (14 avril 1732), Voltaire, répondant à ses observations au sujet de ce passage de Charles XII, écrit : « Vous avez raison de dire que le sel de ses satires (celles de Boileau) ne pouvait guère être senti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et du roi de Pologne que de celle de Chapelain et de Cotin. Pour moi, quand j'ai dit que les satires de Boileau n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la seconde, mais très-supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez M. Racine... »

3. Quoi donc ! à votre avis, fut-ce un [fou qu'Alexandre ?
Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en [cendre ?
Ce fougueux l'Angely, qui, de sang, [altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvait [trop serré ?
L'enragé qu'il était ! né roi d'une pro- [vince
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage [prince,
S'en alla follement, et pensant être [dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu [ni lieu ;
Et, traînant avec soi les horreurs de la [guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre :
Heureux si de son temps, pour cent [bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des Petites-Mai- [sons ;
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette de- [meure,
Par avis de parents, enfermé de bonne [heure.

On conçoit l'irritation de Charles XII à la lecture de ce passage.

4. Davantage est mal employé dans le sens de *le plus*.

5. En effet, Mithridate, vaincu comme Charles XII, après tant de succès, mais toujours, comme lui, « le cœur nourri de sang, et de guerre affamé, » reste implacable et fier dans sa disgrâce, et ne songe qu'à se venger de l'ennemi qu'il déteste. Voir l'act. II, scène 3 ; l'acte III, sc. 1re ; l'acte V, sc. 5 ; etc., et surtout ce passage ;

Je fuis ; ainsi le veut la Fortune enne- [mie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de [ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux [de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vien- [ne chercher...

6. Le comte Desalleurs (Pierre Puchot, seigneur de Clinchamp) fut ambassadeur de France à Constantinople, 1711-1716.

de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit à cet ambassadeur en latin; et sur ce que M. Désaleurs protesta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le roi, plutôt que de parler français, fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de Charles XII à Bender, où il attendait qu'une armée de Turcs vînt à son secours. Son envoyé [1] présentait des mémoires en son nom au grand-vizir, et Poniatowski les soutenait par le crédit qu'il savait se donner. L'insinuation [2] réussit partout : il ne paraissait vêtu qu'à la turque : il se procurait toutes les entrées. Le Grand-Seigneur lui fit présent d'une bourse de mille ducats, et le grand-vizir lui dit : « Je prendrai votre « roi d'une main et une épée de l'autre, et je le mènerai à « Moscou à la tête de deux cent mille hommes. » Ce grand-vizir s'appelait Chourlouli-Ali-Bacha [3] : il était fils d'un paysan du village de Chourlou. Ce n'est point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction; on n'y connaît point la noblesse, soit celle à laquelle les emplois sont attachés, soit celle qui ne consiste que dans des titres; les services seuls sont censés [4] tout faire : c'est l'usage de presque tout l'Orient; usage très-naturel et très-bon, si les dignités pouvaient n'être données qu'au mérite; mais les vizirs ne sont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir ou d'une esclave favorite.

Le premier ministre changea bientôt d'avis. Le roi ne pouvait que négocier, et le czar pouvait donner de l'argent : il en donna, et ce fut de celui même de Charles XII qu'il se servit; la caisse militaire prise à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu. Il ne fut alors plus question de faire la guerre aux Russes. Le crédit du czar

1. Neugebauer, nommé ambassadeur extrordinaire, fut chargé de remettre une nouvelle lettre au sultan (9 octobre), et fut admis en sa présence avec Poniatowski, qui déjà s'était acquitté avec zèle de deux missions auprès de la Porte.

2. L'insinuation réussit partout. Voltaire emploie souvent ce mot, même en lui donnant un sens plus étendu que le sens ordinaire. Ici, par exemple, il signifie moyens adroits, détournés, par lesquels on s'insinue auprès de quelqu'un.

3. Tchorluli-Ali, pacha ou ali de Tschorli, était fils d'un laboureur ou d'un barbier du village de Tschorli. Il fut grand-vizir du 3 mai 1706 au 15 juin 1710.

4. C'est l'expression latine *censeri*, être réputé.

fut tout-puissant à la Porte : elle accorda à son envoyé des honneurs dont les ministres moscovites n'avaient point encore joui à Constantinople : on lui permit d'avoir un sérail, c'est-à-dire un palais dans le quartier des Francs[1], et de communiquer avec les ministres étrangers. Le czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général Mazeppa, comme Charles XII s'était fait livrer le malheureux Patkul. Chourlouli-Ali-Bacha ne savait plus rien refuser à un prince qui demandait en donnant des millions : ainsi ce même grand-vizir, qui auparavant avait promis solennellement de mener le roi de Suède en Moscovie avec deux cent mille hommes, osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du général Mazeppa. Charles fut outré de cette demande. On ne sait jusqu'où le vizir eût poussé l'affaire, si Mazeppa, âgé de soixante et dix ans, ne fût mort précisément dans cette conjoncture[2]. La douleur et le dépit du roi augmentèrent, quand il apprit que Tolstoy[3], devenu l'ambassadeur du czar à la Porte, était publiquement servi par des Suédois faits esclaves à Pultava, et qu'on vendait tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinople. L'ambassadeur moscovite disait même hautement que les troupes musulmanes qui étaient à Bender y étaient plus pour s'assurer du roi que pour lui faire honneur.

Charles, abandonné par le grand-vizir, vaincu par l'argent du czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voyait trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençait à désespérer : lui seul tint ferme, et ne parut pas abattu un moment. Il crut que le sultan ignorait les intri-

1. Le quartier des Francs, c'est-à-dire des Européens, est le faubourg de Péra, au nord du port, ou *Corne d'or*. On nomme ainsi les Européens, soit à cause du rôle des Français aux croisades (Gesta Dei per Francos), soit à cause des priviléges accordés aux Français, alliés des Ottomans avant la plupart des autres peuples.

2. On a dit que Mazeppa s'empoisonna pour mettre fin à ses malheurs.

3. Tolstoï (Pierre, comte de), né vers le milieu du XVIIe siècle, a joui de la faveur de Pierre Ier ; il fut son ambassadeur à Constantinople en 1702 et en 1710. Plus tard, il suivit le tzar dans son voyage en Hollande (1718), remplit des missions importantes à Londres, à Vienne ; ramena de Naples le jeune Alexis, fils de Pierre, etc. Il fut dépouillé de tous ses biens, à l'avénement de Pierre II, et mourut dans un couvent en 1728.

gues de Chourlouli-Ali, son grand-vizir; il résolut de les lui apprendre; et Poniatowski se chargea de cette commission hardie[1]. Le Grand-Seigneur va tous les vendredis à la mosquée[2], entouré de ses solaks[3], espèce de gardes, dont les turbans sont ornés de plumes si hautes qu'elles dérobent le sultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet[4] à présenter au Grand Seigneur, on tâche de se mêler parmi ces gardes, et on lève en haut[5] le placet : quelquefois le sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus souvent il ordonne à un aga de s'en charger, et se fait ensuite représenter les placets au sortir de la mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de mémoires inutiles, et de placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année qu'à Paris en un seul jour : on se hasarde encore moins à présenter des mémoires contre les ministres, à qui pour l'ordinaire le sultan les renvoie sans les lire. Poniatowski n'avait que cette voie pour faire passer jusqu'au Grand Seigneur les plaintes du roi de Suède : il dressa un mémoire accablant contre le grand-vizir. M. de Fériol, alors ambassadeur de France[6], et qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en turc : on donna quelque argent à un Grec pour le présenter; ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du Grand-Seigneur, leva le papier si haut et si longtemps, et fit tant de bruit, que le sultan l'aperçut, et prit lui-même le mémoire.

1. En effet, Poniatowski s'exposait, quoi qu'en dise la Motraye, à exciter la colère et la vengeance du grand-vizir.

2. On sait que, chez les musulmans, le vendredi est le jour spécialement consacré à la prière publique dans le temple ou mosquée. Le sultan, comme chef de la religion, est obligé d'y assister, à moins d'une grave maladie ou de circonstances extraordinaires.

3. Les solaks sont des gardes du corps, qui environnent le sultan ; ils doivent être exercés à tirer de l'arc des deux mains ; de là leur nom, qui signifie *gauchers ;* leurs bonnets de feutre sont ornés d'un panache de plumes de héron.

4. Un *placet* est une demande succinte par écrit, pour obtenir justice, grâce, faveur, etc. Le dictionnaire de l'Académie remarque que ce mot a vieilli ; on dit *pétition.*

5. On lève en haut. Voir la note 6 de la page 39.

6. Le comte de Ferriol, baron d'Argental, fut ambassadeur de 1699 à 1711. A l'audience que lui accorda le sultan, il ne voulut pas quitter son épée, suivant les exigences de l'étiquette ottomane, et ne put voir le Grand Seigneur, qui lui fit rendre ses présents, déjà étalés dans la salle du trône. Il demeura plus de dix ans à Constantinople, sans avoir jamais été admis à l'audience du sultan. Lorsque plus tard, ajoute M. de Hammer, Ferriol perdit la raison, le grand-vizir se contenta de dire : « Il était déjà fou quand il est arrivé. »

On se servit plusieurs fois de ce moyen pour présenter au sultan des mémoires contre ses vizirs : un Suédois, nommé Leloing, en donna encore un autre bientôt après. Charles XII, dans l'empire des Turcs, était réduit à employer les ressources d'un sujet opprimé.

Quelques jours après, le sultan envoya au roi de Suède, pour toute réponse à ses plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un, qui avait porté Sa Hautesse [1], était couvert d'une selle et d'une housse enrichies de pierreries, avec des étriers d'or massif. Ce présent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, et qui faisait soupçonner que le ministre n'avait rien fait que du consentement du sultan. Chourlouli, qui savait dissimuler, envoya aussi cinq chevaux très-rares [2] au roi. Charles dit fièrement à celui qui les amenait : « Retournez « vers votre maître, et dites-lui que je ne reçois point de « présents de mes ennemis. »

M. Poniatowski, ayant déjà osé faire présenter un mémoire contre le grand-vizir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer : il savait que ce vizir déplaisait à la sultane mère, que le kislar-aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janissaires le haïssaient; il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une chose bien surprenante de voir un chrétien, un Polonais, un agent sans caractère [3] d'un roi suédois réfugié chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire ottoman, qui de plus était utile et agréable à son maître. Poniatowski n'eût jamais réussi, et l'idée seule du projet lui eût coûté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étaient dans ses intérêts n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-vizir Chourlouli.

Le sultan avait un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire ottoman, et a été tué en Hongrie, en 1716, à la bataille de Pétervaradin, gagnée sur les Turcs par le prince

1. Expression de langage officiel pour désigner le sultan, comme chez nous Son Altesse.

2. C'est-à-dire d'une espèce ou d'une beauté très-rare.

3. Poniatowski n'était pas l'agent *officiel* du roi de Suède ; il n'avait pas de titre, de fonction spéciale, qui le distinguât, qui lui donnât un *caractère*.

Eugène de Savoie : son nom était Coumourgi-Ali-Bacha[1] ; sa naissance n'était guère différente de celle de Chourlouli : il était fils d'un porteur de charbon, comme Coumourgi le signifie ; car *coumour* veut dire charbon en turc. L'empereur Achmet II, oncle d'Achmet III[2], ayant rencontré dans un petit bois, près d'Andrinople, Coumourgi encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans son sérail. Il plut à Mustapha, fils aîné et successeur de Mahomet. Achmet III en fit son favori ; il n'avait alors que la charge de *selictar-aga*[3], porte-épée de la couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-vizir[4] ; mais il avait l'ambition d'en faire[5]. La faction de Suède ne put jamais gagner l'esprit de ce favori ; il ne fut en aucun temps l'ami de Charles, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs ministres ; mais en cette occasion il servait le roi Charles XII sans le vouloir ; il s'unit avec la sultane Validé et les grands officiers de la Porte pour faire tomber Chourlouli, qu'ils haïssaient tous. Ce vieux ministre, qui avait longtemps et bien servi son maître, fut la victime du caprice d'un enfant et des intrigues d'un étranger[6] : on le dépouilla de sa dignité et de ses richesses : on lui ôta sa femme, qui était fille du dernier sultan Mustapha ; et il fut relégué à Caffa, autrefois Théodosie[7], dans la Tartarie Crimée[8]. On donna

1. Ou Damad-Ali Pacha.

2. Voltaire a mis quelque confusion dans la suite des sultans de cette époque ; voici l'ordre exact : Mahomet IV (1648-1687) ; Soliman II, son frère (1687-1691) ; Achmet II, son frère (1691-1695) ; Moustapha II, fils de Mahomet IV (1695-1703) ; Achmet III, frère de Moustapha (1703-1730).

3. Ou plutôt *silihdar*.

4. La destitution du grand-vizir ne fut pas provoquée par le parti suédois, mais due plutôt à l'irritation du sultan contre le roi, qui avait repoussé toute espèce d'arrangements pacifiques, et voulait soulever la Turquie contre les Russes.

5. MAIS IL AVAIT L'AMBITION D'EN FAIRE. Cette phrase n'est pas tout à fait grammaticale. De plus la réflexion n'est pas juste ; M. de Hammer observe que le silihdar Ali avait alors 35 ans, et qu'il était presque du même âge qu'Ali de Tschorli, qui n'était pas un vieillard, comme le répète Voltaire, puisqu'il avait 40 ans quand il mourut en 1711.

6. Le silihdar et le kizlar-aga étaient pleins de haine contre le grand-vizir, le premier surtout, parce que Ali de Tschorli avait tout fait, mais inutilement, pour empêcher son mariage avec la fille du sultan.

7. Kaffa, ville du gouvernement de Tauride, occupée par les Génois, en 1266, fut dès lors florissante par sa position sur le détroit auquel elle donne son nom ; prise par Mahomet II, en 1475, puis abandonnée aux Russes en 1770, elle est maintenant bien déchue.

8. La Crimée (Chersonèse Taurique) est une presqu'île unie au continent par l'isthme de Pérékop. Les habitants, aux mœurs douces et patriarcales, descendent des Tartares de Gengiskan, et for-

le bul, c'est-à-dire le sceau de l'empire, à Numan Couprougli, petit-fils du grand Couprougli qui prit Candie [1]. Ce nouveau vizir était tel que les chrétiens mal instruits ont peine à se figurer un Turc : homme d'une vertu inflexible, scrupuleux observateur de la loi, il opposait souvent la justice aux volontés du sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moscovite, qu'il traitait d'injuste et d'inutile ; mais le même attachement à sa loi, qui l'empêchait de faire la guerre au czar malgré la foi des traités, lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le roi de Suède [2]. Il disait à son maître : « La loi te défend » d'attaquer le czar, qui ne t'a point offensé ; mais elle » t'ordonne de secourir le roi de Suède, qui est malheu- » reux chez toi. » Il fit tenir à ce prince huit cents bourses (une bourse vaut cinq cents écus), et lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses États par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux français, qui étaient alors au port de Constantinople, et que M. de Fériol, ambassadeur de France à la Porte, offrait à Charles pour le transporter à Marseille. Le comte Poniatowski négocia plus que jamais avec ce ministre, et acquit dans les négociations une supériorité que l'or des Moscovites ne pouvait plus lui disputer auprès d'un vizir incorruptible. La faction russe crut que la meilleure ressource pour elle était d'empoisonner un négociateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devait lui donner du poi-

ment une horde particulière, qui se soumit aux Turcs en 1479. La Crimée a été conquise par les Russes en 1783, et les Turcs l'ont définitivement cédée en 1791. Elle forme la plus grande partie du gouvernement de Tauride.

1. Nououman Kœprülü ou Kupruli-Nou'man-Pacha, alors gouverneur de Négrepont, était le quatrième grand-vizir de cette illustre famille des Kupruli ou Kiuperli ; le premier, Méhémet gouverna de 1655 à 1661 ; le second, Achmet, vaincu à Saint-Gothard par les Impériaux, prit Candie, en 1669, après un siége qui durait depuis vingt-quatre ans ; il mourut, en 1675 ; le troisième, son fils Mustapha, fut tué à Salankemen, en 1691 ; enfin le quatrième, Nou'man ou Niuhman, fils de Mustapha, fut grand-vizir, en juin 1710. C'est lui qui croyait avoir toujours une mouche sur le nez ; un médecin français le guérit, en feignant de lui faire une opération, et en lui montrant ensuite une mouche morte.

2. M. de Hammer dit que le grand-vizir écrivit à Charles XII pour le déterminer à retourner paisiblement dans ses États par la Pologne ; en même temps, par une fanfaronnade dangereuse, impolitique, pour intimider la Pologne, il répandit le bruit qu'une armée nombreuse, non moins formidable que celle qui jadis avait assiégé Vienne, ramènerait le roi de Suède dans son royaume. Ces paroles ne firent qu'enflammer l'ardeur des janissaires et des soldats, qui réclamèrent la guerre.

son dans du café : le crime fut découvert avant l'exécution; on trouva le poison entre les mains du domestique, dans une petite fiole que l'on porta au Grand-Seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein divan [1], et condamné aux galères, parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII, toujours persuadé que tôt ou tard il réussirait à faire déclarer l'empire turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendaient à un retour paisible dans ses États; il ne cessait de représenter comme formidable aux Turcs ce même czar qu'il avait si longtemps méprisé; ses émissaires insinuaient [2] sans cesse que Pierre Alexiowitz voulait se rendre maître de la navigation de la mer Noire; qu'après avoir subjugué les Cosaques, il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt ses représentations animaient la Porte, tantôt les ministres russes les rendaient sans effet.

Tandis que Charles XII faisait ainsi dépendre sa destinée des volontés des vizirs, qu'il recevait des bienfaits et des affronts d'une puissance étrangère, qu'il faisait présenter des placets au sultan, qu'il subsistait de ses libéralités dans un désert, tous ses ennemis réveillés attaquaient ses États.

La bataille de Pultava fut d'abord [3] le signal d'une révolution dans la Pologne. Le roi Auguste y retourna, protestant contre son abdication, contre la paix d'Altranstadt, et accusant publiquement de brigandage et de barbarie Charles XII, qu'il ne craignait plus [4]. Il mit en prison Fingsten et Imhof, ses plénipotentiaires, qui avaient signé son abdication, comme s'ils avaient en cela passé [5] leurs ordres et trahi leur maître. Ses troupes saxonnes, qui avaient été le prétexte de son détrônement, le ramenèrent à Varsovie, accompagné de la plupart des palatins

1. Le divan est la salle du Conseil ; ce mot est souvent employé pour signifier le Conseil lui-même.

2. Faisaient entendre adroitement.

3. A l'instant même, immédiatement.

4. Dès le 8 août 1709, Auguste protesta contre l'abdication qu'on lui avait arrachée, et étant rentré dans les bonnes grâces du czar, il s'empressa de remonter sur le trône de Pologne. VOLTAIRE, *Histoire de Russie*, ch. XIX.

5. Il est plus ordinaire et plus convenable de dire *outrepassé*. — Leurs ordres, c.-à-d. les ordres qu'ils avaient reçus.

polonais, qui, lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les mêmes serments à Stanislas, et revenaient en faire de nouveaux à Auguste. Siniawski même rentra dans son parti, et, perdant l'idée de se faire roi, se contenta de rester grand-général de la couronne. Flemming, son premier ministre, qui avait été obligé de quitter pour un temps la Saxe, de peur d'être livré avec Patkul, contribua alors par son adresse à ramener à son maître une grande partie de la noblesse polonaise.

Le pape releva ses peuples du serment de fidélité qu'ils avaient fait à Stanislas. Cette démarche du saint-père faite à propos, et appuyée des forces d'Auguste, fut d'un assez grand poids; elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de contester alors aux premiers pontifes [1] le droit chimérique de se mêler du temporel des rois : chacun retournait volontiers sous la domination d'Auguste, et recevait sans répugnance une absolution inutile, que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme nécessaire.

La puissance de Charles et la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyaient depuis longtemps avec crainte et avec envie la domination suédoise s'étendant loin de ses bornes naturelles, au delà de la mer Baltique, depuis la Duna jusqu'à l'Elbe. La chute de Charles et son absence réveillèrent les intérêts et les jalousies de tous ces princes, assoupies longtemps par des traités et par l'impuissance de les rompre [2].

1. On dit plus habituellement souverains pontifes.

2. Voltaire a peut-être ici voulu trop abréger, et il a négligé de résumer les conquêtes importantes du tzar, après Pultava. Dès le mois de septembre 1709, Pierre arrive en Lithuanie, puis à Varsovie, pour achever le rétablissement de son protégé Auguste ; à Thorn (7 octobre), il conclut un traité avec les rois de Danemark, de Pologne, de Prusse, pour reprendre à la Suède les anciennes conquêtes de Gustave-Adolphe ; il achève son traité avec le roi de Prusse à Marienwerder, où il est reçu avec magnificence (20 octobre 1709). Puis il va rejoindre en Livonie son armée que commande le maréchal Shérémétief ; il commence le bombardement de Riga, le 21 novembre ; et, après avoir jeté un coup d'œil sur les travaux de Pétersbourg, il triomphe à Moscou (1er janvier 1710). Pendant que les Russes s'emparent d'Elbing (mars 1710), il attaque la Carélie ; il prend Vibourg (23 juin), Kexholm (19 septembre), toutes les places de la province, mal défendue par l'incapable Lubecker ; puis l'île d'OEsel, la Livonie, l'Esthonie ; Riga s'était rendue le 15 juillet, et les Livoniens avaient

Le czar, plus puissant qu'eux tous ensemble, profitant de la victoire, prit Vibourg[1] et toute la Carélie[2], inonda la Finlande de troupes, mit le siége devant Riga, et envoya un corps d'armée en Pologne pour aider Auguste à remonter sur le trône. Cet empereur était alors, ce que Charles avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne et du Nord; mais il ne consultait que ses intérêts, au lieu que Charles n'avait jamais écouté que ses idées de vengeance et de gloire. Le monarque suédois avait secouru ses alliés et accablé ses ennemis, sans exiger le moindre fruit de ses victoires ; le czar, se conduisant plus en prince, et moins en héros, ne voulut secourir le roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie, et que cette province, pour laquelle Auguste avait allumé la guerre, resterait aux Moscovites pour toujours.

Le roi de Danemark[3], oubliant le traité de Travendal, comme Auguste celui d'Altranstadt, songea dès lors à se rendre maître des duchés de Holstein et de Brême, sur lesquels il renouvela ses prétentions : le roi de Prusse avait d'anciens droits sur la Poméranie suédoise[4], qu'il voulait faire revivre : le duc de Mecklembourg[5] voyait avec dépit que la Suède possédât encore Vismar[6], la plus belle ville du duché ; ce prince devait épouser une nièce de l'empereur moscovite ; et le czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois : Georges, électeur de Hanovre[7], cherchait de

recouvré leurs priviléges, dont Charles XI les avait dépouillés. VOLTAIRE, *Histoire de Russie*, ch. XIX.

1. Vibourg ou Viborg, ville bâtie en 1293, dans le gouvernement de ce nom, au sud-est de la Finlande ; c'était jadis la capitale de la Carélie, et l'un des boulevards de la Suède contre les Russes ; son port, sur une baie du golfe de Finlande, reçoit de petits navires; 6,000 h.

2. La Carélie, ancienne principauté finnoise, au sud-est de la Finlande, est un pays de sables et de marais ; enlevée par Pierre le Grand aux Suédois, elle forma longtemps la Finlande russe ; maintenant elle répond à peu près au gouvernement de Vibourg, l'un des huit gouvernements du grand-duché de Finlande.

3. Frédéric IV avait augmenté ses troupes et les avait aguerries, en les envoyant servir en Allemagne, sous le prince Eugène ; il déclara la guerre le 9 nov. 1709.

4. POMÉRANIE SUÉDOISE. Voir au commencement du livre huitième.

5. Le Mecklembourg est un pays borné, au nord par la mer Baltique, à l'est et au sud par la Prusse, à l'ouest par le Hanovre et les États danois. Depuis le milieu du XVIIe siècle, il est divisé en deux duchés, Mecklembourg-Schwérin et Mecklembourg-Strélitz.

6. VISMAR. Voir au commencement du livre huitième, page 268.

7. GEORGES. Voir à la fin du livre septième, page 262.

son côté à s'enrichir des dépouilles de Charles : l'évêque de Munster[1] aurait bien voulu faire valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois défendaient la Poméranie et les autres pays que Charles possédait en Allemagne[2] : c'était là que la guerre allait se porter. Cet orage alarma l'Empereur et ses alliés. C'est une loi de l'Empire que quiconque attaque une de ses provinces est réputé l'ennemi de tout le corps germanique[3].

Mais il y avait encore un plus grand embarras ; tous ces princes, à la réserve du czar, étaient réunis alors contre Louis XIV, dont la puissance avait été quelque temps aussi redoutable à l'Empire que celle de Charles[4].

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du siècle, pressée du midi au nord entre les armées de la France et de la Suède. Les Français avaient passé le Danube[5], et les Suédois l'Oder : si leurs forces, alors victorieuses, s'étaient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède avait aussi humilié la France : toutefois la Suède avait encore des ressources, et Louis XIV faisait la guerre avec vigueur[6], quoique malheureusement. Si la Poméranie et le duché de Brême devenaient le théâtre de la guerre, il était à craindre que

1. Munster, capitale de la Westphalie ; province prussienne ; 24,000 h. Les évêques de cette ville, qui date de Charlemagne, ont joué un rôle politique assez important ; en 1802, l'évêché fut sécularisé ; de 1810 à 1814, Munster fut le chef-lieu du département français de la Lippe. Elle est célèbre par les excès des anabaptistes en 1535, et par le traité de 1648.

2. Le général Crassow commandait les Suédois restés en Pologne ; craignant d'aventurer les dernières ressources de son pays, il s'était retiré en Poméranie, laissant Stanislas sans secours entre les Russes et les Saxons.

3. Depuis la paix de Westphalie, les rois de Suède étaient membres du corps germanique, pour les provinces qui leur avaient été cédées dans l'Empire : Poméranie, Brême, Verden, etc.

4. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre ; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre combattaient encore pour la succession du roi d'Espagne, Charles II, et tout le Nord était armé contre Charles XII. Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte Ottoman, epour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût exposé aux ravages. Cette querelle arriva. VOLTAIRE, *Hist. de Russie,* ch. XIX.

5. Lorsque les Français, en 1703, passèrent le Danube, les Suédois n'étaient pas encore sur l'Oder ; et au moment où Charles XII pénétrait en Saxe (1706), les revers avaient commencé pour la France ; Hochstett (1704) nous avait rejetés de l'Allemagne ; les désastreuses journées de Ramillies et de Turin sont de 1706.

6. La France, bien qu'accablée, résistait encore glorieusement à Malplaquet (1709), et ses troupes sauvaient en 1710 la couronne de Philippe V par la belle victoire de Villaviciosa, en Espagne.

l'Empire n'en souffrît, et qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre Louis XIV. Pour prévenir ce danger, l'Empereur, les princes d'Allemagne, Anne, reine d'Angleterre, les états généraux des Provinces-Unies, conclurent à la Haie[1], sur la fin de l'année 1709, un des plus singuliers traités que jamais on ait signés[2].

Il fut stipulé par ces puissances que la guerre contre les Suédois ne se ferait point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne, et que les ennemis de Charles XII pourraient l'attaquer partout ailleurs. Le roi de Pologne et le czar accédèrent eux-mêmes à ce traité : ils y firent insérer un article aussi extraordinaire que le traité même, ce fut que les douze mille Suédois qui étaient en Poméranie n'en pourraient sortir pour aller défendre leurs autres provinces[3].

Pour assurer l'exécution de ce traité, on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire : elle devait camper sur le bord de l'Oder. C'eût été une nouveauté singulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre : ceux même qui devaient la soudoyer avaient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendait écarter : le traité portait qu'elle serait composée des troupes de l'Empereur, du roi de Prusse, de l'électeur de Hanovre, du landgrave de Hesse, de l'évêque de Munster.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet; il ne fut point exécuté : les princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée ne donnèrent rien; il n'y eut pas deux régiments formés ; on parla beaucoup de neutralité, personne ne la garda, et tous les princes du Nord, qui avaient des intérêts à démêler avec le roi de Suède, restèrent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce prince[4].

1. La Haye, capitale de la république des Provinces-Unies, maintenant du royaume des Pays-Bas.

2. Ce traité de neutralité fut signé le 10 mars 1710, selon Geyer. — Remarquons l'emploi très-fréquent dans Voltaire du mot *singulier*, qu'il semble avoir affectionné particulièrement.

3. La régence de Suède donna son adhésion à ce traité ; mais Charles XII ne voulut pas le ratifier ; et ce fut alors, dit Voltaire, qu'il écrivit au sénat de Stockholm qu'il enverrait une de ses bottes pour le gouverner.

4. En 1711, les alliés entrèrent en Poméranie, mais sans succès ; toutefois

Dans ces conjonctures, le czar, après avoir laissé ses troupes en quartier dans la Lithuanie, et avoir ordonné le siége de Riga, s'en retourna à Moscou étaler à ses peuples un appareil aussi nouveau que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors dans ses États : ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains [1]. Il fit son entrée dans Moscou sous sept arcs triomphaux dressés dans les rues, ornées de tout ce que le climat peut fournir, et de ce que le commerce florissant par ses soins y avait pu apporter : un régiment des gardes commençait la marche, suivi des pièces d'artillerie prises sur les Suédois à Lesno et à Pultava ; chacune était traînée par huit chevaux couverts de housses d'écarlate pendantes à terre [2] : ensuite venaient les étendards, les timbales [3], les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers et les soldats qui les avaient pris; toutes ces dépouilles étaient suivies des plus belles troupes du czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit, sur un char fait exprès [4], paraître le brancard de Charles XII trouvé sur le champ de bataille de Pultava, tout brisé de deux coups de canon ; derrière ce brancard marchaient deux à deux tous les prisonniers : on y voyait le comte Piper, premier ministre de Suède, le célèbre maréchal Rehnsköld, le comte de Levenhaupt, les généraux Slipenbach, Stackelberg, Hamilton, tous les officiers et les soldats, qu'on dispersa depuis dans la grande Russie. Le czar paraissait immédiatement après eux, sur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava [5] : à quelques pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part au succès de cette journée ; un autre régiment des gardes ve-

les Russes restèrent pour bloquer Stralsund et observer Stettin.

1. Voltaire, qui, dans son *Histoire de Russie*, recommence la brillante description de ce triomphe, dit en effet qu'à chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différents ordres de l'État ; et, au dernier, une troupe choisie de jeunes enfants de boyards, vêtus à la romaine, qui présentaient des lauriers au monarque victorieux.

2. Voir la note 5 de la page 44.

3. C'est une espèce de tambour à l'usage de la cavalerie ; il consiste en une caisse de cuivre, faite en demi-globe, et couverte d'une peau corroyée et tendue (Académie).

4. M. Nordberg, confesseur de Charles XII, reprend ici l'auteur et assure que ce brancard était porté à la main. On s'en rapporte sur ces circonstances *essentielles* à ceux qui les ont vues. (Note de Voltaire.)

5. Ce cheval empaillé, est, dit-on, conservé dans une des salles de l'Académie des sciences à Saint-Pétersbourg.

nait ensuite ; les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timbales, des trompettes, et d'un nombre infini d'instruments de musique qui se faisaient entendre par reprises, avec les salves de deux cents pièces de canon, et les acclamations de cinq cent mille hommes, qui s'écriaient : « Vive l'empereur notre père ! » à chaque pause que faisait le czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil imposant augmenta la vénération de ses peuples pour sa personne : tout ce qu'il avait fait d'utile en leur faveur le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga. Les généraux s'emparèrent du reste de la Livonie, et d'une partie de la Finlande [1] ; en même temps le roi de Danemark vint avec toute sa flotte faire une descente en Suède : il y débarqua dix-sept mille hommes, qu'il laissa sous la conduite du comte de Reventlau [2].

La Suède était alors gouvernée par une régence [3], composée de quelques sénateurs, que le roi établit quand il partit de Stockholm. Le corps du sénat, qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence. L'État souffrit de ces divisions ; mais quand, après la bataille de Pultava, la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm fut que le roi était à Bender, à la merci des Tartares et des Turcs, et que les Danois étaient descendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helsinbourg [4], alors les jalousies cessèrent [5] ; on ne songea qu'à sauver la Suède. Elle commençait à être épuisée de troupes réglées [6] ; car, quoique Charles eût toujours fait ses

1. Voir, pour ces conquêtes, la note 2 de la page 180.

2. L'armée danoise débarqua le 1er novembre 1709, près d'Helsingborg ; les ennemis, ravageant les campagnes, poussèrent jusqu'à Carlshamm, et menacèrent Carlscrona.

3. Régence. Un conseil de régence, que Voltaire appelle conseil de défense, à la page 39.

4. Helsinbourg. Voir au commencement du livre huitième, p. 268.

5. La nouvelle de la défaite de Pultava avait frappé de stupeur tout le peuple suédois ; le deuil fut général ; longtemps on crut le roi mort, et le sénat incertain ne pouvait prendre aucun parti.

6. Régulières, régulièrement organisées.

grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années, la nécessité de recruter continuellement ses troupes, d'entretenir ses garnisons et les corps d'armée qu'il fallait toujours avoir sur pied dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden, tout cela avait coûté à la Suède, pendant le cours de la guerre, plus de deux cent cinquante mille soldats: il ne restait pas huit mille hommes d'anciennes troupes qui, avec les milices nouvelles, étaient les seules ressources de la Suède [1].

La nation est née belliqueuse, et tout peuple prend insensiblement le génie de son roi [2]. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieuses de Charles, de ses généraux, et des vieux corps qui avaient combattu sous eux à Narva, à la Duna, à Clissau, à Pultusk, à Hollosin; les moindres Suédois en prenaient un esprit d'émulation et de gloire : la tendresse pour leur roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les paysans sont esclaves, ou traités comme tels: ceux-ci [3], faisant un corps dans l'État, se regardaient comme des citoyens, et se formaient des sentiments plus grands; de sorte que ces milices devenaient en peu de temps les meilleures troupes du Nord.

Le général Steinbock se mit, par ordre de la régence, à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, et d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helsinbourg, et qui étendaient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le temps ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance [4]; la plupart de ces labou-

1. Pour comble de malheur, dit Geyer, la peste entravait beaucoup les armements; de Riga, elle avait passé en Suède, et y exerçait de grands ravages ; à Stockholm seulement, elle enleva trente mille personnes, la moitié de la population.

2. Regis ad exemplar totus componitur orbis.

3. Ceux-ci, les paysans suédois.

4. C'est-à-dire *faits suivant l'ordonnance, uniformes ;* de même, en France, les premières compagnies d'hommes d'armes, régulièrement organisées sous

reurs vinrent vêtus de leurs sarraux de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. Steinbock, la tête de cette armée extraordinaire[1], se trouva en présence des Danois à trois lieues d'Helsinbourg. Il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos, se retrancher, et donner à ses nouveaux soldats le temps de s'accoutumer à l'ennemi ; mais tous ces paysans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent [2].

Des officiers, qui y étaient, m'ont dit les avoir vus alors presque tous écumer de colère ; tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême ! Steinbock profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire ; on attaqua les Danois, et c'est là qu'on vit, ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régiments de ces paysans armés à la hâte taillèrent en pièces le régiment des gardes du roi de Danemark dont il ne resta que dix hommes [3].

Les Danois entièrement défaits se retirèrent sous le canon d'Helsinbourg. Le trajet de Suède en Séeland [4] est si court que le roi de Danemark apprit le même jour à Copenhague la défaite de son armée en Suède ; il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille, mais ne pouvant emmener leurs chevaux, et ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helsinbourg, et mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains et leurs bagages, et laissant dans Helsinbourg quatre mille blessés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, et par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes même

Charles VII, furent appelées *compagnies d'ordonnance*, créées par ordonnance.

1. C'est-à-dire différente d'aspect et de composition d'une armée ordinaire.

2. Les Danois appelaient par dérision les soldats de Steinbock *enfants de paysans*, comme, à Valmy, les Prussiens méprisaient *les cordonniers et les tailleurs de la Révolution*.

3. Magnus Steinbock les avait électrisés, et le carnage fut impitoyable ; 4,000 Danois tués et 3,000 blessés couvrirent le champ de bataille ; 3,000 furent faits prisonniers. La perte des Suédois s'éleva à 2,800 hommes, tant morts que blessés.

4. Le passage du Sund a environ trois lieues dans cet endroit.

les privaient, pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Dans le même temps, les paysans de la Dalécarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts que leur roi était prisonnier chez les Turcs, députèrent à la régence de Stockholm, et offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur maître des mains de ses ennemis[1]. Cette proposition, qui marquait plus de courage et d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejetée, et on ne manqua pas d'en instruire le roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsinbourg[2].

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de juillet 1710. Peu de temps après, un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le grand-vizir Couprougli, qui s'opposait à ses desseins, fut déposé après deux mois de ministère. La petite cour de Charles XII, et ceux qui tenaient encore pour lui en Pologne, publiaient que Charles faisait et défaisait les vizirs, et qu'il gouvernait l'empire turc du fond de sa retraite de Bender : mais il n'avait aucune part à la disgrâce de ce favori ; la rigide probité du vizir fut, dit-on, la seule cause de sa chute : son prédécesseur ne payait point les janissaires du trésor impérial[3], mais de l'argent qu'il faisait venir par ses extorsions ; Couprougli les paya de l'argent du trésor. Achmet lui reprocha[4] qu'il préférait l'intérêt des sujets à celui de l'empereur : « Ton prédécesseur Chourlouli, lui dit-il, savait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes. » Le grand-vizir répondit : « S'il avait l'art d'enrichir Ta Hautesse par des rapines, c'est un art que je fais gloire d'ignorer. »

Le secret profond du sérail permet rarement que de pareils discours transpirent dans le public ; mais celui-ci

1. C'est ainsi qu'à la nouvelle de la captivité de saint Louis, en Egypte, les paysans s'armèrent, sous le nom de pastoureaux, pour aller délivrer le roi saintement populaire.

2. Cependant malgré cette victoire, dit Geyer, la Suède était dans un état déplorable, surtout par l'absence de son roi ; l'armée souffrait d'un dénûment presque complet, le pays était épuisé, les soldats retombaient dans le découragement, les paysans dans le désespoir.

3. Du TRÉSOR IMPÉRIAL, c'est-à-dire avec l'argent du trésor.

4. On dit plus habituellement *reprocher de.*

fut su avec la disgrâce de Couprougli [1]. Ce vizir ne paya point sa hardiesse de sa tête, parce que la vraie vertu se fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplaît : on lui permit de se retirer dans l'île de Négrepont [2]. J'ai su ces particularités par des lettres de M. Bru, mon parent, premier drogman [3] à la Porte Ottomane; et je les rapporte pour faire connaître l'esprit de ce gouvernement.

Le Grand-Seigneur fit alors revenir d'Alep [4] Baltagi Mehemet, bacha de Syrie, qui avait déjà été grand-vizir avant Chourlouli. Les baltagis du sérail, ainsi nommés de *balta* qui signifie cognée, sont des esclaves qui coupent le bois pour l'usage des princes du sang ottoman et des sultanes. Ce vizir avait été baltagi dans sa jeunesse, et en avait toujours retenu le nom, selon la coutume des Turcs, qui prennent sans rougir le nom de leur première profession, ou de celle de leur père, ou du lieu de leur naissance.

Dans le temps que Baltagi Mehemet était valet dans le sérail, il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au prince Achmet, alors prisonnier d'État sous l'empire de son frère Mustapha : on laisse aux princes du sang ottoman, pour leurs plaisirs, quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfants (et cet âge arrive de bonne heure en Turquie), mais assez belles encore pour plaire. Achmet, devenu sultan, donna une de ses esclaves, qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à Baltagi Mehemet. Cette femme, par ses intrigues, fit son mari grand-vizir; une autre intrigue le déplaça, et une troisième le fit encore grand-vizir.

Quand Baltagi Mehemet vint recevoir le bul de l'empire [5], il trouva le parti du roi de Suède dominant dans le

1. Le grand-vizir avait une activité trop minutieuse, qui entravait les affaires publiques, au lieu de les faire marcher ; puis il ne songeait qu'à entretenir la paix avec la Russie, tandis que les janissaires voulaient la guerre à tout prix.

2. Négrepont, l'ancienne Eubée, est une longue île, parallèle à la côte de la Livadie, dont elle n'est séparée que par un étroit canal. Au moyen âge, elle formait une principauté avec Athènes ; elle fut prise par Mahomet II. C'est maintenant une province du royaume de Grèce.

3. Drogman, nom qu'on donne aux interprètes dans les échelles du Levant.

4. Alep (Beræa), ville de Syrie, souvent détruite par des tremblements de terre.

5. Le bul. Voyez page 178. — Baltagi-Méhémet fut pour la seconde fois grand-vizir, du 7 août 1710 au 20 nov. 1711.

sérail. La sultane Validé, Ali Coumourgi, favori du Grand-Seigneur, le kislar-aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janissaires, voulaient la guerre contre le czar : le sultan y était déterminé. Le premier ordre qu'il donna au grand-vizir fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cent mille hommes[1]. Baltagi Mehemet n'avait jamais fait la guerre ; mais ce n'était point un imbécile [2], comme les Suédois mécontents de lui l'ont représenté. Il dit au Grand-Seigneur, en recevant de sa main un sabre garni de pierreries : « Ta Hautesse sait que j'ai été élevé à me servir » d'une hache pour fendre du bois, et non d'une épée » pour commander tes armées : je tâcherai de te bien ser» vir ; mais si je ne réussis pas, souviens-toi que je t'ai » supplié de ne me le point imputer. » Le sultan l'assura de son amitié, et le vizir se prépara à obéir.

La première démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au château des Sept-Tours[3] l'ambassadeur moscovite[4]. La coutume des Turcs est de commencer d'abord[5] par faire arrêter les ministres[6] des princes auxquels ils déclarent la guerre : observateurs de l'hospitalité en tout le

1. Le sultan déclara la guerre à Pierre Ier, mais ce n'était pas pour le roi de Suède ; c'était pour ses seuls intérêts. Le kan des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voisin devenu si puissant. La Porte avait pris ombrage de ses vaisseaux sur les Palus-Méotides et sur la mer Noire, de la ville d'Azoph fortifiée, et du port de Taganrok déjà célèbre. (Voltaire, *Histoire de Russie*, IIe partie, ch. i.) — La Porte avait encore d'autres griefs : la construction de plusieurs forts sur les frontières, l'occupation par les Russes de Kaminiec, des incursions en Crimée et au delà du Bug, etc.

2. Imbécile. C'est le sens propre du mot latin, *imbecillis* (in-baculus), faible, incapable, sans force, comme dans le vers bien connu de Racine :

L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa [naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle [enfance.
(*Bajazet*, acte I, sc. i.)

Loin d'être un imbécile, dit Voltaire (*Histoire de Russie*), il se conduisit avec beaucoup d'intelligence dans la campagne du Pruth.

3. Cette prison d'État, appelée en turc Yédi-Koulé (les sept tours), est située à un des angles de Constantinople, sur la mer de Marmara ; cet édifice, commencé vers 1000, fut rébâti par Mahomet II, en 1458 ; il ne compte plus que quatre tours depuis le tremblement de terre de 1768. Le sultan Mahmoud a fait cesser l'usage barbare d'y renfermer les ambassadeurs européens, au moment de la déclaration de guerre contre le souverain qu'ils représentaient.

4. Jamais souverain ne fut plus offensé dans la personne de ses ministres que le czar de Russie. Il vit, dans l'espace de peu d'années, son ambassadeur à Londres mis en prison pour dettes, son plénipotentiaire en Pologne et en Saxe roué vif sur un ordre du roi de Suède, son ministre à la Porte Ottomane saisi et mis en prison dans Constantinople comme un malfaiteur. (Volt., *Hist. de Russie*).

5. Commencer d'abord est un pléonasme, comme : *lever en haut, approcher près*. Voir la note 6 de la page 39.

6. Ministre se dit des ambassadeurs, des hauts agents diplomatiques dans les cours étrangères.

reste, ils violent en cela le droit le plus sacré des nations. Ils commettent cette injustice sous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de justes guerres, parce qu'elles sont consacrées par l'approbation de leur mufti [1]. Sur ce principe ils se croient armés pour châtier les violateurs de traités que souvent ils rompent eux-mêmes, et croient punir les ambassadeurs des rois leurs ennemis comme complices des infidélités de leurs maîtres [2].

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens, et pour les ambassadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme de consuls [3] des marchands.

Le han des Tartares de Crimée [4], que nous nommons le kan, reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce prince gouverne le Nagaï [5], le Budziak [6], avec une partie de la Circassie [7], et toute la Crimée [8], province

1. Cet usage barbare venait aussi, remarque Voltaire, de ce que les Turcs ont toujours des ministres étrangers résidant continuellement chez eux, et qu'ils n'envoient jamais d'ambassadeurs ordinaires. Au reste, Charles XII retenait également, et laissa mourir dans la captivité, le prince Khilhof, ambassadeur de Russie.

2. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, lorsqu'un ambassadeur demandait à remettre ses lettres de créance, on le conduisait au sérail avec son escorte et ses présents ; on le retenait longtemps à la porte, pour bien constater qu'on l'avait fait attendre, comme un suppliant ; on l'annonçait comme un infidèle qui sollicitait l'honneur de remettre le tribut que son maître adressait au commandeur des croyants, et qui avait l'impertinence de demander à le voir. Le sultan consentait à accepter le tribut ; on donnait à manger et des habillements à cet infidèle qui venait de si loin, et après beaucoup de cérémonies et de longueurs calculées, on l'introduisait en présence du sultan, qui ne lui adressait pas un mot, faisait prendre les lettres de créance, sans daigner y toucher, et levait la séance en recommandant à ses écuyers de ne pas laisser le malheureux étranger s'en aller à pied, mais de lui donner un cheval.

3. Les consuls sont des agents qui représentent leurs gouvernements dans les villes ou pays étrangers, afin de veiller (*consulere*) aux intérêts de leur commerce et de faire respecter les personnes de leurs compatriotes.

4. Le han ou khan, mot qui signifie seigneur, est le titre que prirent au moyen âge les grands chefs tartares. Dewlet-Gheraï, alors khan de Crimée, était le grand moteur de la guerre contre la Russie.

5. Le Nagaï, c'est-à-dire le pays des Tartares Nogaïs, branche de la nation tartare, au nord du Caucase, dans le Kouban, et dans le steppe de Crimée ; ils vivaient divisés en tribus, étaient musulmans, et tiraient leur nom de Nogaï, leur chef, petit-fils de Gengis-Khan, qui se déclara indépendant de la grande horde ou kaptchak.

6. Le Budziack. — Voir la note 6 de la page 140.

7. La Circassie, au sud des Tartares Nogaïs, entre la mer Noire et la mer Caspienne, est le pays des Tcherkesses, mahométans depuis le XVIe siècle.

8. La Crimée, qui doit son nom à la ville de Crim, ou suivant d'autres aux Kymris (Cimmériens), fut habitée par les Tauri, qui formèrent le petit royaume du Bosphore, plus tard soumis par Mithridate ; puis occupée par les Alains, les Goths, les Huns, les Tartares, etc. (Voir la note 8 de la p. 177.)

connue dans l'antiquité sous le nom de Chersonèse Taurique, où les Grecs portèrent leur commerce et leurs armes, et fondèrent de puissantes villes [1], et où les Génois pénétrèrent depuis, lorsqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes grecques, et quelques monuments des Génois, qui subsistent encore au milieu de la désolation et de la barbarie.

Le kan est appelé par ses sujets empereur; mais avec ce grand titre il n'en est pas moins l'esclave de la Porte [2]. Le sang ottoman dont les kans sont descendus [3], et le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs, au défaut de la race du Grand Seigneur, rendent leur famille respectable au sultan même, et leurs personnes redoutables : c'est pourquoi le Grand-Seigneur n'ose détruire la race des kans tartares; mais il ne laisse presque jamais vieillir ces princes sur le trône. Leur conduite est toujours éclairée par les bachas voisins [4], leurs États entourés de janissaires, leurs volontés traversées par les grands-vizirs, leurs desseins toujours suspects. Si les Tartares se plaignent du kan, la Porte le dépose sur ce prétexte; s'il en est trop aimé, c'est un plus grand crime dont il est plutôt puni : ainsi presque tous passent de la souveraineté à l'exil, et finissent leurs jours à Rhodes, qui est d'ordinaire leur prison et leur tombeau [5].

Les Tartares leurs sujets sont les peuples les plus bri-

1. Parmi ces villes on peut citer Panticapée, Théodosiopolis, que les Génois relevèrent, et qui devint si florissante sous le nom de Caffa, Chersonessus et Eupatoria.

2. La famille des khans de Crimée était celle des Ghéraï, qui descendaient de Gengis-Khan, par son petit-fils Batou, et qui gouvernèrent depuis 1440 jusqu'en 1783 ; la famille des Ghéraï n'est pas éteinte ; et c'est elle qui fournirait des sultans à Constantinople, si la race de ces derniers venait à manquer. En 1475, Menghély-Ghéraï, prisonnier de Mahomet II, conclut avec lui un traité par lequel il se reconnaissait vassal du sultan, et jurait de lui fournir, en cas de guerre, des subsides en hommes et en argent ; de son côté Mahomet le reconnaissait pour souverain de la Crimée, lui accordait le droit d'arborer cinq queues pour étendard, et d'être nommé après lui dans les prières publiques.

3. On dit plus ordinairement *issu de* avec le mot *sang*, dans le sens de race, famille, maison.

4. Éclairée, c'est-à-dire surveillée.

5. Ainsi Sélym-Ghéraï, qui mourut en 1704, trois fois déposé, reparut quatre fois sur le trône; Dewlet-Ghéraï, son fils aîné, déposé en 1702, avait remplacé en 1708 son frère Kaplan-Ghéraï, relégué à Rhodes, et fut lui-même une seconde fois disgracié, en 1713. — Rhodes, belle île de la Méditerranée, au S.-O. de l'Asie Mineure, avait été enlevée par les Ottomans aux chevaliers Hospitaliers par Soliman II, en 1522.

gands de la terre [1], et en même temps, ce qui semble inconcevable, les plus hospitaliers : ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages [2]; mais qu'un étranger quel qu'il soit passe dans leur pays, non-seulement il est reçu partout, logé et défrayé, mais, dans quelque lieu qu'il passe, les habitants se disputent l'honneur de l'avoir pour hôte ; le maître de la maison, sa femme, ses filles, le servent à l'envi. Les Scythes [3], leurs ancêtres, leur ont transmis ce respect inviolable pour l'hospitalité, qu'ils ont conservé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, et le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuse.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée ottomane, ils sont nourris par le Grand-Seigneur; le butin qu'ils font est leur seule paye : aussi sont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le kan, gagné par les présents et par les intrigues du roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes serait à Bender même, sous les yeux de Charles XII, afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on faisait la guerre.

Le nouveau vizir, Baltagi Mehemet, n'ayant pas les mêmes engagements, ne voulait pas flatter à ce point un prince étrangêr : il changea l'ordre, et ce fut à Andrinople [4] que s'assembla cette grande armée. C'est toujours dans les vastes et fertiles plaines d'Andrinople qu'est le rendez-vous pour des armées turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrétiens; les troupes venues d'Asie et d'Afrique s'y reposent et s'y rafraîchissent quelques semaines : mais le grand-vizir, pour prévenir le czar, ne

1. Ce substantif ne s'emploie pas ordinairement comme adjectif. — Voir page 141.

2. Aussi Voltaire remarque que de temps immémorial leur coutume est de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils surprennent.

3. L'hospitalité des Scythes était complaisamment célébrée par les anciens, qui donnaient ce nom à toutes les peuplades barbares au nord du Pont-Euxin et à l'est de la mer Caspienne.

4. Andrinople (Adrianopolis), sur les bords de la Maritza, dans l'une des plus riantes situations, ville considérable de la Roumélie, capitale de l'empire avant la prise de Constantinople ; 110,000 habitants.

laissa reposer l'armée que trois jours, et marcha vers le Danube, et de là vers la Bessarabie [1].

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui aussi formidables qu'autrefois, lorsqu'elles conquirent tant d'États dans l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Europe ; alors la force du corps, la valeur et le nombre des Turcs, triomphaient d'ennemis moins robustes qu'eux et plus mal disciplinés; mais aujourd'hui que les chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'est que sur la république de Venise, estimée plus sage que guerrière, défendue par des étrangers, et mal secourue par les princes chrétiens, toujours divisés entre eux [2].

Les janissaires [3] et les spahis [4] attaquent en désordre, incapables d'écouter le commandement et de se rallier : leur cavalerie, qui devrait être excellente, attendu la bonté et la légèreté de leurs chevaux, ne saurait soutenir le choc de la cavalerie allemande : l'infanterie ne savait point encore faire un usage avantageux de la baïonnette au bout du fusil : de plus, les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis Couprougli, qui conquit l'île de Candie [5]. Un esclave nourri dans l'oisiveté et dans le silence du sérail, fait vizir par faveur, et général malgré lui, conduisait une armée levée à la hâte, sans expérience, sans discipline, contre des troupes moscovites, aguerries par douze ans de guerre, et fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le czar, selon toutes les apparences, devait vaincre Baltagi Mehemet : mais il fit la même faute avec les Turcs que le roi de Suède avait commise avec lui ; il méprisa

1. La Bessarabie. Voir la note 7 de la page 165.

2. Voltaire fait sans doute allusion à la guerre que termina le traité de Passarowitz (21 juillet 1718) ; le sultan voyait son territoire se resserrer du côté de l'Autriche, mais il rentrait en possession de la Morée enlevée aux Vénitiens.

3. Les janissaires (ieni-tcheri, nouveaux soldats) formaient une infanterie régulièrement organisée dès le xive siècle, et principalement recrutée parmi les jeunes captifs chrétiens ; Mahmoud II les détruisit en 1826.

4. Les spahis ou sipahis formaient un corps de cavalerie institué par Amurath Ier.

5. Voir pour les Couprougli la note 1 de la page 178.

trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscou; et, ayant ordonné qu'on changeât le siége de Riga en blocus, il assembla sur les frontières de Pologne quatre-vingt mille hommes de ses troupes [1]. Avec cette armée il prit son chemin par la Moldavie [2] et la Valachie [3], autrefois le pays des Daces [4], aujourd'hui habité par des chrétiens grecs, tributaires du Grand-Seigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le prince Cantemir [5], grec d'origine, qui réunissait les talents des anciens Grecs, la science des lettres et celle des armes. On le faisait descendre du fameux Timur, connu sous le nom de Tamerlan ; cette origine paraissait plus belle qu'une grecque : on prouvait cette descendance par le nom de ce conquérant : Timur, dit-on, ressemble à Témir ; le titre de kan, que possédait Timur avant de conquérir l'Asie, se retrouve dans le nom de Cantemir : ainsi le prince Cantemir est descendu de Tamerlan. Voilà les fondements de la plupart des généalogies.

De quelque maison que fût Cantemir, il devait toute sa fortune à la Porte Ottomane. A peine avait-il reçu l'investiture de sa principauté, qu'il trahit l'empereur turc, son bienfaiteur, pour le czar, dont il espérait davantage. Il se flattait que le vainqueur de Charles XII triompherait aisément d'un vizir peu estimé, qui n'avait jamais fait la guerre, et qui avait choisi pour son kiaia, c'est-à-dire pour son lieutenant, l'intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous les Grecs se rangeraient de son parti.

1. Toute l'armée, si elle eût été rassemblée, devait monter à soixante mille hommes. (Volt., *Hist. de Russie.*)

2. La Moldavie. — Voir la note 2 de la page 141.

3. Les Russes ne pénétrèrent pas en Valachie.

4. Les Daces, peuples germaniques, furent soumis par Trajan, qui réduisit leur pays en province romaine, et y établit beaucoup de colonies ; la Dacie s'étendait des monts Karpathes au Danube, et du Dniester jusqu'au delà de la Theiss, comprenant ainsi la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie et l'est de la Hongrie. Les traces de la domination romaine y sont encore nombreuses ; les Valaques se nomment *Roumains,* et leur langue est fille du latin.

5. Démétrius Cantemir, fils de Constantin, venait d'être nommé par le sultan, prince ou hospodar de Moldavie, à la place de Nicolas Maurocordato, que le khan de Crimée avait fait déposer. Le tzar, pour le récompenser de ses services, lui donna plus tard le titre de prince avec des domaines en Ukraine. Il a laissé plusieurs ouvrages, une histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman, écrite en latin ; le système de la religion mahométane, etc. ; il mourut en 1723.

Les patriarches grecs l'encouragèrent à cette défection [1]. Le czar ayant donc fait un traité secret avec ce prince [2], et l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans le pays, et arriva, au mois de juin 1711, sur le bord septentrional du fleuve Hiérase, aujourd'hui le Pruth [3], près d'Yassi [4], capitale de la Moldavie.

Dès que le grand-vizir eut appris que Pierre Alexiowitz marchait de ce côté, il quitta aussitôt son camp; et, suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bateaux, près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où Darius fit construire autrefois le pont qui porta son nom [5]. L'armée turque fit tant de diligence, qu'elle parut bientôt en présence des Moscovites, la rivière de Pruth entre eux.

Le czar, sûr du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves dussent lui manquer; mais souvent le prince et les sujets ont des intérêts très-différents. Ceux-ci aimaient la domination turque, qui n'est jamais fatale qu'aux grands, et qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires : ils redoutaient les chrétiens, et surtout les Moscovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée ottomane : les entrepreneurs, qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécutèrent avec le grand-vizir le marché même qu'ils avaient fait avec le czar. Les Valaques [6], voisins des Moldaves, montrèrent aux Turcs

1. L'évêque ou patriarche de Jérusalem, qui était alors en Valachie, fut l'âme du complot. (Volt., *Hist. de Russie.*) On répandit le bruit qu'on avait trouvé sur le tombeau de Constantin une prophétie, annonçant que les Ottomans seraient chassés de Constantinople par une nation rousse ; on entendait par là les Russes.

2. Par ce traité (13 avril 1711), Cantemir stipulait que la Moldavie formerait un État indépendant sous la protection de la couronne de Russie.

3. Le Pruth (Poras ou Hierasus) vient de Galicie, coule entre la Russie et la Moldavie, et, après un cours de 800 kil., se jette dans le Danube, près de Galatz.

4. Yassi ou plutôt Jassy, à 17 kil. du Pruth, importante dès le temps des Romains, souvent prise par les Russes, célèbre par le traité de 1792 ; 40,000 h.

5. Au-dessus du confluent du Danube avec le Pruth, près d'Isakchi ; le roi des Perses, Darius, allant combattre les Scythes dans leurs déserts, avait chargé les Grecs auxiliaires de garder ce pont, construit sur l'Ister ou Danube. C'est ce pont que Miltiade voulait détruire, et dont la conservation par Histiée sauva l'armée des Perses.

6. La Valachie ou Valaquie, partie de l'ancienne Dacie, a pour bornes au S. et à l'E. le Danube, à l'O. la Servie et la Hongrie, au N. la Transylvanie et la Moldavie ; la capitale est Bukharest. La Valachie devint un royaume particulier, en 1290, tantôt unie à la Mol-

la même affection : tant l'ancienne idée de la barbarie moscovite avait aliéné tous les esprits [1] !

Le czar, ainsi trompé dans ses espérances, peut-être trop légèrement prises [2], vit tout d'un coup son armée sans vivres et sans fourrages. Les soldats désertaient par troupes, et bientôt cette armée se trouva réduite à moins de trente mille hommes près de périr de misère [3]. Le czar éprouvait sur le Pruth, pour s'être livré à Cantemir, ce que Charles XII avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté sur Mazeppa. Cependant les Turcs passent la rivière [4], enferment les Russes, et forment devant eux un camp retranché. Il est surprenant que le czar ne disputât point le passage de la rivière, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute, en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le temps de faire périr son armée de faim et de fatigue. Il semble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il fallait pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent cinquante mille Turcs devant lui, et quarante mille Tartares qui le harcelaient continuellement à droite et à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement : « Me voilà du moins [5] aussi mal que » mon frère Charles l'était à Pultava. »

Le comte Poniatowski, infatigable agent du roi de Suède, était dans l'armée du grand-vizir avec quelques Polonais et quelques Suédois, qui tous croyaient la perte du czar inévitable [6].

davie et vassal de la Hongrie, tantôt indépendant. Mahomet II la prit en 1463, et réserva pour les sultans le droit de nommer et de déposer le prince ou hospodar.

1. Le prince des Valaques, Bassaraba Brancovan, entra d'abord dans les vues de Cantemir, puis reconnut que ce dernier voulait se rendre maître des deux provinces ; il l'abandonna ; ce qui n'empêcha pas la Porte de le faire décapiter et d'enlever à la Valachie ses derniers priviléges (août 1714).

2. On dit plus habituellement, *former, concevoir* des espérances, que *prendre* des espérances.

3. Un fléau dangereux se joignit à tous ces contre-temps ; des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent et les infectèrent ; l'eau manquait souvent dans la marche sous un soleil brûlant et dans des déserts arides ; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux. (VOLT., *Hist. de Russie.*)

4. Pierre envoya l'avant-garde pour s'opposer à ce passage des Turcs, mais elle arriva trop tard et fut vivement poursuivie.

5. On dirait maintenant *au moins*.

6. Au moment où il passait le Danube, le grand-vizir avait envoyé Poniatowski prier Charles XII de venir voir son armée. Charles exigea qu'il lui fît sa première visite près de Bender. Lorsque Poniatowski revint au camp

Dès que Poniatowski vit que les armées seraient infailliblement en présence, il le manda au roi de Suède, qui partit aussitôt de Bender, suivi de quarante officiers, jouissant par avance du plaisir de combattre l'empereur moscovite. Après beaucoup de pertes et de marches ruineuses, le czar, poussé vers le Pruth, n'avait pour tout retranchement que des chevaux de frise [1] et des chariots. Quelques troupes de janissaires et de spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée ; mais ils attaquèrent en désordre, et les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur prince et le désespoir leur donnaient [2].

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain, M. Poniatowski conseilla au grand-vizir d'affamer l'armée moscovite, qui, manquant de tout, serait obligée, dans un jour [3], de se rendre à discrétion avec son empereur [4].

Le czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien senti de si cruel dans sa vie que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait [5] dans son esprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire et le bonheur de sa nation; tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres [6], allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il fallait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent quatre-vingt mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de plus de la moitié, une cavalerie presque toute démontée, et des fantassins exténués de faim et de fatigue.

Il appela le général Sheremetoff vers le commencement

des Turcs, et qu'il excusa les refus de Charles XII : « Je m'attendais bien, dit » le vizir au kan des Tartares, que ce » païen en userait ainsi. » (VOLT., *Hist. de Russie*.)

1. Voir la note 2 de la page 40.

2. Ces deux combats (20 et 21 juillet 1711) furent très-acharnés ; les Turcs perdirent 7,000 hommes et furent repoussés.

3. Dans un jour, c'est-à-dire au bout d'un jour.

4. Suivant Voltaire (*Hist. de Russie*), Poniatowski et le comte de Sparre conseillèrent au grand-vizir de ne point combattre, de couper l'eau et les vivres aux ennemis et de les forcer à se rendre prisonniers ou à mourir ; d'autres mémoires prétendent qu'ils l'animèrent au contraire à détruire avec le sabre une armée fatiguée et languissante.

5. C'est l'expression latine très-usitée ; *volvere in animo*.

6. Les grands ouvrages de Pierre avaient-ils été interrompus par la guerre ? La guerre n'était-elle pas au contraire indispensable au tzar pour fonder la grandeur de son empire ?

de la nuit, et lui ordonna, sans balancer et sans prendre conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la baïonnette au bout du fusil [1].

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, et que chaque officier ne réservât qu'un seul chariot, afin que, s'ils étaient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espéraient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il se retira dans sa tente, accablé de douleur et agité de convulsions, mal dont il était souvent attaqué, et qui redoublait toujours avec violence quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât, de la nuit, entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances sur une résolution désespérée, mais nécessaire, encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentait.

Cependant, on brûla, selon son ordre, la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple, quoique à regret; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers généraux ordonnaient déjà la marche, et tâchaient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes. Chaque soldat, épuisé de fatigue et de faim, marchait sans ardeur et sans espérance. Les femmes, dont l'armée était trop remplie, poussaient des cris qui énervaient encore les courages : tout le monde attendait, le lendemain matin, la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération, c'est à la lettre [2] ce qu'on a entendu dire à des officiers qui servaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp moscovite une femme aussi singulière peut-être que le czar même. Elle n'était encore connue que sous le nom de Catherine. Sa mère était une malheureuse paysanne, nommée Erb-Magden, du village de Ringen, en Estonie, province où les peuples sont serfs,

1. Pierre envoya à Moscou un courrier pour recommander aux sénateurs de continuer de gouverner, s'ils apprenaient qu'il eût été fait prisonnier, leur défendre d'exécuter ceux de ses ordres donnés pendant sa captivité, et leur enjoindre de choisir un autre maître s'ils apprenaient sa mort. Voltaire, dans l'*Histoire de Russie,* semble douter de cet ordre ; mais l'original de la lettre est conservé dans le cabinet de Pierre Ier, au palais Impérial, à Saint-Pétersbourg.

2. A LA LETTRE. Exactement, sans rien changer.

et qui était en ce temps-là sous la domination de la Suède ; jamais elle ne connut son père : elle fut baptisée sous le nom de Marthe. Le vicaire de la paroisse l'éleva par charité jusqu'à quatorze ans : à cet âge elle fut servante à Marienbourg, chez un ministre luthérien de ce pays, nommé Gluk [1].

En 1702, à l'âge de dix-huit ans, elle épousa un dragon suédois. Le lendemain de ses noces, un parti des troupes de Suède ayant été battu par les Moscovites, ce dragon, qui avait été à l'action, ne reparut plus, sans que sa femme pût savoir s'il avait été fait prisonnier, et sans même que depuis ce temps elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite prisonnière elle-même par le général Bauer, elle servit chez lui, ensuite chez le maréchal Sheremetoff : celui-ci la donna à Menzikoff, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, ayant été, de garçon pâtissier, général et prince, ensuite dépouillé de tout, et relégué en Sibérie, où il est mort dans la misère et dans le désespoir.

Ce fut à un souper, chez le prince Menzikoff, que l'empereur la vit et en devint amoureux. Il l'épousa secrètement en 1707, non pas séduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'âme capable de seconder ses entreprises, et même de les conduire après lui. Il avait déjà répudié depuis longtemps sa première femme Ottokefa [2], fille d'un boïard, accusée de s'opposer aux changements qu'il faisait dans ses États. Ce crime était le plus grand aux yeux du czar. Il ne voulait dans sa famille que des personnes qui pensassent comme lui [3]. Il crut rencontrer dans cette esclave étrangère les qualités d'un souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de son sexe : il dédaigna, pour elle, les préjugés qui eussent ar-

1. Il y a beaucoup d'incertitude sur l'origine et les premières années de Catherine ; suivant les uns, elle serait née à Germunared, en Suède (1682) ; selon d'autres, à Derpt, en Livonie (1686 ou 1689) ; ses parents auraient été des paysans fugitifs de Pologne, qui se retirèrent ensuite à Marienbourg ; sa mère se nommait Elisabeth Moritz, et son père, Jean Rabe.

2. La première femme de Pierre se nommait Eudoxie Lapouchin.

3. Voltaire fait ici allusion à la disgrâce, à l'emprisonnement et à la mort d'Alexis, son fils, que le tzar sacrifia à la conservation de son œuvre.

rêté un homme ordinaire : il la fit couronner impératrice[1] : le même génie, qui la fit femme de Pierre Alexiowitz, lui donna l'empire après la mort de son mari. L'Europe a vu avec surprise cette femme, qui ne sut jamais ni lire ni écrire, réparer son éducation et ses faiblesses par son courage, et remplir avec gloire le trône d'un législateur[2].

Lorsqu'elle épousa le czar, elle quitta la religion luthérienne, où elle était née, pour la moscovite ; on la rebaptisa selon l'usage du rite russien[3] ; et au lieu du nom de Marthe, elle prit le nom de Catherine, sous lequel elle a été connue depuis. Cette femme, étant donc au camp de Pruth, tint un conseil avec les officiers généraux et le vice-chancelier Schaffirof, pendant que le czar était dans sa tente.

On conclut qu'il fallait demander la paix aux Turcs, et engager le czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand-vizir, au nom de son maître : la czarine entra avec cette lettre dans la tente du czar malgré la défense ; et ayant, après bien des prières, des contestations et des larmes, obtenu qu'il la signât[4], elle rassembla sur-le-champ toutes ses pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout son argent ; elle en emprunta même des officiers généraux, et ayant composé de cet amas un présent considérable, elle l'envoya à Osman-aga, lieutenant du grand-vizir, avec la lettre signée par l'empereur moscovite. Mehemet Baltagi, conservant d'abord la fierté d'un vizir et d'un vainqueur, répondit[5] :

1. Pierre l'avait épousée secrètement près de Varsovie, en 1711 ; il rendit public son mariage, le 19 février 1712.

2. Il n'est nullement probable que Catherine ne sut jamais ni lire ni écrire ; elle fut impératrice après la mort de Pierre Ier (1725), et l'on a prétendu, sans preuves positives, que, de concert avec Mentchikof, elle empoisonna le tzar. Elle laissa deux filles, Anne, qui épousa le duc de Holstein-Gottorp, neveu de Charles XII, et Elisabeth, qui devint impératrice.

3. Russien. Voir la note 1 de la page 156.

4. Ce ne fut point le tzar qui écrivit, ce fut le maréchal Shérémétof ; la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnait des deux côtés. Il se passa quelques heures avant qu'on eût une réponse du grand-vizir. On craignait que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. On dépêcha un second courrier avec un duplicata, et on tint conseil de guerre en présence de Catherine. Dix officiers généraux signèrent le résultat que voici : « Si l'ennemi ne veut pas accepter les « conditions qu'on lui offre, et s'il de- « mande que nous posions les armes, et « que nous nous rendions à discrétion, « tous les généraux et les ministres « sont unaniment d'avis de se faire « jour au travers des ennemis. » (Volt., *Hist. de Russie.*)

5. Voltaire, qui se déclare ici et dans

« Que le czar m'envoie son premier ministre, et je verrai » ce que j'ai à faire. » Le vice-chancelier Schaffirof vint aussitôt chargé de quelques présents, qu'il offrit publiquement lui-même au grand-vizir, assez considérables pour lui marquer qu'on avait besoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La première demande du vizir fut que le czar se rendît avec toute son armée à discrétion. Le vice-chancelier répondit que son maître allait l'attaquer dans un quart d'heure, et que les Moscovites périraient jusqu'au dernier, plutôt que de subir des conditions si infâmes ; Osman ajouta ses remontrances aux paroles de Schaffirof.

Mehemet Baltagi n'était pas guerrier : il voyait que les janissaires avaient été repoussés la veille. Osman lui persuada aisément de ne pas mettre au hasard [1] d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité [2].

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit accident qui peut faire connaître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leur parole que nous ne croyons. Deux gentilshommes italiens, parents de M. Brillo, lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers au service du czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourrage, furent pris par des Tartares, qui les emmenèrent à leur camp, et offrirent de les vendre à un officier des janissaires. Le Turc, indigné qu'on osât ainsi violer la trêve, fit arrêter les Tartares, et les conduisit lui-même devant le grand-vizir avec ces deux prisonniers.

Le vizir renvoya ces deux gentilshommes au camp du

l'histoire de Russie contre toute tentative de corruption à l'égard du grand-vizir et de ses lieutenants, dit qu'elle rassembla le peu de pierreries qu'elle avait apportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence et tout luxe étaient bannis ; elle y ajouta deux pelisses de renard noir ; l'argent comptant qu'elle ramassa fut destiné pour le kiaia ou lieutenant du vizir. Or, c'était la coutume immémoriale dans tout l'Orient, de n'aborder les représentants des souverains qu'avec des présents.

1. C'est-à-dire exposer au hasard ; en latin, *committere*.

2. Ce qui put déterminer le vizir à conclure, c'est que le général Renne, avec un corps d'armée, venait de franchir trois rivières, et de prendre Brahilov, sur le Danube ; un autre corps d'armée s'avançait des frontières de la Pologne. Puis le vizir n'était probablement pas instruit de la disette que souffraient les Russes.

czar, et fit trancher la tête aux Tartares, qui avaient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le kan des Tartares s'opposait à la conclusion d'un traité qui lui ôtait l'espérance du pillage. Poniatowski secondait le kan par les raisons les plus pressantes ; mais Osman l'emporta sur l'impatience tartare et sur les insinuations de Poniatowski.

Le vizir crut faire assez pour le Grand-Seigneur, son maître, de conclure [1] une paix avantageuse. Il exigea que les Moscovites rendissent Azof ; qu'ils brûlassent les galères qui étaient dans ce port : qu'ils démolissent les citadelles importantes bâties sur les Palus-Méotides [2], et que tout le canon et les munitions de ces forteresses demeurassent au Grand-Seigneur ; que le czar retirât ses troupes de la Pologne ; qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cosaques qui étaient sous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, et qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins [3] par an, tribut odieux, imposé depuis longtemps, mais dont le czar avait affranchi son pays [4].

Enfin le traité allait être signé, sans qu'on eût seulement fait mention du roi de Suède. Tout ce que Poniatowski put obtenir du vizir fut qu'on insérât un article, par lequel le Moscovite s'engageait à ne point troubler le retour de Charles XII ; et, ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article que le czar et le roi de Suède feraient la paix, s'ils en avaient envie, et s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions, le czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie [5], ses drapeaux, son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, et tout abon-

1. On dirait plus ordinairement, *en concluant,* ou *s'il concluait.*

2. C'est-à-dire Kamienska, Samara et Taganrok.

3. Sequin, monnaie d'or qui a cours dans le Levant. En Turquie, le sequin vaut environ neuf francs.

4. Le kan des Tartares demandait un tribut de quarante mille sequins ; ce point fut longtemps débattu et ne passa point. Le vizir demanda longtemps qu'on lui livrât Cantemir ; Pierre écrivit ces nobles paroles au vice-chancelier Schaffirof : « J'abandonnerai plutôt aux » Turcs tout le terrain qui s'étend jus- » qu'à Cursk ; il me restera l'espérance » de le recouvrer ; mais la perte de ma » foi est irréparable, je ne peux la » violer. Nous n'avons de propre que » l'honneur ; y renoncer, c'est cesser » d'être monarque. » (Volt., *Hist. de Russie.*)

5. Son canon, son artillerie. On ne voit pas clairement la différence que Voltaire a voulu établir entre ces deux expressions.

da dans son camp, deux heures après la signature du traité, qui fut commencé le 21 juillet 1711, et signé [1] le 1er auguste [2].

Dans le temps que le czar, échappé de ce mauvais pas, se retirait tambour battant et enseignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre et de voir son ennemi entre ses mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi [3]. Il arriva dans le temps que les Russes commençaient à faire paisiblement leur retraite; il fallait, pour pénétrer au camp des Turcs, aller passer le Pruth sur un pont, à trois lieues de là. Charles XII, qui ne faisait rien comme les autres hommes, passa la rivière à la nage, au hasard de [4] se noyer, et traversa le camp moscovite, au hasard d'être pris; il parvint à l'armée turque, et descendit à la tente du comte Poniatowski, qui m'a conté et écrit ce fait. Le comte s'avança tristement vers lui, et lui apprit comment il venait de perdre une occasion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi, outré de colère, va droit à la tente du grand-vizir [5]; il lui reproche, avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclure. « J'ai droit, dit le grand-vizir d'un » air calme, de faire la guerre et la paix. — Mais, reprend » le roi, n'avais-tu pas toute l'armée moscovite en ton » pouvoir ? — Notre loi nous ordonne, repartit gravement » le vizir, de donner la paix à nos ennemis, quand ils im- » plorent notre miséricorde. — Hé ! t'ordonne-t-elle, in- » siste le roi en colère, de faire un mauvais traité, quand » tu peux imposer telles lois que tu veux ? Ne dépendait-il » pas de toi d'amener le czar prisonnier à Constantino- » ple ? »

1. Près d'un village nommé Falksen ou Faltchi, sur les bords du Pruth. — Y eut-il corruption ? Cela est encore douteux pour le grand-vizir, mais très-probable pour les subalternes.

2. LE 1er AUGUSTE. Voir la note 1 de la page 44.

3. BENDER, dit avec raison Voltaire, dans l'*Histoire de Russie,* n'est éloigné que de vingt-cinq lieues communes de l'endroit où se trouvaient les armées.

4. AU HASARD DE s'employait et peut encore très-bien s'employer dans le sens de : *au risque de.*

5. Enfin, ce prince qui n'avait pas voulu venir à l'armée du vizir, quand il avait besoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage qui lui ôtait toutes ses espérances allait être consommé. Le vizir n'alla point à sa rencontre et se contenta de lui envoyer deux bachas. (VOLT., *Hist. de Russie.*)

Le Turc, poussé à bout, répondit sèchement : « Hé ! qui » gouvernerait son empire en son absence ? Il ne faut pas » que tous les rois soient hors de chez eux [1]. » Charles répliqua par un sourire d'indignation : il se jeta sur un sopha, et, regardant le vizir d'un air plein de colère et de mépris, il étendit sa jambe vers lui, et embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur-le-champ, remonta à cheval, et retourna à Bender le désespoir dans le cœur.

Poniatowski resta encore quelque temps avec le grand-vizir, pour essayer, par des voies plus douces, de l'engager à tirer un meilleur parti du czar ; mais l'heure de la prière étant venue, le Turc, sans répondre un seul mot, alla se laver [2] et prier Dieu.

LIVRE SIXIÈME.

Argument. — Intrigues à la Porte Ottomane. Le kan des Tartares et le bacha de Bender veulent forcer Charles de partir. Il se défend avec quarante domestiques contre une armée. Il est pris et traité en prisonnier.

La fortune du roi de Suède, si changée de ce qu'elle avait été, le persécutait dans les moindres choses : il trouva, à son retour, son petit camp de Bender et tout le logement inondés des eaux du Niester [3] : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; et, comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierre,

1. Plusieurs historiens ont cru que la réponse du vizir au roi était la réponse d'un imbécile. Il est pourtant aisé de comprendre que c'était la réponse d'un homme piqué ; et ces mots qu'il ajouta : *il ne faut pas que tous les rois sortent de chez eux,* montrent assez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender. (Volt., *Hist. de Russie.*)

2. C'est-à-dire « faire les ablutions ordonnées par la loi. »

3. Le Niester ou plutôt Dniester, Dniestr (Tyras), sort d'un lac au pied des Karpathes, descend de la Galicie, roule avec impétuosité dans un lit peu profond ses eaux jaunâtres à travers les bancs de rochers, arrose, en courant du N.-O. au S.-E., le sud de la Russie, et se termine par un large *liman* ou lac uni à la mer, entre Ackerman et Ovidiopol, après un cours de 800 kil.

capable, en un besoin [1], de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement, contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa chancellerie [2], l'autre pour son favori Grothusen, qui tenait une de ses tables [3]. Tandis que le roi bâtissait ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, Baltagi Mehemet, craignant plus que jamais les intrigues et les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le résident [4] de l'empereur d'Allemagne demander lui-même à Vienne un passage pour le roi de Suède par les terres héréditaires de la maison d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté en trois semaines de temps une promesse de la régence impériale de rendre à Charles XII les honneurs qui lui étaient dus, et de le conduire en toute sûreté en Poméranie.

On s'était adressé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, Charles, successeur de Joseph Ier [5], était en Espagne, où il disputait la couronne à Philippe V [6]. Pendant que l'envoyé allemand exécutait à Vienne cette commission [7], le grand-vizir envoya trois bachas au roi de Suède pour lui signifier qu'il fallait quitter les terres de l'empire turc.

Le roi, qui savait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord [8] dire que, s'ils osaient lui rien proposer contre son honneur et lui manquer de respect, il les ferait pendre tous les trois sur l'heure. Le bacha de Salonique [9], qui

1. En un besoin est une expression qui a vieilli.

2. Chancellerie. Voir la note 1 de la page 159.

3. Tenir une table, c'est faire les honneurs d'une table chez un prince ou un grand seigneur.

4. Resident. L'agent qui *résidait* habituellement à Constantinople pour représenter l'empereur, et qui était moins qu'un ambassadeur.

5. Charles VI avait succédé à son frère Joseph Ier, mort le 12 octobre 1711.

6. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, né en 1683, d'abord duc d'Anjou, fut appelé par le testament de Charles II au trône d'Espagne (1700). Une vaste coalition se forma contre lui et Louis XIV, pour soutenir les prétentions de l'archiduc Charles, fils de l'empereur Léopold Ier. La grande guerre de la succession d'Espagne a duré de 1701 à 1713 ; les traités d'Utrecht et de Rastadt ont laissé la monarchie espagnole démembrée à la maison de Bourbon. Philippe V mourut en 1746.

7. On dirait plutôt de nos jours : *accomplissait cette mission ;* le mot *commission* n'a plus un sens assez relevé.

8. D'abord n'a pas ici le sens de *premièrement*, mais celui de *tout d'abord*, *immédiatement*.

9. Salonique (Therma, puis Thessalonique), dans la Roumélie, port sur le

portait la parole, déguisa la dureté de la commission sous les termes les plus respectueux. Charles finit l'audience sans daigner seulement répondre; son chancelier Muller, qui resta avec ces trois bachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son maître, qu'ils avaient assez compris par son silence.

Le grand-vizir ne se rebuta pas : il ordonna à Ismaël bacha, nouveau séraskier [1] de Bender, de menacer le roi de l'indignation du sultan, s'il ne se déterminait pas sans délai. Ce séraskier était d'un tempérament doux et d'un esprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de Charles et l'amitié de tous les Suédois. Le roi entra en conférence avec lui, mais ce fut pour lui dire qu'il ne partirait que quand Achmet lui aurait accordé deux choses, la punition de son grand-vizir, et cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet sentait bien que Charles restait en Turquie pour le perdre ; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus, il lui retrancha son thaïm [2], c'est-à-dire la provision que la Porte fournit aux princes à qui elle accorde un asile. Celle du roi de Suède était immense, consistant en cinq cents écus par jour en argent, et dans une profusion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la splendeur et dans l'abondance.

Dès que le roi sut que le vizir avait osé retrancher sa subsistance, il se tourna vers son grand maître d'hôtel et lui dit : « Vous n'avez eu que deux tables jusqu'à présent, « je vous ordonne d'en tenir quatre dès demain. »

Les officiers de Charles XII étaient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnait ; cependant on n'avait ni provisions ni argent; on fut obligé d'em-

golfe du même nom ; c'est la ville de Turquie la plus commerçante après Constantinople. 70,000 hab.

1. SÉRASKIER. Voir la note 5 de la page 165.

2. Les Musulmans, les Grecs et les Vénitiens avaient, comme les anciens Romains et même les Orientaux, conservé l'usage de donner aux ambassadeurs étrangers, le logement, la nourriture et les vêtements ; c'est ce qu'on appelait chez les Ottomans, *konak*, *taïm* (thaïm) et *kaftan* ; l'usage de donner le kaftan est le seul qui ait subsisté jusqu'à ces derniers temps.

prunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domestiques et des janissaires, devenus riches par les profusions du roi. M. Fabrice, l'envoyé de Holstein, Jeffreys, ministre d'Angleterre [1], leurs secrétaires, leurs amis, donnèrent ce qu'ils avaient. Le roi, avec sa fierté ordinaire, et sans inquiétude du lendemain, subsistait de ces dons, qui n'auraient pas suffi longtemps. Il fallut tromper la vigilance des gardes, et envoyer secrètement à Constantinople pour emprunter de l'argent des négociants européens [2]. Tous refusèrent d'en prêter à un roi qui semblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un seul marchand anglais, nommé Couk, osa enfin prêter environ quarante mille écus, satisfait de les perdre si le roi de Suède venait à mourir [3]. On apporta cet argent au petit camp du roi, dans le temps qu'on commençait à manquer de tout, et à ne plus espérer de ressource.

Dans cet intervalle, M. Poniatowski écrivit, du camp même du grand-vizir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusait Baltagi Mehemet de lâcheté et de perfidie. Un vieux janissaire, indigné de la faiblesse du grand-vizir, et de plus gagné par les présents de Poniatowski, se chargea de cette relation; et, ayant obtenu un congé, il présenta lui-même la lettre au sultan.

Poniatowski partit du camp quelques jours après, et alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le grand-vizir, selon sa coutume.

Les circonstances étaient favorables: le czar, en liberté, ne se pressait pas d'accomplir ses promesses : les clefs d'Azof ne venaient point [4]; le grand-vizir, qui en était responsable, craignant avec raison l'indignation de son maître, n'osait s'aller présenter devant lui [5].

1. Ministre, c'est-à-dire envoyé d'Angleterre auprès de Charles XII.

2. Cette forme, souvent employée par de bons écrivains au XVIIe siècle, n'a pas prévalu.

3. La phrase n'est pas très-claire et pourrait signifier le contraire de ce que Voltaire veut dire ; le sens est celui-ci : « Couk s'exposait avec plaisir à les perdre, quand même le roi viendrait à mourir. »

4. La reddition d'Azoph et la démolition de Taganrok souffraient des difficultés. Il fallait, aux termes du traité, distinguer l'artillerie et les munitions d'Azoph, qui appartenaient aux Turcs, de celles que le czar y avait mises depuis qu'il avait conquis cette place ; le gouvernement traîna en longueur cette négociation, et la Porte en fut justement irritée. (Volt., *Hist. de Russie.*)

5. Les ennemis du grand-vizir l'accu-

Le sérail était alors rempli plus que jamais d'intrigues et de factions [1]. Ces cabales, que l'on voit dans toutes les cours, et qui se terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de ministre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Constantinople plus d'une tête; il en coûta la vie à l'ancien vizir Chourlouli [2], et à Osman, ce lieutenant de Baltagi Mehemet, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, et qui, depuis cette paix, avait obtenu une charge considérable à la Porte [3]. On trouva, parmi les trésors d'Osman, la bague de la czarine, et vingt mille pièces d'or au coin [4] de Saxe et de Moscovie; ce fut une preuve que l'argent seul avait tiré le czar du précipice et avait ruiné la fortune de Charles XII. Le vizir Baltagi Mehemet fut relégué dans l'île de Lemnos, où il mourut trois ans après [5]. Le sultan ne saisit son bien ni à son exil ni à sa mort; il n'était pas riche, et sa pauvreté justifia sa mémoire.

A ce grand-vizir succéda Jussuf [6], c'est-à-dire Joseph, dont la fortune était aussi singulière que celle de ses prédécesseurs. Né sur les frontières de la Moscovie, et fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un janissaire. Il fut longtemps valet dans le sérail, et devint enfin la seconde personne de l'empire où il avait été esclave; mais ce n'était qu'un fantôme de ministre. Le jeune Selictar [7] Ali Coumourgi l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer

saient de s'arrêter à Andrinople avec le dessein secret de soulever les janissaires et de se soustraire ainsi à la juste colère du sultan.

1. Les intrigues de Baltagi Méhémet et le peu de réserve de ses paroles lui avaient attiré beaucoup d'ennemis, parmi lesquels étaient le mufti, le kislar-aga et le gendre du sultan, Ali-Coumourgi.

2. L'ancien grand-vizir, Ali de Tschorli, ne fut pas alors exécuté; M. de Hammer dit qu'il était mort naturellement, au commencement de cette année, à Mitylène, où on l'avait transporté de Kaffa.

3. Osman et le reïs-effendi Omer, qui avait rédigé le traité, furent mis à mort (29 décembre 1711). Osman, dit Voltaire, avait été nommé boujouk-imraour (grand-écuyer).

4. Au coin. En termes de monnaie, c'est un morceau d'acier gravé en creux, dont on se sert pour marquer de la monnaie. (*Dict. de l'Académie.*)

5. Baltagi, selon M. Hammer, exilé à Lesbos, puis à Lemnos, mourut dans cette île l'année suivante. Lemnos, aujourd'hui Stalimène, est une île au nord de l'Archipel.

6. Jussuf ou Yousouf était géorgien, et, après avoir passé par tous les grades, il était devenu aga des janissaires. Il fut grand-vizir du 20 novembre 1711 au 11 novembre 1712.

7. Le jeune Selictar. Voir plus haut le sens du mot *Selictar*, et la note sur l'âge d'Ali, p. 177.

lui-même; et Jussuf, sa créature, n'eut d'autre emploi que d'apposer les sceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce vizirat[1] : les plénipotentiaires du czar, qui restaient à Constantinople, et comme ministres, et comme otages, y furent mieux traités que jamais : le grand-vizir confirma avec eux la paix du Pruth[2]; mais ce qui mortifia le plus le roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaisons secrètes, qu'on prenait[3] à Constantinople avec le czar, étaient le fruit de la médiation des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande.

Constantinople, depuis la retraite de Charles à Bender, était devenue, ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la chrétienté. Le comte Désaleurs, ambassadeur de France, y appuyait les intérêts de Charles et de Stanislas; le ministre de l'empereur allemand le traversait; les factions de Suède et de Moscovie s'entre-choquaient, comme on a vu longtemps celles de France et d'Espagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre et la Hollande, qui paraissaient neutres, ne l'étaient pas : le nouveau commerce, que le czar avait ouvert dans Pétersbourg, attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais et les Hollandais seront toujours pour le prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le czar : il n'est donc pas étonnant que les ministres d'Angleterre et de Hollande le servissent secrètement à la Porte Ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut que l'on ferait sortir incessamment Charles des terres de l'empire turc ; soit que le czar espérât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût Charles moins redoutable dans ses États qu'en Tur-

1. Il pensa hautement comme son prédécesseur, dit Voltaire *(Hist. de Russie)*, sur la conduite de Charles XII; loin de le servir, il ne songea qu'à se défaire d'un hôte dangereux, et quand Poniatowski vint le complimenter sur sa nouvelle dignité, il lui dit : « Païen, » je t'avertis qu'à la première intrigue » que tu voudras tramer, je te ferai je- » ter dans la mer, une corde au cou. »

2. Le 16 avril 1712.

3. On *forme* des liaisons, mais on ne les *prend* pas, et *prenait* n'est pas bien rapproché d'*apprendre*.

quie, où il était toujours sur le point d'armer les forces ottomanes contre l'empire des Russes.

Le roi de Suède sollicitait toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le divan [1] résolut en effet de le renvoyer, mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes; non plus comme un roi qu'on voulait secourir, mais comme un hôte dont on voulait se défaire. Pour cet effet, le sultan Achmet lui écrivit en ces termes :

Très-puissant entre les rois adorateurs de Jésus, redresseur des torts et des injures, et protecteur de la justice dans les ports et les républiques du Midi et du Septentrion; éclatant en majesté, ami de l'honneur et de la gloire et de notre Sublime Porte. Charles, roi de Suède, dont Dieu couronne les entreprises de bonheur [2].

« Aussitôt que le très-illustre Achmet, ci-devant chiaoux-» pachi [3], aura eu l'honneur de vous présenter cette lettre, » ornée de notre sceau impérial, soyez persuadé et con-» vaincu de la vérité de nos intentions qui y sont conte-» nues, à savoir que, quoique nous nous fussions proposé » de faire marcher de nouveau contre le czar nos troupes » toujours victorieuses, cependant, ce prince, pour éviter » le juste ressentiment que nous avait donné son retar-» dement à exécuter le traité conclu sur les bords du » Pruth, et renouvelé depuis à notre Sublime [4] Porte, ayant » rendu à notre empire le château et la ville d'Azof, et » cherché par la médiation des ambassadeurs d'Angle-» terre et de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec » nous les liens d'une constante paix, nous la lui avons » accordée, et donné à ses plénipotentiaires, qui nous » restent pour otages, notre ratification impériale, après » avoir reçu la sienne de leurs mains.

» Nous avons donné au très-honorable et vaillant Delvet

1. Le divan. Le conseil du Grand Seigneur, le ministère ottoman.

2. On connaît le style emphatique que les Orientaux emploient dans leur langage officiel ; mais il est difficile de comprendre le titre donné à Charles XII, *protecteur de la justice dans les ports et les républiques du midi et du septentrion.*

3. Les chiaoux ou tchaouks sont les huissiers ; le tchaouch-bachi, leur chef, est le grand-maréchal de la cour ottomane.

4. Sublime Porte. Voir n° 4, p. 132.

» Gherai, kan de Budziack, de Crimée, de Nagaï et de » Circassie [1], et à notre très-sage conseiller et généreux » séraskier de Bender, Ismaël (que Dieu perpétue et » augmente leur magnificence et prudence), nos ordres » inviolables et salutaires pour votre retour par la Pologne, » selon votre premier dessein, qui nous a été renouvelé » de votre part. Vous devez donc vous préparer à partir » sous les auspices de la Providence, et avec une honora- » ble escorte, avant l'hiver prochain, pour vous rendre » dans vos provinces, ayant soin de passer en ami par » celles de la Pologne.

» Tout ce qui sera nécessaire pour votre voyage vous » sera fourni par ma Sublime Porte, tant en argent qu'en » hommes, chevaux et chariots. Nous vous exhortons » surtout, et vous recommandons de donner vos ordres » les plus positifs et les plus clairs à tous les Suédois et » autres gens, qui se trouvent auprès de vous, de ne com- » mettre aucun désordre, et de ne faire aucune action » qui tende directement ou indirectement à violer cette » paix et amitié.

» Vous conserverez par là notre bienveillance, dont nous » chercherons à vous donner d'aussi grandes et d'aussi » fréquentes marques qu'il s'en présentera d'occasions. » Nos troupes destinées pour vous accompagner recevront » des ordres conformes à nos intentions impériales.

» Donné à notre Sublime Porte de Constantinople, le » 14 de la lune *rebyul eurech* 1124. » Ce qui revient au 19 avril 1712 [2].

Cette lettre ne fit point encore perdre l'espérance au roi de Suède. Il écrivit au sultan qu'il serait toute sa vie reconnaissant des faveurs dont Sa Hautesse l'avait comblé; mais qu'il croyait le sultan trop juste pour le renvoyer, avec la simple escorte d'un camp volant [3], dans un pays encore inondé des troupes du czar. En effet, l'empereur

1. Voir les notes des pages 140, 191 et 177.

2. M. de Hammer dit que tout porte à croire cette lettre authentique ; mais il ajoute que Voltaire lui assigne une fausse date, celle du 14 rebyul-eurech, ce qui revient au 19 avril ; or le 14 de ce mois correspond au 21 avril 1712.

3. Camp volant. Voir la note 1 de la page 120.

russe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ses troupes de la Pologne, y en avait fait encore passer de nouvelles; et, ce qui semble étonnant, c'est que le Grand-Seigneur n'en savait rien.

La mauvaise politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des ambassadeurs des princes chrétiens à Constantinople, et de ne pas entretenir un seul agent dans les cours chrétiennes, fait que ceux-ci pénètrent et conduisent quelquefois les résolutions les plus secrètes du sultan, et que le divan est toujours dans une profonde ignorance de ce qui se passe publiquement chez les chrétiens.

Le sultan, enfermé dans son sérail parmi ses femmes et ses eunuques, ne voit que par les yeux de son grand-vizir : ce ministre, aussi inaccessible que son maître, occupé des intrigues du sérail, et sans correspondance au dehors, est d'ordinaire trompé, ou trompe le sultan, qui le dépose ou le fait étrangler à la première faute, pour en choisir un autre aussi ignorant ou aussi perfide, qui se conduit comme ses prédécesseurs, et qui tombe bientôt comme eux.

Telle est pour l'ordinaire l'inaction et la sécurité profonde de cette cour, que, si les princes chrétiens se liguaient contre elle, leurs flottes seraient aux Dardanelles[1], et leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs eussent songé à se défendre : mais les divers intérêts, qui diviseront toujours la chrétienté, sauveront les Turcs d'une destinée que leur peu de politique et leur ignorance dans la guerre et dans la marine semblent leur préparer aujourd'hui[2].

1. Les Dardanelles, l'Hellespont des anciens, forment le détroit qui conduit de l'Archipel à la mer de Marmara, entre l'Europe et l'Asie ; sa largeur varie de 2 à 9 kil., et il peut même être traversé à la nage ; il tire son nom de l'ancienne Dardanie. Le passage est défendu par les forts et les batteries de Bovalli-Kalessie (Sestos), de Nagara-Bouroun (Abydos) qu'on appelle Anciennes-Dardanelles, et par les Nouvelles-Dardanelles, Kilidh-Bahr (Château d'Europe), et Sultanié-Kalessie (Château d'Asie). Les Anglais ont forcé les Dardanelles en 1807.

2. Les divers intérêts qui diviseront toujours la chrétienté. — « L'empire » des Turcs est à présent à peu près » dans le même degré de faiblesse où » était autrefois celui des Grecs ; mais » il subsistera longtemps ; car, si quel» que prince que ce fût mettait cet em» pire en péril en poursuivant ses con» quêtes, les trois puissances commer-

Achmet était si peu informé de ce qui se passait en Pologne, qu'il envoya un aga pour voir s'il était vrai que les armées du czar y fussent encore : deux secrétaires du roi de Suède, qui savaient la langue turque, accompagnèrent l'aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fît un faux rapport.

Cet aga vit par ses yeux la vérité, et en vint rendre compte au sultan même. Achmet indigné allait faire étrangler le grand-vizir; mais le favori, qui le protégeait, et qui croyait avoir besoin de lui, obtint sa grâce, et le soutint encore quelque temps dans le ministère [1].

Les Russes étaient protégés ouvertement par le vizir, et secrètement par Ali Coumourgi, qui avait changé de parti; mais le sultan était si irrité, l'infraction du traité était si manifeste, et les janissaires, qui font trembler souvent les ministres, les favoris et les sultans, demandaient si hautement la guerre, que personne dans le sérail n'osa ouvrir un avis modéré.

Aussitôt le Grand-Seigneur fit mettre aux Sept-Tours les ambassadeurs moscovites [2], déjà aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le czar, les queues de cheval arborées [3], les ordres donnés à tous les bachas d'assembler une armée de deux cent mille combattants. Le sultan lui-même quitta Constantinople, et vint établir sa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce temps, une ambassade solennelle, envoyée au Grand-Seigneur de la part d'Auguste et de la république de Pologne, s'avançait sur le chemin d'Andrinople ; le palatin de Mazovie [4] était à la tête de l'ambassade, avec une suite de plus de trois cents personnes.

» çantes de l'Europe connaissent trop » leurs affaires pour n'en pas prendre la » défense sur-le-champ. » Montesquieu, *Grand. et décad. des Romains*, ch. XXIII.)

1. Le grand-vizir fut remplacé (11 novembre 1712) par l'Abaze Soleïman, que le gendre favori, Ali Coumourgi, proposa au choix du sultan.

2. C'était l'ambassadeur extraordinaire du czar, Abraham Lapouchin, qui était venu porteur de riches présents, le comte Tolstoï, et les deux otages du traité du Pruth, Schaffiroff et Schérémétieff.

3. Les queues de cheval sont, comme on le sait, les étendards des Turcs.

4. La Mazovie était le plus grand des palatinats de la Grande-Pologne ; elle eut des ducs particuliers, vassaux des rois, du XII[e] au XVI[e] siècle. Elle forme aujourd'hui l'une des huit voïvodies de la Pologne russe, celle de Varsovie.

Tout ce qui composait l'ambassade fut arrêté et retenu prisonnier dans l'un des faubourgs de la ville : jamais le parti du roi de Suède ne s'était plus flatté [1] que dans cette occasion ; cependant ce grand appareil devint encore inutile, et toutes ses espérances furent trompées.

Si l'on en croit un ministre public, homme sage et clairvoyant, qui résidait alors à Constantinople, le jeune Coumourgi roulait [2] déjà dans sa tête d'autres desseins que de disputer des déserts au czar de Moscovie dans une guerre douteuse. Il projetait d'enlever aux Vénitiens le Péloponèse, nommé aujourd'hui la Morée [3], et de se rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter ses grands desseins, que l'emploi de premier vizir, dont sa jeunesse l'écartait encore [4]. Dans cette idée, il avait plus besoin d'être l'allié que l'ennemi du czar ; son intérêt ni sa volonté n'étaient pas de garder plus longtemps le roi de Suède, encore moins d'armer la Turquie en sa faveur. Non-seulement il voulait renvoyer ce prince, mais il disait ouvertement qu'il ne fallait plus souffrir désormais aucun ministre chrétien à Constantinople ; que tous ces ambassadeurs ordinaires n'étaient que des espions honorables [5], qui corrompaient ou qui trahissaient les vizirs, et donnaient depuis trop longtemps le mouvement aux intrigues du sérail ; que les Francs établis à Péra et dans les Échelles du Levant [6] sont des

1. Se flatter est ordinairement suivi d'un complément.

2. Voir la note 5 de la page 198.

3. La Morée doit son nom à l'immense quantité de mûriers *(morus)* dont elle se couvrit au VIe siècle, ou à sa forme, qui rappelle celle du mûrier. Reprise par les Vénitiens en 1687, elle fut perdue par eux en 1715, et cédée à la Porte par le traité de Passarowitz en 1718.

4. Voltaire parle toujours de la jeunesse du favori, qui l'empêchait de devenir grand-vizir ; M. de Hammer répète qu'il avait alors plus de trente-cinq ans, et que, surtout occupé d'études, il aimait mieux ne pas se charger du poids des affaires.

5. Des espions honorables...

L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable ;
Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.
(Volt., *Brutus*, act. I.)

6. Les Échelles du Levant sont les ports de la Méditerranée orientale, soumis aux Turcs, où les Européens ont des comptoirs, comme Constantinople, Salonique, Smyrne, Chypre, Alexandrie, etc. Ce mot vient des marches ou escaliers, s'appuyant sur les môles de ces ports, pour le débarquement des marchandises ; ou plutôt de l'expression *faire escale* (échelle), s'arrêter à différents ports, arriver par *échelons* à sa destination, suivant l'habitude des marins provençaux.

marchands qui n'ont besoin que d'un consul, et non d'un ambassadeur. Le grand-vizir[1], qui devait son établissement et sa vie même au favori, et qui de plus le craignait, se conformait à ses intentions d'autant plus aisément qu'il s'était vendu aux Moscovites, et qu'il espérait se venger du roi de Suède, qui avait voulu le perdre. Le mufti, créature d'Ali Coumourgi, était aussi l'esclave de ses volontés; il avait conseillé la guerre contre le czar, quand le favori la voulait; et il la trouva injuste dès que ce jeune homme eut changé d'avis: ainsi à peine l'armée fut assemblée qu'on écouta des propositions d'accommodement. Le vice-chancelier Schaffirof et le jeune Sheremetoff, plénipotentiaires et otages du czar à la Porte, promirent, après bien des négociations, que le czar retirerait ses troupes de la Pologne. Le grand vizir, qui savait bien que le czar n'exécuterait pas ce traité, ne laissa pas de le signer; et le sultan, content d'avoir en apparence imposé des lois aux Russes, resta encore à Andrinople. Ainsi on vit en moins de six mois la paix jurée avec le czar, ensuite la guerre déclarée, et la paix renouvelée encore[2].

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on ferait partir le roi de Suède. Le sultan ne voulait point commettre son honneur[3] et celui de l'empire ottoman, en exposant le roi à être pris sur la route par ses ennemis. Il fut stipulé qu'il partirait, mais que les ambassadeurs de Pologne et de Moscovie répondraient de la sûreté de sa personne : ces ambassadeurs jurèrent, au nom de leurs maîtres, que ni le czar ni le roi Auguste ne troubleraient son passage, et que Charles, de son côté, ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne[4]. Le divan ayant ainsi réglé la destinée de Charles, Ismaël, séraskier de Bender, se transporta à Varnitza, où le roi était campé, et

1. Voltaire semble avoir ignoré que le grand-vizir n'était plus, depuis la déclaration de guerre, Yousouf, mais Soleïman.

2. La paix fut définitivement signée avec la Russie, à Andrinople (septembre 1714), lorsque Ali Coumourgi était grand-vizir.

3. Commettre son honneur, c'est-à-dire exposer son honneur.

4. Les ambassadeurs de Moscovie et de Pologne ne pouvaient pas jurer que Charles ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne ; il faudrait, pour éviter toute obscurité, *à la condition que Charles.*

vint lui rendre compte des résolutions de la Porte, en lui insinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer, et qu'il fallait partir.

Charles ne répondit autre chose, sinon que le Grand-Seigneur lui avait promis une armée et non une escorte, et que des rois devaient tenir parole.

Cependant le général Flemming, ministre et favori du roi Auguste, entretenait une correspondance secrète avec le kan de Tartarie et le séraskier de Bender. La Mare, gentilhomme français, colonel au service de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Dresde, et tous ces voyages étaient suspects.

Précisément dans ce temps, le roi de Suède fit arrêter sur les frontières de la Valachie un courrier que Flemming envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées; on les déchiffra [1]; on y vit une intelligence marquée entre les Tartares et la cour de Dresde; mais elles étaient conçues en termes si ambigus et si généraux, qu'il était difficile de démêler si le but du roi Auguste était seulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le kan livrât Charles à ses Saxons en le reconduisant en Pologne [2].

Il semblait difficile d'imaginer qu'un prince aussi généreux qu'Auguste voulût, en saisissant la personne du roi de Suède, hasarder la vie de ses ambassadeurs et de trois cents gentilshommes polonais qui étaient retenus dans Andrinople comme des gages de la sûreté de Charles.

Mais, d'un autre côté, on savait que Flemming, ministre absolu [3] d'Auguste, était très-délié [4] et peu scrupuleux. Les outrages faits au roi électeur par le roi de Suède semblaient rendre toute vengeance excusable; et on pouvait penser que, si la cour de Dresde achetait Charles du

1. Sans doute parce que ces lettres étaient écrites en *chiffres* ou en caractères dont la valeur conventionnelle n'était connue que de ceux qui correspondaient ensemble.

2. Malgré le témoignage des chroniques moldaves, il n'est pas prouvé que la liberté de Charles ait été sérieusement menacée.

3. Absolu a ici le sens de *tout-puissant* sur l'esprit de son maître.

4. Très-délié. Ce mot signifie ordinairement fin, habile ; ici c'est une habileté qui pouvait être poussée jusqu'à la perfidie.

kan des Tartares, elle pourrait acheter aisément de la cour ottomane la liberté des otages polonais.

Ces raisons furent agitées entre le roi, Muller son chancelier privé, et Grothusen son favori. Ils lurent et relurent les lettres ; et la malheureuse situation où ils étaient les rendant plus soupçonneux, ils se déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus triste.

Quelques jours après, le roi fut confirmé dans ses soupçons par le départ précipité d'un comte Sapieha, réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jeter entre les bras d'Auguste. Dans toute autre occasion, Sapieha ne lui aurait paru qu'un mécontent ; mais, dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réitérées qu'on lui fit alors de partir changèrent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir et le livrer à ses ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait se tromper dans l'idée qu'il avait que le roi Auguste avait marchandé sa personne avec les Tartares ; mais il se trompait encore davantage en comptant sur le secours de la cour ottomane. Quoi qu'il en soit, il résolut de gagner du temps.

Il dit au bacha de Bender qu'il ne pouvait partir, sans avoir auparavant de quoi payer ses dettes ; car, quoiqu'on lui eût rendu depuis longtemps son thaïm, ses libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le bacha lui demanda ce qu'il voulait ; le roi répondit au hasard, *mille bourses*, qui sont[1] quinze cent mille francs de notre argent en monnaie forte[2]. Le bacha en écrivit à la Porte : le sultan, au lieu de mille bourses qu'on lui demandait, en accorda douze cents, et écrivit au bacha la lettre suivante :

Lettre du Grand-Seigneur au bacha de Bender.

« Le but de cette lettre impériale est pour vous faire

1. Qui sont, dans le sens de *qui font*.
2. Monnaie forte. C'est-à-dire en espèces évaluées sur un pied avantageux à celui qui reçoit. (Acad.)

» savoir que, sur votre recommandation et représentation,
» et sur celle du très-noble Delvet Gherai, han à notre
» Sublime Porte, notre impériale magnificence a accordé
» mille bourses au roi de Suède, qui seront envoyées à
» Bender, sous la conduite et la charge du très-illustre
» Mehemet-Bacha, ci-devant chiaoux pachi, pour rester
» sous votre garde jusqu'au temps du départ du roi de
» Suède, dont Dieu dirige les pas! et lui être données alors
» avec deux cents bourses de plus, comme un surcroît de
» notre libéralité impériale qui excède sa demande.

» Quant à la route de Pologne, qu'il est résolu de pren-
» dre, vous aurez soin, vous et le han, qui devez l'accom-
» pagner, de prendre des mesures si prudentes et si sages,
» que, pendant tout le passage, les troupes qui sont sous
» votre commandement, et les gens du roi de Suède ne
» causent aucun dommage, et ne fassent aucune action
» qui puisse être réputée contraire à la paix qui subsiste
» encore entre notre Sublime Porte et le royaume et la ré-
» publique de Pologne: en sorte que le roi passe comme
» ami sous notre protection.

» Ce que faisant, comme vous lui recommanderez bien
» expressément de faire, il recevra tous les honneurs et
» les égards dus à Sa Majesté de la part des Polonais, ce
» dont nous ont fait assurer les ambassadeurs du roi Au-
» guste et de la république, en s'offrant même à cette
» condition, aussi bien que quelques autres nobles Polo-
» nais, si nous le requérons, pour otages et sûreté de son
» passage.

» Lorsque le temps, dont vous serez convenu avec le très-
» noble Delvet Gherai pour la marche, sera venu, vous
» vous mettrez à la tête de vos braves soldats, entre les-
» quels seront les Tartares, ayant à leur tête le han, et
» vous conduirez le roi de Suède avec ses gens.

» Qu'ainsi il plaise au seul Dieu tout-puissant de diriger
» vos pas et les leurs! le bacha d'Aulos restera à Bender
» pour le garder, en votre absence, avec un corps de
» spahis et un autre de janissaires; et en suivant nos
» ordres et nos intentions impériales en tous ces points et

» articles, vous vous rendrez digne de la continuation de » notre faveur impériale aussi bien que des louanges et » des récompenses dues à tous ceux qui les observent.

» Fait à notre résidence impériale de Constantinople, » le 2 de la lune de cheval [1], 1124 de l'hégire. »

Pendant qu'on attendait cette réponse du Grand-Seigneur, le roi écrivit à la Porte [2] pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnait le kan des Tartares; mais les passages étaient bien gardés : de plus, le ministère lui était contraire. Les lettres ne parvinrent point au sultan; le vizir empêcha même M. Désaleurs [3] de venir à Andrinople, où était la Porte, de peur que ce ministre, qui agissait pour le roi de Suède, ne voulût déranger le dessein qu'on avait de le faire partir.

Charles, indigné de se voir en quelque sorte chassé des terres du Grand-Seigneur, se détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer sur la mer Noire pour se rendre à Marseille par la Méditerranée [4]; mais il aima mieux ne demander rien, et attendre les événements.

Quand les douze cents bourses furent arrivées, son trésorier Grothusen, qui avait appris la langue turque dans ce long séjour, alla voir le bacha sans interprète, dans le dessein de tirer de lui les douze cents bourses, et de former ensuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours sur cette fausse supposition que le parti suédois armerait enfin l'empire ottoman contre le czar.

Grothusen dit au bacha que le roi ne pouvait avoir ses équipages prêts sans argent: « Mais, dit le bacha, c'est » nous qui ferons tous les frais de votre départ; votre

1. Le 2 de la lune de schewwal 1124 correspond au 2 nov. 1712, dit M. de Hammer. Les Turcs comptent par mois lunaires, et leur année n'est que de 354 jours ; leur ère est l'année de l'hégire, ou fuite de Mahomet de la Mecque à Médine ; elle répond à notre année 622.

2. La Porte, c'est-à-dire la cour. Voir la note 2 de la page 168.

3. Le comte Désaleurs (voir la note 6 de la page 172) avait remplacé, en 1711, M. de Ferriol, qui était devenu fou.

4. Les Turcs avaient proposé à Charles de le conduire à Marseille, d'où il pourrait revenir en Suède par des navires français ou suédois ; il avait toujours refusé : « Je suis venu par terre, « disait-il, c'est par terre que je m'en « irai. »

» maître n'a rien à dépenser, tant qu'il sera sous la pro-
» tection du mien. »

Grothusen répliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages turcs et ceux des Francs, qu'il fallait avoir recours aux artisans suédois et polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'assura que son maître était disposé à partir, et que cet argent faciliterait et avancerait son départ. Le bacha, trop confiant, donna les douze cents bourses; il vint quelques jours après demander au roi, d'une manière très-respectueuse, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt à partir, et qu'il lui fallait encore mille bourses. Le bacha, confondu à cette réponse, fut quelque temps sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite, s'adressant au roi : « Il m'en coûtera la tête, dit-il, pour avoir obligé Ta Ma-
» jesté ; j'ai donné les douze cents bourses malgré l'ordre
» exprès de mon souverain. » Ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de tristesse.

Le roi l'arrêta, et lui dit qu'il l'excuserait auprès du sultan. « Ah ! repartit le Turc en s'en allant, mon maître
» ne sait point excuser les fautes ; il ne sait que les punir. »

Ismaël bacha alla apprendre cette nouvelle au kan des Tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le bacha, de ne point souffrir que les douze cents bourses fussent données avant le départ du roi, et ayant consenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait aussi bien que le bacha l'indignation du Grand-Seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier : ils protestèrent qu'ils n'avaient donné les douze cents bourses que sur les promesses positives d'un ministre du roi de partir sans délai ; et ils supplièrent Sa Hautesse que le refus du roi ne fût point attribué à leur désobéissance [1].

Charles, persistant toujours dans l'idée que le kan et le bacha voulaient le livrer à ses ennemis, ordonna à M. Funk,

1. On dit plus habituellement *supplier de ; ils supplièrent Sa Hautesse de ne point attribuer le refus du roi à.*

alors son envoyé auprès du Grand-Seigneur, de porter contre eux des plaintes, et de demander encore mille bourses. Son extrême générosité, et le peu de cas qu'il faisait de l'argent, l'empêchaient de sentir qu'il y avait de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisait que pour s'attirer un refus, et pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir ; mais c'était être réduit à d'étranges extrémités que d'avoir besoin de pareils artifices. Savari, son interprète, homme adroit et entreprenant, porte [1] sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le grand-vizir faisait garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse on le fit mettre en prison. Le sultan indigné fit assembler un divan extraordinaire, et y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours, selon la traduction qu'on en fit alors [2] :

« Je n'ai presque connu le roi de Suède que par la dé-
» faite de Pultava, et par la prière qu'il m'a faite de lui
» accorder un asile dans mon empire : je n'ai, je crois, nul
» besoin de lui, et n'ai sujet ni de l'aimer ni de le crain-
» dre ; cependant, sans consulter d'autres motifs que l'hos-
» pitalité d'un musulman, et ma générosité qui répand la
» rosée de ses faveurs sur les grands comme sur les pe-
» tits, sur les étrangers comme sur mes sujets, je l'ai reçu
» et secouru de tout, lui, ses ministres, ses officiers, ses
» soldats, et n'ai cessé, pendant trois ans et demi, de l'ac-
» cabler de présents.

» Je lui ai accordé une escorte considérable pour le
» conduire dans ses États. Il a demandé mille bourses
» pour payer quelques frais, quoique je les fasse tous : au
» lieu de mille, j'en ai accordé douze cents. Après les avoir
» tirées de la main du séraskier de Bender, il en demande
» encore mille autres, et ne veut point partir, sous pré-
» texte que l'escorte est trop petite, au lieu qu'elle n'est
» que trop grande pour passer par un pays ami.

1. Porte. Il est difficile de trouver la raison de ce *présent* au milieu de verbes tous au *passé*.

2. Le verbe *faire* est ici six fois répété en quelques lignes ; c'est une négligence, comme nous en avons remarqué plusieurs dans Voltaire.

» Je demande donc si c'est violer les lois de l'hospitalité » que de renvoyer ce prince, et si les puissances étran- » gères doivent m'accuser de violence et d'injustice, en » cas qu'on soit réduit à le faire partir par force [1]. » Tout le divan répondit que le Grand-Seigneur agissait avec justice.

Le mufti déclara que l'hospitalité n'est point de commande [2] aux musulmans envers les infidèles, encore moins envers les ingrats ; et il donna son fetfa [3], espèce de mandement qui accompagne presque toujours les ordres importants du Grand-Seigneur ; ces fetfas sont révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent soient des esclaves du sultan comme les autres.

L'ordre et le fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand-maître des écuries, et un *Chiaoux bacha* [4], premier huissier. Le bacha de Bender reçut l'ordre chez le kan des Tartares; aussitôt il alla à Varnitza demander si le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du sultan.

Charles XII, menacé, n'était pas maître de sa colère. « Obéis à ton maître, si tu l'oses, lui dit-il, et sors de ma » présence. » Le bacha, indigné, s'en retourna au grand galop contre l'usage ordinaire des Turcs : en s'en retournant, il rencontra Fabrice, et lui cria, toujours en courant: « Le roi ne veut point écouter la raison ; tu vas voir des » choses bien étranges. » Le jour même il retrancha les vivres au roi et lui ôta sa garde de janissaires. Il fit dire aux Polonais et aux Cosaques qui étaient à Varnitza, que, s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, et venir se mettre dans la ville de Bender sous la protection de la Porte. Tous obéirent, et lais-

1. M. de Hammer remarque que, si le sultan avait tenu ce discours, l'historiographe de l'empire en aurait fait mention. Voltaire ne l'a pas cependant inventé ; et le sens, les paroles même se retrouvent dans plusieurs témoignages contemporains.

2. De commande. Expression peu usitée dans ce sens ; elle signifie ici commandée, ordonnée.

3. Fetfa ou Fetwa. (Voir la note 2 de la page 167.) En vertu de ce fetwa, Charles, dans le cas où il persisterait dans son refus de quitter Bender, devait être arrêté, *de quelque manière que ce fût,* et conduit à Démotica (1er février 1713).

4. Chiaoux-bacha. C'est l'officier qui est nommé Chiaoux-pachi dans la lettre du sultan, page 219.

sèrent le roi réduit aux officiers de sa maison et à trois cents soldats suédois contre vingt mille Tartares et six mille Turcs.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes ni pour les chevaux. Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp, à coups de fusil, vingt de ces beaux chevaux arabes que le Grand-Seigneur lui avait envoyés, en disant : « Je ne veux ni de leurs provisions ni de leurs chevaux. » Ce fut un régal pour les troupes tartares, qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs et les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince, sans s'étonner, fit faire des retranchements réguliers par ses trois cents Suédois : il y travailla lui-même; son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, les valets de chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derrière les portes, en forme d'arcs-boutants [1].

Quand on eut bien barricadé la maison, et que le roi eut fait le tour de ses prétendus retranchements, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori Grothusen, comme si tout eût été dans une sécurité profonde. Heureusement Fabrice, l'envoyé de Holstein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza et Bender où demeurait aussi M. Jeffreys, envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux ministres, voyant l'orage prêt [2] à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs et le roi. Le kan, et surtout le bacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux ministres; ils eurent ensemble à Bender deux conférences, où assistèrent cet huissier du sérail et le grand-maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du sultan et le fetfa du mufti.

1. Arcs-boutants. Les arcs-boutants ou buttants sont des espèces de contreforts, en forme d'arc, construits à l'extérieur des édifices, pour servir à soutenir ou contre-bouter les voûtes.

2. Prêt a. V. la note 2 de la page 43.

M. Fabrice leur avoua que Sa Majesté suédoise avait de justes raisons de croire qu'on voulait le livrer à ses ennemis en Pologne. Le kan, le bacha et les autres jurèrent sur leurs têtes, prirent Dieu à témoin, qu'ils détestaient une si horrible perfidie ; qu'ils verseraient tout leur sang plutôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au roi en Pologne; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambassadeurs russes et polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oserait faire au roi de Suède; enfin ils se plaignirent amèrement des soupçons outrageants que le roi concevait sur des personnes qui l'avaient si bien reçu et si bien traité. Quoique les serments ne soient souvent que le langage de la perfidie, Fabricé se laissa persuader par les Turcs : il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il savait bien qu'il y avait eu une secrète correspondance entre le kan tartare et le roi Auguste ; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation que de faire sortir Charles XII des terres du Grand-Seigneur. Soit que Fabrice se trompât ou non, il les assura qu'il représenterait au roi l'injustice de ses défiances. « Mais prétendez-vous le forcer à partir? » ajouta-t-il. — Oui, dit le bacha ; tel est l'ordre de notre » maître. » Alors il les pria encore une fois de bien considérer si cet ordre était de verser le sang d'une tête couronnée. « Oui, répliqua le kan en colère, si cette tête » couronnée désobéit au Grand-Seigneur dans son empire.»

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort de Charles XII paraissait inévitable ; et l'ordre du sultan n'étant pas positivement de le tuer, en cas de résistance, le bacha engagea le kan à souffrir qu'on envoyât dans le moment [1] un exprès à Andrinople, où était alors le Grand-Seigneur, pour avoir les derniers ordres de Sa Hautesse.

M. Jeffreys et M. Fabrice, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi; ils arrivent avec l'empressement de gens qui apportaient une nouvelle heureuse; mais ils furent très-froidement reçus; il les appela média-

1. DANS LE MOMENT, c'est-à-dire immédiatement.

teurs volontaires, et persista à soutenir que l'ordre du sultan et le fetfa du mufti étaient forgés [1], puisqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le ministre anglais se retira, bien résolu de ne se plus mêler des affaires d'un prince si inflexible. M. Fabrice, aimé du roi, et plus accoutumé à son humeur que le ministre anglais, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hasarder une vie si précieuse dans une occasion si inutile.

Le roi, pour toute réponse, lui fit voir ses retranchements, et le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aisément des Turcs de laisser passer les provisions dans le camp du roi, en attendant que le courrier fût revenu d'Andrinople. Le kan même avait défendu à ses Tartares, impatients du pillage, de rien attenter contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre; de sorte que Charles XII sortait quelquefois de son camp avec quarante chevaux, et courait au milieu des troupes tartares, qui lui laissaient respectueusement le passage libre : il marchait même droit à leurs rangs, et ils s'ouvraient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du Grand-Seigneur étant venu de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre résistance, et de ne pas épargner la vie du roi, le bacha eut la complaisance de montrer cet ordre à M. Fabrice, afin qu'il fît un dernier effort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussitôt ce triste rapport. « Avez-vous vu l'ordre » dont vous parlez ? dit le roi. — Oui, répondit Fabrice. » — Hé bien, dites-leur de ma part que c'est un second » ordre qu'ils ont supposé, et que je ne veux point partir. » Fabrice se jeta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté : tout fut inutile. « Retournez à vos Turcs, » lui dit le roi en souriant; s'ils m'attaquent, je saurai » bien me défendre. »

Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, et surtout sa personne

1. Forgés. Expression figurée et familière dans le sens d'inventés, controuvés.

sacrée; l'assurant de plus que cette résistance était injuste, qu'il violait les droits de l'hospitalité, en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers qui l'avaient si longtemps et si généreusement secouru. Le roi, qui ne s'était point fâché contre Fabrice, se mit en colère contre ces prêtres, et leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières, et non pour lui dire leurs avis.

Le général Hord et le général Dahldorf, dont le sentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la suite ne pouvait être que funeste, montrèrent au roi leurs estomacs [1] couverts de blessures reçues à son service; et, l'assurant qu'ils étaient prêts de[2] mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. « Je sais par vos blessures et par les miennes, » leur dit Charles XII, que nous avons vaillamment com- » battu ensemble; vous avez fait votre devoir jusqu'à pré- » sent ; il faut le faire encore aujourd'hui. » Il n'y eut plus alors qu'à obéir ; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince, préparé à l'assaut, se flattait en secret du plaisir et de l'honneur de soutenir avec trois cents Suédois les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste : son chancelier Muller, le secrétaire Ehrenpreus et les clercs [3], devaient défendre la maison de la chancellerie; le baron Fief, à la tête des officiers de la bouche [4], était à un autre poste : les palefreniers, les cuisiniers, avaient un autre endroit à garder; car avec lui tout était soldat; il courait à cheval de ses retranchements à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, et assurant de faire [5] capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas longtemps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares, qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de

1. Leurs estomacs. On dirait plutôt leurs poitrines.
2. Prêts de. On dirait maintenant prêts à.
3. Les clercs, c'est-à-dire les ecclésiastiques, comme ses chapelains.
4. Officiers de la bouche. Ce sont les officiers qui apprêtent à manger pour le roi, ou qui sont chargés du service de la table.
5. D'après l'usage et le dictionnaire de l'Académie, *assurer* est ordinairement suivi de la conjonction *que*.

cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Alla, Alla!* [1] se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement *Demirbash*, tête de fer. Aussitôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchements; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. « Eh quoi! mes amis, leur » dit-il en propres mots [2], venez-vous massacrer trois cents » Suédois sans défense? Vous, braves janissaires, qui avez » pardonné à cinquante mille Russes quand ils vous ont » crié *amman* (pardon), avez-vous oublié les bienfaits que » vous avez reçus de nous? et voulez-vous assassiner ce » grand roi de Suède que vous aimez tant, et qui vous a » fait tant de libéralités? Mes amis, il ne demande que trois » jours, et les ordres du sultan ne sont pas si sévères qu'on » vous le fait croire. »

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurèrent sur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signal de l'assaut : les janissaires, loin d'obéir, menacèrent de se jeter sur leurs chefs, si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède; ils vinrent en tumulte à la tente du bacha de Bender, criant que les ordres du sultan étaient supposés. A cette sédition inopinée, le bacha n'eut à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes; mais le bacha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au kan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le bacha, de retour à Bender, assembla tous les offi-

1. ALLAH. C'est le nom de Dieu, souvent répété par les musulmans dans leurs exclamations.

2. EN PROPRES MOTS. On dit plus habituellement, *en propres termes*.

ciers des janissaires et les plus vieux soldats ; il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du sultan et le fetfa du mufti. Soixante des plus vieux qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille présents des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le bacha le permit ; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat ; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises [1].

Ils s'adressèrent au baron de Grothusen et au chancelier Muller ; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi ; et que, s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au Grand-Seigneur [2]. Dans le temps qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que Fabrice, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire. Elles étaient du comte Poniatowski, qui ne pouvait le servir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrète demande des mille bourses. Il mandait au roi que les ordres du sultan pour saisir ou massacrer [3] sa personne royale, en cas de résistance, n'étaient que trop réels ; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi ; qu'il fallait céder au temps et plier sous la nécessité ; qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès

1. M. de Ferriol, comme nous l'avons vu page 175, n'ayant pas voulu quitter son épée au moment de paraître devant le sultan, ne put obtenir son audience et fut renvoyé du sérail.

2. Rien n'est plus touchant que cette démarche des janissaires ; mais rien ne montre mieux l'insensibilité de Charles.

3. Massacrer se dit habituellement lorsqu'il s'agit de plusieurs personnes.

des ministres par la voie des négociations; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de Poniatowski, ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs que d'être en quelque sorte leur prisonnier: il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que, s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe, ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant: « Ah ! la tête de fer ! puis- » qu'il veut périr, qu'il périsse ! » Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades de Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent. L'ordre est donné dans le moment: les Turcs marchent aux retranchements: les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer.

Les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée; les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval, entre sa maison et son camp, avec les généraux Hord, Dahldorf et Sparre: voyant que tous les soldats s'étaient laissé prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers: « Allons défendre la maison; nous combat- » trons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis*. »

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer[1]

1. C'est l'expression latine, *admirari*, s'étonner de.

qu'il voulût de sang-froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée; ils le suivirent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires; déjà même près de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes; il s'était jeté en bas de son cheval, le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le bacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton [1] sur le visage : si le bras du Turc n'avait fait un mouvement, causé par la foule, qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort : la balle glissa sur le nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac [2] du janissaire; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà Charles XII dans cette salle, enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la

1. Mousqueton. Espèce de fusil dont le canon est plus court que celui du fusil ordinaire. C'est aussi le nom qu'on donnait au fusil court des cavaliers.

2. Estomac. Voir la note 1 de la page 227.

maison, et remplissaient les appartements. « Allons un « peu chasser de chez moi ces Barbares, » dit-il ; et, se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait dans son appartement à coucher[1]; il entre, et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves : le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit : il en tua un d'un coup d'épée; l'autre lui demanda pardon en criant *amman.* « Je te donne la vie, dit le roi au Turc, à condition que « tu iras faire au bacha un fidèle récit de ce que tu as vu. » Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois, étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires : on s'en servit à propos; les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'une demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous, et ne renversait rien.

Le kan des Tartares, et le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes et

1. Ordinairement l'appartement signifie l'ensemble des chambres qui servent à une personne, à une famille, et comprend *la chambre à coucher.*

contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé était près de fondre sur les Suédois [1]. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et, aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était consumé; la grande salle, où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins; la moitié du toit était abîmée [2] dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde [3], nommé Walberg, osa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait se rendre. « Voilà un étrange homme, « dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être « brûlé que d'être prisonnier. » Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre et était à l'épreuve du feu; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre. « Voilà un vrai Sué« dois! » s'écria le roi : il embrassa ce garde, et le créa colonel sur-le-champ. « Allons, mes amis, dit-il, prenez « avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pour« rez, et gagnons la chancellerie, l'épée à la main. »

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison tout embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point : mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à

1. C'est-à-dire de *s'écrouler sur* eux ; en latin *ruere*.

2. Abimée, était *tombée*, s'était *écroulée*.

3. Ces gardes étaient des drabans, gardes du corps du roi, choisis parmi les gentilshommes ; ils n'étaient pas de simples soldats. Le roi était lui-même capitaine de ces gardes ; un colonel en était le lieutenant ; il n'est donc pas étonnant que Charles XII ait créé Rosen colonel en cette circonstance.

l'instant que la porte s'ouvrit; et dans le même clin d'œil [1], jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais, le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons et tomba : vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre : les Turcs l'emmenèrent au quartier du bacha; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder [2].

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament, et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières [3].

LIVRE SEPTIÈME.

ARGUMENT. — Les Turcs transfèrent Charles à Démirtash. Le roi Stanislas est pris dans le même temps. Action hardie de M. de Villelongue. Révolution dans le sérail. Bataille donnée en Promé-

1. EN UN MOMENT. Le clin est le mouvement rapide de la paupière qu'on baisse et qu'on relève au même instant.

2. Cette journée a été nommée par les Turcs le jour de l'*échauffourée*.

3. M. Nordberg, qui n'était pas présent à cet événement, n'a fait que suivre ici dans son histoire celle de Voltaire ; mais il l'a tronquée, il en a supprimé les circonstances intéressantes, et n'a pu justifier la témérité de Charles XII. Tout ce qu'il a pu dire contre M. de Voltaire, au sujet de cette affaire de Bender, se réduit à l'aventure du sieur Frédéric, valet de chambre du roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brûlé dans la maison du roi, et que d'autres disaient avoir été coupé en deux par les Tartares. La Motraye prétend aussi que le roi de Suède ne dit point ces paroles : « Nous combattrons *pro aris et focis.* » Mais M. Fabrice, qui était présent, assure que le roi prononça ces mots, que La Motraye n'était pas plus à portée d'écouter qu'il n'était capable de les comprendre, ne sachant pas un mot de latin. (Note de Voltaire.)

ranie. Altona brûlé par les Suédois. Charles part enfin pour retourner dans ses États. Sa manière étrange de voyager. Son arrivée à Stralsund. Disgrâces de Charles. Succès de Pierre le Grand. Son triomphe dans Pétersbourg.

Le bacha de Bender attendait Charles gravement dans sa tente, ayant près de lui Marco pour interprète. Il reçut ce prince avec un profond respect, et le supplia de se reposer sur un sopha ; mais le roi, ne prenant pas seulement garde aux civilités du Turc, se tint debout dans la tente. « Le Tout-Puissant soit béni, dit le bacha, de ce que » Ta Majesté est en vie ! mon désespoir est amer d'avoir » été réduit par Ta Majesté à exécuter les ordres de Sa » Hautesse. » Le roi, fâché seulement de ce que ses trois cents soldats s'étaient laissé prendre dans leurs retranchements, dit au bacha : « Ah ! s'ils s'étaient défendus comme » ils devaient, on ne nous aurait pas forcés en dix jours. » — Hélas ! dit le Turc, voilà du courage bien mal employé. » Il fit reconduire le roi à Bender sur un cheval richement caparaçonné [1]. Ses Suédois étaient ou tués ou pris ; tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus nécessaires, pillés ou brûlés; on voyait sur les chemins les officiers suédois presque nus, enchaînés deux à deux, et suivant à pied des Tartares ou des janissaires. Le chancelier, les généraux, n'avaient point un autre sort; ils étaient esclaves des soldats auxquels ils étaient échus en partage.

Ismaël bacha, ayant conduit Charles XII dans son sérail [2] de Bender, lui céda son appartement et le fit servir en roi, non sans prendre la précaution de mettre des janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit; mais il se jeta tout botté sur un sopha et dormit profondément. Un officier, qui se tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le roi jeta en se réveillant de son premier sommeil; et le Turc voyait avec étonnement un souverain qui couchait en bottes et nu-tête. Le lendemain matin, Ismaël introduisit Fabrice

1. Le caparaçon est une sorte de couverture qu'on met sur les chevaux.

2. Sérail. Voir la note 4 de la page 167.

dans la chambre du roi. Fabrice trouva ce prince avec ses habits déchirés, ses bottes, ses mains et toute sa personne couvertes de sang et de poudre, les sourcils brûlés, mais l'air serein dans cet état affreux. Il se jeta à genoux devant lui sans pouvoir proférer une parole : rassuré bientôt par la manière libre et douce dont le roi lui parlait, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, et tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. « On prétend, dit » Fabrice, que Votre Majesté a tué vingt janissaires de » sa main. — Bon, bon ! dit le roi, on augmente toujours » les choses de la moitié. » Au milieu de cette conversation, le bacha présenta au roi son favori Grothusen et le colonel Ribbing, qu'il avait eu la générosité de racheter à ses dépens. Fabrice se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreys, l'envoyé d'Angleterre, se joignit à lui pour fournir à cette dépense. Un Français, que la curiosité avait amené à Bender [1], et qui a écrit une partie des événements que l'on rapporte, donna aussi ce qu'il avait. Ces étrangers, assistés des soins et même de l'argent du bacha, rachetèrent non-seulement les officiers, mais encore leurs habits, des mains des Turcs et des Tartares.

Dès le lendemain, on conduisit le roi prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople : son trésorier Grothusen était avec lui : le chancelier Muller et quelques officiers suivaient dans un autre char : plusieurs étaient à cheval, et, lorsqu'ils jetaient les yeux sur le chariot où était le roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le bacha était à la tête de l'escorte. Fabrice lui représenta qu'il était honteux de laisser le roi sans épée, et le pria de lui en donner une. « Dieu m'en pré» serve ! dit le bacha, il voudrait nous en couper la barbe. » Cependant il la lui rendit quelques heures après.

1. Dans les premières éditions, Voltaire avait écrit : *La Motraye, ce gentilhomme français, que...* Mais il ajoutait en note : on s'est éloigné souvent des *Mémoires* du sieur de La Motraye, pour suivre ceux de MM. Fabrice, de Fierville, Jeffreys et de Villelongue. Plus tard, après la publication des *Remarques critiques* de La Motraye, Voltaire, dans un de ses accès fréquents de susceptibilité un peu puérile, supprima le nom de celui qui avait osé le critiquer, et dont cependant il s'était bien vengé par la moquerie.

Comme on conduisait ainsi prisonnier et désarmé ce roi qui, peu d'années auparavant, avait donné la loi à tant d'États, et qui s'était vu l'arbitre du Nord et la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le roi Stanislas avait été arrêté sur les terres des Turcs, et on l'amenait prisonnier à Bender, dans le temps même qu'on transférait Charles XII [1].

Stanislas, n'étant plus soutenu par la main qui l'avait fait roi, se trouvant sans argent, et par conséquent sans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie ; et, ne pouvant plus conserver son royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pu, les États de son bienfaiteur. Il avait même passé en Suède, pour précipiter les secours [2] dont on avait besoin dans la Poméranie et dans la Livonie : il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de Charles XII. En ce temps, le premier roi de Prusse [3], prince très-sage, s'inquiétant avec raison du voisinage des Moscovites, imagina de se liguer avec Auguste et la république de Pologne, pour renvoyer les Russes dans leur pays, et de faire entrer Charles XII lui-même dans ce projet. Trois grands événements devaient en être le fruit : la paix du Nord, le retour de Charles dans ses États, et une barrière opposée aux Russes, devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire [4] de ce traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de Stanislas. Non-seulement Stanislas l'accepta, mais il se chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la couronne ; la nécessité, le bien public, la gloire du sacrifice, et l'intérêt de Charles, à qui il devait tout, et qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender : il exposa au

1. Transférer est le plus souvent employé avec un régime indirect ; transférer d'un lieu à un autre.

2. C'est-à-dire, accélérer l'envoi des secours.

3. Frédéric Ier, roi de Prusse de 1701 à 1713, était un prince d'un cœur excellent ; il eut le mérite de faire jouir ses sujets des bienfaits de la paix au milieu des circonstances les plus difficiles. Son petit-fils, Frédéric le Grand, lui a reproché d'avoir acheté la dignité royale à des conditions humiliantes ; il l'a aussi blâmé de son amour excessif pour le faste et de sa prodigalité sans bornes à l'égard de ses favoris.

4. Ce mot s'emploie quelquefois substantivement, mais plus souvent au pluriel qu'au singulier : *les préliminaires de la paix.*

roi de Suède l'état des affaires, les malheurs et le remède : il le conjura de ne point s'opposer à une abdication devenue nécessaire par les conjonctures, et honorable par les motifs ; il le pressa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux, qui s'immolait au bien public sans répugnance [1]. Charles XII reçut ces lettres à Varnitza ; il dit en colère au courrier, en présence de plusieurs témoins : « Si mon ami ne veut pas être » roi, je saurai bien en faire un autre. »

Stanislas s'obstina [2] au sacrifice que Charles refusait. Ces temps étaient destinés à des sentiments et à des actions extraordinaires. Stanislas voulut aller lui-même fléchir Charles ; et il hasarda, pour abdiquer un trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il se déroba un jour, à dix heures du soir, de l'armée suédoise qu'il commandait en Poméranie, et partit avec le baron Sparre [3], qui a été depuis ambassadeur en Angleterre et en France, et avec un autre colonel. Il prend le nom d'un Français, nommé Haran, alors major au service de Suède, et qui est mort depuis commandant de Dantzick. Il côtoie toute l'armée des ennemis : arrêté plusieurs fois, et relâché sur un passe-port [4] obtenu au nom de Haran, il arrive enfin, après bien des périls, aux frontières de Turquie.

Quand il est arrivé en Moldavie, il renvoie à son armée le baron Sparre, entre dans Yassi, capitale de la Moldavie,

1. Stanislas, dit Voltaire (*Hist. de Russie*), assembla les généraux suédois qui défendaient la Poméranie ; il leur proposa un accommodement avec le roi Auguste, et offrit d'en être la victime. Il leur parla en français ; voici les propres paroles dont il se servit, et qu'il leur laissa par écrit : « J'ai servi jus» qu'ici d'instrument à la gloire des ar» mes de la Suède ; je ne prétends pas » être le sujet funeste de leur perte. Je » me déclare de sacrifier ma couronne » et mes propres intérêts à la conser» vation de la personne sacrée du roi, » ne voyant pas humainement d'autre » moyen pour le retirer de l'endroit où » il se trouve. » Voltaire ajoute en note : *je me déclare de* n'est pas français ; mais la pièce en est plus authentique.

2. S'obstiner est plus souvent suivi d'un infinitif.

3. C'est ce même baron ou comte de Sparre, qui fut peu après envoyé par la régence de Stockholm vers Louis XIV, pour lui demander de l'argent. Mais le marquis de Torcy fit voir aux Suédois l'impuissance où l'on était de secourir son maître. Alors un particulier de Paris fit ce que Sparre désespérait d'obtenir. Le fameux banquier Samuel Bernard aimait passionnément toutes les choses d'éclat. Sparre alla dîner chez lui ; il le flatta, et au sortir de table le banquier fit délivrer au comte de Sparre six cent mille livres ; après quoi il alla chez le ministre, et lui dit : « J'ai donné en vo« tre nom deux cent mille écus à la « Suède ; vous me les ferez rendre quand « vous pourrez. » (Voltaire, *Hist. de Russie.*)

4. Sur un passe-port. C'est-à-dire en considération de...

se croyant en sûreté dans un pays où le roi de Suède avait été si respecté : il était bien loin de soupçonner ce qui se passait alors.

On lui demande qui il est : il se dit major d'un régiment au service de Charles XII. On l'arrête à ce seul nom ; il est mené devant le hospodar de Moldavie [1], qui, sachant déjà par les gazettes [2] que Stanislas s'était éclipsé de son armée, concevait quelques soupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du roi, très-aisé à reconnaître à un visage plein et aimable, et à un air de douceur assez rare.

Le hospodar l'interrogea, lui fit beaucoup de questions captieuses, et enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée suédoise. Stanislas et le hospodar parlaient latin. *Major sum,* lui dit Stanislas ; *Imo maximus es,* lui répondit le Moldave ; et aussitôt, lui présentant un fauteuil, il le traita en roi : mais aussi il le traita en roi prisonnier, et on fit une garde exacte autour d'un couvent grec, dans lequel il fut obligé de rester jusqu'à ce qu'on eût les ordres du sultan [3]. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on faisait partir Charles.

La nouvelle en vint au bacha dans le temps qu'il accompagnait le chariot du roi de Suède. Le bacha le dit à Fabrice : celui-ci, s'approchant du chariot de Charles XII, lui apprit qu'il n'était pas le seul roi prisonnier entre les mains des Turcs, et que Stanislas était à quelques milles de lui, conduit par des soldats. « Courez à lui, mon cher » Fabrice, lui dit Charles, sans se déconcerter d'un tel » accident : dites-lui bien qu'il ne fasse jamais de paix avec » le roi Auguste, et assurez-le que dans peu nos affaires » changeront. » Telle était l'inflexibilité de Charles dans ses opinions, que, tout abandonné qu'il était en Pologne, tout poursuivi dans ses propres États, tout captif dans une litière turque, conduit prisonnier, sans savoir où on le

1. On dit *l'hospodar,* sans que l'*h* soit aspirée. Après la trahison de Cantemir, on avait replacé sur le trône de Moldavie Nicolas Maurocordato.

2. Gazette. Journal, écrit périodique, contenant les nouvelles politiques, littéraires, etc. Il est aujourd'hui moins usité que journal.

3. « Le bon chapelain Nordberg prétend qu'on se contredit ici en disant que le roi Stanislas fut retenu en prisonnier et servi en roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas qu'on peut être à la fois honoré et prisonnier ? » (Note de Voltaire.)

menait, il comptait encore sur sa fortune, et espérait toujours un secours de cent mille hommes de la Porte Ottomane. Fabrice courut s'acquitter de sa commission, accompagné d'un janissaire, avec la permission du bacha. Il trouva à quelques milles le gros de soldats[1] qui conduisaient Stanislas : il s'adressa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la française et assez mal monté, et lui demanda en allemand où était le roi de Pologne. Celui à qui il parla était Stanislas lui-même, qu'il n'avait pas reconnu sous ce déguisement. « Hé quoi! dit le roi, ne vous souvenez-vous » donc plus de moi? » Alors Fabrice lui apprit le triste état où était le roi de Suède, et la fermeté inébranlable mais inutile de ses desseins.

Quand Stanislas fut près de Bender, le bacha, qui revenait après avoir accompagné Charles XII quelques milles, envoya au roi polonais un cheval arabe avec un harnais magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, et, à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit. Cependant on conduisait Charles sur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déjà remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnaient et l'admiraient; mais le divan, irrité, menaçait déjà de le reléguer dans une île de l'Archipel.

Le roi de Pologne, Stanislas, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plupart de ces particularités, m'a confirmé aussi qu'il fut proposé dans le divan de le confiner lui-même dans une île de la Grèce; mais, quelques mois après, le Grand-Seigneur, adouci, le laissa partir.

M. Désaleurs, qui aurait pu prendre le parti de Charles, et empêcher qu'on ne fît cet affront aux rois chrétiens, était à Constantinople, aussi bien que M. Poniatowski, dont on craignait toujours le génie fécond en ressources. La plupart des Suédois, restés dans Andrinople, étaient en prison; le trône du sultan paraissait inaccessible[2] de tous côtés aux plaintes du roi de Suède.

1. Le gros. La grande troupe.

2. Il y a ici pléonasme; *de tous côtés* est inutile.

Le marquis de Fierville, envoyé secrètement de la part de la France auprès de Charles à Bender, était pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à ce prince dans le temps que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un gentilhomme français, d'une ancienne maison de Champagne, nommé de Villelongue, homme intrépide, qui, n'ayant pas alors une fortune selon son courage, et charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suède, était venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce prince.

M. de Fierville, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suède, dans lequel ce monarque demandait vengeance au sultan de l'insulte faite en sa personne à toutes les têtes couronnées, et de la trahison vraie ou fausse du kan et du bacha de Bender.

On y accusait le vizir et les autres ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites, d'avoir trompé le Grand-Seigneur, d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir jusqu'à Sa Hautesse, et d'avoir, par ses artifices [1], arraché du sultan cet ordre si contraire à l'hospitalité musulmane, par lequel on avait violé le droit des nations d'une manière si indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi qui n'avait, pour se défendre, que ses domestiques, et qui comptait sur la parole sacrée du sultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en turc, et l'écrire d'une écriture particulière sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au sultan.

On s'adressa à quelques interprètes français qui étaient dans la ville ; mais les affaires du roi de Suède étaient si désespérées, et le vizir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun interprète n'osa seulement traduire l'écrit de M. de Fierville. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connue à la Porte, qui, moyennant quelque récompense et l'assurance d'un secret profond,

1. Il faudrait *leurs artifices,* puisqu'il y a précédemment « le vizir et les autres ministres. »

traduisit le mémoire en turc, et l'écrivit sur le papier convenable : le baron d'Arvidson, officier des troupes de Suède, contrefit la signature du roi. Fierville, qui avait le sceau royal, l'apposa à l'écrit, et on cacheta le tout avec les armes de Suède. Villelongue se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du Grand-Seigneur, lorsqu'il irait à la mosquée, selon la coutume. On s'était déjà servi d'une pareille voie pour présenter au sultan des mémoires contre ses ministres ; mais cela même rendait le succès de cette entreprise plus difficile, et le danger beaucoup plus grand.

Le vizir, qui prévoyait que les Suédois demanderaient justice à son maître, et qui n'était que trop instruit par le malheur de ses prédécesseurs, avait expressément défendu qu'on laissât approcher personne du Grand-Seigneur, et avait ordonné surtout qu'on arrêtât tous ceux qui se présenteraient auprès de la mosquée avec des placets.

Villelongue savait cet ordre, et n'ignorait pas qu'il y allait de sa tête. Il quitta son habit franc[1], prit un vêtement à la grecque ; et, ayant caché dans son sein la lettre qu'il voulait présenter, il se promena de bonne heure près de la mosquée où le Grand-Seigneur devait aller. Il contrefit l'insensé, s'avança en dansant au milieu de deux haies de janissaires, entre lesquelles le Grand-Seigneur allait passer ; il laissait tomber exprès quelques pièces d'argent de ses poches pour amuser les gardes.

Dès que le sultan approcha, on voulut faire retirer Villelongue ; il se jeta à genoux, et se débattit entre les mains des janissaires : son bonnet tomba ; de grands cheveux qu'il portait le firent reconnaître pour un Franc ; il reçut plusieurs coups, et fut très-maltraité. Le Grand-Seigneur, qui était déjà proche, entendit ce tumulte, et en demanda la cause. Villelongue lui cria de toutes ses forces : *amman ! amman ! miséricorde !* en tirant la lettre de son sein. Le sultan commanda qu'on le laissât approcher ; Villelongue court à lui dans le moment, embrasse son

1. Son habit franc, c'est-à-dire le vêtement que portaient les Francs, les Européens.

étrier, et lui présente l'écrit en lui disant : *Sued calldan* [1], « c'est le roi de Suède qui te le donne. » Le sultan mit la lettre dans son sein, et continua son chemin vers la mosquée. Cependant on s'assure de Villelongue, et on le conduit en prison dans les bâtiments extérieurs du sérail.

Le sultan, au sortir de la mosquée, après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable : mais enfin je n'avance rien que sur la foi des lettres de M. de Villelongue lui-même : quand un si brave officier assure un fait sur son honneur, il mérite quelque créance. Il m'a donc assuré que le sultan quitta l'habit impérial, comme aussi le turban particulier qu'il porte, et se déguisa en officier des janissaires, ce qui lui arrivait assez souvent. Il amena avec lui un vieillard de l'île de Malte, qui lui servit d'interprète. A la faveur de ce déguisement, Villelongue jouit d'un honneur qu'aucun ambassadeur chrétien n'a jamais eu [2] : il eut tête à tête une conférence d'un quart d'heure avec l'empereur turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suède, d'accuser les ministres, et de demander vengeance avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au sultan même, il était censé ne parler qu'à son égal. Il avait reconnu aisément le Grand-Seigneur, malgré l'obscurité de la prison, et il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu officier des janissaires dit à Villelongue ces propres paroles : « Chrétien, » assure-toi que le sultan mon maître a l'âme d'un em- » pereur, et que, si ton roi de Suède a raison, il lui fera » justice. » Villelongue fut bientôt élargi : on vit, quelques semaines après, un changement subit dans le sérail, dont les Suédois attribuèrent la cause à cette unique conférence. Le mufti fut déposé [3], le kan des Tartares exilé à Rhodes,

1. M. de Hammer dit qu'il faudrait écrire : *Iswedj Kiraldam*, de la part du roi du Suède.

2. Nous avons vu que les sultans, même aux audiences solennelles des ambassadeurs, ne leur adressaient pas la parole. — Voir la note 2 de la page 191.

3. Le mufti, en apprenant l'arrestation violente de Charles XII, avait manifesté une joie immodérée et se proposait d'exploiter ce succès en le représentant comme l'œuvre de son fetwa ; il fut le premier révoqué. Le khan, Dewlet-Ghéraï, fut remplacé par son frère, Kaplan-Ghéraï, précédemment relégué à Rhodes.

et le séraskier bacha de Bender relégué dans une île de l'Archipel [1].

La Porte Ottomane est si sujette à de pareils orages, qu'il est bien difficile de décider si en effet le sultan voulait apaiser le roi de Suède par ces sacrifices. La manière dont ce prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empressât beaucoup à lui plaire.

Le favori Ali Coumourgi fut soupçonné d'avoir fait seul tous ces changements pour ses intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le kan de Tartarie et le séraskier de Bender, sous prétexte qu'ils avaient délivré au roi les douze cents bourses, malgré l'ordre du Grand-Seigneur. Il mit sur le trône des Tartares le frère du kan déposé, jeune homme de son âge, qui aimait peu son frère, et sur lequel Ali Coumourgi comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand-vizir Jussuf, il ne fut déposé que quelques semaines après, et Soliman bacha eut le titre de premier vizir [2].

Je suis obligé de dire que M. de Villelongue et plusieurs Suédois m'ont assuré que la simple lettre présentée au sultan au nom du roi avait causé tous ces grands changements à la Porte; mais M. de Fierville m'a, de son côté, assuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés [3] dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un historien, c'est de conter ingénument le fait [4], sans vouloir pénétrer les

1. Il est douteux, dit M. de Hammer, que Villelongue ait pu réellement parler au sultan pendant un quart d'heure; mais l'histoire ottomane atteste elle-même que la conduite tenue en cette circonstance envers le roi de Suède amena la destitution du gouverneur de Bender, du khan des Tartares, du mufti et du grand-vizir. L'opinion publique s'était hautement prononcée contre les procédés ignominieux dont on avait usé envers un hôte de la Porte; car le Prophète a dit : *Respectez votre hôte, même s'il est infidèle.* La Motraye et d'autres révoquent également en doute les assertions singulières de M. de Villelongue. « L'auteur, dit Voltaire, a les lettres » originales de M. de Villelongue qui » peuvent servir à confondre les critiques » inconsidérées. » Ces lettres existent encore manuscrites ; mais elles ne prouvent pas la vérité de tous les détails donnés par celui qui les a écrites. Voltaire lui-même ne semble pas ajouter une foi complète à tout ce qu'il vient de raconter.

2. Il y a ici une erreur de Voltaire ; le grand-vizir Youçouf avait été déposé dès le 11 novembre 1712 ; son successeur, Souleïman-Pacha, fut alors destitué, le 6 avril 1713, après les événements de Bender.

3. Le mot *contrariétés* s'explique à la rigueur ici dans son sens ordinaire. Mais Voltaire ne l'a-t-il pas employé pour *contradictions* ?

4. C'est-à-dire *simplement ;* Voltaire emploie souvent le mot *conter*, qui a

motifs, et de se borner à dire précisément ce qu'il sait, au lieu de deviner ce qu'il ne sait pas.

Cependant on avait conduit Charles XII dans le petit château de Démirtash, auprès d'Andrinople [1]. Une foule innombrable de Turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce prince : on le transporta de son chariot au château sur un sopha [2] ; mais Charles, pour n'être point vu de cette multitude, se mit un carreau [3] sur la tête.

La Porte se fit prier quelques jours de souffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à six lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appelé Mérizza [4]. Coumourgi dit au grand-vizir Soliman : « Va, fais » avertir le roi de Suède qu'il peut rester à Démotica » toute sa vie ; je te réponds qu'avant un an il demandera » à s'en aller de lui-même ; mais surtout ne lui fais point » tenir d'argent. »

Ainsi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui assigna un thaïm [5] considérable de provisions pour lui et pour sa suite ; on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon et du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas [6] ; mais la bourse de cinq cents écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec sa petite cour, qu'on déposa le grand-vizir Soliman ; sa place fut donnée à Ibrahim Molla, fier, brave, et grossier à l'excès [7]. Il n'est pas inutile

habituellement une autre exception, dans le sens de *raconter*.

1. Démirtash ou Demürtasch (pierre de fer) est un château près d'Andrinople.

2. Sopha ou sofa, terme emprunté à la langue turque, est une espèce d'estrade élevée, et couverte d'un tapis.

3. C'est un coussin carré dont on se sert pour s'asseoir, ou pour se mettre à genoux.

4. La Maritza (anciennement Hébrus) descend des monts Balkhans, arrose la Thrace ou Roumélie, passe à Philippopoli, près d'Andrinople, à Démotica, et finit dans le golfe d'Enos, au nord de l'Archipel.

5. Thaim. — Voir la note 2 de la page 207.

6. On sait que le Koran interdit l'usage du vin et du cochon : « En vérité, » dit un verset de ce livre, c'est par le » vin et par le jeu que l'esprit des té- » nèbres veut vous armer les uns contre » les autres. » — « Au moment, disait » Mahomet, où l'homme prend en main » un verre de cette liqueur, il est » frappé d'anathème par tous les anges » du ciel et de la terre. » Le musulman ne doit pas même se servir de vin comme remède extérieur ; et le vase, qui a contenu cette liqueur, doit être lavé dix fois avant d'être employé.

7. Le grand-vizir Souleïman fut remplacé, le 6 avril 1713, par Ibrahim Khodja, qui conserva seulement le pouvoir trois semaines (27 avril).

de savoir son histoire, afin que l'on connaisse plus particulièrement tous ces vice-rois de l'empire ottoman, dont la fortune de Charles a si longtemps dépendu [1].

Il avait été simple matelot à l'avénement du sultan Achmet III [2]. Cet empereur se déguisait souvent en homme privé [3], en iman [4], ou en dervis [5]; il se glissait le soir dans les cafés de Constantinople et dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disait de lui, et pour recueillir par lui-même les sentiments du peuple. Il entendit un jour ce Molla qui se plaignait que les vaisseaux turcs ne revenaient jamais avec des prises, et qui jurait que, s'il était capitaine de vaisseau, il ne rentrerait jamais dans le port de Constantinople sans ramener avec lui quelque bâtiment des infidèles. Le Grand-Seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaisseau à commander, et qu'on l'envoyât en course. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque maltaise [6] et une galiote [7] de Gênes. Au bout de deux ans on le fit capitaine-général de la mer [8], et enfin grand-vizir. Dès qu'il fut dans ce poste, il crut pouvoir se passer du favori; et, pour se rendre nécessaire, il projeta de faire la guerre aux Moscovites : dans cette intention, il fit dresser une tente près de l'endroit où demeurait le roi de Suède [9].

Il invita ce prince à l'y venir trouver, avec le nouveau kan des Tartares et l'ambassadeur de France. Le roi,

1. Voltaire cherche ainsi à justifier ces détails sur les intrigues de la Porte, que plusieurs trouveront peut-être trop longs.

2. Ibrahim était alors attaché au sérail en qualité de rameur.

3. Simple particulier, comme le latin *privatus*.

4. C'est le titre d'abord donné au chef suprême de la religion musulmane; il signifie aussi *docteur*, et l'on donne ce nom aux ministres du culte, qui font la prière à la mosquée, président aux enterrements, etc. En Arabie, certains chefs (ceux de Mascate et de l'Yémen), qui ont le pouvoir politique et l'autorité religieuse, s'appellent encore *imans*.

5. Les derviches (en persan, pauvres) sont des espèces de moines musulmans, qui prêchent habituellement.

6. Malte appartenait alors aux chevaliers, toujours en lutte contre les infidèles.

7. Une galiote était une espèce de petite galère fort légère, à un mât, qu'on armait en course.

8. Capitaine-général de la mer, c'est-à-dire *kapitan-pacha*.

9. M. de Hammer, d'après la biographie turque des grands-vizirs, dit de lui : « A peine le pilote eut-il pris en « main le gouvernail du vaisseau de « l'État, qu'il ne songea à rien moins « qu'à jeter le gendre favori par-dessus « le bord. » Il voulut le faire poignarder au milieu d'une fête donnée en son honneur; le complot fut révélé; alors le sultan le destitua et le fit exécuter. Il n'avait eu le pouvoir que trois semaines (6-27 avril 1713).

d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osât l'envoyer chercher : il ordonna à son chancelier Muller d'y aller à sa place ; et de peur que les Turcs ne lui manquassent de respect et ne le forçassent à commettre [1] sa dignité, ce prince, extrême en tout, se mit au lit, et résolut de n'en pas sortir tant qu'il serait à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade ; le chancelier Muller, Grothusen, et le colonel Duben, étaient les seuls qui mangeassent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs se servent ; tout avait été pillé à l'affaire de Bender : de sorte qu'il s'en fallait bien qu'il y eût dans leurs repas de la pompe et de la délicatesse. Ils se servaient eux-mêmes : et ce fut le chancelier Muller qui fit pendant tout ce temps la fonction de cuisinier.

Tandis que Charles XII passait sa vie dans son lit, il apprit la désolation de toutes ses provinces situées hors de la Suède [2].

Le général Steinbock, illustre pour avoir chassé les Danois de la Scanie, et pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des paysans, soutint encore quelque temps la réputation des armées suédoises [3]. Il défendit autant qu'il put la Poméranie et Brême, et ce que le roi possédait encore en Allemagne ; mais il ne put empêcher les Saxons et les Danois réunis d'assiéger Stade [4], ville forte et considérable, située près de l'Elbe, dans le duché de Brême [5]. La ville fut bombardée et réduite en cendres, et la garnison

1. COMMETTRE, dans le sens de compromettre, exposer.

2. Il y a dans cette simple phrase une spirituelle condamnation de l'entêtement coupable de Charles XII à rester en Turquie.

3. Le comte suédois Willing, trompé par les promesses de l'électeur de Hanovre, George, avait laissé les Danois occuper le duché de Brême. Steinbock, nommé par Charles XII général en chef de l'armée de Poméranie, avait excité la jalousie des grands, qui ne songeaient qu'à l'entraver ; mais il parvint à entraîner les bourgeois et les paysans qui, lui avançant des subsides sur les impôts de 1713, rendirent possible l'armement de la flotte. Alors il put transporter 12,000 hommes sur les côtes de Rugen ; mais les vaisseaux qui portaient une grande partie des approvisionnements pour la campagne furent pris ou détruits par les Danois.

4. Stade est une ville du Hanovre, sur la Schwenge, à la gauche de l'Elbe ; elle est fortifiée. Jadis ville impériale et hanséatique, elle fut cédée aux Suédois par les traités de Westphalie (1648).

5. DUCHÉ DE BRÊME. — Voir la note 3 de la page 84.

obligée de se rendre à discrétion, avant que Steinbock pût s'avancer pour la secourir.

Ce général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie[1], poursuivit les ennemis, qui étaient une fois plus forts, et les atteignit enfin dans le duché de Mecklenbourg, près d'un lieu nommé Gadebesk et d'une petite rivière qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons et des Danois le 20 décembre 1712 ; il était séparé d'eux par un marais. Les ennemis, campés derrière ce marais, étaient appuyés à un bois; ils avaient l'avantage du nombre et du terrain, et on ne pouvait aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur artillerie.

Steinbock passe à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, et engage un des combats les plus sanglants et les plus acharnés qui se fussent encore donnés entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée si vive, les Danois et les Saxons furent enfoncés et quittèrent le champ de bataille[2].

Un fils du roi Auguste et de la comtesse de Kœnigsmarck, connu sous le nom de comte de Saxe, fit dans cette bataille son apprentissage de l'art de la guerre[3]. C'est ce même comte de Saxe qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, et à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus incontestable qu'un homme puisse jamais avoir sur une souveraineté, je veux dire les suffrages unanimes du peuple. C'est lui qui s'est acquis depuis une gloire plus réelle, en sauvant la France à la bataille de Fontenoy; en conquérant la Flandre, et en méritant la réputation du plus grand général de nos jours[4]. Il

1. Geyer dit qu'il y avait 10,000 fantassins et 1,800 cavaliers, ce qui est plus vraisemblable.

2. A la bataille de Gadebusch, les Danois eurent 3,000 hommes tués, 4,000 prisonniers, et perdirent leur artillerie ; Frédéric IV, entouré du régiment jutlandais de Viborg, avait défendu le terrain avec opiniâtreté.

3. Maurice de Saxe avait alors seize ans. — Voir la note 3 de la page 71.

4. Voltaire ajouta cette phrase pour honorer le maréchal de Saxe, le plus grand général de la France sous Louis XV, vainqueur à Fontenoy (1745), à Raucoux (1746), et à Lawfeld (1747), dans la guerre de la Succession d'Autriche. Il y a quelque exagération, lorsqu'il dit qu'*il sauva la France* à Fontenoy. Il était né en 1696, et il mourut en 1750, à l'âge de 54 ans.

commandait un régiment à Gadebesk, et y eut un cheval tué sous lui. Je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs, et que, même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un soldat suédois qui osât seulement se baisser pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite sur le champ de bataille ; tant ils étaient inébranlables dans la discipline sévère à laquelle leur roi les avait accoutumés !

Steinbock, après cette victoire, se souvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger sur Altona [1], qui appartient au roi de Danemark. Altona est au-dessous de Hambourg, sur le fleuve de l'Elbe, qui peut apporter dans son port d'assez gros vaisseaux. Le roi de Danemark favorisait cette ville de beaucoup de priviléges ; son dessein était d'y établir un commerce florissant : déjà même l'industrie [2] des Altonais, encouragée par les sages vues du roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes et riches. Hambourg [3] en concevait de la jalousie, et ne souhaitait rien tant que sa destruction. Dès que Steinbock fut à la vue d'Altona, il envoya dire par un trompette aux habitants qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, et qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Les magistrats vinrent se jeter à ses pieds, et offrirent cent mille écus de rançon. Steinbock en demanda deux cent mille. Les Altonais supplièrent qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg, où étaient leurs correspondances [4], et assurèrent que le lendemain ils apporte-

1. Altona, port du Holstein, sur la rive droite de l'Elbe, à 2 kil. de Hambourg ; cette ville est au Danemark depuis 1640 ; 30,000 hab.

2. L'industrie, c'est-à-dire l'activité intelligente.

3. Hambourg, sur la rive droite de l'Elbe, à l'endroit où Charlemagne éleva un fort pour contenir les Danois. Au XIIe siècle, elle était déjà très-commerçante ; au XIIIe, elle forma la ligue Hanséatique, dont elle fut une des principales villes ; elle était libre et cité impériale depuis 1618 ; occupée par les Français, de 1806 à 1809, elle devint en 1810 le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe, et Davout y soutint un siége mémorable en 1814. C'est encore l'une des quatre villes libres de la Confédération germanique ; 130,000 hab.

4. Leurs correspondances, c'est à-

raient cette somme : le général suédois répondit qu'il fallait la donner sur l'heure, ou qu'on allait embraser Altona sans délai.

Ses troupes étaient dans le faubourg, le flambeau à la main : une faible porte de bois et un fossé déjà comblé étaient les seules défenses des Altonais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit : c'était le 9 janvier 1713 ; il faisait un froid rigoureux, augmenté par un vent de nord violent, qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promptitude dans la ville, et à rendre plus insupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, se réfugièrent, en pleurant et en poussant des hurlements, sur les coteaux voisins, qui étaient couverts de glace. On voyait plusieurs jeunes gens qui portaient sur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes nouvellement accouchées emportèrent leurs enfants, et moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de loin les flammes qui consumaient leur patrie. Tous les habitants n'étaient pas encore sortis de la ville lorsque les Suédois y mirent le feu. Altona brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étaient de bois : tout fut consumé ; et il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades et les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maisons étaient en feu, se traînèrent aux portes de Hambourg, et supplièrent qu'on leur ouvrît et qu'on leur sauvât la vie [1] ; mais on refusa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altona quelques maladies contagieuses ; et les Hambourgeois n'aimaient pas assez les Altonais pour s'exposer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi, la plu-

dire les maisons de commerce avec lesquelles ils *correspondaient*.

1. Voltaire, dans les premières éditions de son ouvrage, avait accusé les habitants de Hambourg, de jalousie et d'inhumanité cruelle ; il modifia plus tard ce passage, pour les motifs exposés dans sa lettre aux auteurs de la Bibliothèque raisonnée. — Voir cette lettre, page x.

part de ces misérables[1] expirèrent sous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois, et de celle des Hambourgeois, qui ne paraissait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les ministres et les généraux de Pologne et de Danemark écrivirent au comte de Steinbock pour lui reprocher une cruauté si grande, qui, faite sans nécessité et demeurant sans excuse, soulevait contre lui le ciel et la terre.

Steinbock répondit « qu'il ne s'était porté à ces extré-
» mités que pour apprendre aux ennemis du roi son maî-
» tre à ne plus faire une guerre de barbares et à respecter
» le droit des gens ; qu'ils avaient rempli la Poméranie
» de leurs cruautés, dévasté cette belle province, et vendu
» près de cent mille habitants aux Turcs ; que les flam-
» beaux qui avaient mis Altona en cendres étaient les re-
» présailles des boulets rouges par qui Stade avait été
» consumée[2]. »

C'était avec cette fureur que les Suédois et leurs ennemis se faisaient la guerre. Si Charles XII avait paru alors dans la Poméranie, il est à croire qu'il eût pu retrouver sa première fortune. Ses armées, quoique éloignées de sa présence, étaient encore animées de son esprit ; mais l'absence du chef est toujours dangereuse aux affaires[3], et empêche qu'on ne profite des victoires. Steinbock perdit par les détails[4] ce qu'il avait gagné par des actions signalées, qui en un autre temps auraient été décisives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moscovites, les Saxons et les Danois de se réunir. On lui en-

1. La plupart de ces misérables. On dit plus habituellement dans ce sens, *malheureux*.

2. Voltaire crut devoir supprimer la fin de la réponse de Steinbock : « Que
» la guerre n'était point le théâtre de
» la modération et de la douceur ; que
» ni le roi de France Louis XIV, qui
» avait permis l'incendie du Palatinat,
» ni Turenne, qui l'avait exécuté, ni
» ceux qui avaient depuis renouvelé cet
» incendie avec beaucoup plus de fu-
» reur, n'avaient point passé pour des
» hommes plus cruels que les autres ;
» qu'enfin si ces excès étaient condam-
» nables, il fallait en accuser les Mos-
» covites, les Danois et les Saxons qui
» en avaient donné l'exemple. »

3. Dangereux se met, comme ici, avec la préposition *à* : « Aman trouva la puissance et la religion des Juifs dangereuses à l'Empire. » (Massillon.) — Mais le plus souvent on emploie la préposition *pour* : « Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne. » (Pascal.)

4. On dit plus ordinairement en *détail*.

leva des quartiers [1], il perdit du monde dans plusieurs escarmouches : deux mille hommes de ses troupes se noyèrent en passant l'Eider pour aller hiverner dans le Holstein. Toutes ces pertes étaient sans ressource dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puissants.

Il voulut défendre le pays du Holstein contre le Danemark; mais, malgré ses ruses et ses efforts, le pays fut perdu, toute l'armée fut détruite, et Steinbock fut prisonnier [2].

La Poméranie, sans défense, à la réserve de Stralsund, de l'île de Rugen, et de quelques lieux circonvoisins, devint la proie des alliés : elle fut séquestrée [3] entre les mains du roi de Prusse. Les États de Brême furent remplis de garnisons danoises. Au même temps les Russes inondaient la Finlande, et y battaient les Suédois que la confiance abandonnait, et qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerris la supériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, son roi s'obstinait à rester à Démotica, et se repaissait encore de l'espérance de ce secours turc sur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce vizir si fier, qui s'obstinait à la guerre contre les Moscovites malgré les vues du favori, fut étranglé entre deux portes [4]. La place de vizir était devenue si dangereuse que personne n'osait l'occuper : elle demeura vacante pendant six mois [5]. Enfin le favori Ali Coumourgi prit le titre de grand-vizir. Alors toutes les espérances du roi de Suède tombèrent [6]. Il connaissait

1. Quartiers. — Voir la note 1 de la page 50.

2. Steinbock ne put s'opposer à la réunion des différents corps ennemis, qui formèrent une armée de 46,000 hommes ; cernés de toutes parts, 11,000 Suédois se jetèrent dans la citadelle de Tonningen, y furent décimés par les maladies, et forcés de capituler (16 mai 1714). Steinbock, au mépris de la capitulation, fut jeté dans un cachot où il mourut.

3. Elle fut séquestrée, c'est-à-dire remise entre les mains du roi, jusqu'à ce qu'on décidât à qui elle devait appartenir.

4. Le 27 avril 1713.

5. Les historiens de l'Empire Ottoman ne disent pas que la place de vizir resta vacante pendant six mois, ce qui est peu vraisemblable. Selon M. de Hammer, le gendre du sultan, Ali, dans l'intérêt de sa conservation, se chargea du gouvernement, qui jusqu'alors lui avait paru un trop pesant fardeau.

6. D'autant mieux que le nouveau vizir s'empressa de signer une paix définitive avec la Russie, à Andrinople.

Coumourgi, d'autant mieux qu'il en avait été servi, quand les intérêts de ce favori s'accordaient avec les siens.

Il avait été onze mois à Démotica, enseveli dans l'inaction et dans l'oubli; cette oisiveté extrême, succédant tout à coup aux plus violents exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait [1]. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le conseil de régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de sa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le sénat vint en corps supplier la princesse Ulrique-Éléonore, sœur du roi, de se charger de la régence pendant cette longue absence de son frère : elle l'accepta; mais quand elle vit que le sénat voulait l'obliger à faire la paix avec le czar et le roi de Danemark, qui attaquaient la Suède de tous côtés, cette princesse, jugeant bien que son frère ne ratifierait jamais la paix, se démit de la régence, et envoya en Turquie un long détail de cette affaire [2].

Le roi reçut le paquet [3] de sa sœur à Démotica. Le despotisme qu'il avait sucé en naissant lui faisait oublier qu'autrefois la Suède avait été libre, et que le sénat gouvernait anciennement le royaume conjointement avec les rois. Il ne regardait ce corps que comme une troupe de domestiques qui voulaient commander dans la maison en l'absence du maître : il leur écrivit que, s'ils prétendaient gouverner, il leur enverrait une de ses bottes [4], et que ce serait d'elle dont il faudrait [5] qu'ils prissent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre son autorité, et pour défendre enfin son pays, n'espérant plus rien de la Porte Ottomane et ne comptant plus

1. Charles resta quarante-trois semaines au lit, d'abord par entêtement, ensuite parce qu'il fut saisi d'une fièvre qui dura plusieurs mois.

2. Le sénat envoya vers le roi le comte Liewen, homme honnête, intelligent et courageux, qui osa lui dire la vérité sans détour, lui plut par ses plaisanteries spirituelles et lui fit comprendre que, s'il ne revenait pas, le peuple était disposé à nommer un régent.

3. Paquet se prend quelquefois pour toutes les lettres et les dépêches que porte un courrier.

4. Nous avons vu (note 3 de la page 183) qu'on place à une autre époque cette boutade de Charles XII.

5. C'est une faute de français ; un verbe, un nom ne peut avoir à la fois deux régimes directs ou deux régimes indirects, exprimant le même rapport ; Boileau a dit : « C'est *à vous,* mon esprit, *à qui* je veux parler, » au lieu de : c'est à vous, *que* je veux parler. De même ici, il serait convenable d'écrire : *que ce serait d'elle qu'il faudrait,* ou que *ce serait elle dont il faudrait.*

que sur lui seul, il fit signifier au grand-vizir qu'il souhaitait partir, et s'en retourner par l'Allemagne.

M. Désaleurs, ambassadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suède, fit la demande de sa part. « Hé » bien! dit le vizir au comte Désaleurs, n'avais-je pas » bien dit que l'année ne se passerait pas sans que le roi » de Suède demandât à partir? Dites lui qu'il est à son » choix de s'en aller ou de demeurer; mais qu'il se » détermine bien, et qu'il fixe le jour de son départ, afin » qu'il ne nous jette pas une seconde fois dans l'embarras » de Bender. »

Le comte Désaleurs adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi ; mais Charles, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand roi, quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à Grothûsen le titre d'ambassadeur extraordinaire, et l'envoya prendre congé dans les formes à Constantinople, suivi de quatre-vingts personnes, toutes superbement vêtues. Les ressorts secrets, qu'il fallut faire jouer pour amasser de quoi fournir à cette dépense, étaient plus humiliants [1] que l'ambassade n'était pompeuse.

M. Désaleurs prêta au roi quarante mille écus; Grothusen avait des agents à Constantinople qui empruntaient en son nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un juif, deux cents pistoles d'un marchand anglais [2], mille francs d'un Turc.

On amassa ainsi de quoi jouer en présence du divan la brillante comédie de l'ambassade suédoise. Grothusen reçut à Constantinople tous les honneurs que la Porte fait aux ambassadeurs extraordinaires des rois le jour de leur audience. Le but de tout ce fracas était d'obtenir de

1. Des *ressorts* peuvent-ils être *humiliants ?* N'y a-t-il pas là quelque négligence ?

2. Voltaire se moque de La Motraye qui, dans ses *Remarques critiques*, avait signalé ici une inexactitude : « Tout » lecteur judicieux, écrit-il, verra que » l'histoire du payement du sieur Thomas Cooke ne devait pas tenir deux » pages dans l'histoire de Charles XII. » Ici, comme dans beaucoup d'autres circonstances, Voltaire échappait, par un trait d'esprit, aux reproches de ses critiques ; il ne fallait pas deux pages sans doute pour dire que les frères Cooke avaient prêté *cent mille écus* à Charles XII, mais il fallait peut-être deux pages pour prouver à Voltaire qu'il s'était trompé.

l'argent du grand-vizir; mais ce ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le vizir répliqua sèchement que son maître savait donner quand il voulait, et qu'il était au-dessous de sa dignité de prêter; qu'on fournirait au roi abondamment ce qui était nécessaire pour son voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait; que peut-être même la Porte lui ferait quelque présent en or non monnayé, mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le 1er octobre 1714, le roi de Suède se mit en route pour quitter la Turquie. Un capigi bacha [1] avec six chiaoux le vinrent prendre au château de Démirtash, où ce prince demeurait depuis quelques jours : il lui présenta, de la part du Grand-Seigneur, une large tente d'écarlate brodée d'or, un sabre avec une poignée garnie de pierreries, et huit chevaux arabes d'une beauté parfaite, avec des selles superbes, dont les étriers étaient d'argent massif. Il n'est pas indigne de l'histoire de dire qu'un écuyer arabe, qui avait soin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie; c'est un usage établi depuis longtemps chez ces peuples, qui semblent faire beaucoup plus d'attention à la noblesse des chevaux qu'à celle des hommes; ce qui peut-être n'est pas si déraisonnable, puisque, chez les animaux, les races dont on a soin, et qui sont sans mélange, ne dégénèrent jamais [2].

Soixante chariots chargés de toutes sortes de provisions, et trois cents chevaux, formaient le convoi. Le capigi bacha, sachant que plusieurs Turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la suite du roi à un gros intérêt, lui dit que, l'usure étant contraire à la loi mahométane, il suppliait Sa Majesté de liquider [3] toutes ses dettes, et

1. Les kapoudjis sont les portiers ou huissiers du sérail ; ils sont au nombre de 400, commandés par quatre capitaines et un chef, le kapoudji-bachi ; ceux-ci introduisent les ambassadeurs, et annoncent aux pachas, aux vizirs, les volontés du maître, qu'ils font aussi exécuter.

2. « Les Arabes attachent une telle importance à la pureté de leurs chevaux nobles, appelés *kochlané,* que la filiation en est toujours constatée par des actes authentiques. Ils font remonter à près de deux mille ans la généalogie connue de plusieurs de ces beaux animaux, et il en est dont la lignée peut être démontrée pendant une série de quatre siècles par des preuves écrites. » (M. Milne-Edwards.)

3. Liquider est l'expression consa-

d'ordonner au résident qu'il laisserait à Constantinople de ne payer que le capital. « Non, dit le roi, si mes domestiques ont donné des billets de cent écus, je veux » les payer, quand ils n'en auraient reçu que dix. »

Il fit proposer aux créanciers de le suivre, avec l'assurance d'être payés de leurs frais et de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voyage de Suède, et Grothusen eut soin qu'ils fussent payés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le faisaient voyager à très-petites journées; mais cette lenteur respectueuse gênait l'impatience du roi. Il se levait dans la route à trois heures du matin, selon sa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le capigi et les chiaoux, et ordonnait la marche au milieu de la nuit noire. La gravité turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager; mais le roi prenait plaisir à leur embarras, et disait qu'il se vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs, Stanislas en sortait [1] par un autre chemin, et allait se retirer en Allemagne, dans le duché de Deux-Ponts [2], province qui confine au palatinat du Rhin et à l'Alsace, et qui appartenait aux rois de Suède depuis que Charles X, successeur de Christine, avait joint cet héritage à la couronne. Charles assigna à Stanislas le revenu de ce duché, estimé alors environ soixante et dix mille écus. Ce fut là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres et tant d'espérances. Stanislas voulait et aurait pu faire un traité avantageux avec le roi Auguste; mais l'indomptable opiniâtreté de Charles XII lui fit perdre ses terres et ses biens réels en Pologne, pour lui conserver le titre de roi.

Ce prince resta dans le duché de Deux-Ponts jusqu'à la mort de Charles : alors, cette province retournant à un

crée pour signifier payer ses dettes, mettre ses affaires en règle, de manière à y voir clair, du latin *liquidus*.

1. Stanislas en sortait. On sort des États, on passe la frontière, on la traverse, mais on n'en sort pas.

2. La principauté de Deux-Ponts date du XIIIe siècle ; ses limites ont souvent changé, comme ses maîtres ; l'une des branches de cette maison a donné trois rois à la Suède ; à la mort de Charles XII, le duché passa à la branche cadette de Birkenfeld. Les Français l'occupèrent en 1792 ; en 1814, la plus grande partie a été donnée à la Bavière. Le chef-lieu était Deux-Ponts.

prince de la maison palatine, il choisit sa retraite à Veissembourg [1], dans l'Alsace française. M. Sum, envoyé du roi Auguste, en porta ses plaintes au duc d'Orléans, régent de France. Le duc d'Orléans répondit à M. Sum ces paroles remarquables : « Monsieur, mandez au roi votre » maître, que la France a toujours été l'asile des rois » malheureux. »

Le roi de Suède, étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, apprit que l'Empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes et les villages, où les maréchaux des logis avaient par avance marqué sa route, faisaient des préparatifs pour le recevoir : tous ces peuples attendaient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire, dont les victoires et les malheurs, les moindres actions, et le repos même, avaient fait tant de bruit en Europe et en Asie. Mais Charles n'avait nulle envie d'essuyer toute cette pompe [2], ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender; il avait résolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Tergovitz [3], sur les frontières de la Transylvanie [4], après avoir congédié son escorte turque, il assembla sa suite dans une grange, et il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, et de se trouver le plus tôt qu'ils pourraient à Stralsund, en Poméranie, sur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que During, et quitta toute sa suite gaiement, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte et

1. Wissembourg, sur la Lauter, ville du département du Bas-Rhin, bâtie autour d'une abbaye fondée par Dagobert, fut réunie à la France, en 1697 ; des lignes de fortifications, le long de la Lauter, se relient aux défenses de la ville. Stanislas y séjourna de 1719 à 1725.

2. L'expression est hardie, mais belle et juste : *la pompe* était un ennui, une souffrance, presque un malheur pour Charles, et l'on dit très-bien dans le langage ordinaire, *essuyer un ennui*.

3. TERGOWITZ. Charles arriva dans cette ville, le 4 octobre 1714 ; elle est située en Valachie, à 70 kil. N.-O. de Bukharest, et a été la résidence des hospodars jusqu'en 1698.

4. La Transylvanie est une partie de l'ancienne Dacie, à l'est de la Hongrie ; on la nomme ainsi (au delà des forêts), parce que, par rapport aux Hongrois, elle se trouve au delà des forêts, qui couvrent les Karpathes et le pays à l'est de la Theiss ; elle a été réunie définitivement à la Hongrie en 1699. Elle appartient toujours à l'Autriche.

dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portait toujours ses cheveux, mit un chapeau bordé d'or avec un habit gris d'épine et un manteau bleu, prit le nom d'un officier allemand, et courut la poste à cheval avec son compagnon de voyage[1].

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés et secrets, prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Virtemberg, le Palatinat, la Vestphalie et le Mecklenbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, et allongea son chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru sans relâche, le jeune During, qui n'était pas endurci à ces fatigues excessives, comme le roi de Suède, s'évanouit en descendant de cheval. Le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à During, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent. During ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or : « Donne-m'en la moitié, dit le roi; je vois bien que » tu n'es pas en état de me suivre : j'achèverai la route » tout seul. » During le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce temps il serait en état de remonter à cheval, et de suivre Sa Majesté; il le conjura de penser à tous les risques qu'il allait courir. Le roi, inexorable, se fit donner les cinq cents écus, et demanda des chevaux. Alors During, effrayé de la résolution du roi, s'avisa d'un stratagème innocent : il tira à part le maître de la poste, et, lui montrant le roi de Suède : « Cet homme, lui dit-il, est mon cousin; nous » voyageons ensemble pour la même affaire; il voit que » je suis malade, et ne veut pas seulement m'attendre » trois heures; donnez-lui, je vous prie, le plus méchant[2] » cheval de votre écurie; et cherchez-moi quelque chaise » ou quelque chariot de poste. »

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poste, qui satisfit exactement à toutes ses demandes. On donna

1. Ils avaient des passe-ports sous des noms supposés ; le roi était le capitaine Charles Frisch; quand il craignait d'être reconnu, il vidait, sans hésiter, un énorme flacon de vin, ce qui devait déjouer tous les soupçons.

2. MÉCHANT. Mauvais, ne valant rien; ce mot a vieilli dans ce sens.

au roi un cheval rétif et boiteux : ce monarque partit seul à dix heures du soir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige et la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, se mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles, il rencontra, au point du jour, le roi de Suède, qui, ne pouvant plus faire marcher sa monture, s'en allait de son pied[1] gagner la poste prochaine.

Il fut forcé de se mettre sur le chariot de During ; il dormit sur de la paille. Ensuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, et dormant sur une charrette la nuit, sans s'arrêter en aucun lieu.

Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin, le 21 novembre de l'année 1714, aux portes de la ville de Stralsund, à une heure après minuit.

Le roi cria à la sentinelle qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède ; qu'il fallait qu'on le fît parler dans le moment au général Düker, gouverneur de la place. La sentinelle répondit qu'il était tard, que le gouverneur était couché, et qu'il fallait attendre le point du jour.

Le roi répliqua qu'il venait pour des affaires importantes, et leur[2] déclara que, s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur sans délai, ils seraient tous punis le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller le gouverneur. Düker s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède : on fit ouvrir les portes ; on introduisit ce courrier dans sa chambre.

Düker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède : le roi, le prenant par le bras, « Hé quoi ! dit-il, Düker, mes plus fidèles sujets m'ont-ils oublié ? » Le général reconnut le roi : il ne pouvait croire ses yeux ; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut ré-

1. Locution qui a vieilli, pour *à pied*.

2. Leur. Il n'y a pas de nom pluriel auquel puisse se rapporter *leur* ; Voltaire a dans l'idée les soldats qui gardaient la porte. Plus haut (p. 257) il a également écrit : « Il assembla sa suite, et il *leur* dit. »

pandue à l'instant dans la ville; tout le monde se leva : les soldats vinrent entourer la maison du gouverneur. Les rues se remplirent d'habitants, qui se demandaient les uns aux autres : Est-il vrai que le roi est ici? On fit des illuminations à toutes les fenêtres; le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux et au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit : il y avait seize jours qu'il ne s'était couché; il fallut couper ses bottes sur les jambes, qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge ni habits : on lui fit une garde-robe en hâte[1] de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revue de ses troupes et visiter les fortifications. Le jour même il envoya partout ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis. Au reste, toutes ces particularités, si conformes au caractère extraordinaire de Charles XII, m'ont été confirmées par le comte de Croissi[2], ambassadeur auprès de ce prince, après m'avoir été apprises par M. Fabrice.

L'Europe chrétienne était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand Charles la quitta, en 1709[3].

La guerre, qui en avait si longtemps déchiré toute la partie méridionale[4], c'est-à-dire l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal et l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la cour d'Angleterre[5].

1. On lui fit une garde-robe en hâte. Il aurait mieux valu écrire : *On lui fit en hâte une garde-robe de ce qu'on...*

2. Le comte Colbert de Croissy, frère de Colbert de Torcy, fut nommé ambassadeur de France auprès de Charles XII, à son arrivée à Stralsund ; il a fourni à Voltaire des détails intéressants sur l'histoire de ce prince.

3. C'est-à-dire l'Europe centrale et occidentale ; car Charles, en Russie et en Turquie, n'avait pas véritablement quitté l'Europe ; mais les Russes et les Turcs étaient encore considérés comme des peuples plutôt asiatiques qu'européens, et n'étaient pas encore entrés dans le système politique des États chrétiens.

4. La partie méridionale. Il serait peut-être plus exact de dire la partie occidentale ; mais Voltaire ici, comme dans plusieurs autres endroits, donne ce nom aux États de l'Europe qu'il ne comprend pas parmi les États du Nord.

5. C'est trop vague et peu exact ; les Anglais étaient fatigués du fardeau de la guerre ; ils étaient peu disposés à reconstituer en faveur de Charles VI, successeur de son frère, Joseph Ier, la puissance menaçante de la maison d'Au-

Le comte d'Oxford[1], ministre habile, et le lord Bolingbroke[2], un des plus brillants génies, et l'homme le plus éloquent de son siècle, prévalurent contre le fameux duc de Marlborough[3] et engagèrent la reine Anne à faire la paix avec Louis XIV. La France, n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres puissances à s'accommoder[4].

Philippe V, petit-fils de Louis XIV, commençait à régner paisiblement sur les débris de la monarchie espagnole[5]. L'empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples et de la Flandre, s'affermissait dans ses vastes États. Louis XIV n'aspirait plus qu'à achever en paix sa longue carrière.

Anne, reine d'Angleterre, était morte le 10 auguste 1714, haïe de la moitié de sa nation[6], pour avoir donné la paix à tant d'États. Son frère, Jacques Stuart[7],

triche, telle qu'elle était sous Charles-Quint ; Marlborough, dont la gloire et la fortune profitaient surtout de la guerre, avait de nombreux ennemis ; sa femme, l'altière duchesse, commençait à être importune à la faible reine, jusqu'alors si soumise ; enfin les tories, éloignés depuis longtemps, profitèrent de toutes ces dispositions, pour renverser le ministère whig.

1. Robert Harley, comte d'Oxford, né à Londres en 1661, mort en 1724, chef du parti tory, renversa Marlborough et Godolphin en 1710, et négocia la paix, qui fut signée à Utrecht, le 11 avril 1713. Mais, destitué en 1714, accusé de haute trahison, pour avoir conclu la paix, il fut renfermé à la Tour, de 1715 à 1717. Il a formé la riche bibliothèque et la collection de manuscrits qui porte son nom (Harleyenne) au Muséum britannique.

2. Bolingbroke (Henri Saint-Jean, vicomte de), né en 1672, chef des tories, triompha avec le comte d'Oxford, et signa avec lui la paix d'Utrecht. Également disgracié en 1714, proscrit par le Parlement et dépouillé de ses biens, il se réfugia en France ; il ne put revenir en Angleterre qu'en 1723, fut pendant dix ans le plus grand antagoniste de Walpole, et mourut en 1751. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages politiques, littéraires et philosophiques, et fut, à plus d'un titre, le précurseur de Voltaire, comme libre penseur ; Voltaire a plusieurs fois emprunté son nom pour soutenir ses idées les plus hardies.

3. Marlborough. — Voir les notes de la page 122. — Le vainqueur d'Hochstett, de Ramillies, de Malplaquet, disgracié en 1712, puis réhabilité en 1714, mourut en 1722.

4. Charles VI signa la paix à Rastadt, le 6 mars 1714, et l'Empire la paix de Bade, le 7 septembre.

5. Philippe V avait perdu Gibraltar et Minorque que gardaient les Anglais ; la Sicile, qui était donnée au duc de Savoie ; Naples, le *Milanais*, l'île de Sardaigne et les Pays-Bas, dont les Autrichiens s'étaient emparés.

6. L'expression *haïe* est exagérée ; les whigs reprochaient à Anne la paix d'Utrecht, et son penchant marqué, nos-seulement pour les tories, mais pour les Jacobites eux-mêmes ; cependant Anne, dont on connaissait la faiblesse, n'excita pas la haine.

7. Jacques Stuart, dit le Chevalier de Saint-Georges, était né le 10 juin 1688, et sa naissance avait contribué à précipiter l'expédition de Guillaume d'Orange, qui détrôna Jacques II. Il fut reconnu, en 1701, par Louis XIV, sous le nom de Jacques III ; en 1715, après la mort de sa sœur Anne, une tentative en sa faveur échoua ; en 1716, il parut lui-même en Écosse sans succès. Son fils, Charles-Edouard, ne devait pas être plus heureux dans sa chevaleresque expédition de 1745. Jacques III, qui avait épousé la fille de Sobieski, mou-

prince malheureux, exclu du trône presque en naissant, n'ayant point paru en Angleterre pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles lois lui auraient donnée, si son parti eût prévalu, Georges Ier, électeur de Hanovre, fut reconnu unanimement roi de la Grande-Bretagne[1]. Le trône appartenait à cet électeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendît d'une fille de Jacques, mais en vertu d'un acte du parlement de la nation.

Georges, appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, et chez qui tout lui était étranger, se regardait comme l'électeur de Hanovre plutôt que comme le roi d'Angleterre. Toute son ambition était d'agrandir ses États d'Allemagne. Il repassait presque tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il était adoré. Au reste, il se plaisait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté était pour lui un fardeau pesant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtisans qu'il admettait à sa familiarité; ce n'était pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus sages, et le seul qui connût sur le trône les douceurs de la vie privée et de l'amitié[2]. Tels étaient les principaux monarques, et telle la situation du midi de l'Europe.

Les changements arrivés dans le Nord étaient d'une autre nature. Ses rois étaient en guerre[3], et se réunissaient contre le roi de Suède.

Auguste était depuis longtemps remonté sur le trône de Pologne avec l'aide du czar et du consentement de l'empereur d'Allemagne, d'Anne d'Angleterre et des États généraux, qui, tous garants du traité d'Alt-Rantstadt, quand

rut à Rome en 1766, et son fils à Florence, en 1788.

1. George Ier, de la maison de Brunswick-Hanovre, né à Osnabruck, en 1660, était fils du premier électeur de Hanovre, et de Sophie, petite-fille de Jacques Ier. Il fut appelé au trône d'Angleterre, en vertu de l'acte du Parlement de 1701, qui donnait le droit de succéder au trône d'Angleterre aux seuls princes de la ligne protestante.

2. Ceci a besoin d'explication. George, devenu roi en 1714, était d'un caractère froid et sérieux ; il se montra, sinon l'un des rois les plus sages, au moins l'un des plus habiles négociateurs ; mais il ne fut pas heureux dans sa famille. Il fut obligé de divorcer avec sa femme, Sophie de Zell, qu'il retint trente-deux ans captive dans un château fort ; et il fit subir des mauvais traitements à son fils, qui fut George II. Il mourut en 1727.

3. Étaient en guerre ne signifie pas ici *se combattaient*, mais *faisaient la guerre*.

Charles XII imposait les lois, se désistèrent[1] de leur garantie, quand il ne fut plus à craindre.

Mais Auguste ne jouissait pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne, en reprenant son roi, reprit bientôt ses craintes du pouvoir arbitraire : elle était en armes pour l'obliger à se conformer aux *pacta conventa* [2], contrat sacré entre les peuples et les rois, et semblait n'avoir rappelé son maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencements de ces troubles, on n'entendit pas prononcer le nom de Stanislas ; son parti semblait anéanti, et on ne se ressouvenait en Pologne du roi de Suède que comme d'un torrent qui avait, pour un temps, changé le cours de toutes choses dans son passage.

Pultava et l'absence de Charles XII, en faisant tomber Stanislas, avaient aussi entraîné la chute du duc de Holstein, neveu de Charles, qui venait d'être dépouillé de ses États par le roi de Danemark. Le roi de Suède avait aimé tendrement le père : il était pénétré et humilié des malheurs du fils ; de plus, n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chute des souverains qu'il avait faits[3] ou rétablis fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ses pertes. Frédéric-Guillaume [4], depuis peu roi de Prusse, qui paraissait avoir autant d'inclination à la guerre que son père avait été pacifique, commença par se faire livrer Stetin et une partie de la Poméranie, sur laquelle il avait des droits pour quatre cent mille écus payés au roi de Danemark et au czar [5].

George, électeur de Hanovre, devenu roi d'Angleterre, avait aussi séquestré entre ses mains le duché de Brême et de Verden, que le roi de Danemark lui avait mis en dépôt

1. Se désister. Abandonner, renoncer à.

2. Pacta conventa. — Voir la note 2 de la page 61.

3. Fait... faits... mauvaise répétition, d'autant plus que les rois faits ou rétablis par Charles XII se bornent à Stanislas et au duc de Holstein.

4. Frédéric-Guillaume Ier, né en 1688, roi de Prusse en 1713, mort en 1740, était un prince avare et brutal, ennemi des arts et de la civilisation ; il n'aimait que les casernes et les beaux soldats, mais cependant ne voulait exposer à la guerre ni ses troupes ni ses trésors.

5. Il paya ces quatre cent mille écus, non pas au roi de Danemark, mais aux Saxons et aux Russes, pour les frais de la guerre.

pour soixante mille pistoles [1]. Ainsi on disposait des dépouilles de Charles XII ; et ceux qui les avaient en garde devenaient, par leurs intérêts, des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avaient prises [2].

Quant au czar, il était sans doute le plus à craindre : ses anciennes défaites, ses victoires, ses fautes même, sa persévérance à s'instruire et à montrer à ses sujets ce qu'il avait appris, ses travaux continuels, en avaient fait un grand homme en tout genre. Déjà Riga était pris; la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avaient conquises les rois ancêtres de Charles, étaient sous le joug moscovite.

Pierre Alexiowitz, qui, vingt ans auparavant, n'avait pas une barque dans la mer Baltique, se voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaisseaux de ligne [3].

Un de ces vaisseaux avait été construit de ses propres mains ; il était le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du Nord. Il n'y avait point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même, depuis le fond du golfe de Bothnie jusqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philosophe [4] et aux desseins d'un empereur, et étant devenu amiral par degrés et à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au généralat sur terre.

Tandis que le prince Gallitzin [5], général formé par lui,

1. Pistole, monnaie d'or étrangère d'Espagne, d'Italie, etc., signifie ordinairement la valeur de dix francs, en quelque monnaie que ce soit.

2. Voltaire, dans l'histoire de Russie, dit qu'il en coûta au roi George huit cent mille écus d'Allemagne ; il attribue ces séquestres au baron de Görtz, qui commençait alors sa carrière de fiévreuses intrigues. Il voulait, dit Voltaire, se rendre nécessaire à tous les princes ; il disposait du bien de Charles XII, comme un tuteur qui sacrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour sauver l'autre, et d'un pupille qui ne peut faire ses affaires par lui-même ; tout cela sans mission, sans autre garantie de sa conduite qu'un plein pouvoir d'un évêque de Lubeck, qui n'était nullement autorisé lui-même par Charles XII.

3. Vaisseau de ligne. Grand vaisseau de guerre, ayant au moins cinquante pièces de canon, et pouvant se mettre en ligne.

4. Philosophe, c'est-à-dire savant, instruit dans la théorie.

5. Le prince Gallitzin, né en 1675, mort en 1730, l'un des camarades du jeune tzar, d'une famille illustre de Russie, gagna tous ses grades à la pointe de l'épée ; l'un des vainqueurs de Lesno et de Pultava, il commanda en Finlande de 1714 à 1721, battit, près de Wasa, le brave Armfeld, trop inférieur en nombre, et devint feld-maréchal en 1725.

et l'un de ceux qui secondèrent le mieux ses entreprises, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vasa et battait les Suédois, cet empereur se mit en mer pour aller conquérir l'île d'Aland [1], située dans la mer Baltique, à douze lieues de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de juillet 1714, pendant que son rival Charles XII se tenait dans son lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronslot [2], qu'il avait bâti depuis quelques années à quatre milles de Pétersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenait, les officiers et les matelots qui la montaient, tout cela était son ouvrage ; et, de quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flotte russe se trouva le 15 juillet à la hauteur d'Aland. Elle était composée de trente vaisseaux de ligne [3], de quatre-vingts galères, et de cent demi-galères. Elle portait vingt mille soldats : l'amiral Apraxin [4] la commandait : l'empereur russe y servait en qualité de contre-amiral. La flotte suédoise vint le 16 à sa rencontre, commandée par le vice-amiral Ehrenskold ; elle était moins forte des deux tiers [5] : toutefois elle se battit pendant trois heures. Le czar s'attacha au vaisseau d'Ehrenskold, et le prit après un combat opiniâtre [6].

Le jour de la victoire, il débarqua seize mille hommes dans Aland ; et, ayant pris plusieurs soldats suédois qui n'avaient pu encore s'embarquer sur la flotte d'Ehrenskold, il les amena prisonniers sur ses vaisseaux. Il rentra dans son port de Cronslot avec le grand vaisseau d'Ehrenskold,

1. L'archipel d'Aland, à l'entrée du golfe de Bothnie, appartient définitivement à la Russie, depuis 1808 ; son importance politique et militaire a cessé d'être menaçante, depuis la destruction de Bomarsund par les Français.

2. CRONSLOT. Dès l'année 1704, le tzar avait construit dans la petite île de Cronslot, à l'embouchure de la Néva, une forteresse imprenable, sous le canon de laquelle les flottes pouvaient être à l'abri. Ce port a été plus tard presque abandonné pour celui de Cronstadt.

3. Dans l'histoire de Russie, Voltaire dit qu'il y avait seulement seize vaisseaux de ligne, et il place la bataille à la date du 8 août.

4. Apraxine (1676-1751) fut l'un des principaux instruments de la gloire de Pierre le Grand, qui le nomma amiral-général.

5. « La flotte suédoise était plus forte en grands vaisseaux que la sienne, mais inférieure en galères, plus propre à combattre en pleine mer qu'au travers des rochers. » *(Hist. de Russie.)*

6. Cette journée d'Aland, dit Voltaire, fut, après celle de Pultava, la plus glorieuse de la vie de Pierre. On fut consterné dans Stockholm, et on ne s'y croyait pas en sûreté.

trois autres de moindre grandeur, une frégate et six galères, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronslot il arriva dans le port de Pétersbourg, suivi de toute sa flotte victorieuse et des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent cinquante canons : après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flatta encore davantage que[1] celle de Moscou, parce qu'il recevait ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, et où il voyait alors trente-quatre mille cinq cents maisons ; enfin, parce qu'il se trouvait non-seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la première flotte russe qu'on eût jamais vue dans la mer Baltique, et au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'était pas même connu avant lui.

On observa à Pétersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moscou. Le vice-amiral suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau : Pierre Alexiowitz y parut en qualité de contre-amiral. Un boïard russien [2], nommé Romanodowski [3], lequel représentait le czar dans des occasions solennelles, était assis sur un trône, ayant à ses côtés douze sénateurs. Le contre-amiral lui présenta la relation de sa victoire, et on le déclara vice-amiral, en considération de ses services ; cérémonie bizarre, mais utile, dans un pays où la subordination militaire était une des nouveautés que le czar avait introduites [4].

L'empereur moscovite, enfin victorieux des Suédois sur

1. Davantage que est une locution condamnée par les grammairiens ; il faut dire *plus que;* quoique les meilleurs écrivains du XVIIe siècle aient employé *davantage que* avec un régime.

2. Russien. — Voir la note 1 de la page 156.

3. Romanodowski. Les boyards ont souvent maudit cet homme, dont la passion favorite était, disait-on, de donner la torture pour les plus légères accusations, et qui grossissait le trésor par des confiscations arbitraires.

4. Après la cérémonie (15 sept.), dit Voltaire, le tzar prononça un discours où l'on remarquait ces paroles : « Mes » frères, est-il quelqu'un de vous qui » eût pensé, il y a vingt ans, qu'il » combattrait avec moi sur la mer Baltique, dans des vaisseaux construits » par vous-mêmes, et que nous serions » établis dans ces contrées conquises » par nos fatigues et par notre courage ?... J'ose espérer que nous ferons rougir un jour les nations les » plus civilisées, par nos travaux et par » notre solide gloire. » *(Histoire de Russie.)*

mer et sur terre, et ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominait à son tour. Il s'était rendu médiateur entre la république et Auguste; gloire aussi flatteuse peut-être que d'y avoir fait un roi. Cet éclat et toute la fortune de Charles avaient passé au czar; il en jouissait même plus utilement que n'avait fait son rival, car il faisait servir tous ses succès à l'avantage de son pays. S'il prenait une ville, les principaux artisans allaient porter à Pétersbourg leur industrie : il transportait en Moscovie les manufactures, les arts, les sciences des provinces conquises sur la Suède : ses États s'enrichissaient par ses victoires; ce qui de tous les conquérants le rendait le plus excusable.

La Suède, au contraire, privée de presque toutes ses provinces au delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent ni crédit. Ses vieilles troupes, si redoutables, avaient péri dans les batailles ou de misère. Plus de cent mille Suédois étaient esclaves dans les vastes États du czar, et presque autant avaient été vendus aux Turcs et aux Tartares. L'espèce d'hommes [1] manquait sensiblement; mais l'espérance renaquit dès qu'on sut le roi à Stralsund.

Les impressions de respect et d'admiration pour lui étaient encore si fortes dans l'esprit de ses sujets, que la jeunesse des campagnes se présenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'eussent pas assez de mains pour les cultiver.

LIVRE HUITIÈME.

Argument. — Charles marie la princesse sa sœur au prince de Hesse. Il est assiégé dans Stralsund, et se sauve en Suède. Entreprises du baron de Görtz, son premier ministre. Projet d'une réconciliation avec le czar et d'une descente en Angleterre. Charles assiége Fréderikshall en Norvége. Il est tué. Son caractère. Görtz est décapité.

Le roi, au milieu de ces préparatifs, donna la sœur qui

1. L'espèce d'hommes manquait sensiblement. Il est difficile d'expliquer cette expression d'une manière tout à fait satisfaisante ; Voltaire veut dire *les hommes en état de porter les armes.*

lui restait, Ulrique-Éléonore, en mariage au prince Frédéric de Hesse-Cassel [1]. La reine douairière [2], grand'mère de Charles XII et de la princesse, âgée de quatre-vingts ans, fit les honneurs de cette fête, le 4 avril 1715, dans le palais de Stockholm, et mourut peu de temps après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du roi; il resta dans Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois de Danemark et de Prusse. Il déclara cependant son beau-frère généralissime de ses armées en Suède. Ce prince avait servi les états généraux dans les guerres contre la France : il était regardé comme un bon général, qualité qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de Charles XII [3].

Les mauvais succès [4] se suivaient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de juin de cette année 1715, les troupes allemandes du roi d'Angleterre et celles de Danemark investirent la forte ville de Vismar [5] : les Danois et les Saxons, réunis au nombre de trente-six mille, marchèrent en même temps vers Stralsund pour en former le siége. Les rois de Danemark et de Prusse coulèrent à fond, près de Stralsund, cinq vaisseaux suédois. Le czar était alors sur la mer Baltique avec vingt grands vaisseaux de guerre et cent cinquante de transport, sur lesquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une descente : tantôt il avançait jusqu'à la côte d'Helsinbourg [6],

1. Frédéric de Hesse-Cassel était né à Cassel en 1676, du landgrave de ce pays et de Marie-Amélie de Courlande. Il servit avec distinction dans la guerre de la succession d'Espagne, et surtout aux batailles d'Hochstedt et de Malplaquet. Il avait demandé la main d'Ulrique-Éléonore, dès 1711 ; mais Charles XII, obéissant à des pressentiments secrets, refusa jusqu'à son retour de Turquie.

2. Veuve qui jouit de son douaire, du bien assigné par le mari à sa femme, pour qu'elle en ait l'usufruit pendant son veuvage.

3. Il paraît que Charles XII ne vit pas ce mariage avec plaisir ; il connaissait, au moins en partie, les intrigues ambitieuses de sa sœur, et il aurait voulu laisser le trône de Suède à son jeune neveu, le duc de Holstein. Le jour du mariage, il était à Stralsund, plongé dans de graves pensées et disait : « Ce jour enleve la couronne de « dessus la tête de ma sœur. »

4. Succès, comme on le voit ici, n'a pas toujours nécessairement le sens d'événement heureux.

5. Wismar, au fond d'une baie, l'un des meilleurs ports de la Baltique, dans le grand-duché de Mecklenbourg-Schwérin ; cette ville, fondée en 1229, appartint à la Suède de 1648 à 1803. 10,000 hab.

6. Helsingborg est à l'endroit le plus resserré du Sund, là où finit la Baltique; c'est là où l'on s'embarque ordinairement pour aller en Danemark. 4,500 h.

tantôt il se présentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes sur les côtes, et n'attendait que le moment de cette invasion. Dans un même temps, ses troupes de terre chassaient de poste en poste les Suédois des places qu'ils possédaient encore dans la Finlande, vers le golfe de Bothnie; mais le czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie [1], et qui, après avoir coulé sous Stetin [2], tombe dans la mer Baltique, est la petite île d'Usedom [3] : cette place est très-importante par sa situation, qui commande l'Oder, à droite et à gauche; celui qui en est le maître l'est aussi de la navigation du fleuve [4]. Le roi de Prusse avait délogé les Suédois de cette île, et s'en était saisi, aussi bien que de Stetin, qu'il gardait en séquestre, *le tout*, disait-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suédois avaient repris l'île d'Usedom au mois de mai 1715. Ils y avaient deux forts : l'un était le fort de la Suine, sur la branche de l'Oder qui porte ce nom; l'autre, de plus de conséquence [5], était Pennamonder, sur l'autre cours de la rivière [6]. Le roi de Suède n'avait, pour garder ces deux forts et toute l'île, que deux cent cinquante soldats poméraniens, commandés par un vieil officier suédois,

1. La Poméranie (Pomarski, près de la mer, en slave) s'étend le long de la mer Baltique, des deux côtés de l'Oder ; occupée d'abord par les Wendes ou Vénèdes, elle forma, au XIe siècle, le royaume éphémère de Slavonie, puis devint un duché, divisé en Poméranie antérieure ou citérieure, à l'ouest de l'Oder, et Poméranie ultérieure à l'est. Les traités de 1648 donnèrent l'ultérieure à la Prusse ; et à la Suède la citérieure, plus Stettin, Dam, Golnau, Wollin et les deux rives de l'Oder. Le tout fut cédé, en 1814, au Danemark, en échange de la Norvége ; puis, en 1815, à la Prusse, qui céda aux Danois le duché de Lauenbourg. La capitale de la Poméranie suédoise était Stralsund.

2. Stettin, sur la gauche de l'Oder, dans la Poméranie citérieure, bien fortifiée, port très-commerçant, avec une industrie très-active. Jadis ville hanséatique, maintenant capitale de cette province prussienne, elle fut prise par les Français en 1806, et rendue seulement en 1813. 43,000 hab.

3. L'Oder tombe dans la grande masse d'eau douce, appelée Haff (Kleine-Haff, à l'O.; Gross-Haff, à l'E.); entre le Haff et la mer se trouvent les deux îles d'Usedom, à l'O., et de Wollin, à l'E. ; les trois embouchures de l'Oder sont : la Peene, à l'O., la Swine, au centre, la Dievenow, à l'E.

4. L'île d'Usedom a 290 kil. carrés et 12,000 hab., et pour villes Swienemunde et Usedom.

5. De plus de conséquence. Si *conséquent* n'est pas français dans le sens de considérable, *de conséquence* est très-bien employé, comme ici, comme plus loin, *cette île était d'une conséquence extrême*.

6. Sur l'autre cours, c'est-à-dire sur l'autre embouchure, la Peene.

nommé Kuse-Slerp, dont le nom mérite d'être conservé.

Le roi de Prusse envoie, le 4 auguste (août), quinze cents hommes de pied et huit cents dragons pour débarquer dans l'île : ils arrivent et mettent pied à terre, sans opposition, du côté du fort de la Suine. Le commandant suédois leur abandonna ce fort comme le moins important ; et, ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il se retira dans le château de Pennamonder avec sa petite troupe, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il fallut donc l'assiéger dans les formes. On embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin ; on renforce les troupes prussiennes de mille fantassins et de quatre cents cavaliers. Le 18 auguste (août), on ouvre la tranchée en deux endroits, et la place est vivement battue par le canon et par les mortiers [1]. Pendant le siége, un soldat suédois, chargé en secret d'une lettre de Charles XII, trouva le moyen d'aborder dans l'île, et de s'introduire dans Pennamonder : il rendit [2] la lettre au commandant ; elle était conçue en ces termes : « Ne faites aucun feu [3] que » quand les ennemis seront au bord du fossé ; défendez-» vous jusqu'à la dernière goutte de votre sang : je vous » recommande à votre bonne fortune. CHARLES. »

Slerp, ayant lu ce billet, résolut d'obéir et de mourir, comme il lui était ordonné, pour le service de son maître. Le 22, au point du jour, les ennemis donnèrent l'assaut : les assiégés, n'ayant tiré que quand ils virent les assiégeants au bord du fossé, en tuèrent un grand nombre : mais le fossé était comblé, la brèche large, le nombre des assiégeants trop supérieur. On entra dans le château par deux endroits à la fois. Le commandant ne songea alors qu'à vendre chèrement sa vie, et à obéir à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient ; il retranche près d'un bastion [4] sa petite troupe, qui a l'au-

1. LES MORTIERS. Ce sont des bouches à feu, faites à peu près comme des mortiers à piler, et dont on se sert pour lancer des bombes.

2. C'est l'expression latine *reddere*, dans le sens de remettre.

3. C'est-à-dire, *ne tirez pas*.

4. BASTION. Ouvrage de fortification qui fait partie de l'enceinte du corps d'une place : il présente en saillie deux flancs et deux faces, et tient des deux côtés à la courtine ou mur qui joint deux bastions. (Académie.)

dace et la fidélité de le suivre ; il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui, étonnés de ce qu'il ne demande point quartier[1]. Il se bat pendant une heure entière ; et, après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est tué enfin avec son lieutenant et son major. Alors cent soldats, qui restaient avec un seul officier, demandèrent la vie, et furent faits prisonniers : on trouva dans la poche du commandant la lettre de son maître, qui fut portée au roi de Prusse.

Pendant que Charles perdait l'île d'Usedom, et les îles voisines, qui furent bientôt prises ; que Vismar était prêt de[2] se rendre ; qu'il n'avait plus de flotte ; que la Suède était menacée, il était dans la ville de Stralsund ; et cette place était déjà assiégée par trente-six mille hommes.

Stralsund[3], ville devenue fameuse en Europe par le siége qu'y soutint le roi de Suède, est la plus forte place de la Poméranie. Elle est bâtie entre la mer Baltique et le lac de Franken, sur le détroit de Gella[4] : on n'y peut arriver de terre que sur une chaussée étroite, défendue par une citadelle et par des retranchements qu'on croyait inaccessibles. Elle avait une garnison de près de neuf mille hommes, et de plus le roi de Suède lui-même. Les rois de Danemark et de Prusse entreprirent ce siége avec une armée de trente-six mille hommes, composée de Prussiens, de Danois et de Saxons.

L'honneur d'assiéger Charles XII était un motif si pressant, qu'on passa par-dessus tous les obstacles, et qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19 au 20 octobre de cette année 1715. Le roi de Suède, dans le commencement du siége, disait qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, et munie d'une garnison suffisante, pouvait être prise. Ce n'est pas que, dans le cours de ses conquê-

1. Demander quartier. — Voir la note 1 de la page 50.
2. Prêt de, près de.
3. Stralsund, bon port de la Poméranie, fondée en 1230 ; elle fut longtemps l'une des plus fortes places de l'Europe ; l'île de Rugen, le canal qui la sépare de cette île, les lacs et les marais qui l'entourent servent à sa défense. Walstein ne put s'en emparer, en 1628 ; cependant elle a été prise plusieurs fois ; Brune la fit démanteler en 1807 ; les fortifications ont été rétablies depuis ; 20,000 hab.
4. Ce détroit, près de Stralsund, n'a que 2 kil. de largeur.

tes passées, il n'eût pris plusieurs places, mais presque jamais par un siége régulier; la terreur de ses armes avait alors tout emporté : d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même, et n'estimait pas assez ses ennemis. Les assiégeants pressèrent leurs ouvrages avec une activité et des efforts qui furent secondés par un hasard très-singulier.

On sait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux [1]. Le retranchement qui couvrait la ville, et qui était appuyé du côté de l'occident à un marais impraticable, et du côté de l'orient à la mer, semblait hors de toute insulte. Personne n'avait fait attention que, lorsque les vents d'occident soufflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'orient, et ne leur laissaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable [2]. Un soldat, s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire sa fortune : il déserta et alla au quartier du comte Wackerbarth, général des troupes saxonnes, donner avis qu'on pouvait passer la mer à gué [3], et pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc, à minuit, le vent d'occident soufflant encore, le lieutenant-colonnel Koppen entra dans l'eau, suivi de dix-huit cents hommes : deux mille s'avançaient en même temps sur la chaussée qui conduisait à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tirait, et les Prussiens et les Danois donnaient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir si témérairement en apparence sur la chaussée; mais tout à coup Koppen, avec ses dix-huit cents hommes, entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois, entourés et surpris, ne pu-

1. Les marées sont à peu près nulles dans cette mer intérieure, comme dans la Méditerranée ; aussi la Baltique gela entre la Suède et le Danemark en 1623 et 1670.

2. Les agitations de la mer sont parfois si considérables en cet endroit qu'il ne faut que quelques heures pour renverser les digues les plus solides.

3. Il y a ici une ellipse ; c'est pour passer à gué la partie de la mer qui baignait cette muraille.

rent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeants les y poursuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers et quatre soldats saxons étaient déjà sur le pont-levis [1], mais on eut le temps de le lever : ils furent pris, et la ville fut sauvée pour cette fois.

On [2] trouva dans ces retranchements vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralsund. Le siége fut poussé avec l'opiniâtreté et la confiance que devait donner ce premier succès. On canonna et on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund, dans la mer Baltique, est l'île de Rugen [3], qui sert de rempart à cette place, et où la garnison et les bourgeois auraient pu se retirer, s'ils avaient eu des barques pour les transporter. Cette île était d'une conséquence extrême pour Charles : il voyait bien que, si les ennemis en étaient les maîtres, il se trouverait assiégé par terre et par mer; et que, selon toutes les apparences, il serait réduit, ou à s'ensevelir sous les ruines de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis qu'il avait si longtemps méprisés, et auxquels il avait imposé des lois si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante ; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis faisaient, depuis trois mois, toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans cette île, dont l'abord est très-difficile [4] ; enfin, ayant fait construire des barques, le prince d'Anhalt [5], à l'aide d'un temps favorable,

1. Sorte de petit pont qui se lève et qui s'abaisse sur un fossé.

2. Voltaire emploie bien souvent le pronom indéfini *on ;* il faut éviter qu'il y ait obscurité, amphibologie, comme ici.

3. L'île de Rugen, séparée de la côte par un canal étroit, est longue de 45 kil., du S. au N., et sa plus grande largeur de l'E. à l'O. est de 35 à 40 kil. ; elle a 935 kil. carrés et 34,000 hab. C'est le berceau des Rugiens et le siége principal du culte germanique d'Herta ; possédée par les Danois au XII[e] siècle, par les ducs de Poméranie au XIV[e], elle fut donnée à la Suède en 1648 ; prise par les Français en 1807, elle appartient à la Prusse depuis 1814.

4. Les côtes de Rugen sont très-découpées, mais elle n'a pas de bons ports ; ses golfes étroits sont remplis de bas-fonds et de bancs de sable qui changent souvent de place.

5. La maison d'Anhalt est très-ancienne et a donné beaucoup de personnages illustres, entre autres l'impératrice de Russie, Catherine II ; — Léopold, prince d'Anhalt-Dessau (1676-

débarqua dans Rugen, le 15 novembre, avec douze mille hommes. Le roi, présent partout, était dans cette île; il avait joint ses deux mille soldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avait abordé; il se met à leur tête, et marche au milieu de la nuit dans un silence profond. Le prince d'Anhalt avait déjà retranché ses troupes, par une précaution qui semblait inutile. Les officiers qui commandaient sous lui ne s'attendaient[1] pas d'être attaqués la nuit même, et croyaient Charles XII à Stralsund; mais le prince d'Anhalt, qui savait de quoi Charles était capable, avait fait creuser un fossé profond, bordé de chevaux de frise[2], et prenait toutes ses sûretés, comme s'il eût eu une armée supérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin, Charles arrive aux ennemis sans faire le moindre bruit. Ses soldats se disaient les uns aux autres : *Arrachez les chevaux de frise.* Ces paroles furent entendues des sentinelles: l'alarme est donnée aussitôt dans le camp; les ennemis se mettent sous les armes. Le roi, ayant ôté les chevaux de frise, vit devant lui un large fossé : « Ah! dit-il, est-il possible? je ne m'y attendais » pas. » Cette surprise ne le découragea point : il ne savait pas combien de troupes étaient débarquées : ses ennemis ignoraient, de leur côté, à quel petit nombre ils avaient affaire. L'obscurité de la nuit semblait favorable à Charles : il prend son parti sur-le-champ : il se jette dans le fossé, accompagné des plus hardis, et suivi en un instant de tout le reste; les chevaux de frise arrachés, la terre éboulée, les troncs et les branches d'arbre qu'on put trouver, les soldats tués par les coups de mousquet tirés au hasard, servirent de fascines[3]. Le roi, les généraux qu'il avait avec lui, les officiers et les soldats les plus intrépides, montent

1747), avait pris une part importante à la guerre de la succession d'Espagne; il a créé la célèbre infanterie prussienne, qu'il conduisit quarante ans ; nommé feld-maréchal de Prusse, il était connu sous le nom de *vieux Dessau.*

1. S'ATTENDRE est ordinairement suivi de la préposition *à :* il faut s'attendre à exciter l'envie quand on a du succès. (Académie.) Mais l'on trouve dans Racine : « Mes transports aujourd'hui s'attendaient d'éclater. » *(Britannicus,* acte III, scène I.)

2. CHEVAUX DE FRISE. — Voir la note 2 de la page 40.

3. FASCINES. Voir note 1, p. 40.

sur l'épaule les uns des autres, comme à un assaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuosité suédoise mit d'abord le désordre parmi les Danois et les Prussiens; mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repoussés après un quart d'heure de combat, et repassèrent le fossé. Le prince d'Anhalt les poursuivit alors dans la plaine; il ne savait pas que dans ce moment c'était Charles XII lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia sa troupe en plein champ, et le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part et d'autre. Grothusen, le favori du roi, et le genéral Dahldorf, tombèrent morts auprès de lui. Charles, en combattant, passa sur le corps de ce dernier, qui respirait encore. During, qui l'avait seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée, un lieutenant danois, dont je n'ai jamais pu savoir le nom, reconnut Charles, et, lui saisissant d'une main son épée, et de l'autre le tirant avec force par les cheveux : « Rendez-vous, sire, lui dit-il, ou » je vous tue. » Charles avait à sa ceinture un pistolet : il le tira de la main gauche sur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi Charles, qu'avait prononcé ce Danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré. Il reçut un coup de fusil au-dessous de la mamelle gauche : le coup[1], qu'il appelait une contusion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied, et prêt d'être[2] tué ou pris. Le comte Poniatowski combattait dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avait sauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui sauver encore dans ce combat de Rugen, et le remit à cheval.

Les Suédois se retirèrent vers un endroit de l'île nommé Alteferre, où il y avait un fort dont ils étaient encore maîtres. De là le roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient si bien secondé dans cette entreprise : elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment

1. Le coup, c'est-à-dire *la contusion, la blessure faite par le coup.*

2. Prêt d'être. — Voir la note 2 de la page 43 et la note 3 de la page 87.

français, composé des débris de la bataille d'Hochstett, qui avait passé au service du roi Auguste, et de là à celui du roi de Suède : la plupart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'Anhalt, qui fut leur quatrième maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant était alors ce même comte de Villelongue, qui avait si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de Charles XII. Il fut pris avec sa troupe, et ne fut ensuite que très-mal récompensé de tant de services, de fatigues et de malheurs.

Le roi, après tous ces prodiges de valeur qui ne servaient qu'à affaiblir ses forces, renfermé dans Stralsund et prêt[1] d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vu à Bender. Il ne s'étonnait de rien : le jour il faisait faire des coupures[2] et des retranchements derrière les murailles; la nuit il faisait des sorties sur l'ennemi : cependant Stralsund était battu en brèche; les bombes pleuvaient sur les maisons; la moitié de la ville était en cendre[3] : les bourgeois, loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la sobriété et le courage les étonnaient, étaient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnaient dans les sorties; ils étaient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces; le cabinet, où le roi dictait, étant pratiqué[4] en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement, et, par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. « Qu'y a-t-il donc? lui

1. Voir la page précédente.

2. En termes de guerre ce sont des retranchements, fossés, palissades, etc., qui se font dans un ouvrage derrière une brèche.

3. La moitié de la ville était en cendre. Tantôt Voltaire met le singulier, *cendre,* comme ici ; tantôt il met le pluriel : il est facile d'expliquer ces deux manières d'écrire ; la moitié de la ville n'était plus *que de la cendre,* ou était réduite *en cendres.*

4. En termes d'architecture, pratiquer, c'est trouver adroitement certaines petites commodités dans un bâtiment, en ménageant la place. (Académie.)

» dit le roi d'un air tranquille ; pourquoi n'écrivez-vous » pas? » Celui-ci ne put répondre que ces mots : « Eh! » sire, la bombe! — Eh bien! reprit le roi, qu'a de com» mun la bombe avec la lettre que je vous dicte? Conti» nuez. »

Il y avait alors dans Stralsund un ambassadeur de France enfermé avec le roi de Suède : c'était un Colbert, comte de Croissi [1], lieutenant-général des armées de France, frère du marquis de Torci, célèbre ministre d'État [2], et parent de ce fameux Colbert dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée ou en ambassade auprès de Charles XII, c'était presque la même chose. Le roi entretenait Croissi des heures entières dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon et les bombes tuaient du monde à côté et derrière eux, sans que le roi s'aperçût du danger, ni que l'ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce ministre fit ce qu'il put avant le siége pour ménager un accommodement entre les rois de Suède et de Prusse ; mais celui-ci demandait trop, et Charles XII ne voulait rien céder. Le comte de Croissi n'eut donc, dans son ambassade, d'autre satisfaction que celle de jouir de la familiarité de cet homme singulier. Il couchait souvent auprès de lui sur le même manteau : il avait, en partageant ses dangers et ses fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. Charles encourageait cette hardiesse dans ceux qu'il aimait. Il disait quelquefois au comte de Croissi : *Veni, maledicamus de rege:* « Allons, disons un peu de » mal de Charles XII. » C'est ce que cet ambassadeur m'a raconté.

Croissi resta jusqu'au 13 novembre dans la ville; et enfin, ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du roi de Suède, qu'il laissa

1. Colbert, comte de Croissy. — Voir note 2, p. 260.

2. Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torci (1665-1746), neveu du grand Colbert, ambassadeur, ministre des affaires étrangères sous Louis XIV, a fait partie du conseil de Régence au commencement du règne de Louis XV; il a laissé des mémoires intéressants.

au milieu des ruines de Stralsund, avec une garnison dépérie [1] des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne [2]. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, et en furent deux fois chassés. Le roi y combattit toujours parmi les grenadiers: enfin le nombre prévalut; les assiégeants en demeurèrent les maîtres. Charles resta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta le 19, jusqu'à minuit, sur un petit ravelin [3] tout ruiné par les bombes et par le canon: le jour d'après, les officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une place qu'il n'était plus question de défendre; mais la retraite était devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique était couverte de vaisseaux moscovites et danois. On n'avait dans le port de Stralsund qu'une petite barque à voiles et à rames. Tant de périls, qui rendaient cette retraite glorieuse, y déterminèrent Charles. Il s'embarqua, la nuit du 20 décembre 1715, avec dix personnes seulement. Il fallut casser la glace dont la mer était couverte dans le port: ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux avaient des ordres précis [4] de ne point laisser sortir Charles de Stralsund, et de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étaient sous le vent [5], et ne purent l'aborder. Il courut un danger encore plus grand en passant à la vue [6] de l'île de Rugen, près d'un endroit nommé la *Barbette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Il tirèrent sur le roi. Les matelots faisaient force de voiles et de rames pour s'éloigner; un coup de canon tua deux hommes à côté de Charles; un autre fracassa le mât de la barque. Au milieu de ces dan-

1. Ce mot est rarement employé; l'on dit plus habituellement *diminuée*.

2. En termes de fortification, c'est un ouvrage avancé hors du corps de la place, et qui consiste en une courtine et deux demi-bastions.

3. « Ouvrage de fortification extérieure, composé de deux faces qui font un angle saillant, et qui sert ordinairement à couvrir une courtine, un pont, etc. » *(Dict. de l'Académie.)*

4. On dirait plus ordinairement : *avaient l'ordre précis de* ou *des ordres précis pour*...

5. Ils étaient sous le vent, c'est-à-dire que le vent, soufflant du côté où se trouvait la barque de Charles XII, les éloignait et les empêchait de l'aborder.

6. A LA VUE. On dit plus habituellement *en vue de*, ou même *à vue de*.

gers, le roi arriva vers deux de ses vaisseaux qui croisaient [1] dans la mer Baltique : dès le lendemain Stralsund se rendit; la garnison fut faite prisonnière de guerre, et Charles aborda à Ystad en Scanie [2], et de là se rendit à Carlscrona, dans un état bien autre que quand il en partit, quinze ans auparavant, sur un vaisseau de cent vingt canons, pour aller donner des lois au Nord [3].

Si près de sa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue absence; mais son dessein était de n'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait se résoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient, et qu'il était forcé d'opprimer [4] pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa sœur : il lui donna rendez-vous sur le bord du lac Veter [5] en Ostrogothie; il s'y rendit en poste, suivi d'un seul domestique, et s'en retourna après avoir resté un jour avec elle.

De Carlscrona [6], où il séjourna l'hiver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans son royaume. Il croyait que tous ses sujets n'étaient nés que pour le suivre à la guerre, et il les avait accoutumés à le croire aussi. On enrôlait des jeunes gens de quinze ans : il ne resta dans plusieurs villages que des vieillards, des enfants et des femmes; on voyait même, en beaucoup d'endroits, les femmes seules labourer la terre.

Il était encore plus difficile d'avoir une flotte. Pour y suppléer, on donna des commissions à des armateurs [7], qui, moyennant des priviléges excessifs et ruineux pour le pays,

1. Croiser, c'est naviguer dans une mer, le long d'une côte, en tous sens, de manière à en surveiller tous les mouvements, et pour empêcher surtout les navires de sortir des ports ou d'y entrer.

2. Geyer dit que Charles XII aborda à Trelleborg, près d'Ystad, petit port de Scanie, sur la Baltique, qui entretient de fréquentes relations avec Stralsund.

3. Quelque temps après, dit Voltaire *(Hist. de Russie)*, Düker s'étant présenté devant Charles XII, ce prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ses ennemis : « J'aimais trop votre « gloire, lui répondit Düker, pour vous « faire l'affront de tenir dans une ville « d'où Votre Majesté était sortie. »

4. Opprimer a le sens du latin *opprimere,* accabler.

5. Le lac Wetter, l'un des plus grands de la Suède, a 190 kil. carrés de superficie, et 140 mètres de profondeur ; il paraît que l'entrevue n'eut lieu que l'année suivante, à Wadstena, à l'est du lac Wetter.

6. Carelscroon ou Carlscrona. — Voir la note 2 de la page 39.

7. Armateur. Celui qui arme, qui équipe à ses frais un ou plusieurs bâtiments pour les envoyer en course ou pour commercer.

équipèrent quelques vaisseaux : ces efforts étaient les dernières ressources de la Suède. Pour subvenir à tant de frais, il fallut prendre la substance des peuples. Il n'y eut point d'extorsion que l'on n'inventât sous le nom de taxe et d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, et on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les magasins du roi ; on acheta pour son compte tout le fer qui était dans le royaume, que le gouvernement paya en billets, et qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la soie, qui avaient des perruques et des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple, accablé de tant d'exactions, se fût révolté sous un autre roi ; mais le paysan le plus malheureux de la Suède savait que son maître menait une vie encore plus dure et plus frugale que lui : ainsi tout se soumettait sans murmure à des rigueurs que le roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les misères particulières. On s'attendait à tout moment à voir les Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglais même, descendre en Suède : cette crainte était si bien fondée et si forte, que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux les enfouissaient dans la terre.

En effet, une flotte anglaise avait déjà paru dans la mer Baltique, sans qu'on sût quels étaient ses ordres [1] ; et le roi de Danemark avait la parole du czar que les Moscovites, joints aux Danois, fondraient en Suède [2] au printemps de 1716.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de Charles XII, quand, au lieu de défendre son pays menacé par tant de princes, il passa en Norvége au mois de mars 1716, avec vingt mille hommes.

Depuis Annibal [3], on n'avait point encore vu de général qui, ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs

1. C'est-à-dire *les ordres qu'elle avait reçus.*

2. En Suède. — On dit plus ordinairement *fondre sur.*

3. Le souvenir d'Annibal n'est pas heureux ; car il n'y a véritablement aucun rapport à établir entre Annibal et Charles XII.

États. Le prince de Hesse, son beau-frère, l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norvége que par des défilés assez dangereux; et, quand on les a passés, on rencontre de distance en distance des flaques d'eau [1] que la mer y forme entre des rochers; il fallait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois aurait pu arrêter l'armée suédoise; mais on n'avait pas prévu cette invasion subite. L'Europe fut encore plus étonnée que le czar demeurât tranquille au milieu de ces événements, et ne fît pas une descente en Suède, comme il en était convenu avec ses alliés.

La raison de cette inaction était un dessein des plus grands, mais en même temps des plus difficiles à exécuter qu'ait jamais formés l'imagination humaine.

Le baron Henri de Gôrtz [2], né en Franconie, et baron immédiat de l'Empire [3], ayant rendu des services importants au roi de Suède pendant le séjour de ce monarque à Bender, était depuis devenu son favori et son premier ministre.

Jamais homme ne fut si souple et si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgrâces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches; nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait; il prodiguait les dons, les promesses, les serments, la vérité et le mensonge [4].

1. Ces flaques d'eau ou golfes très-allongés et très-étroits (fiords), sont très-nombreux sur toutes les côtes de la Norvége ; aussi plusieurs pensent que l'étymologie du nom de ce pays est Nor-Rije, royaume des golfes.

2. Henri de Görtz n'était encore que ministre du duc de Holstein ; Charles avait commencé à le connaître, lorsqu'il était auprès de lui, en Saxe, à son quartier-général ; en Turquie, Fabrice, ministre du Holstein, avait souvent parlé de lui au roi, qui en avait dès lors conçu la plus haute opinion.

3. Baron immédiat. Celui qui relevait directement de l'empereur, sans reconnaître aucun seigneur intermédiaire.

4. Dans son *Histoire de Russie,* Voltaire explique comment il a été si bien informé, et nous fait comprendre les raisons de cette importance exagérée qu'il a donnée aux projets de Görtz : » Celui qui écrit cette histoire est très-» instruit de ce qu'il avance, puisque » Görtz lui proposa de l'accompagner » dans ses voyages, et que, tout jeune » qu'il était alors, il fut un des pre-» miers témoins d'une grande partie de » ses intrigues. » Cependant, s'il a contribué à populariser les plans chimériques de Görtz, il a rencontré des contradicteurs : « Voltaire a complétement » ignoré, dit Lémontey (*Hist. de la Ré-» gence),* toute cette politique du Nord... » Si on en excepte l'écorce de quelques » faits matériels et publics, ce qu'il en

Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande, essayer lui-même les ressorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, et il en avait conçu l'idée. Ce que son maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet : aussi prit-il sur Charles XII un ascendant qu'aucun ministre n'avait eu avant lui.

Ce roi, qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au comte Piper, recevait alors des leçons du baron de Görtz : d'autant plus soumis à ce ministre que le malheur le mettait dans la nécessité d'écouter des conseils, et que Görtz ne lui en donnait que de conformes à son courage. Il remarqua que, de tant de princes réunis contre la Suède, Georges électeur de Hanovre, roi d'Angleterre, était celui contre lequel Charles était le plus piqué, parce que c'était le seul que Charles n'eût point offensé; que Georges était entré dans la querelle sous prétexte de l'apaiser, et uniquement pour garder Brême et Verden, auxquels il semblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Danemark, à qui ils n'appartenaient pas.

Il entrevit aussi de bonne heure que le czar était secrètement mécontent des alliés, qui tous l'avaient empêché d'avoir un établissement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, devenu trop dangereux, n'aspirait qu'à mettre le pied [1]. Vismar, la seule ville qui restât encore aux Suédois sur les côtes d'Allemagne, venait enfin de se rendre aux Prussiens et aux Danois, le 14 février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas souffrir seulement que les troupes moscovites, qui étaient dans le Mecklenbourg, parussent à ce siége. De pareilles défiances, réitérées depuis deux ans, avaient aliéné l'esprit du czar, et avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'États alliés conquis par une seule puissance; il y en a bien peu d'un grand empire conquis par

« dit est une erreur continuelle. » Cette assertion est, à son tour, exagérée; seulement Voltaire a donné trop de consistance et d'importance à des intrigues, à des projets chimériques qui ne devaient pas aboutir.

1. Voltaire explique plus loin comment le tzar cherchait à s'établir soit dans le Mecklenbourg, soit dans le Holstein. Voir aux pages 284 et 285, pour le Mecklenbourg, et un peu plus loin pour le Holstein, page 295.

plusieurs alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs divisions le relèvent bientôt.

Dès l'année 1714, le czar eût pu faire une descente en Suède. Mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemark et de Prusse, alliés justement jaloux, soit qu'il ne crût pas encore ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foyers cette même nation dont les seuls paysans avaient vaincu l'élite des troupes danoises, il recula toujours dans cette entreprise.

Ce qui l'avait arrêté encore était le besoin d'argent. Le czar était un des plus puissants monarques du monde, mais un des moins riches : ses revenus ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres [1]. Il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en était encore incertain, et le travail ruineux. Il établissait un grand commerce, mais les commencements ne lui apportaient que des espérances : ses provinces nouvellement conquises augmentaient sa puissance et sa gloire, sans accroître encore ses revenus. Il fallait du temps pour fermer les plaies de la Livonie, pays abondant, mais désolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu et par la contagion, vide d'habitants, et qui était alors à charge à son vainqueur. Les flottes qu'il entretenait, les nouvelles entreprises qu'il faisait tous les jours, épuisaient ses finances. Il avait été réduit à la mauvaise ressource de hausser [2] les monnaies, remède qui ne guérit jamais les maux d'un État, et qui est surtout préjudiciable à un pays qui reçoit des étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondements sur lesquels Gôrtz bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au roi de Suède d'acheter la paix de l'empereur moscovite à quelque prix que ce pût être, lui faisant envisager le czar irrité

1. D'ailleurs ses finances n'étaient point alors administrées aussi fidèlement qu'elles devaient l'être, et tous ses nouveaux établissements exigeaient des dépenses auxquelles il avait peine à suffire. *(Histoire de Russie.)*

2. Hausser les monnaies, c'est-à-dire donner une plus grande valeur nominale à la même quantité de métal monnayé. — Voltaire ici, comme en plusieurs endroits, fait allusion aux fautes que l'on commençait à reprocher au gouvernement.

contre les rois de Pologne et d'Angleterre, et lui donnant à entendre que Pierre Alexiowitz et Charles XII réunis pourraient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le czar, sans céder une grande partie des provinces qui sont à l'orient et au nord de la mer Baltique; mais il lui fit considérer [1] qu'en cédant ces provinces, que le czar possédait déjà et qu'on ne pouvait reprendre, le roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois Stanislas sur le trône de Pologne, de replacer le fils de Jacques II sur celui d'Angleterre, et de rétablir le duc de Holstein dans ses États.

Charles, flatté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche [2] à son ministre. Görtz partit de Suède, muni d'un plein pouvoir [3] qui l'autorisait à tout sans restriction, et le rendait plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord sonder la cour de Moscou par le moyen d'un Écossais, nommé Areskins, premier médecin du czar, dévoué au parti du prétendant [4], ainsi que l'étaient presque tous les Écossais qui ne subsistaient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce médecin fit valoir au prince Menzikoff l'importance et la grandeur du projet avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéressé. Le prince Menzikoff goûta ses ouvertures; le czar les approuva. Au lieu de descendre en Suède, comme il en était convenu avec les alliés, il fit hiverner ses troupes dans le Mecklenbourg, et il y vint lui-même sous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le duc de Mecklenbourg et la noblesse de ce pays, mais poursuivant en effet son des-

1. Charles XII est un peu éloigné du pronom *lui*, qui tient sa place.

2. C'est donner plein pouvoir à quelqu'un, l'autoriser à faire tout ce qu'il lui plaira.

3. On dit plus ordinairement au pluriel *muni de pleins pouvoirs*. Il y a d'ailleurs redondance, pléonasme dans cette phrase : muni d'un *plein pouvoir* qui l'autorisait *à tout* sans *restriction*, et le rendait *plénipotentiaire*...

4. Le tzar désavoua formellement les assertions des agents suédois, qu'il qualifie d'*infâmes insinuations, d'artifices imaginés pour diviser les alliés du Nord*, et il annonce que son médecin Areskin engage sa tête contre l'imposture des ministres suédois. Cependant Saint-Simon dit formellement que ce médecin (il l'appelle Erskin) écrivit au comte de Marr, son cousin, pour lui communiquer toutes les bonnes intentions de Pierre à l'égard du prétendant.

sein favori d'avoir une principauté en Allemagne, et comptant engager le duc de Mecklenbourg à lui vendre sa souveraineté [1].

Les alliés furent irrités de cette démarche : ils ne voulaient pas d'un voisin si terrible, qui, ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire empereur, et en opprimer les souverains [2]. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du baron de Görtz s'avançait vers le succès. Il négociait cependant avec tous les princes confédérés pour mieux cacher ses intrigues secrètes. Le czar les amusait tous aussi par des espérances. Charles XII, cependant, était en Norvége avec son beau-frère, le prince de Hesse, à la tête de vingt mille hommes ; la province n'était gardée que par onze mille Danois, divisés en plusieurs corps, que le roi et le prince de Hesse passèrent au fil de l'épée [3].

Charles s'avança jusqu'à Christiania [4], capitale de ce royaume : la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du monde ; mais jamais le roi ne prit assez de précautions pour faire subsister ses troupes. Une armée et une flotte danoise approchaient pour défendre la Norvége. Charles, qui manquait de vivres, se retira en Suède, attendant l'issue des vastes entreprises de son ministre.

Cet ouvrage demandait un profond secret et des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. Görtz fit chercher jusque dans les mers de l'Asie un secours qui, tout odieux qu'il paraissait, n'en eût pas été moins

1. Pierre mariait alors Catherine Iwanowna, fille de son frère Iwan, avec le duc de Mecklenbourg, Charles-Léopold. Il fut indigné que ses alliés laissassent aux Danois, Wismar, qui devait appartenir à ce prince, et, après la capitulation de la ville, il fit la garnison prisonnière de guerre. De plus, il soutenait le duc contre la noblesse du pays, et le roi d'Angleterre protégeait la noblesse.

2. Les souverains de l'Allemagne étaient les princes, électeurs, ducs et autres, qui se partageaient les différentes parties de l'Empire, sous la suzeraineté, presque nominale, de l'empereur.

3. Charles avait d'abord formé le projet de traverser la Baltique sur la glace comme jadis Charles-Gustave, pour aller surprendre Copenhague ; un dégel imprévu le détourna vers la Norvége, en mars 1716 ; mais il ne put prendre ni Frédérikstad, ni Frédérikshall, et il rentra après avoir perdu 4,000 hommes.

4. Christiania, ville située au fond de la baie du même nom, bâtie en 1624 par Christian IV, roi de Danemark ; 21,000 hab.

utile pour une descente en Écosse, et qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes et des vaisseaux.

Il y avait longtemps que des pirates de toutes nations, et particulièrement des Anglais, ayant fait entre eux une association, infestaient les mers de l'Europe et de l'Amérique [1]. Poursuivis partout sans quartier, ils venaient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande île à l'orient de l'Afrique. C'étaient des hommes désespérés [2], presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la justice pour être héroïques. Ils cherchaient un prince qui voulût les recevoir sous sa protection; mais les lois des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils surent que Charles XII était retourné en Suède, ils espérèrent que ce prince, passionné pour la guerre, obligé de la faire, et manquant de flotte et de soldats, leur ferait une bonne composition [3]; ils lui envoyèrent un député qui vint en Europe sur un vaisseau hollandais [4], et qui alla proposer au baron de Görtz de les recevoir dans le port de Gottembourg [5], où ils offraient de

1. C'étaient les flibustiers (voir la note 5 de la page 150). Voltaire, qui a raconté quelques-uns de leurs exploits (*Essai sur les mœurs*, ch. CLII), dit de ces hommes : « Si ces aventuriers » avaient pu se réunir sous un chef, ils » auraient fondé une puissance considérable en Amérique... Il ne reste de » ces héros du brigandage que leur nom » et le souvenir de leur valeur et de » leurs cruautés. »

2. C'est-à-dire des hommes qui, ayant perdu tout espoir de réhabilitation et incorrigibles, se battaient avec le courage *du désespoir*. Voir plus haut, à la page 19, *des peuples désespérés*.

3. C'est-à-dire leur accorderait de bonnes conditions.

4. La Motraye dit que deux députés des pirates de Madagascar vinrent offrir à Görtz le secours de leurs vaisseaux et de leurs richesses, si le roi voulait leur accorder une protection que l'Angleterre leur avait refusée. Il ajoute que Görtz obtint pour eux cette protection avec un établissement à Gottenbourg. Mais Lémontey prétend, sur des preuves qui paraissent authentiques, qu'il y avait dans cette affaire une honteuse spéculation mercantile, étrangère à toute vue politique et militaire, ignorée du roi et protégée dans l'ombre par Görtz. Quatre Suédois, dont le principal était Klinkostrom, ancien agent de la compagnie des Indes, avaient imaginé d'armer des flibustiers en Europe, pour aller rançonner le commerce dans les mers des Indes, et enlever aux Danois l'île de Saint-Thomas dans les Antilles. Klinkostrom avait appelé en France Morgan et quelques centaines de ses bandits, et il voulait les faire passer en Espagne, à Cadix, où ils pourraient organiser leur expédition. La chute de Görtz fit crouler cette infâme entreprise, qui ne fut connue ni de Charles, ni d'Albéroni, et qui n'avait pas rapport aux affaires du Prétendant. Les mouvements des flibustiers avaient cependant donné quelque ombrage au gouvernement du Régent, qui publia, le 5 septembre 1718, une ordonnance, accordant l'amnistie aux forbans français, *qui seraient catholiques, ou en disposition de le devenir*.

5. Gothembourg ou Gotheborg, port de Suède, sur le Cattégat, à l'embouchure de la Gotha, est une ville fondée par le duc de Gothland, depuis Charles IX,

se rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le baron fit agréer au roi la proposition ; on envoya même l'année suivante deux gentilshommes suédois, l'un nommé Cronstrom, et l'autre Mendal, pour consommer la négociation avec ces corsaires de Madagascar.

On trouva depuis un secours plus noble et plus important dans le cardinal Albéroni [1], puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez longtemps pour sa gloire, et trop peu pour la grandeur de cet État. Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de Jacques II sur le trône d'Angleterre. Cependant, comme il ne venait que de mettre le pied dans le ministère, et qu'il avait l'Espagne à rétablir avant que de [2] songer à bouleverser d'autres royaumes, il semblait qu'il ne pouvait de plusieurs années mettre la main à cette grande machine ; mais, en moins de deux ans, on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne [3], et tenter en même temps d'ôter la régence de France au duc d'Orléans [4], et la couronne de la Grande-Bretagne au roi George : tant un seul homme est dangereux, quand il est absolu [5] dans un puissant État, et qu'il a de la grandeur et du courage dans l'esprit !

Görtz, ayant ainsi dispersé à la cour de Moscovie et à celle d'Espagne les premières étincelles de l'embrasement

en 1607 ; détruite, en 1611, par les Danois, elle fut rebâtie par Gustave-Adolphe ; son commerce est florissant : 24,000 hab.

1. Jules Albéroni, né près de Parme, en 1664, fils d'un jardinier, petit abbé, fut protégé par le duc de Vendôme, qui le conduisit en Espagne, et commença sa fortune à la cour de Philippe V. Tout puissant auprès de la reine Elisabeth-Farnèse, il devint premier ministre en 1715, puis cardinal, voulut replacer l'Espagne au rang des grandes puissances, étonna l'Europe par des projets et des entreprises qui ont donné lieu à des jugements bien contradictoires, fut disgracié en 1719, et mourut en 1752.

2. Au XVII[e] siècle, les bons écrivains, les grammairiens, comme Vaugelas, l'Académie, préféraient *avant que de* à *avant de*, comme plus conforme à l'étymologie, *antequam ;* plus tard *avant de* a été préféré, et des grammairiens modernes, justement estimés, ont même écrit qu'on désapprouverait avec raison l'écrivain qui se servirait actuellement de l'expression *avant que de.* Il y a quelque exagération dans cette opinion.

3. Les Turcs, alors dirigés par le grand-vizir Ali-Coumourgi (voir la page 215), n'avaient pas besoin d'être excités par Albéroni contre l'Autriche.

4. C'est alors que s'ourdissait avec le duc, et surtout la duchesse du Maine, le complot contre le régent, auquel l'ambassadeur d'Espagne à Paris, Cellamare, a donné son nom.

5. Absolu, nous l'avons déjà remarqué, est employé par Voltaire pour homme *ayant un pouvoir absolu.*

qu'il méditait, alla secrètement en France, et de là en Hollande, où il vit les adhérents du prétendant.

Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre et de la disposition des mécontents d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir, et des troupes qu'ils pouvaient mettre sur pied. Les mécontents ne demandaient qu'un secours de dix mille hommes, et faisaient envisager une situation sûre avec l'aide de ces troupes.

Le comte de Gyllenborg [1], ambassadeur de Suède en Angleterre, instruit par le baron de Görtz, eut plusieurs conférences à Londres avec les principaux mécontents ; il les encouragea, et leur promit tout ce qu'ils voulurent ; le parti du prétendant alla jusqu'à fournir des sommes considérables que Görtz toucha en Hollande [2]. Il négocia l'achat de quelques vaisseaux, et en acheta six en Bretagne avec des armes de toute espèce.

Il envoya alors secrètement en France plusieurs officiers, entre autres le chevalier de Folard [3], qui, ayant fait trente campagnes dans les armées françaises, et y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ses services au roi de Suède, moins par des vues intéressées que par le désir de servir sous un roi qui avait une réputation si étonnante. Le chevalier de Folard espérait d'ailleurs faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avait sur la guerre ; il avait étudié toute sa vie cet art en philosophe [4], et il a depuis communiqué ses découvertes au public dans ses *Commentaires sur Polybe*. Ses vues furent goûtées de Charles XII, qui lui-même avait fait la guerre d'une ma-

1. Charles, comte de Gyllemborg (1679-1746), fut ambassadeur de Suède à Londres, de 1703 à 1717.

2. Suivant Lémontey, les Jacobites avaient eu, même durant la vie de Louis XIV, le projet d'associer à leurs espérances la folie de Charles XII, et ils offraient 200,000 livres sterling pour l'expédition qu'il aurait dirigée. Gyllemborg, l'ambassadeur suédois à Paris, Sparre, et Görtz exploitèrent la crédulité des Jacobites, et vendirent, sans beaucoup de discrétion, de vaines promesses.

3. Folard (le chevalier de), né à Avignon en 1669, mort en 1752, prit part à toutes les guerres de la fin du règne de Louis XIV, puis offrit ses services aux chevaliers de Malte contre les Turcs, ensuite à Charles XII, auprès duquel il se trouvait à Frédérikshall. De retour en France, il tomba dans les extravagances des révolutionnaires. Il est surtout célèbre par sa traduction de l'historien grec Polybe, avec commentaires ; il a été sévèrement jugé, comme écrivain militaire, par Frédéric II.

4. En philosophe. — Voir la note 1 de la page 264.

nière nouvelle, et qui ne se laissait conduire en rien par la coutume; il destina le chevalier de Folard à être un des instruments dont il voulait se servir dans la descente projetée en Écosse. Ce gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du baron de Görtz. Beaucoup d'officiers français, un plus grand nombre d'Irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une espèce nouvelle, qui se tramait en même temps en Angleterre, en France, en Moscovie, et dont les branches s'étendaient secrètement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encore peu de chose pour le baron de Görtz ; mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, et sans lequel rien ne pouvait réussir, était d'achever la paix entre le czar et Charles; il restait beaucoup de difficultés à aplanir. Le baron Osterman [1], ministre d'État en Moscovie, ne s'était point laissé entraîner d'abord aux vues de Görtz; il était aussi circonspect que le ministre de Charles était entreprenant. Sa politique lente et mesurée voulait laisser tout mûrir; le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir semé. Osterman craignait que l'empereur son maître, ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suède une paix trop avantageuse : il retardait par ses longueurs et par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Heureusement pour le baron de Görtz, le czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein était de passer ensuite en France : il lui manquait d'avoir vu cette nation célèbre, qui est depuis plus de cent ans censurée, enviée et imitée par tous ses voisins ; il voulait y satisfaire sa curiosité insatiable de voir et d'apprendre, et exercer en même temps sa politique.

Görtz vit deux fois à la Haie cet empereur [2]; il avança

1. Ostermann (André, comte d'), du comté de la Marck, en Allemagne, l'un des conseillers de Pierre, fut exilé en Sibérie, sous Élisabeth, et y mourut en 1747.

2. Voltaire, dans son histoire de Russie, dit au contraire que le tzar ne vit point Görtz ; il aurait donné trop d'ombrage aux États généraux, ses amis, attachés au roi d'Angleterre ; mais il n'est pas impossible, comme plusieurs le pensent, que le tzar ait alors vu le baron de Görtz, et Geyer dit même qu'après une entrevue Pierre promit de s'abstenir de toute hostilité pendant trois mois.

plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en six mois avec des plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable : ses grands desseins paraissaient couverts d'un secret impénétrable : il se flattait que l'Europe ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haie que de paix : il disait hautement qu'il voulait regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord ; il pressait même en apparence la tenue d'un congrès à Brunswick, où les intérêts de la Suède et de ses ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le duc d'Orléans, régent de France [1] : il avait des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, et qui subsiste de délations, et souvent même de calomnies, s'était tellement multiplié en France sous son gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'espion de l'autre. Le duc d'Orléans, lié avec le roi d'Angleterre par des engagements personnels, lui découvrit les menées qui se tramaient contre lui [2].

Dans le même temps, les Hollandais, qui prenaient des ombrages [3] de la conduite de Görtz, communiquèrent leurs soupçons au ministre anglais. Görtz et Gyllenborg poursuivaient leurs desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, et l'autre à Londres [4].

Comme Gyllenborg, ambassadeur de Suède, avait violé le droit des gens en conspirant contre le prince auprès du-

1. Le duc d'Orléans, depuis la régence, s'était rapproché de Georges Ier, pour maintenir les conventions d'Utrecht, et surtout pour se défendre contre la haine ambitieuse de Philippe V et les projets d'Albéroni. Dubois, qui commençait à diriger les affaires étrangères, et que le roi d'Angleterre devait payer de ses services par une pension, fut le principal instigateur de cette alliance entre Georges et le régent.

2. Les intrigues de Görtz, comme celles d'Albéroni et de ses agents, étaient fort peu cachées ; puis, comme le raconte Voltaire lui-même *(Histoire de Russie)*, un paquebot suédois, qui portait des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête de relâcher en Norvége, les lettres furent prises. On trouva dans celles de Görtz et de quelques ministres de quoi ouvrir les yeux sur la révolution qui se tramait. La cour de Danemark communiqua les lettres à celle d'Angleterre.

3. On se sert plus souvent du singulier, *prendre de l'ombrage*, c'est-à-dire concevoir de la défiance.

4. Le gouvernement anglais demanda l'arrestation de Görtz, en vertu des traités qui liaient l'Angleterre et les États généraux ; il fut arrêté à Arnheim (Voltaire, *Histoire de Russie*).

quel il était envoyé, on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les États-Généraux, par une complaisance inouïe pour le roi d'Angleterre, missent en prison le baron de Görtz. Ils chargèrent même le comte de Welderen de l'interroger[1]. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel, devenant inutile, ne tourna qu'à leur confusion. Görtz demanda au comte de Welderen s'il était connu de lui. « — Oui, monsieur, ré- » pondit le Hollandais. — Eh bien! dit le baron de Görtz, » si vous me connaissez, vous devez savoir que je ne dis » que ce que je veux. » L'interrogatoire ne fut guère poussé plus loin : tous les ambassadeurs, mais particulièrement le marquis de Monteléon, ministre d'Espagne en Angleterre, protestèrent contre l'attentat commis envers la personne de Görtz et de Gyllenborg. Les Hollandais étaient sans excuse : ils avaient non-seulement violé un droit sacré en arrêtant le premier ministre du roi de Suède, qui n'avait rien machiné contre eux; mais ils agissaient directement contre les principes de cette liberté précieuse qui a attiré chez eux tant d'étrangers, et qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre [2], il n'avait rien fait que de juste en arrêtant prisonnier [3] un ennemi. Il fit, pour sa justification, imprimer les lettres du baron de Görtz et du comte de Gyllenborg, trouvées dans les papiers du

1. Saint-Simon dit que Heinsius eut le crédit de faire arrêter par les États généraux le baron de Görtz et le frère de Gyllemborg. Il ajoute que le premier répondit, quand il fut interrogé, « qu'il » avait dressé un projet, approuvé par » le roi son maître, pour faire la guerre » au roi d'Angleterre, son ennemi dé- » couvert, mais une bonne guerre sans » trahison ; qu'à son égard, il n'avait à » répondre qu'au roi de Suède. Une » flotte de charbon venant d'Écosse ef- » fraya Londres ; le bruit s'y répandit » qu'on voyait trente vaisseaux du roi » de Suède ; rien n'était encore préparé » pour s'opposer à une descente, et l'a- » larme fut grande jusqu'à ce qu'on eût » bien reconnu que ce n'était que des » charbonniers. »

2. « Gyllembourg fut arrêté à Londres, au mois de février 1717 ; vingt-cinq grenadiers, posés à sa porte, eurent ordre d'empêcher que personne pût lui parler : on rompit ses cabinets et ses coffres ; ses papiers furent enlevés sans inventaire et sans scellé ; on répandit dans le public que le complot avait été découvert par trois lettres que Gœrtz écrivait à Gyllembourg, avec ses réponses, et le chiffre dont ils se servaient ; qu'on y avait vu le projet d'une descente à faire en Écosse ; que Gœrtz avait déjà touché cent mille florins en Hollande, depuis dix mille livres sterling à Paris ; que Gyllembourg avait reçu vingt mille livres sterling à Londres. » (Saint-Simon.)

3. En arrêtant prisonnier. — Voir la note 4 de la page 112.

dernier[1]. Le roi de Suède était alors dans la province de Scanie; on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlèvement de ses deux ministres. Il demanda en souriant si on n'avait pas aussi imprimé les siennes. Il ordonna aussitôt qu'on arrêtât à Stockholm le résident anglais avec toute sa famille et ses domestiques; il défendit sa cour au résident hollandais, qu'il fit garder à vue. Cependant il n'avoua ni ne désavoua le baron de Görtz[2] : trop fier pour nier une entreprise qu'il avait approuvée, et trop sage pour convenir d'un dessein éventé presque dans sa naissance, il se tint dans un silence dédaigneux avec l'Angleterre et la Hollande[3].

Le czar prit tout un autre parti[4]. Comme il n'était point nommé, mais obscurément impliqué dans les lettres de Gyllenborg et de Görtz, il écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre pleine de compliments sur la conspiration, et d'assurances d'une amitié sincère; le roi George reçut ses protestations sans les croire, et feignit de se laisser tromper. Une conspiration tramée par des particuliers, quand elle est découverte, est anéantie : mais une conspiration de rois n'en prend que de nouvelles forces. Le czar arriva à Paris au mois de mai de la même année 1717[5]. Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art et de la nature, à visiter les académies, les bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maisons royales : il proposa au duc d'Orléans, régent de France, un traité dont l'acceptation eût pu mettre le comble à la grandeur moscovite[6]. Son dessein était de se réunir avec

1. Ces lettres, dit Lémontey, sont au nombre de trente-quatre, depuis le commencement de septembre 1716 jusqu'à la fin de février suivant. La misère, la fraude et la sottise y tiennent la plume tour à tour.

2. Saint-Simon, comme Voltaire lui-même *(Histoire de Russie)*, dit que le roi de Suède désavoua ses ministres, et déclara qu'ils avaient agi sans sa participation. Il adressa ce désaveu au landgrave de Hesse et au régent, et même, par l'intermédiaire de ce dernier, au roi d'Angleterre ; Lémontey cite même les propres termes de ce désaveu.

3. « Il faut que Nordberg, dit Voltaire *(Histoire de Russie)*, soit bien mal informé, ou bien aveuglé, ou bien gêné, pour essayer de faire entendre que Charles XII n'était pas entré très-avant dans le complot. » Cependant la plupart des contemporains croient, comme Nordberg, que le roi était étranger aux intrigues de Görtz ; assurément il ne les connaissait pas toutes.

4. On dirait plus habituellement : un *tout autre* parti.

5. Voltaire, dans l'histoire de Russie, et Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, ont donné de curieux détails sur le séjour du tzar à Paris.

6. Saint-Simon dit que le tzar avait un désir extrême de s'unir avec la France

le roi de Suède, qui lui cédait de grandes provinces, d'ôter entièrement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, et d'attirer à la Moscovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignait[1] pas même de remettre le roi Stanislas aux prises avec le roi Auguste, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouverait ses avantages. Dans ces vues, il proposa au régent de France la médiation entre la Suède et la Moscovie, et, de plus, une alliance offensive et défensive avec ces couronnes et celle d'Espagne. Ce traité, qui paraissait si naturel, si utile à ces nations, et qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans[2]. Il prenait précisément dans ce temps des engagements tout contraires : il se liguait avec l'empereur d'Allemagne et George, roi d'Angleterre[3]. La raison d'État changeait alors dans l'esprit de tous les princes, au point que le czar était prêt de se déclarer contre son ancien allié, le roi Auguste, et d'embrasser les querelles de Charles, son mortel ennemi, pendant que la France allait, en faveur des Allemands et des Anglais, faire la guerre au petit-fils de Louis XIV, après l'avoir soutenu si longtemps contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de trésors et de sang. Tout ce que le czar obtint, par des voies indirectes, fut que le régent interposât ses bons offices pour l'élargissement du baron de Görtz et du comte de Gyllenborg. Il s'en retourna dans ses États à la fin de juin, après avoir donné à la France le spectacle rare d'un empereur qui voyageait pour s'instruire; mais trop de Français ne

et de la détacher de l'Angleterre ; il ajoute que nous eussions infiniment profité d'une étroite union avec lui ; mais le régent résista à tous les conseils.

1. On dit plus habituellement : *il n'était pas même éloigné.*

2. Cependant, après le départ du tzar (21 juin), les négociations furent transférées en Hollande, et un traité fut signé à la Haye (15 août) entre la France, la Russie et la Prusse ; on garantissait les traités d'Utrecht et de Bade, ainsi que ceux qui seraient conclus pour la paix du Nord ; on nommait des commissaires pour préparer un traité de commerce, on se promettait vaguement des secours mutuels ; et les souverains de Russie et de Prusse s'engageaient à accepter la médiation française entre eux et la Suède. Alors, pour la première fois, la France entretint un ambassadeur et un consul en Russie.

3. Le régent avait signé avec l'Angleterre et la Hollande la triple alliance de la Haye, dès le 4 janvier 1717 ; l'empereur y accéda l'année suivante.

virent en lui que les dehors grossiers que sa mauvaise éducation lui avait laissés; et le législateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand homme leur échappa [1].

Ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le cardinal Albéroni, devenu tout-puissant en Espagne [2]. Albéroni ne souhaitait rien tant que le rétablissement du prétendant, et comme ministre de l'Espagne, que l'Angleterre avait si maltraitée [3], et comme ennemi personnel du duc d'Orléans [4], lié avec l'Angleterre contre l'Espagne, et enfin comme prêtre d'une église pour laquelle le père du prétendant avait si mal à propos perdu sa couronne.

Le duc d'Ormond [5], aussi aimé en Angleterre que le duc de Marlborough y était admiré, avait quitté son pays à l'avénement du roi George; et, s'étant alors retiré à Madrid, il alla, muni de pleins pouvoirs du roi d'Espagne et du prétendant, trouver le czar, sur son passage à Mittau en Courlande, accompagné d'Irnegan, autre Anglais, homme habile et entreprenant [6]. Il demanda la princesse Anne Petrowna [7], fille du czar, en mariage pour le fils de Jac-

1. Leur échappa, c'est-à-dire que les Français ne *comprirent pas*, ne *reconnurent pas* le législateur.

2. Ceci n'est pas exact ; le tzar ne trouva nullement dans Albéroni ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, c'est-à-dire une alliance intime, utile à la Russie. Voltaire avait besoin d'une transition, mais celle-ci n'est pas heureuse.

3. Pendant la guerre de la succession, les Anglais n'avaient cessé de soutenir le prétendant Charles d'Autriche contre les vœux des Espagnols ; à la paix d'Utrecht, ils avaient enlevé pour lui à l'Espagne l'Italie, les Pays-Bas, et gardaient pour eux-mêmes Gibraltar et Minorque.

4. Philippe V était plutôt l'ennemi personnel du Régent qu'Albéroni.

5. Le duc d'Ormond, né en 1665 à Dublin, mort en 1747 à Avignon, petit-fils du vice-roi d'Irlande, défenseur dévoué de Charles Ier, fut condamné comme traître au commencement du règne de George Ier, à cause de ses efforts malheureux en faveur des Stuarts dépossédés.

6. « Le cardinal Albéroni lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remercîments à l'auteur (Rome, 10 fév. 1735). Au reste, M. Norberg, aussi mal instruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le duc d'Ormond ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement de George Ier, mais immédiatement après la mort de la reine Anne, comme si George Ier n'avait pas été le successeur immédiat de cette reine. » (Note de Voltaire. Lémontey pense que c'est tirer une conséquence bien exagérée d'une simple politesse du cardinal à Voltaire, et il croit qu'Albéroni tenta seulement de réunir Pierre et Charles contre l'électeur de Hanovre et surtout contre l'empereur, qui poursuivait alors le duc de Mecklenbourg ; il y eut des négociations, des intrigues sans résultats; enfin on refusa de fournir de l'argent, et tout fut rompu, plus de deux mois avant la mort de Charles XII.

7. Anne Petrowna, née en 1706, fille de Pierre et de Catherine, épousa en 1724, Charles-Frédéric de Holstein-Gottorp, neveu de Charles XII ; bossu et médiocre sujet, dit Saint-Simon, il mourut jeune, ne laissa qu'un fils, qui fut comme adopté par sa tante, l'impératrice Élisabeth, et lui succéda sous le nom de Pierre III. Quant à Anne Petrowna, en 1725 elle fut contrainte par Mentchikoff de sortir de Russie, et mourut à Kiel, à vingt-deux ans.

ques II, espérant que cette alliance attacherait plus étroitement le czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette proposition faillit à[1] reculer les affaires pour un temps, au lieu de les avancer. Le baron de Görtz avait, dans ses projets, destiné depuis longtemps cette princesse au duc de Holstein, qui en effet l'a épousée depuis. Dès qu'il sut cette proposition du duc d'Ormond, il en fut jaloux, et s'appliqua à la traverser. Il sortit de prison au mois d'auguste, aussi bien que le comte de Gyllenborg, sans que le roi de Suède eût daigné faire la moindre excuse au roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de son ministre.

En même temps on élargit[2] à Stockholm le résident anglais et toute sa famille, qui avaient été traités avec beaucoup plus de sévérité que Gyllenborg ne l'avait été à Londres.

Görtz, en liberté, fut un ennemi déchaîné, qui, outre les puissants motifs qui l'agitaient, eut encore celui de la vengeance. Il se rendit en poste auprès du czar, et ses insinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'assura qu'en moins de trois mois il lèverait, avec un seul plénipotentiaire de Moscovie, tous les obstacles qui retardaient la conclusion de la paix avec la Suède : il prit entre ses mains une carte géographique que le czar avait dessinée lui-même; et, tirant une ligne depuis Vibourg jusqu'à la mer Glaciale, en passant par le lac Ladoga[3], il se fit fort de porter son maître à céder ce qui était à l'orient de cette ligne, aussi bien que la Carélie, l'Ingrie, et la Livonie : ensuite il jeta des propositions de mariage entre la fille de Sa Majesté czarienne et le duc de Holstein, le flattant que ce duc lui pourrait céder ses États moyennant un équivalent; que par là il serait membre de l'Empire, lui montrant de loin la couronne impériale, soit pour quelqu'un de ses descendants, soit pour lui-même. Il flat-

1. Après FAILLIR, dans ce sens, on met l'infinitif avec *à* ou *de* et souvent sans préposition.

2. ON ÉLARGIT, c'est-à-dire *on rendit à la liberté*.

3. Le lac Ladoga est le plus grand de toute l'Europe ; il a 205 kil. de long sur 140 de large ; il est souvent agité par de violentes tempêtes et communique avec le golfe de Finlande par la Néva.

tait ainsi les vues ambitieuses du monarque moscovite, ôtait au prétendant la princesse czarienne, en même temps qu'il lui ouvrait le chemin de l'Angleterre ; et il remplissait toutes ses vues à la fois.

Le czar nomma l'île d'Aland pour les conférences[1] que son ministre d'État Osterman devait avoir avec le baron de Görtz. On pria le duc d'Ormond de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violents ombrages[2] à l'Angleterre, avec laquelle le czar ne voulait rompre que sur le point de l'invasion ; on retint seulement à Pétersbourg Irnegan, le confident du duc d'Ormond, qui fut chargé des intrigues, et qui logea dans la ville avec tant de précaution, qu'il ne sortait que de nuit, et ne voyait jamais les ministres du czar que déguisé tantôt en paysan, tantôt en Tartare.

Dès que le duc d'Ormond fut parti, le czar fit valoir au roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoyé le plus grand partisan du prétendant ; et le baron de Görtz, plein d'espérance, retourna en Suède.

Il retrouva son maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, et les côtes bordées de milices. Il ne manquait au roi que de l'argent : le crédit était épuisé en dedans et en dehors[3] du royaume. La France, qui lui avait fourni quelques subsides dans les dernières années de Louis XIV, n'en donnait plus sous la régence du duc d'Orléans, qui se conduisait par des vues toutes contraires [4]. L'Espagne en promettait, mais elle n'était pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le baron de Görtz donna alors une libre étendue à un projet qu'il avait déjà essayé avant

1. Geyer dit que Görtz et Gyllenborg se rendirent dans l'île de Lofon, l'une des îles de l'archipel d'Aland, pour y traiter dans le plus grand secret avec les deux ministres du tzar, Osterman et le grand-maître d'artillerie, l'Écossais Bruce. « Toutes les apparences d'une paix prochaine étaient manifestes ; les préliminaires étaient des actions de générosité qui font plus d'effet que des signatures. Le tzar renvoya sans rançon le maréchal Renschild, et le roi de Suède rendit de même les généraux Trubetskoy et Gollovin, prisonniers en Suède depuis la journée de Narva. » (Volt. *Hist. de Russie.)*

2. De trop violents ombrages. Voir la note 4 de la page 255 ; il me semble que la hardiesse de l'expression n'est pas heureuse, et que des *ombrages* ne peuvent pas être *violents*.

3. On dit plus ordinairement *au dedans* et *au dehors*.

4. La France continua de fournir des subsides à la Suède, d'après un engagement dont le terme expirait en 1718 ; par le traité conclu entre le régent et le tzar, on ne devait pas renouveler ces subsides, si la Suède refusait de faire la paix.

d'aller en France et en Hollande; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent; de sorte qu'une pièce de cuivre, dont la valeur intrinsèque [1] est un demi-sou, passait pour quarante sous avec la marque du prince; à peu près comme, dans une ville assiégée, les gouverneurs ont souvent payé les soldats et les bourgeois avec de la monnaie de cuir [2], en attendant qu'on pût avoir des espèces réelles. Ces monnaies fictices [3], inventées par la nécessité, et auxquelles la bonne foi seule peut donner un crédit durable, sont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aisément les fonds qui sont dans un État.

Ces ressources sont d'un excellent usage dans un pays libre : elles ont quelquefois sauvé une république, mais elles ruinent presque sûrement une monarchie : car, les peuples manquant bientôt de confiance, le ministre est réduit à manquer de bonne foi: les monnaies idéales se multiplient avec excès, les particuliers enfouissent leur argent, et la machine se détruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs [4]. C'est ce qui arriva au royaume de Suède.

Le baron de Görtz, ayant d'abord répandu avec discrétion dans le public les nouvelles espèces, fut entraîné en peu de temps au delà de ses mesures par la rapidité du mouvement, qu'il ne pouvait plus conduire [5]. Toutes les marchandises et toutes les denrées ayant monté à un prix

1. La valeur intrinsèque, c'est-à-dire la valeur des pièces de monnaie par rapport à leur poids, indépendamment de toute convention.

2. C'est ce qu'on a plus d'une fois appelé *monnaie de détresse*.

3. Voltaire, dans les nombreuses éditions de son livre, a donné plusieurs variantes ; tantôt il écrit, monnaies *fictrices ;* tantôt monnaies *fictives, idéales, fictices.* Il veut dire évidemment monnaies *imaginaires,* le contraire *d'espèces réelles;* il emploie plus loin l'expression *idéales.* Une monnaie *fictive* est celle qui représente une monnaie réelle; une monnaie *fictice* est celle qui est figurée, feinte, qui n'a pas de valeur intrinsèque. Le dictionnaire de l'Académie n'a adopté que le mot *fictif.*

4. Voltaire pensait sans doute aux billets de la banque et aux actions de la compagnie de Law; il avait vu, pendant la régence, la machine ou le *système* se détruire également avec une confusion accompagnée des plus grands malheurs.

5. Görtz, dit Geyer, voulait, par une circulation abondante, mettre le peuple à même de payer les impôts ; mais, au moment où son système commençait à produire de bons résultats, il quitta la direction des finances pour se charger des négociations extérieures. Alors le roi employa ces pièces de monnaie, comme si elles eussent été véritablement d'argent. En trois ans, Charles en émit pour 36 millions, dont 18 étaient en circulation. Ce fut à cette époque que Görtz revint et trouva les finances plus délabrées que jamais.

excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des espèces de cuivre. Plus elles se multiplièrent, plus elles furent décréditées ; la Suède, inondée de cette fausse monnaie, ne forma qu'un cri contre le baron de Görtz[1]. Les peuples, toujours pleins de vénération pour Charles XII, n'osaient presque le haïr, et faisaient tomber le poids de leur aversion sur un ministre qui, comme étranger et comme gouvernant les finances, était doublement assuré de la haine publique.

Un impôt, qu'il voulut mettre sur le clergé, acheva de le rendre exécrable à la nation : les prêtres, qui trop souvent joignent leur cause à celle de Dieu, l'appelèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles espèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité[2] ; on en prit occasion d'appeler ces pièces de monnaie *les dieux du baron de Görtz*[3].

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des ministres, implacable à mesure qu'elle était alors impuissante. La sœur du roi, et le prince son mari, le craignaient comme un homme attaché par sa naissance au duc de Holstein, et capable de lui remettre un jour la couronne de Suède sur la tête[4]. Il n'avait plu dans le royaume qu'à Charles XII ; mais cette aversion générale ne servait qu'à confirmer l'amitié du roi, dont les sentiments s'affermissaient toujours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui allait jusqu'à la soumission : il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement inté-

1. Görtz excita surtout la haine par les mesures financières auxquelles il recourut depuis son retour. Il voulut abolir l'ancienne monnaie en l'échangeant contre de l'argent à titre inférieur ; toutes les monnaies d'or ou d'argent, qu'on ne changeait pas avec le gouvernement contre cette nouvelle monnaie, étaient confisquées ; le royaume était traité comme une place assiégée. Cette violation du droit de propriété souleva l'opinion publique contre Görtz.

2. Pour éviter la contrefaçon, on changeait à chaque instant l'empreinte des nouvelles monnaies, et l'on veilla soigneusement à ce qu'on n'en introduisît point dans les ports. Les premières qui parurent portaient une *couronne*, d'où elles tirèrent leur nom ; puis on en fabriqua de huit ou dix espèces différentes, avec les figures de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Phœbus, de Mercure, de l'Espérance.

3. Lorsque Görtz fut arrêté, une bonne femme qui les avait entendu appeler ainsi, lui cria : « Notre Dieu t'a mis entre nos » mains ; vois si les tiens, que tu nous as » donnés pour monnaie, t'en délivre» ront. »

4. Remettre, c'est-à-dire de lui faire donner la couronne, après la mort de Charles XII, son oncle.

rieur du royaume, et s'en remit à lui sans réserve sur tout[1] ce qui regardait les négociations avec le czar : il lui recommanda surtout de presser les conférences de l'île d'Aland.

En effet, dès que Görtz eut achevé à Stockholm les arrangements de finances qui demandaient sa présence, il partit pour aller consommer avec le ministre du czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de Görtz, après sa mort.

Le czar, retenant pour lui toute la Livonie, et une partie de l'Ingrie et de la Carélie, rendait à la Suède tout le reste ; il s'unissait avec Charles XII dans le dessein de rétablir le roi Stanislas sur le trône de Pologne, et s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingt mille Moscovites, pour détrôner ce même roi Auguste, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fournissait au roi de Suède les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suédois en Angleterre, et trente mille en Allemagne : les forces réunies de Pierre et de Charles devaient attaquer le roi d'Angleterre dans ses États de Hanovre, et surtout dans Brême et Verden : les mêmes troupes auraient servi à rétablir le duc de Holstein, et forcé le roi de Prusse à accepter

1. S'EN REMIT SUR. — On dirait plus habituellement *pour tout*.

2. Il y a encore maintenant beaucoup d'incertitudes et de contradictions sur toutes les intrigues politiques, les négociations diplomatiques de cette époque ; c'est le temps des projets, plus ou moins chimériques ; chacun veut refaire la carte de l'Europe au gré de ses caprices, de ses intérêts, de son imagination. Ainsi, Voltaire et beaucoup d'autres avec lui croient à la réalité des conditions de l'alliance, qui allait être signée entre le tzar et Charles XII. « J'ai lu ces » conditions, dit Lémontey, et je puis » certifier qu'il n'y est question ni de » prétendant, ni de descente. On y dit » seulement que si le roi d'Angleterre » ne restitue pas Bremen et Werden, on » s'indemnisera sur l'électorat de Hanovre. » Et, dans son incrédulité, il ajoute qu'il ne faut ajouter aucune foi à ce prétendu projet, trouvé dans les papiers de Görtz. Mais voici que d'un autre côté le marquis d'Argenson donne les détails les plus positifs sur les desseins de Charles XII. Il se réconciliait avec le tzar, puis s'unissait à Albéroni et au régent, pour anéantir le pouvoir du roi de Danemark, détrôner Auguste, maltraiter le roi de Prusse, rétablir la liberté germanique et donner de furieuses affaires à l'Angleterre chez elle ; l'Espagne aurait recouvré ses domaines en Italie, et la France aurait acquis les Pays-Bas. D'Argenson développe ensuite le détail de tous les moyens qui avaient été conçus pour réaliser cette gigantesque combinaison. Le régent, instruit de tous ces projets par le banquier Hogguer, muni de pleins pouvoirs de Charles XII, lui avait donné ses instructions, et il allait partir, quand il apprit la mort de Charles XII.

un traité par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. Charles en usa dès lors comme si ses troupes victorieuses, renforcées de celles du czar, avaient déjà exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Alt-Rantstadt. A peine la cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la proposition d'un prince dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de sécurité ; il vit l'orage qui grossissait de tous les côtés. La noblesse polonaise était confédérée contre lui ; et, depuis son rétablissement, il lui fallait toujours, ou combattre ses sujets, ou traiter avec eux. Le czar, médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick, et quatre-vingt mille hommes sur les frontières de Pologne. Tout le Nord était en jalousies et en alarmes. Flemming, le plus défiant de tous les hommes, et celui dont les puissances voisines devaient le plus se défier, soupçonna le premier les desseins du czar et ceux du roi de Suède en faveur de Stanislas. Il voulut le faire enlever dans le duché de Deux-Ponts, comme on avait saisi Jacques Sobieski en Silésie. Un de ces Français entreprenants et inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partisans, français comme lui, au service du roi de Pologne [1]. Il communiqua au ministre Flemming un projet par lequel il répondait d'aller, avec trente officiers français déterminés, enlever Stanislas dans son palais, et de l'amener prisonnier à Dresde. Le projet fut approuvé. Ces entreprises étaient alors assez communes. Quelques-uns de ceux qu'en Italie on appelle *braves* [2] avaient fait des coups pareils dans le Milanais durant la dernière guerre entre l'Allemagne et la France. Depuis même, plusieurs Français réfugiés en

1. Il paraît que Voltaire s'est ici trompé ; celui qui se chargea de l'entreprise était un Saxon, capitaine du régiment de Sessau ; il était accompagné d'hommes de différents pays ; à Deux-Ponts, il découvrit le complot à l'une de ses anciennes connaissances, qui révéla tout au comte Poniatowski. Le 15 août 1716, les bandits tirèrent, de loin, plusieurs coups de pistolet sur le carrosse du roi ; un de ses officiers avait pris sa place. Trois d'entre eux furent arrêtés, jugés, condamnés au dernier supplice, et Stanislas leur fit grâce.

2. Bravo, au pluriel *bravi*. — C'étaient depuis longtemps en Italie des misérables, qui, pour un salaire, débarrassaient de ses ennemis celui qui les payait.

Hollande avaient osé pénétrer jusqu'à Versailles, dans le dessein d'enlever le dauphin, et s'étaient saisis de la personne du premier écuyer, presque sous les fenêtres du château de Louis XIV [1].

L'aventurier disposa donc ses hommes et ses relais pour surprendre et pour enlever Stanislas. L'entreprise fut découverte la veille de l'exécution. Plusieurs se sauvèrent; quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des prisonniers de guerre, mais comme des bandits. Stanislas, au lieu de les punir, se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté; il leur donna même de l'argent pour se conduire [2], et montra par cette bonté généreuse qu'en effet Auguste, son rival, avait raison de le craindre [3].

Cependant Charles partit une seconde fois pour la conquête de la Norvége, au mois d'octobre 1718. Il avait si bien pris toutes ses mesures, qu'il espérait se rendre maître en six mois de ce royaume [4]. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges et des glaces, dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air est moins rigoureux, que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne des mains de ses ennemis : c'est qu'il espérait que sa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bientôt en état de ressaisir toutes ces provinces; bien plus, sa gloire était flattée d'enlever un royaume à son ennemi victorieux.

1. « Ils prirent la chaise du marquis de Béringhen pour celle du Dauphin, parce qu'elle avait l'écusson de France. L'ayant enlevé, ils le firent monter à cheval ; mais, comme il était âgé et infirme, ils eurent la politesse en chemin de lui chercher eux-mêmes une chaise de poste. Cela consuma du temps. Les pages du roi coururent après eux, le premier écuyer fut délivré, et ceux qui l'avaient enlevé furent prisonniers eux-mêmes ; quelques minutes plus tard, ils auraient pris le Dauphin, qui arrivait après Béringhen avec un seul garde. » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

2. C'est-à-dire *pour s'en retourner*.

3. « Voilà, dit Voltaire, ce que Nordberg appelle manquer de respect aux têtes couronnées, comme si ce récit véritable contenait une injure, et comme si on devait aux rois qui sont morts autre chose que la vérité. Pense-t-il que l'histoire doive ressembler aux sermons prêchés devant les rois, dans lesquels on leur fait des compliments ? » (Note de Voltaire.) Au reste, Auguste déclara publiquement qu'il détestait cet attentat, et Stanislas ne le crut jamais coupable.

4. Charles était resté inactif pendant toute l'année 1717, et la plus grande partie de 1718 ; au commencement de novembre, il rentra dans la Norvége, qu'il voulait enlever au roi de Danemark. Déjà le général Armfelt, à la tête des sept mille hommes de l'armée finlandaise, avait traversé les montagnes, et assiégeait Drontheim.

A l'embouchure du fleuve Tistedal[1], près de la Manche de Danemark, entre les villes de Bahus et d'Anslo, est située Frédérickshall[2], place forte et importante qu'on regardait comme la clef du royaume. Charles en forma le siége au mois de décembre. Le soldat, transi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie sous la glace; c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc; mais les Suédois ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais Charles n'en essuya de plus grandes : sa constitution, éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles, s'était fortifiée au point qu'il dormait en plein champ en Norvége, au cœur de l'hiver, sur de la paille ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes; et les autres, presque gelés, voyant leur roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée Johus Dotter, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau, lui qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de temps il pourrait supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixième, au matin, il courut deux lieues à cheval, et descendit chez le prince de Hesse, son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas, à la suite d'un si long jeûne, l'incommodât.

Avec ce corps de fer, gouverné par une âme si hardie et si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit,

1. Le Tistedal sert de limite à la Norvége et à la Suède ; il finit à Frédérikshald.

2. Frédérickshall ou Frédérikshald, près des frontières de la Suède, a joint à son ancien nom de Halden celui de Frédéric III, de Danemark, à cause de la résistance qu'elle opposa aux Suédois, en 1665 ; c'est un port, situé sur le Swinesund, près du Skager-Rack, que Voltaire appelle Manche de Danemark. Elle a pour défense trois forts, bâtis sur une montagne escarpée, qui croisent leurs feux sur la ville et le port ; le plus considérable, le Frédériksteen, a une enceinte bastionnée ; c'est au pied de cette forteresse que Charles XII fut tué ; les Suédois ont fait élever une pyramide à l'endroit même où il expira.

il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11 décembre, jour de Saint-André, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, et, ne trouvant pas la parallèle [1] assez avancée, à son gré, il parut très-mécontent. M. Mégret, ingénieur français, qui conduisait le siége, l'assura que la place serait prise dans huit jours : « Nous verrons, » dit le roi; et il continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau [2] faisait un angle avec la parallèle; il se mit à genoux sur le talus [3] intérieur, et, appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs, qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII; ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur Mégret est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presque à demi-corps [4] à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était : il n'y avait alors auprès de sa personne que deux Français : l'un était M. Siquier, son aide de camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Hesse; l'autre était cet ingénieur [5]. Le canon tirait sur eux à cartouches [6]; mais le roi, qui se découvrait davantage, était le plus exposé. A quelques pas derrière était le comte Schwerin, qui commandait la tranchée. Le comte Posse, capitaine aux gardes, et un aide de camp nommé Kulber, recevaient des ordres de lui [7]. Siquier et Mégret virent dans

1. On appelle *parallèle* un fossé, une tranchée bordée d'un parapet, laquelle est creusée parallèlement au côté de la place que l'on assiége.

2. Le boyau est un fossé, généralement long et tortueux, recouvert d'un parapet, qui sert de communication entre deux parallèles.

3. Le talus est la pente que l'on donne au pied d'une muraille, pour qu'elle soit plus solide; il y a ordinairement deux talus, à l'intérieur et à l'extérieur.

4. A demi-corps. On dit plus souvent à mi-corps.

5. M. Mégret.

6. La cartouche est la charge pour le canon, composée de clous, de balles de fusil, et de morceaux de fer enveloppés dans du carton ou enfermés dans une boîte de mitraille. On dit plus ordinairement *tirer à mitraille*. (Académie.)

7. Il y a ici quelque obscurité; recevaient-ils des ordres du roi ou du comte de Schwerin?

ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en poussant un grand soupir ; ils s'approchèrent : il était déjà mort. Une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre, par un mouvement naturel, la main sur son épée [1], et était encore dans cette attitude. A ce spectacle, Mégret, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose, sinon : « Voilà la pièce finie, allons souper. » Siquier court sur-le-champ avertir le comte Schwerin. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris : Siquier mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi; en cet état, on transporta Charles, sous le nom du capitaine Carlsberg, au travers des troupes qui voyaient passer leur roi mort, sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp, et fit garder tous les chemins de la Suède [2], afin d'avoir le temps de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, et pour en exclure [3] le duc de Holstein, qui pouvait y prétendre.

Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie [4], ont été bien loin au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les

1. La main sur la garde de son épée. — Buffon fait à ce sujet cette remarque : « Cette douleur mortelle n'était donc » pas excessive, puisqu'elle n'excluait » pas la réflexion ; il se sentit attaqué, » il réfléchit qu'il fallait se défendre; il » ne souffrit donc qu'autant que l'on » souffre par un coup ordinaire, etc. »

2. Tous les chemins de la Suède, c'est-à-dire *qui conduisaient en Suède.*

3. Pour en exclure. — Si l'on peut dire faire tomber la couronne sur la tête, il est difficile d'admettre qu'on puisse écrire, *exclure de la couronne.*

4. Sa vie privée et unie, c'est-à-dire sa vie intérieure et ordinaire, lorsqu'il n'agissait pas en roi, en homme public.

hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire, il n'avait que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne; homme unique plutôt que grand homme; admirable [1] plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire [2].

Charles XII était d'une taille avantageuse et noble; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé, mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres, presque point de barbe ni de che-

1. Admirable, c'est-à-dire étonnant ; voir la note 1 de la page 230.

2. Ajoutons quelques mots, empruntés au portrait que Lémontey a donné de Charles XII, d'après les documents les plus authentiques : « Il a une mémoire » extraordinaire, beaucoup de présence » d'esprit et de pénétration, d'éloquence » même, quoiqu'il parle très-peu ; d'un » accès libre à tout le monde ; inviola» ble dans ses promesses, inflexible dans » ses résolutions ; inaccessible à ce qu'on » appelle la politique du temps, mais » méfiant au dernier point ; d'une dissi» mulation impénétrable ; regardant tout » le monde d'un œil égal et gracieux, » quoiqu'il n'aime ni n'estime véritable» ment personne ; insensible à la mi» sère de ses sujets, etc. » (Pièces justificatives de l'Histoire de la Régence.)

veux. Il parlait très-peu, et ne répondait souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé, dans l'inflexibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que, s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avait jamais connu la société. Il n'avait lu, jusqu'à son loisir chez les Turcs, que les *Commentaires de César* et l'*Histoire d'Alexandre;* mais il avait écrit quelques réflexions sur la guerre, et sur ses campagnes depuis 1700 jusqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier de Folard, et lui dit que ce manuscrit avait été perdu à la malheureuse journée de Pultava. Quelques personnes ont voulu faire passer ce prince pour un bon mathématicien; il avait sans doute beaucoup de pénétration dans l'esprit; mais la preuve que l'on donne de ses connaissances en mathématiques n'est pas bien concluante: il voulait changer la manière de compter par dizaine, et il proposait à la place le nombre soixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube et un carré, et qu'étant divisé par deux, il était enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvait seulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire et le difficile.

A l'égard de sa religion, quoique les sentiments d'un prince ne doivent pas influer sur les autres hommes, et que l'opinion d'un monarque aussi peu instruit que Charles ne soit d'aucun poids dans ces matières, cependant il faut satisfaire sur ce point comme sur le reste la curiosité des hommes qui ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui regarde ce prince. Je sais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette histoire [1], que Charles XII fut luthérien de bonne foi jusqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipsick le fameux philosophe M. Leibnitz [2], qui pensait et parlait librement [3], et qui avait déjà inspiré ses senti-

1. Les principaux mémoires de cette histoire, c'est-à-dire avec lesquels cette histoire a été composée.

2. Leibnitz (Godefroi-Guillaume), né à Leipzig en 1646, mort à Hanovre en 1716, a été l'un des plus grands philosophes des temps modernes. Ses écrits sont aussi variés que nombreux; « il est peut-être de tous les penseurs celui qui a remué le plus d'idées, et médité le plus profondément sur la mission et la destinée du genre humain. » (F. Hœfer.)

3. Librement... ses sentiments libres... Voltaire veut dire sans doute

ments libres à plus d'un prince. Je ne crois pas que Charles XII puisa, comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le luthéranisme dans la conversation de ce philosophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart d'heure [1]; mais M. Fabrice, qui approcha de lui familièrement sept années de suite, m'a dit que, dans son loisir [2] chez les Turcs, ayant vu plus de diverses religions, il étendit plus loin son indifférence. La Motraye même, dans ses *Voyages*, confirme cette idée [3]. Le comte de Croissi pense de même, et m'a dit plusieurs fois que ce prince ne conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absolue, dogme qui favorisait son courage, et qui justifiait ses témérités [4]. Le czar avait les mêmes sentiments que lui sur la religion et sur la destinée; mais il en parlait plus souvent; car il s'entretenait familièrement de tout avec ses favoris, et avait par-dessus [5] Charles l'étude de la philosophie et le don de l'éloquence [6].

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvelée trop souvent à la mort des princes, que les hommes malins [7] et crédules prétendent toujours avoir été ou empoisonnés ou assassinés. Le bruit se répandit alors, en Allemagne, que c'était M. Siquier lui-même qui avait tué le roi de Suède. Ce brave officier fut longtemps désespéré de cette calomnie: un jour, en me parlant, il me dit ces propres paroles : « J'aurais pu tuer le roi de Suède ;
» mais tel était mon respect pour ce héros, que si je l'a-
» vais voulu je n'aurais pas osé. »

Je sais bien que Siquier lui-même avait donné lieu à cette fatale accusation, qu'une partie de la Suède croit en-

qu'il pensait, sans se soumettre au principe d'autorité, en se servant *librement* de sa raison.

1. Voltaire a raison ; mais alors pourquoi paraître donner quelque importance à cette courte conversation de Charles XII avec Leibnitz ?

2. Dans son loisir. — Comme à la page précédente, Voltaire veut dire dans ses loisirs *pendant son séjour* chez les Turcs.

3. Un de ses chapelains, dit La Motraye..., voir la note de la page 171.

4. Témérités. — C'est ici encore un exemple de ces mots qui s'emploient ordinairement au singulier, et que Voltaire met au pluriel.

5. Par-dessus Charles. — C'est une locution peu ordinaire ; Voltaire veut dire que Pierre avait l'étude de la philosophie que *Charles n'avait pas*.

6. Voir à la page 310 une lettre de Charles XII, écrite en français.

7. Malins, c'est-à-dire qui prennent plaisir à faire ou *à dire* du mal.

core ; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fièvre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le roi de Suède ; que même il avait dans son accès ouvert la fenêtre, et demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorsque dans sa guérison il eut appris ce qu'il avait dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu révéler cette anecdote pendant sa vie. Je le vis quelque temps avant sa mort, et je puis assurer que, loin d'avoir tué Charles XII, il se serait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour servir quelque puissance qui l'en aurait sans doute bien récompensé : il est mort très-pauvre en France, et même il y a eu besoin du secours de ses amis. Si ces raisons ne suffisent pas, que l'on considère que la balle qui frappa Charles XII ne pouvait entrer dans un pistolet, et que Siquier n'aurait pu faire ce coup détestable qu'avec un pistolet caché sous son habit [1].

Après la mort du roi on leva le siége de Frédérikshall; tout changea dans un moment: les Suédois, plus accablés que flattés de la gloire de leur prince, ne songèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, et à réprimer chez eux la puissance absolue dont le baron de Görtz leur avait fait éprouver l'excès. Les États élurent librement pour leur reine la princesse sœur de Charles XII [2], et l'obligèrent solennellement de renoncer à tout droit héréditaire sur la couronne, afin qu'elle ne la tînt que des suffrages de la

1. Malgré les assertions de Voltaire, on s'accorde généralement à croire à l'assassinat de Charles XII. L'assassin aurait été probablement Siquier lui-même, à l'instigation du prince de Hesse. Les principaux arguments à l'appui de cette opinion sont : les bruits de mort qui circulaient déjà quelque temps avant l'assassinat, jusque dans le camp suédois ; les accusations populaires dont Siquier fut l'objet ; ses remords, qui allèrent jusqu'à troubler sa raison ; la fausseté évidente et calculée des détails qu'il a fournis à Voltaire sur la blessure de Charles XII ; le bon accueil qu'il reçut du prince de Hesse, auquel il s'empressa d'aller porter le chapeau du roi ; enfin l'inspection même du cadavre du roi, dont le procès-verbal fut écrit en 1746, etc. Aussi Las-Cases, à Sainte-Hélène, parlant à Napoléon, lui disait tenir de la propre bouche de Gustave III qu'il avait été assassiné par les siens. Gustave l'avait visité dans son caveau. La balle était d'un pistolet, elle avait été tirée de près, et par derrière. Aussi les historiens suédois ne doutent pas du crime, et Geyer dit : « La vie de ce héros était une vie usée ; il savait bien lui-même qu'il jouait un jeu désespéré, et il était mieux informé qu'on ne le croyait de ce qui se tramait contre lui ; mais il garda toujours le silence sur la certitude morale qu'il avait de sa fin prochaine. Il fut assassiné par les siens d'un coup de pistolet. »

2. La sœur de Charles XII, Ulrique-

nation. Elle promit, par des serments reitérés, qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire : elle sacrifia depuis la jalousie de la royauté à la tendresse conjugale, en cédant la couronne à son mari, et elle engagea les États à élire ce prince, qui monta sur le trône aux mêmes conditions qu'elle [1].

Le baron de Görtz, arrêté immédiatement après la mort de Charles, fut condamné par le sénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville : exemple de vengeance peut-être encore plus que de justice, et affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suède admire encore [2].

Éléonore, qui avait déjà gouverné comme régente, fut préférée au duc de Holstein-Gottorp, âgé de dix-huit ans, à qui Charles destinait le trône. Elle accepta une constitution toute aristocratique, qui enlevait à la royauté presque tout son pouvoir, et on appela cette époque l'*ère de la liberté*.

1. Frédéric de Hesse-Cassel. — Ulrique prévint peut-être une déchéance, en associant ce prince au trône avec le consentement des États. Le pouvoir royal fut encore diminué ; le roi n'eut plus la faculté de destituer les sénateurs et les fonctionnaires. Élu en 1720, Frédéric régna jusqu'en 1751.

2. Le baron de Görtz expia les fautes commises par Charles XII ; on l'accusa d'avoir été l'instigateur de toutes les mesures oppressives qui avaient accablé la Suède. Jugé par une commission spéciale, il se défendit avec noblesse, et après un procès inique, il fut condamné et exécuté à Stockolm, le 2 mars 1719.

Il est nécessaire d'ajouter quelques mots pour indiquer au moins le résultat de tant d'efforts et de tant d'intrigues : la mort de Charles XII confondit tous les projets de Görtz et d'Albéroni ; et de toute cette ligue terrible, à peine commencée, il ne reste de puissant que le tzar. La Suède avait été épuisée par Charles XII, et le nouveau roi, Frédéric, fut heureux d'accepter la médiation du duc d'Orléans. Un congrès s'assembla à Nystadt, en Finlande ; on souscrivit à toutes les volontés de Pierre ; on lui céda la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Carélie, le pays de Viborg, les îles d'OEsel, Dago, etc. ; il était maître de la Baltique ; des fêtes magnifiques signalèrent ce glorieux événement, et l'on décerna à Pierre les noms de Grand, de père de la patrie (1721).

FIN.

SOMMAIRE ANALYTIQUE

DE L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

INTRODUCTION.

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES D'HOMMES, DE LIEUX ET DES MOTS ÉTRANGERS.

A

8-96. — SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.